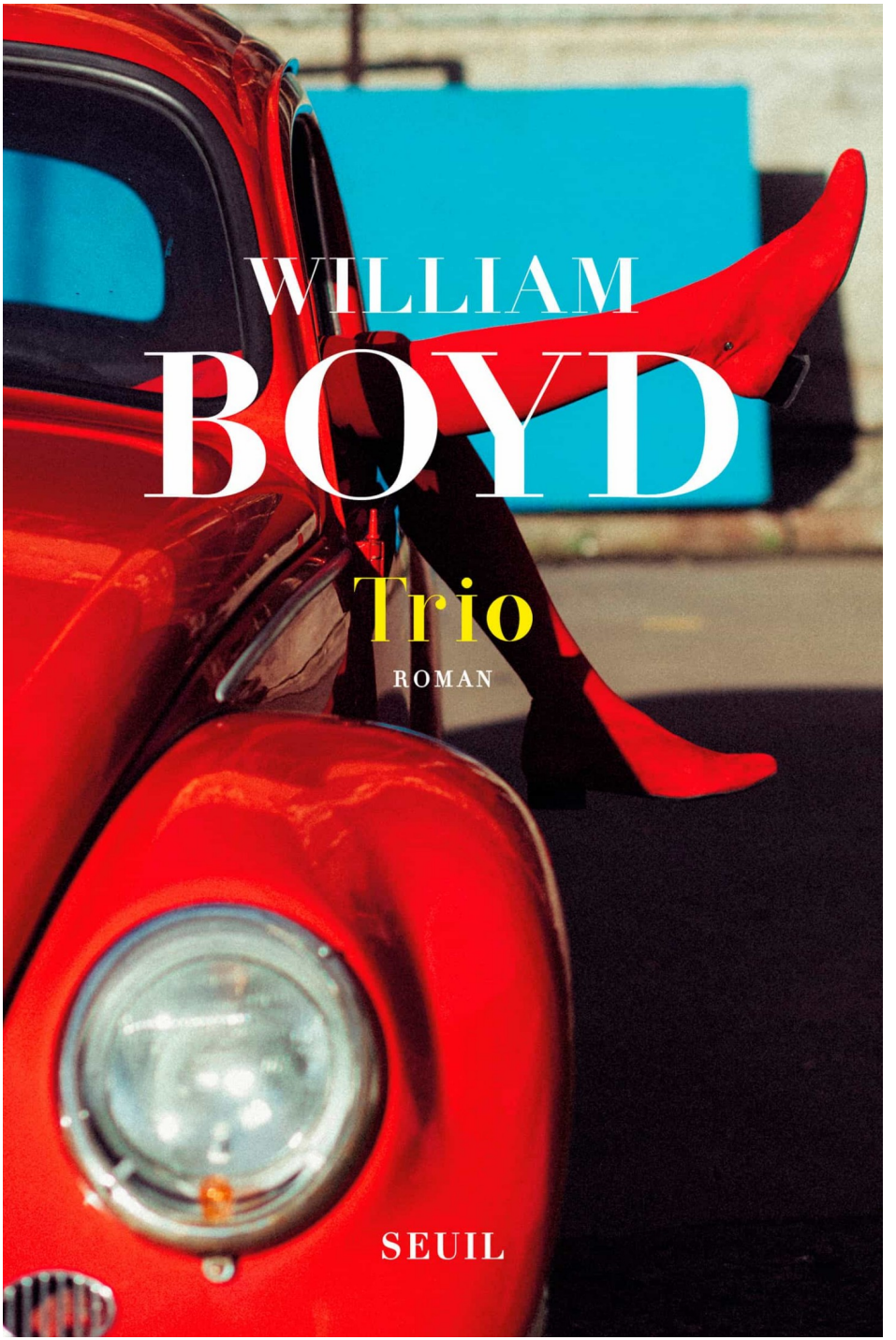

WILLIAM

BOYD

Trio

ROMAN

SEUIL

WILLIAM BOYD

TRIO

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe*

Du même auteur

Un Anglais sous les tropiques
roman, 1984, réédition 1995
et « Points », n° P10
et Point Deux

Comme neige au soleil
roman, 1985, réédition 2003
et « Points », n° P35

La Croix et la Bannière
roman, 1986, réédition 2001
et « Points », n° P 958

Les Nouvelles Confessions
roman, 1988
et « Points », n° P34

La Chasse au lézard
nouvelles, 1990
et « Points », n° P381

Brazzaville Plage
roman, 1991
et « Points », n° P33

L'Après-Midi bleu
roman, 1994
et « Points », n° P235

Le Destin de Nathalie X
nouvelles, 1996
et « Points », n° P480

Armadillo
roman, 1998
et « Points », n° P625

Visions fugitives
nouvelles, 2000
et « Points », n° P856

Nat Tate : un artiste américain (1928-1960)
in Visions fugitives, 2000
et « Points », n° P1046

À livre ouvert
roman, 2002
et « Points », n° P1152
Grand Prix littéraire des lectrices de « Elle » 2003
prix Jean-Monnet 2003

La Femme sur la plage avec un chien
nouvelles, 2005
et « Points », n° P1456

La Vie aux aguets
roman, 2007
et « Points », n° P1862

L'amour fait mal
florilège de nouvelles, 2008
Points Signatures, n° 1927

Bambou
Chroniques d'un amateur impénitent
2009

Orages ordinaires
roman, 2010
et « Points », n° P2602

L'Attente de l'aube
roman, 2012
et « Points », n° P3030
et Point Deux

SOLO
Une nouvelle aventure de James Bond
roman, 2014
et « Points », n° P4055

Les Vies multiples d'Amory Clay
roman, 2015
et « Points », n° P4440

Tous ces chemins que nous n'avons pas pris
nouvelles, 2017
et « Points », n° P4880

L'amour est aveugle
roman, 2019
et « Points », n° P5201

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Pour les citations

Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*,
coll. « NRF Essais »,
© Éditions Gallimard, 1942

E. M. Forster, *Avec vue sur l'Arno*,
traduit de l'anglais par Charles Mauron,
coll. « Pavillons Poche »,
© Éditions Robert Laffont, 1947

Anton Tchékhov, *La Dame au petit chien et autres nouvelles*,
traduit du russe par Madeleine Durand et Édouard Parayre,
coll. « Folio classique »,
© Éditions Gallimard, 1999

Virginia Woolf, *Le Journal d'un écrivain,*
traduit de l'anglais par Germaine Beaumont,
© Éditions du Rocher, 1958

Titre original : *Trio*
Éditeur original : Viking/Penguin Random House, Londres
ISBN original : 9780241295953
© William Boyd, 2020

ISBN 978-2-02-147220-2

© Éditions du Seuil, mai 2021, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Susan

« Sous le voile du secret comme sous celui de la nuit, chacun dissimule sa vraie vie, celle qui présente le plus grand intérêt. »

Anton Tchékhov

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. »

Albert Camus

Table des matières

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Duplicité - Brighton, Angleterre, 1968

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16

Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31

Capitulation

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15

Évasion

Chapitre 1

Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Remerciements et reconnaissance

DUPLICITÉ

Brighton, Angleterre, 1968

1

Elfrida Wing s'agita dans son lit, poussa un grognement et se retourna, encore assoupie, alors que la lumière du soleil rasant de ce matin d'été dessinait près de son oreiller un rectangle imparfait d'un doré acide sur le papier peint aux motifs vert olive. Tirée de son sommeil par cet objet lumineux qui progressait lentement vers elle sur le mur, elle ouvrit les yeux. Elle s'efforça d'accommoder et d'obliger son cerveau comateux à se mettre en route, à penser. Comme toujours au réveil, elle se sentait atrocement mal. Les dessins stylisés qu'elle avait sous les yeux lui apparurent comme de petites feuilles bien découpées. Ou des oiseaux ? Des silhouettes d'oiseaux ? Ou peut-être un mouchetage vert olive qui lui évoquait des feuilles et des oiseaux ?

Aucun intérêt. Feuilles, oiseaux, taches aléatoires… Quelle importance dans le grand ordonnancement des choses ? Elle s'extirpa du lit et enfila d'un geste apathique sa robe de chambre sur son pyjama. Essayant d'occulter la terrible migraine qui, maintenant qu'elle était debout, lui battait dans le crâne au point que ses yeux semblaient pulser en accord sympathique, elle descendit l'escalier d'un pas aussi furtif que possible, grimaçant à chaque grincement, la main agrippée à la rampe. Puis elle se rappela que Reggie était parti depuis longtemps, dès l'aube, pour son lieu de tournage. Elle pouvait se détendre.

Elle s'immobilisa, toussa, lâcha un pet sonore, puis finit sa descente de l'escalier dans un raffut insouciant. Elle entra d'un pas résolu dans la cuisine, ouvrit à la volée la porte du réfrigérateur pour y prendre son jus d'orange, découpa la brique à l'aide d'une paire de ciseaux et s'en versa un verre avant d'aller chercher dans le placard à condiments la bouteille de vinaigre blanc Sarson's qu'elle rangeait derrière le paquet de sucre et d'en ajouter une généreuse rasade à son jus. Elle regrettait parfois que la vodka n'ait pas plus de goût, comme le gin, tout en reconnaissant que

cette insipidité même était sa meilleure alliée. Un verre d'eau du robinet corsée à la vodka constituait son breuvage de choix quand Reggie se trouvait dans les parages. Heureusement, il ne s'interrogeait jamais sur sa soif presque constante ni sur le stock considérable de vinaigre blanc Sarson's que renfermait en permanence leur placard. Elle s'assit à la table de la cuisine pour écluser sa vodka-orange, puis s'en prépara une deuxième, ressentant les effets de l'alcool, le coup de fouet réconfortant. Sa migraine s'estompait déjà.

Le titre d'un roman lui vint impromptu à l'esprit sans qu'elle sache pourquoi : *L'Homme en zigzag*. Elle commença à visualiser la couverture. Une subtile utilisation des deux Z, peut-être des couleurs différentes pour le *zig* et le *zag*… Elle se resservit du jus d'orange et retourna au placard prendre le Sarson's pour en vider le fond dans son verre. Ne pas oublier d'en racheter une bouteille, se dit-elle. Ou deux. Elle trouva son carnet et y consigna le titre qui lui était venu. *L'Homme en zigzag*, d'Elfrida Wing. Elle avait noté des dizaines de titres de futurs romans, constata-t-elle en feuilletant les pages : *L'Été des guêpes*, *Glaciale*, *L'Acrobate*, *Belle à tomber*, *Une semaine à Madrid*, *La Règle d'or*, *Funèbre Oraison*, *Jazz*, *Équinoxe de printemps*, *La Pensée positive*, *Frais Soleil*, *Mystère au village*, *Séparés*, *Entrée des artistes*, *De Berlin à Hambourg*, *L'Andain*, *La Faute d'azur*, *Bon Voyage*, *En chute libre*… Une litanie de titres de romans non écrits, auxquels elle pouvait maintenant ajouter *L'Homme en zigzag*. Le titre, c'était la partie facile. Écrire le roman constituait la véritable épreuve. Soudain déprimée, elle sirota son jus d'orange. Son précédent roman remontait à plus de dix ans, songea-t-elle avec nostalgie. *Le Spectacle permanent*, publié au printemps 1958. Dix longues années et pas un seul mot écrit depuis, hormis une liste de titres. Elle termina son verre en succombant à une sorte de torpeur qui lui fit monter les larmes aux yeux. Arrête de penser à ces satanés romans, se gronda-t-elle. Bois encore un coup, plutôt.

2

Talbot Kydd s'éveilla en sursaut. Dans son rêve, debout sur une vaste plage, il avait vu un jeune homme nu sortir des vaguelettes et le saluer de la main. Il s'assit dans son lit, encore à moitié endormi, encore dans des brumes oniriques, et redécouvrit son environnement. Mais oui, bien sûr, il était dans un hôtel, pas chez lui. Un énième hôtel. Il avait bien dû passer la moitié de sa vie dans des hôtels. Peu importait, d'ailleurs : la chambre était très grande et la salle de bains très fonctionnelle. C'était tout ce dont il avait besoin pendant son séjour. Et surtout, Londres n'était pas loin.

Il sortit les jambes de sous les draps, se leva lentement en clignant des yeux et se frotta le visage. Son réveil sonna. Six heures. Quel horaire absurde pour commencer sa journée ! songea-t-il, comme chaque fois que son métier impossible lui imposait ses exigences. Il s'étira pendant quelques secondes en levant les bras comme pour toucher le plafond, entendit avec satisfaction ses articulations craquer, puis se dirigea vers la salle de bains.

Tout en se prélassant dans les vapeurs de son bain, il repensa à son rêve. Rêve ou souvenir, d'ailleurs ? Plaisamment érotique, en tout cas, et avec un homme jeune, pâle, bien découplé… Ou bien était-ce Kit, son frère ? Ou encore quelqu'un qu'il avait pris en photo, peut-être, l'un de ses modèles ? Il revoyait le corps, mais pas le visage. Il essaya de retrouver d'autres détails, mais les souvenirs du rêve ne se matérialisaient pas et le jeune homme restait obstinément flou. Attirant, svelte, non identifiable.

Il se rasa, s'habilla (costume anthracite de coupe classique, chemise blanche, cravate aux armes de l'East Sussex Light Infantry) et passa ses deux brosses dans les mèches presque blanches au-dessus de ses oreilles. Le plafonnier éclairait crûment son crâne constellé de taches de

rousseur. « Chauve à vingt-cinq ans ? avait un jour remarqué son père. J'espère sincèrement que tu es bien mon fils. » Quelle vilaine remarque à faire à un jeune homme complexé par sa calvitie précoce ! songea Talbot en revoyant les cheveux drus et filasse du paternel, crantés à l'embusqué comme par une bourrasque. La gentillesse n'ayant jamais été le fort de Peverell Kydd, peut-être le sarcasme cachait-il un véritable doute…

Talbot descendit prendre son petit déjeuner en s'efforçant de chasser de son esprit les souvenirs de ce salopard. Peverell Kydd, mort depuis vingt ans maintenant. Tant mieux. Je l'emmerde à pied, à cheval et en voiture !

Étant donné l'heure très matinale, il avait la salle à manger du Grand Hotel presque à lui, avec pour seuls compagnons un couple d'un certain âge vêtu de tweed et un homme grassouillet aux cheveux jusqu'aux épaules qui fumait une cigarette. Talbot commanda et consomma son hareng saur habituel, but quatre tasses de thé, mangea deux tranches de pain de mie avec de la confiture de framboises, tout en regardant du coin de l'œil un parallélogramme de lumière sur la moquette bordeaux se transformer lentement en un triangle isocèle. Une journée ensoleillée. Parfait pour Beachy Head.

Il avait presque fini sa cinquième tasse de thé lorsque son producteur exécutif, Joe Swire, arriva et commanda du café à la jolie serveuse qui avait une tache lie-de-vin sur la nuque. Pourquoi remarquait-il ce genre de défaut au lieu de se réjouir de la beauté naturelle de la jeune femme ? Et face à lui, Joe, un garçon avenant dont la beauté était gâchée par de mauvaises dents, crénelées et d'apparence fragile.

« Allez-y, faites-moi le topo, mais en douceur, dit Talbot alors que Joe consultait son planning du jour.

– Les Appleby ont repoussé.

– Tant mieux.

– Mais ils ont demandé un autre exemplaire du contrat de Troy.

– Pourquoi ? Ils en ont déjà un. Ils l'ont contresigné.

– Je n'en sais rien, patron. Et Tony est malade.

– Quel Tony ?

– Le chef op.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Un début de grippe.

– Encore ? Comment on va faire ?

– Frank le remplace.

– Frank ?

– Le caméraman.

– Ah oui, Frank. OK. Ça convient à RT ?

– Apparemment, oui. »

Ils poursuivirent ainsi leur examen du plan de travail pour anticiper les problèmes éventuels. Talbot avait conscience de se reposer par trop sur l'expertise de Joe pour garantir le bon déroulement du tournage. Lui-même n'aimait pas les tracasseries quotidiennes de la fabrication d'un film, il n'était pas doué pour ça – et donc il engageait quelqu'un comme Joe pour endosser vaillamment le fardeau qui aurait dû être le sien. Talbot savait qu'il aurait dû faire des efforts et s'investir plus, par exemple mémoriser le nom des gens. C'était là un des plus sages conseils que lui avait donnés Peverell Kydd : si tu te rappelles leur nom et ce qu'ils font, ils te considéreront comme un dieu – ou du moins un demi-dieu. Mais Talbot rechignait à le suivre, comme la plupart des sages conseils prodigués par son père. Quoi que tu décides de faire dans la vie, mon garçon, évite à tout prix le cinéma, tu n'es absolument pas taillé pour ça, avait décrété son père. Résultat, il était devenu producteur de films, une douzaine déjà. Comme Peverell avant lui, à ceci près qu'il n'était pas une légende du cinéma, et certainement pas aussi riche que lui.

Talbot se carra sur son siège et poussa un soupir. Pourquoi se sentait-il amer et irascible, aujourd'hui ? Il faisait beau, ils étaient en semaine cinq, à peu près à la moitié du tournage, il y avait eu quelques crises, certes, mais rien de calamiteux. Il était suffisamment aisé, heureux en mariage, en bonne santé, avec de grands enfants qui réussissaient dans la vie, chacun à sa façon… Alors, qu'est-ce qui le tracassait ?

« Ça va, patron ? demanda Joe, comme s'il avait senti que l'humeur de Talbot s'assombrissait.

– Oui, oui. Pas de problème. On y va ? »

3

Anny Viklund s'éveilla et, comme chaque matin quand elle reprenait lentement ses esprits, se demanda si cette journée serait celle de sa mort. Pourquoi cette question morbide lui venait-elle en tête si vite chaque matin sans exception ? Pourquoi sa première pensée était-elle que cette journée qui commençait tout juste pourrait être sa dernière sur terre ? Débile. Arrête de te dire ça, pauvre idiote. Elle resta allongée encore quelques instants et se concentra, prenant enfin conscience de la présence du jeune homme profondément endormi à côté d'elle. Troy. Oui, bien sûr, Troy avait passé la nuit avec elle… Elle se frotta les yeux. Il avait été si attentionné et, au lit, si doué et énergique – exactement ce qu'elle recherchait, ce dont elle avait besoin.

Elle se glissa hors du lit et entra nue dans la salle de bains. Elle se regarda dans le miroir, toujours surprise de voir sa nouvelle coiffure, courte avec une petite frange, et sa teinture jais. Transformation radicale. Peut-être allait-elle la garder et ne plus jamais redevenir blonde. Elle alla uriner, se brossa les dents et retourna dans la chambre.

Assis sur le lit de son côté à elle, Troy passait les doigts dans ses épais cheveux bruns. Il sourit en la voyant entrer.

« C'était chouette hier soir, hein ? lança-t-il, à l'évidence content de lui.

– Tu trouves ? dit-elle en s'asseyant sur le lit, les genoux remontés contre sa poitrine.

– En tout cas, lui, il en redemande, plaisanta-t-il en désignant son érection matinale avant de se pencher pour embrasser le genou gauche d'Anny.

– On est attendus sur le plateau dans une heure. Ils te chercheront partout.

– Ah oui, merde, t'as raison, reconnut-il, les sourcils froncés, avant

de baisser les yeux. Comment se fait-il que tes poils pubiens ne soient pas de la même couleur que tes cheveux ? »

Anny sourit. C'était le genre de question que Troy posait, découvrait-elle.

« J'ai les cheveux teints.

– Tu es blonde, alors ? J'aime bien.

– Ma famille vient de Suède.

– Mais tu es américaine, non ?

– Ça ne change pas mes origines. »

Il se leva et arpenta la suite en quête de ses vêtements.

« Il vaudrait mieux que je retourne à ma chambre », dit-il sans conviction.

Anny le regarda s'habiller. Il avait vingt-quatre ans, soit presque quatre de moins qu'elle. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait couché avec lui. J'ai couché avec trop de vieux, songea-t-elle. D'abord Mavrocordato, puis Cornell, puis Jacques… J'ai oublié ce que c'était de faire l'amour avec un jeune. Il était mignon, ce Troy, presque innocent – il croyait encore que la vie se résumait à une partie de plaisir. Elle baissa la tête et posa le front sur ses genoux, un mouvement qui lui rappela aussitôt Jacques. Il disait toujours : le monde se compose de gens qui courbent l'échine et des autres. Où était-il, d'ailleurs ? À Paris ? Non, il avait parlé d'aller en Afrique rencontrer un président déchu en exil. Comment s'appelait-il déjà ? Ah oui, Nkrumah. Du Jacques tout craché. Un voyage en Afrique pour rencontrer un président – elle oubliait toujours à quel point Jacques était célèbre en France. Elle releva la tête. Troy était debout, vêtu de son jean et de sa veste en daim, à la contempler.

« Tu vas bien ? s'inquiéta-t-il.

– Oui, oui. J'ai adoré. Je suis très heureuse. »

Il s'assit sur le lit et l'embrassa.

« Comment va-t-on faire, Anny ?

– Nous ne devons en parler à personne. Personne ne doit savoir.

– Mais j'ai envie de te revoir, moi, et souvent, dit-il en lui effleurant la joue du bout des doigts. Tu es sensass, Anny. Je t'aime vraiment beaucoup. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

– D'accord, mais il faudra être très prudents. Discrets. Personne ne doit savoir. Personne ne doit deviner ou avoir des soupçons. Quand on sera sur le plateau, il faudra qu'on soit pro. Comme des amis, tu vois.

– Euh, ce sera un peu difficile, maintenant.

– Personne ne doit savoir, Troy. Ma vie est déjà trop compliquée.

– D'accord, concéda-t-il avec un haussement d'épaules. Comme tu voudras. On fera très attention. On est des acteurs, après tout. Enfin, surtout toi. Tu n'es pas mariée, si ? lança-t-il avec un regard inquisiteur.

– Je suis divorcée. Mais j'ai… un autre ami.

– En Amérique ?

– À Paris.

– Ah, alors ça va ! Loin des yeux, loin du cœur, comme on dit.

– Peut-être, mais présent dans les pensées. »

Elle l'attrapa par la nuque et l'attira vers elle pour l'embrasser goulûment. Puis ils s'écartèrent l'un de l'autre. Troy avait l'air un peu sous le choc.

« Va-t'en, lui dit-elle.

– Mais Anny, je peux…

– Va-t'en.

– Non. »

4

Talbot regarda Reggie Tipton en souriant, s'efforçant d'oublier sa morosité, de se montrer amical, compréhensif et chaleureux quand bien même il considérait Reggie comme un petit homme insupportable se faisant une trop haute idée de lui-même.

« Pardon, mais je croyais qu'on tournait à Beachy Head ce matin, dit-il posément.

– On y sera, il faut juste que je mette un pick-up en boîte.

– Un pick-up ? Ce n'était pas prévu dans le planning que m'a montré Joe.

– C'est une idée que j'ai eue en dernière minute. Joe est au parfum, maintenant. Juste Anny en très gros plan. Elle est en train de réfléchir, il n'y a aucun dialogue. »

Il joignit le bout de ses pouces et de ses index en rectangle pour former un cadre virtuel devant son visage. Comme si je n'étais pas fichu d'appréhender le concept de « très gros plan », songea Talbot. Qu'est-ce qu'il pouvait être pénible, ce Reggie !

« Un seul très gros plan, c'est tout. Dix minutes max. Faites-moi confiance, Talbot. On bouclera tout le programme prévu dans la journée.

– Soit, c'est vous le réalisateur. Où est Anny, au fait ?

– Maquillage et coiffure. Elle était en retard, malheureusement.

– On sait pourquoi ? demanda Talbot en gardant un petit sourire accroché.

– Non. Enfin, pas moi en tout cas. Elle a été informée de l'horaire du pick-up, la voiture l'attendait. On a fait appeler sa chambre, elle n'a pas répondu. On a attendu. Elle est descendue une heure plus tard.

– Je vois. Elle va bien ?

– Comment Anny Viklund pourrait-elle aller bien, vu son passé ? Elle

se comporte correctement, nous avons de la chance. C'est le mieux qu'on puisse espérer.

– C'est vous qui l'avez castée.

– Dites donc, Talbot, vous poussez le bouchon ! Vous m'avez mis une pression terrible pour que je la prenne, Yorgos et vous.

– Faux. Yorgos la voulait, pour une raison qui m'échappe. Moi je voulais Suzy Kendall. Ou Judy Geeson.

– Suzy Kendall aurait fait l'affaire. Elle aurait même été super, ajouta Reggie en fronçant les sourcils comme s'il imaginait son film dans un univers parallèle.

– Ou sinon, cette chanteuse, là… Son nom m'échappe.

– Lulu ?

– Non. Sandra Shaw.

– Sandie Shaw… Elle sait jouer la comédie ?

– Ce n'est pas si compliqué, Reggie. En tout cas pas dans ce film. Elle aurait été parfaite, Sandie Shaw. Avec Troy Blaze comme partenaire. Et foutrement moins chère qu'Anny Viklund.

– Ce n'est pas si facile que ça, de jouer la comédie, objecta Reggie, un peu agacé, avant d'ajouter en baissant le ton et en éloignant Talbot de l'équipe technique : Vous me rendriez un grand service ? Vous pourriez éviter de m'appeler "Reggie" sur le plateau ? Si vous devez me parler, appellez-moi Rodrigo, je vous prie. C'est important pour moi. J'ai changé le nom sur mon permis de conduire, mon passeport, tout. C'est ainsi que je veux être connu. Enfin, dans le métier. J'y tiens beaucoup.

– J'essaierai de m'en souvenir. Désolé, mais je dois dire que ça fait très bizarre, pour moi qui vous connais depuis des années sous le nom de "Reggie".

– Au générique, je suis Rodrigo Tipton. C'est un tout nouveau départ pour moi. Tout pourrait changer.

– D'accord, *Rodrigo*, d'accord.

– Merci, soupira Reggie/Rodrigo. Enfin bref, c'est quand même assez incroyable d'avoir Anny Viklund dans un petit film anglais. Vous avez vu les chiffres pour *La Montagne jaune* ? Des dizaines de millions. Et elle est sublimement belle. Et Troy a l'air de bien s'entendre avec elle. Ça fait beaucoup de points positifs. Ça paiera au box-office, l'assura-t-il en frottant le bout des doigts d'une main les uns contre les autres pour mimer l'argent.

– Y a intérêt, lâcha Talbot en cessant de sourire.

– Bonjour, ma chérie ! Qu'est-ce qui t'amène ? » lança Reggie.

Talbot se retourna pour voir arriver Elfrida, l'épouse de Reggie. Il la trouvait étrange. Grande, mince, elle semblait vouloir se cacher derrière sa tignasse brune qui formait une sorte de casque capillaire : une frange lui descendait jusqu'aux sourcils et deux rideaux de cheveux brossés vers l'avant dissimulaient ses oreilles et ses joues jusqu'au menton. Elle s'affublait souvent de grosses lunettes à monture noire qui faisaient paraître cette barrière encore plus impénétrable alors même qu'elle portait toujours un rouge à lèvres carmin très voyant, paradoxalement. Une femme intelligente, à n'en pas douter, mais très bizarre. Il se demandait comment Reggie et elle en étaient arrivés à se marier. Lui avait lu et apprécié un de ses romans, des années plus tôt, mais ne se souvenait plus du titre.

« Elfrida, quel plaisir de vous voir ! fit-il en lui serrant la main.

– Bonjour, bonjour, Talbot, répondit-elle avec un sourire furtif d'une voix rauque de fumeuse, elle qu'il n'avait jamais vue avec une cigarette. Reggie, je n'ai plus de sous. Et le chéquier est vide.

– Excusez-nous un instant, Talbot », coupa Reggie.

Talbot les regarda s'éloigner en se parlant à voix basse. Elfrida était aussi grande que Reggie, sinon plus. Ah, les couples, comme ils sont curieux ! Il chassa cette idée de sa tête après avoir soudain pensé à celui qu'il formait avec Naomi. Pas plus curieux que Reggie Tipton et Elfrida Wing, en fait.

Il se mit en quête de Joe pour lui demander comment ils allaient pouvoir se rendre à Beachy Head. Alors qu'il le cherchait partout entre les fourgonnettes, caravanes et camions, il se rendit compte que presque tous les transistors sur le plateau étaient branchés sur la même station de radio qui passait la même chanson absurde. Entre deux zones acoustiques, il perdait la chanson, pour la retrouver dès qu'il arrivait près d'un groupe d'hommes désœuvrés qui buvaient un café en fumant. Une histoire de gâteau dans un parc et de glaçage vert qui coule. Oh pitié ! Combien de temps durait-elle, cette chanson ? Il entendait constamment le même refrain. Un parc qui appartenait à un certain M. MacArthur, où un gâteau avait été oublié sous la pluie, et un problème de recette qui avait disparu. Au secours ! Il n'appréciait guère la musique « pop » moderne, mais cette chanson semblait particulièrement absconse, à en juger par les bribes de paroles qu'il captait.

Ah, Joe était là.

« Joe, sauvez-moi de ce délire ! supplia-t-il. Emmenez-moi à Beachy Head. »

5

Elfrida commanda un autre gin-tonic au bar de l'arrière-salle du Repulse, son pub préféré à Brighton, à deux rues de l'Esplanade. Plutôt exigu malgré une autre salle à l'avant, mal mis en valeur par un camaïeu de couleurs neutres et ternes, marron, vert, gris foncé, il pâtissait d'une décoration sans cohérence thématique. Rien pour accrocher l'œil, aucune musique de fond, aucune machine à sous, aucun jeu. Il tirait son nom d'un vaisseau de premier rang du début du XIXe siècle ayant sombré corps et biens lors de quelque bataille navale dans la mer de Java ou ailleurs – loin de l'Angleterre en tout cas. Et ce navire était célébré à jamais ici dans un modeste pub de Brighton, grâce à une souscription lancée par les veuves de l'équipage. Un parchemin encadré dans le petit couloir qui reliait les deux salles rappelait cette histoire. Une belle idée, songea Elfrida. Une jolie façon de commémorer les marins disparus. Un lieu pour noyer son chagrin… Elle aimerait bien qu'un pub honore ainsi sa mémoire. C'était mieux qu'un alignement de livres sur une étagère. Un petit pub quelque part avec pour enseigne « The Elfrida Wing ». Elle apporta son verre jusqu'à sa table en coin, développant son idée, imaginant les locaux, son portrait stylisé sur l'enseigne, des fleurs colorées dans des jardinières, des bancs à l'extérieur, un petit patio à l'arrière…

La salle était tranquille. Le pub allait bientôt fermer pour le reste de l'après-midi, et seuls trois autres clients s'y trouvaient encore. Elle but une gorgée de son gin-tonic et fouilla dans son sac (à présent lesté d'une nouvelle bouteille de vodka) pour y trouver son carnet. Elle l'ouvrit devant elle puis chercha son stylo à plume. Elle n'avait aucune intention d'écrire quoi que ce soit, elle voulait simplement avoir l'air occupée, en pleine réflexion, et pas seulement là pour boire. Elle dessina quelques spirales sur une page vierge, puis des carrés qu'elle hachura en noir.

Du coin de l'œil, elle repéra qu'un homme la regardait. Un quadragénaire comme elle, en costume cravate, qui lisait un livre. Il ne cessait de lui jeter des petits coups d'œil. Elle repoussa ses cheveux vers l'avant et mit ses lunettes. Il m'a reconnue ? se demanda-t-elle. Quelle horreur ! Peut-être avait-il lu l'un de ses romans et se disait-il : « Tiens, ce ne serait pas Elfrida Wing, là-bas ? » Puis elle le vit terminer son demi, se lever et traverser la salle dans sa direction. Elle se concentra sur son carnet.

« Excusez-moi de vous déranger, mais ne seriez-vous pas Elfrida Wing ?

– Non, répondit-elle en levant les yeux. Je m'appelle Jennifer Tipton.

– Ah, désolé. C'est juste que vous lui ressemblez. Enfin, à sa photo.

– Qui est cette Elspeth Wing ?

– Elfrida. Une romancière formidable. J'ai lu tous ses livres.

– Je suis sage-femme, désolée. C'est mon jour de congé », ajouta-t-elle en désignant son verre de gin.

Il lui sourit d'un air dubitatif, comme si elle ne l'avait pas convaincu.

« J'aimerais bien pouvoir écrire un roman, reprit Elfrida, ce qui était la stricte vérité.

– Bon, eh bien, désolé de vous avoir dérangée. Profitez bien de votre journée. »

Et il sortit du pub, non sans lui avoir jeté un regard en arrière au moment de passer la porte.

Cette rencontre la perturba. L'idée que même après dix ans de silence, après dix ans de blocage total, des lecteurs fidèles et dévoués puissent encore la reconnaître était terrifiante. Elle avait souvent été photographiée et interviewée, surtout après le succès rencontré par son dernier roman, et ensuite le film, et ensuite le mariage avec Reggie à la mairie d'Islington, où il avait convié de très nombreux paparazzi. À l'amusement général, il était vêtu de blanc et elle de noir. Quelque chose dans son visage, dans son image « publique » de jeune romancière au sommet de sa gloire, semblait frapper les gens. Selon elle, les écrivains auraient dû être les célébrités mineures les moins reconnues, les plus invisibles, par rapport aux chefs d'orchestre, artistes, danseurs, athlètes et autres sportifs, magiciens, présentateurs météo ou animateurs de jeux télévisés. Et c'était en partie vrai, sauf que certains romanciers semblaient rester gravés dans la mémoire du public. Était-ce dû à sa coiffure, à sa frange ? Devrait-elle en changer ? Elle finit son gin-tonic et

retourna au bar en commander un autre.

Assise dans ce pub sinistre à boire en attendant l'annonce de la « dernière commande » autorisée, elle repensa à cet homme et à ce qu'il lui avait dit. « Une romancière formidable. » Il avait dû lire son premier roman, *La Journée de Mrs Bristow*, qu'elle en était venue à détester. En cent soixante petites pages, il décrivait dans les moindres détails la journée d'une femme d'âge mûr ordinaire, la Mrs Bristow éponyme, mariée et mère de trois grands garçons, qui suit son train-train quotidien et finit par mourir. Elle va faire les courses, elle se chamaille avec sa voisine dont le chien aboie en permanence, elle va chez le dentiste, où elle lit des magazines dans la salle d'attente et pense à ses fils, se demande où ils sont, ce qu'ils font. Une fois remplacé un vieux plombage dans une molaire, elle repart et s'arrête en chemin pour acheter un journal du soir. De retour chez elle, elle prépare le repas pour son mari qui va rentrer sous peu du travail, puis jette un œil sur les gros titres pour s'informer des nouvelles en Angleterre et à l'étranger. Elle entend un bruit et va voir ce qui se passe. Elle découvre un jeune cambrioleur qui s'est introduit par la fenêtre de l'arrière-cuisine. Pris de panique, il l'attaque et la tue.

Le problème consécutif à la sortie du livre n'avait pas tant été son succès surprise (ventes exceptionnelles pour un premier roman d'une écrivaine de seulement vingt-cinq ans, fraîche émoulue du Girton College de Cambridge) que la recension enthousiaste d'un célèbre critique littéraire qui l'avait surnommée « la nouvelle Virginia Woolf », considérant *La Journée de Mrs Bristow* comme une subtile relecture moderne de *Mrs Dalloway*. Elle n'y avait pas prêté attention au départ, elle n'avait même pas lu *Mrs Dalloway* d'ailleurs, mais quand ce surnom lui avait été redonné au moment de la publication de son deuxième roman, *Excès* (« Elfrida Wing, considérée par beaucoup comme la nouvelle Virginia Woolf, réussit un nouveau coup de maître avec *Excès* »), elle avait commencé à s'en irriter. D'autres critiques reprenaient l'étiquette sans faire attention, de façon irresponsable d'après elle. À croire que le fantôme de Virginia Woolf était venu hanter sa vie. Il suffisait que le nom d'Elfrida Wing soit mentionné pour que quelqu'un s'exclame : « Ah oui, la nouvelle Virginia Woolf ! » À la publication de son troisième roman, *Le Spectacle permanent*, elle avait compris que son nom serait associé à celui de Virginia Woolf pour le restant de sa carrière. « Elfrida Wing, encensée à juste titre en tant que

digne héritière de Virginia Woolf, éblouit encore avec *Le Spectacle permanent*. »

Le comble, c'était qu'elle n'aimait pas particulièrement l'œuvre de Virginia Woolf. Entre-temps, elle avait lu *Mrs Dalloway*, qu'elle avait trouvé assez décevant, et jugeait ses autres romans surfaits et ampoulés. Elle ne voyait aucune similarité entre son style, son inspiration et son approche intellectuelle de romancière et ceux de Virginia Woolf. Mais tous les critiques de ses livres, si. Tout comme son armée croissante de fidèles lecteurs, puisque les éditeurs reproduisaient la comparaison (en gros caractères) sur les éditions de poche. Elle s'était mise à abhorrer la vue même de ses propres romans. C'était sans doute pour cela qu'elle avait arrêté d'écrire. Tout était la faute de Virginia Woolf.

Elle but une gorgée de gin-tonic et ferma les yeux pour mieux en savourer l'effet rassérénant, magique. Qui aurait pu croire que les baies de ce modeste buisson qu'était le genévrier pouvaient se sublimer en cet élixir ? Elle sentit la tête lui tourner plaisamment, griffonna un nouveau carré dans son carnet et le hachura.

Tout en dessinant une série de flèches, certaines épaisses, d'autres fines, elle se dit qu'il ne s'agissait peut-être là que d'une mauvaise excuse pour justifier un manque total d'inspiration. Avait-elle tout bêtement épuisé son élan de romancière après trois livres à succès ? Peut-être. Peut-être que cela n'avait absolument rien à voir avec le fait d'être considérée comme la nouvelle Virginia Woolf…

Après la publication du *Spectacle permanent* (traduction en seize langues, droits poche vendus pour une jolie somme à cinq chiffres), elle avait rencontré Reggie Tipton, jeune réalisateur très prometteur qui souhaitait en faire l'adaptation. Les droits cinéma avaient été acquis pour une somme à cinq chiffres encore plus coquette et, pendant un moment, Elfrida avait joui de cette toute nouvelle opulence. Elle avait acheté une petite maison à Vale of Health, au nord de Hampstead, et, bien sûr, entamé une liaison avec Reggie. Sous le titre abrégé de *Spectacle !*, le film avait pour vedettes Melanie Todd et Sebastian Brandt, mais leur aura de stars n'avait pas suffi à en faire un succès. En revanche, il avait relancé les ventes du livre, et Elfrida s'était encore plus enrichie. Puis Reggie avait quitté sa femme (et ses enfants) et ils s'étaient mariés. Ensuite était survenue sa fausse couche. Et tout avait dégénéré à partir de là. Cela avait été le point de bascule.

Elle repensait à cette époque avec réticence, par peur de faire

remonter les souvenirs. Quand elle l'avait rencontré, Reggie était marié à une femme prétentieuse et dénuée d'humour prénommée Marion (« la plus grosse bourde de ma vie », avait-il confié à Elfrida au début de leur liaison). Reggie et Marion Tipton avaient deux filles de huit et six ans, Butterfly et Evergreen. Quand Reggie avait officiellement quitté Marion, emménagé chez Elfrida et lancé la procédure de divorce, elle avait remarqué qu'il avait progressivement espacé ses visites à ses filles. À seize ans, Butterfly avait écrit à son père pour lui dire qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. L'air peu affecté, Reggie avait montré la lettre à Elfrida, qui avait été plus choquée que lui par le ton glacial, sans appel. Il avait continué à voir Evergreen à l'occasion jusqu'à ce qu'elle aussi, influencée par la rancœur tenace de Marion, finisse par rompre tout lien avec lui. Reggie, en sécurité dans le donjon de son ego, l'avait pris étonnamment bien.

Pour sa part, Elfrida se sentait coupable. L'idée qu'elle ait pu être en bonne partie responsable de cette suppuration de tristesse dans la famille Tipton lui répugnait, mais l'énergie enivrante de leur liaison avait balayé toutes les autres émotions. Et lorsque, peu après leur mariage, elle était elle-même tombée enceinte, elle avait espéré que ce nouvel enfant consolerait Reggie de la perte des deux autres, jusqu'à ce qu'elle subisse une fausse couche au troisième mois. Son hospitalisation puis sa mini-dépression nerveuse pendant un an avaient marqué un tournant pour leur couple, estimait-elle aujourd'hui. Elle avait peu à peu compris que Reggie était plutôt soulagé de ne pas être à nouveau père. La fausse couche avait entraîné un faux mariage, comme elle le disait elle-même. Ils avaient essayé sans succès d'avoir un autre enfant, et Reggie avait fini par perdre tout intérêt pour ce projet, si bien que le rêve de devenir mère s'était éteint en elle. Plus rien n'avait jamais été comme avant. Reggie avait commencé à la tromper et elle avait arrêté d'écrire.

« Dernières commandes ! » annonça la barmaid.

Elfrida termina son verre et alla au bar en commander un dernier, avec un sachet de cacahuètes. Ça lui ferait office de déjeuner.

6

Anny et Troy étaient à bord de la Mini couleur banane sur la falaise de Beachy Head, dans la stupeur du chaud soleil, face à la Manche resplendissante qui scintillait d'argent. Haut dans le ciel, une traînée blanche parfaitement rectiligne fendait l'azur.

« Personne ne se doute de rien, déclara Troy. Tu es géniale. Tu es si calme. Je cherche le bon mot… Imparable.

– Imparable ou impassible ?

– Les deux, en fait. Tu as l'air tellement cool avec tes lunettes de soleil. Personne ne pourrait deviner que tu es follement amoureuse de moi.

– Ha ha. »

La main posée sur la jambe d'Anny, il passait les doigts sous sa jupe courte et elle sentait la chaleur de sa paume sur l'intérieur de sa cuisse à travers ses collants ivoire.

Face à eux, toute l'équipe technique entourait une grosse caméra montée sur grue. La journée avait beau être ensoleillée, de puissantes lampes à arc braquaient sur eux leur faisceau brûlant. Le premier assistant réalisateur leur cria dessus avec un porte-voix.

« Moteur demandé ! Et… action ! »

Anny et Troy sortirent du véhicule, se donnèrent la main et coururent vers la caméra. Dès qu'ils se furent séparés en passant chacun d'un côté, ils s'arrêtèrent de courir. Dans le plan suivant, filmées de dos, leurs doublures sauteraient de la falaise main dans la main et chuteraient dans un filet accroché deux mètres plus bas. Ce serait l'avant-dernière scène du film.

Quant à la dernière, Anny ignorait comment ils allaient la tourner. Selon le scénario, au lieu de mourir de leur chute, les deux amants s'envolaient miraculeusement vers les cieux pour disparaître à l'horizon

– comme ces fusées lancées depuis cap Kennedy, songea-t-elle, et qui échappent à notre vue pour toujours.

Rodrigo Tipton quitta la caméra pour se diriger vers elle.

« Super, Anny ! On peut la refaire une dernière fois mais sans les lunettes, s'il te plaît ?

– Je ne veux pas la refaire sans lunettes, rétorqua-t-elle du tac au tac.

– On ne l'utilisera sans doute pas, mais ce serait une option intéressante. Juste pour qu'on l'ait dans la boîte, tu vois », insista-t-il en souriant.

Anny envisagea de refuser (en temps normal, elle aurait refusé), mais la présence de Troy à ses côtés eut l'étrange effet de la rendre conciliante.

« D'accord. »

Quand elle eut refait deux fois sans les lunettes la course jusqu'au bord de la falaise, Rodrigo se dit enchanté et annonça qu'ils allaient maintenant filmer la scène avec les cascadeurs. Leur journée à eux était terminée. Anny souffla à Troy qu'il ferait mieux de s'en aller ; elle s'attarderait un peu pour qu'on ne les voie pas partir ensemble.

« OK, mais je passerai dans ta chambre ce soir, dit-il. À minuit.

– Non.

– Mais si, personne ne me verra.

– Je ne serai peut-être pas là à minuit.

– Oh, tu seras là, ma belle », l'assura-t-il avant de rejoindre sa voiture avec chauffeur.

Anny demanda à son assistante Shirley d'aller lui chercher une tasse de thé et se posta derrière la caméra, où Rodrigo regardait les doublures d'Anny Viklund et de Troy Blaze se jeter du haut de Beachy Head. Ah, mourir comme ça ! songea-t-elle en se rappelant la question macabre qu'elle se posait chaque matin à l'aube. Et peut-être aujourd'hui était-ce arrivé, d'une certaine façon : elle était bel et bien « morte ». Étrangement libérée à cette idée, elle se mit à penser à Troy et à sa visite à minuit. Il était vraiment sûr de lui, mais d'une façon craquante, qui…

« Comment ça va, Anny ? »

Elle se retourna et vit un grand chauve s'approcher d'elle. Le producteur, se rappela-t-elle. Tony ? Terence ? Sans se risquer sur un prénom puisqu'elle ne l'avait rencontré qu'une ou deux fois, elle se contenta de lui répondre que tout allait bien, merci, tout le monde était

si gentil avec elle.

« Excellent, tant mieux, j'en suis ravi », déclara Tony ou Terence.

Il avait un de ces accents britanniques classiques, lapidaire et formel. Comment arrivent-ils à parler comme ça en remuant à peine les lèvres ? On ne sait jamais vraiment ce qu'ils pensent ou ressentent, tout sonne pareil. Il aurait tout aussi bien pu lui dire : « Atroce, quelle horreur, je suis choqué. »

Il s'approcha un peu plus et baissa la voix.

« Nous avons reçu un coup de fil étrange au bureau, ce matin. C'était la police. Ils voulaient savoir si un certain Cornell Weekes avait essayé de vous contacter. »

Anny sentit aussitôt la sueur perler sous ses aisselles et dans ses paumes. Rien que d'entendre ce nom produisait cet effet sur elle. Cornell : son amant diabolique, son ancien gourou, son fléau.

« Non.

– Cornell Weekes est votre mari, n'est-ce pas ?

– Mon ex-mari.

– Ah, d'accord.

– Il est en prison.

– Plus maintenant, apparemment.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne suis pas au fait de tous les détails, avoua-t-il avec son accent chic en jetant un regard circulaire pour être sûr que personne ne pouvait les entendre. Il semblerait qu'il se soit échappé pendant une audience pour sa demande de libération conditionnelle. On le suspecte d'avoir fui au Canada. À Montréal.

– Mais pourquoi ont-ils cru qu'il pouvait être en Angleterre ? demanda Anny, rassurée par cette information. Il était en prison en Californie.

– Apparemment, ils ont retrouvé un plan de Londres dans la chambre d'hôtel qu'il occupait à Montréal et ils en sont arrivés à cette conclusion, expliqua le grand chauve avec un sourire bienveillant avant de hausser les épaules. Pourquoi votre ex-mari était-il en prison, si je puis me permettre ?

– Il a essayé de faire sauter un bâtiment fédéral.

– Je vois. Je pense qu'ils faisaient juste une enquête de routine, vous savez.

– Cornell est un barjot complet, mais il ne se risquerait pas à venir

ici. Il n’a jamais mis les pieds en Angleterre.

– Voilà qui est rassurant, dit-il avant de désigner d’un geste l’équipe technique : Tout se passe tellement bien, ici. »

Il se retourna pour la dévisager d’un regard perçant. Il devait avoir soixante ou soixante-dix ans. Comme mon grand-père, songea-t-elle. Toujours bel homme, mince et délié, même s’il était vieux et chauve.

« Au fait, je m’appelle Talbot. Talbot Kydd. »

7

À la fin de la journée, Talbot retrouva Joe dans son bureau.

« Quel est le programme, demain ?

– Nous avons Sylvia Slaye et Ferdie Meares qui viennent pour un essayage.

– Oh putain ! Les deux le même jour ? Est-ce bien raisonnable ?

– Oui, patron. Vite fait bien fait. D'une pierre deux coups, c'est ça l'idée. Ils ont déjà envoyé leur liste de "demandes". »

Talbot redressa instinctivement les épaules, comme pour parer un coup, en songeant : des vieux de la vieille, d'anciennes vedettes sur le déclin, des gens compliqués, le cauchemar absolu. Il alluma une cigarette.

« Dites-moi, Joe, avons-nous la moindre idée de la façon dont la dernière scène va être filmée ?

– Ah, euh, alors, on a envisagé… l'animation. Un genre d'animation. Par endroits. Sous une forme ou une autre », balbutia Joe en se tortillant presque sur son siège.

Il était bien, ce jeune, songeait Talbot. Il faudrait qu'il se débrouille pour le garder, après.

« On ne peut pas se le permettre, déclara-t-il posément. Et de toute façon, ce serait une vraie faute de goût, surtout à la fin de ce film en particulier, ça ne fonctionnerait pas.

– Il faudra que vous en parliez avec Reggie – pardon, Rodrigo –, patron. Il semble avoir en tête une séquence fantastique en animation.

– Mais ce n'est pas dans le script. Et ce n'est pas budgété.

– Le script est en cours de réécriture.

– Pardon ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

– Désolé. J'ai entendu dire que Rodrigo faisait intervenir Janet Headstone, donc j'ai pensé que…

– Première nouvelle.

– Apparemment, Yorgos a donné son feu vert. »

Talbot sentit la colère sourdre en lui. Yorgos était son associé. Mais à quoi jouaient-ils, ces deux-là ? Il expira lentement. À chaque jour suffit sa peine. Reste calme, se dit-il. Il y a toujours une explication toute simple.

Il alla chercher sa bouteille de whisky dans le placard et s'en versa un fond pour s'aider à atteindre ce nouvel état mental d'indifférence sereine, de détachement zen vis-à-vis des irritantes tracasseries qui émaillent le quotidien d'un producteur de cinéma.

Les Japonais ont tout compris, songea-t-il en se rappelant qu'il existe deux mots en japonais pour décrire le moi. Enfin, dans son souvenir. Qui donc lui avait raconté cela ? Bref, apparemment il y avait un terme pour désigner le moi de la sphère privée et un autre, complètement différent, pour le moi qui existe dans le monde. Pourquoi l'anglais ne faisait-il pas ce distinguo plein de sagesse ? Il abandonna son moi public et, en sirotant son whisky, renoua avec son moi privé, heureux de se concentrer sur les projets qu'il avait faits pour son week-end. Les soucis de *L'Échelle pour la Lune* s'effaceraient de ses pensées. Son moi privé prendrait le dessus pendant un jour ou deux.

8

Blottie au creux des bras de Troy, dont la respiration légère et régulière envoyait un souffle chaud sur son épaule droite, Anny se demanda s'il dormait. Elle avait un début de mal de tête et se sentait parfaitement réveillée alors qu'il devait être plus de deux heures du matin. Elle n'aurait pas dû boire le vin rouge qu'il avait apporté. Quand elle mélangeait de l'alcool avec ses médicaments, elle faisait toujours une insomnie – alors même que ces cachets étaient censés l'aider à dormir.

La nouvelle de l'évasion de Cornell l'avait secouée. Elle se sentait nerveuse, soudain vulnérable, inquiète. Comment s'était-il échappé ? Et pourquoi la police britannique avait-elle appelé la production ? Cornell n'était jamais venu en Angleterre de sa vie pour autant qu'elle le sache, alors pourquoi aurait-il choisi aujourd'hui cette destination ? Parce qu'il savait qu'elle s'y trouvait, sans doute. Le tournage avait été annoncé, elle avait été photographiée à son arrivée à l'aéroport de Heathrow. Cornell l'aurait appris, puisqu'il suivait sa carrière, même s'il disait toujours que le cinéma ne l'intéressait pas. Elle visualisa sans peine son beau visage fin, les rides sillonnant son front entre ses deux yeux. Quand il prononçait le mot « cinéma », il le crachait littéralement. Ses traits lui apparaissaient nettement alors même qu'elle ne l'avait pas revu depuis leur divorce, un événement dont elle se souvenait à peine. Pourquoi en étaient-ils venus à divorcer, d'ailleurs ? Elle se rappelait une dispute pendant laquelle elle l'avait traité d'« anarchiste à la manque », ce qui l'avait tellement énervé qu'il avait quitté la maison pendant plusieurs jours. À son retour, il s'était excusé, mais avait ensuite insisté pour qu'elle se désiste du film qu'elle était sur le point de tourner, *Nuits d'hôtel*, ce qu'elle avait refusé en lui demandant comment il pensait qu'ils pourraient vivre sans ses cachets d'actrice. Il était reparti en lui

reprochant sa traîtrise, puis avait entamé une procédure de divorce. Lasse de tous ces conflits, elle avait accepté et le divorce avait été prononcé. Elle ne détestait pas Cornell, mais elle n'avait pas la force de supporter sa personnalité et ses idéaux absurdes. Elle n'avait pas l'énergie suffisante pour être sa femme.

Seul problème : depuis le divorce, depuis l'attentat à la bombe, elle voyait constamment son nom associé au sien. Tous les articles sur elle ou les interviews mentionnaient son mariage au « terroriste urbain » Cornell Weekes. Elle avait beau dire aux journalistes que leur mariage avait duré quelques mois, bien moins d'un an, cela n'y changeait rien : Cornell Weekes figurait inexorablement dans sa biographie. Elle inspira et se mordit la lèvre, prise d'une soudaine envie de pleurer. Pourquoi l'avait-elle épousé ? Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Oui, il était beau et il avait ce charisme des visionnaires quand il parlait sans fin de ce qu'il appelait le « Reich américain ». Elle avait à peine vingt-trois ans quand elle l'avait rencontré, mais *L'Ère du Verseau* de Mavrocordato, qui venait de sortir, avait fait d'elle une vedette du jour au lendemain, un nom connu, la révélation du Minnesota. Les propositions de rôles s'enchaînaient, l'argent coulait à flots. C'est dans ce contexte que Cornell Weekes était entré dans sa vie.

Il n'évoluait pas dans le même milieu, c'était ça, la clé. Il détestait le cinéma et Hollywood, qu'il appelait le service divertissement du Reich américain. Plus âgé qu'elle, grisonnant – donc plein de sagesse, lui avait-il semblé jusqu'à ce qu'elle-même acquière une certaine sagesse –, il lui rappelait son père. Cela aurait dû la faire réfléchir, cela aurait dû être le…

« Anny ? dit Troy d'une voix douce. Je peux te poser une question personnelle ? C'est quoi, ton vrai nom ? »

Encore une question à la Troy, mais elle s'en réjouit, cette fois, ravie d'être distraite par une bêtise. Elle se retourna pour lui faire face, heureuse qu'il soit réveillé.

« Anny Viklund. C'est mon vrai nom. Anny Makjen Viklund. Pourquoi ?

– La plupart des gens que je connais dans le métier, ils n'utilisent pas leur vrai nom. Comme moi, d'ailleurs. Billy Fury, Cliff Richard, Adam Faith, Danny Storm, Tommy Steele, Bobby Hero, Georgie Fame, Mickie Most…

– Tu sais, je n'ai jamais cru un seul instant que tu t'appelais vraiment

Troy Blaze, dit-elle en l'embrassant. Mais j'aime bien.

– Euh, c'est mieux que mon vrai nom, en tout cas.

– C'est quoi ?

– Je ne veux pas que tu le saches. Je veux être Troy, pour toi.

– Tu seras toujours Troy pour moi. Alors, comment tu t'appelles ?

– Nigel Farthingly.

– J'aime bien. Tiens, je vais t'appeler Nigel, maintenant.

– Je n'aurais jamais dû te le dire.

– Je plaisante, Nigel ! dit-elle en l'embrassant de nouveau. Enfin, Troy, désolée. J'imagine que ce n'est pas évident de devenir une pop star avec un nom comme Nigel Farthingly.

– Exactement. C'est pour ça que les Appleby m'en ont fait changer.

– Les Appleby ?

– Mes imprésarios. Jimmy et Bob Appleby.

– Et eux, c'est leur vrai nom ?

– Oh oui. »

Il posa la main sur son sein et lui effleura le mamelon. Elle tendit le bras pour lui attraper le sexe. Tout dur. Raide. Un jeune homme. Quelle différence avec Cornell, qui lui disait toujours qu'il avait « des problèmes de libido » à cause de son adolescence malheureuse, sans entrer plus avant dans les détails.

« Bon, je n'arrive pas à dormir, minauda-t-elle. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? »

9

Après avoir quitté le Repulse, Elfrida avait acheté une bouteille d'amontillado Tio Pepe dans un magasin de spiritueux pour parachever son subterfuge à l'intention de Reggie. Elle prit un taxi jusqu'à la maison de Rottingdean que la production avait louée pour eux. Habiter dans un village à la lisière de Brighton n'était guère pratique, car, comme elle n'avait pas le permis, elle dépendait des taxis. Elle se demandait pourquoi Reggie avait accepté cet arrangement. Quand elle s'était plainte auprès de lui des tracas que lui imposait ce logement à Rottingdean, il lui avait simplement dit d'appeler la production quand elle voulait qu'on lui envoie une voiture. C'était prévu dans le budget. Mais elle renâclait, car les chauffeurs étaient tous des oreilles très indiscrètes et d'incorrigibles pipelettes qui passaient leurs journées à s'échanger des potins croustillants. Comment aurait-elle pu réserver une voiture *via* la production pour la déposer et venir la chercher au Repulse ?

Par ailleurs, la maison était très agréable. Mieux que ça, même. Fait curieux, cette grande villa victorienne à deux étages en briques grises avec des ornements de briques rouges s'appelait « Peelings ». Peut-être une famille Peel l'avait-elle construite ? Sise au cœur d'un vaste jardin orné de deux beaux araucarias côté rue, Peelings comportait cinq chambres, trois salles de bains, un grand salon-salle à manger, une cuisine « moderne » et même une salle de billard. Elle était bien trop spacieuse pour deux, en fait, et, comme Reggie passait le plus clair de son temps sur le plateau, elle avait l'impression de vivre seule dans cette immense villa, telle une vieille douairière reléguée par la famille dans un pavillon isolé.

Dans le mille ! C'était sans doute précisément pourquoi Reggie avait choisi Peelings : pour la mettre à distance. En général, quand il tournait

pour le cinéma ou la télévision, ils logeaient à l'hôtel, mais là, pour ce film au titre débile (*L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle*), il avait soutenu que c'était une question de prestige : le loger ainsi reviendrait très cher à la production, donc on lui accorderait plus de respect. Il faut savoir faire feu de tout bois, ma chérie, avait-il ajouté sans qu'elle comprenne vraiment.

Elle resta assise un moment dans le jardin, sur un banc à l'ombre du grand châtaignier, à boire la vodka qu'elle avait transvasée dans la bouteille de Sarson's, tout en lisant une lettre de son frère Anselm qu'on lui avait fait suivre de Londres. C'était la traditionnelle circulaire qu'il envoyait chaque année à sa famille et à ses amis le jour de son anniversaire. Elle eut du mal à dépasser la première page en raison de la monotonie assumée et insouciante de la vie d'Anselm, éminent chirurgien orthopédique installé à Vancouver. L'essentiel de la lettre était consacré aux exploits sportifs de ses deux fils, Jerold et Roldan, les athlétiques neveux d'Elfrida, qui semblaient ne jamais quitter le stade, le court, les pentes ou la patinoire. Après la mort de leurs parents à trois mois d'intervalle dans la période étrange qui avait précédé la publication de son premier roman, Elfrida s'était imaginé qu'Anselm, son aîné de sept ans, et elle allaient inévitablement se rapprocher. Mais il avait bien vite émigré au Canada, où il s'était marié, et Jerold et Roldan étaient arrivés peu après. Ils se voyaient rarement et préservaient les liens familiaux plus par devoir que par amour. D'où cette lettre collective qu'il aurait aussi bien pu écrire à son banquier, se dit-elle avant de la froisser et de la jeter par terre à ses pieds sur la pelouse.

Néanmoins, lire cette lettre l'incita à en rédiger une elle aussi. Elle alla chercher papier et stylo pour écrire à son agent littéraire et à son éditeur chez Muir & Melhuish afin de solliciter un rendez-vous la semaine suivante. À son agent, Calder McPhail, elle révéla sans fard qu'elle avait besoin d'argent. D'une franchise délibérée puisqu'elle le connaissait depuis longtemps, elle était aussi enhardie par sa vodka-eau plate bue en plus des gin-tonics du midi. Et elle annonça à la fois à son agent et à son éditeur qu'elle voulait une avance sur un nouveau roman qu'elle avait presque terminé, *L'Homme en zigzag*. Ça, ça va leur faire dresser l'oreille, songea-t-elle.

Elle regarda les actualités du soir à la télévision, se prépara un dîner de haricots sauce tomate sur des toasts puis, vers vingt heures, heure à

laquelle elle attendait Reggie, se versa un petit verre de Tio Pepe en laissant ostensiblement la bouteille à peine entamée sur le buffet, tout en se préparant une quadruple vodka-eau plate bien tassée dans un grand verre. En conséquence, quand Reggie rentra sur le tard, après vingt-deux heures, elle se sentait merveilleusement sûre d'elle-même.

Lorsqu'il entra dans la pièce, elle éteignit la télé et se leva sans vaciller en le regardant d'un œil froid, intense.

« Alors, qui est-ce que tu baises sur le tournage, cette fois ? » lança-t-elle.

10

Le lendemain matin, après son petit déjeuner habituel, Talbot ressentit des aigreurs d'estomac. Il remonta dans sa chambre boire une rasade de Previzole en espérant que le pansement fonctionnerait, inquiet que ce soit son ulcère hémorragique qui se rappelle à lui. Il savait que cela n'avait rien à voir avec son hareng quotidien. C'était la confrontation à venir avec Reggie quant au recrutement de Janet Headstone et à la réécriture envisagée du scénario qui faisait bouillonner son suc gastrique pour qu'il tourmente ainsi son duodénum.

Sans l'avoir jamais rencontrée, il n'ignorait pas qui elle était. Jeune romancière provocatrice qui se définissait comme « cockney », elle écrivait des histoires sulfureuses sur la classe ouvrière contemporaine de l'East End de Londres. L'école du réalisme social à l'anglaise a la vie dure, songea Talbot. L'adaptation cinématographique d'un de ses livres, *Sur les eaux du Canada*, avec Samantha Frost, avait obtenu un succès confidentiel (si l'on pouvait oser cet oxymore) de film culte avec son couple de jeunes cockneys impossiblement beaux, idéalement pauvres et tendance. Auteur du scénario, Janet Headstone était soudain devenue très demandée dans l'industrie cinématographique anglaise quand on sentait qu'il fallait une touche moderne, « dans le coup », « à la coule ». Jolie jeune femme d'allure négligée avec les dents du bonheur, elle figurait souvent en photo dans les tabloïdes, en goguette avec divers acteurs, footballeurs, stars de la télé et autres célébrités en vogue. Talbot, qui avait détesté *Sur les eaux du Canada*, n'arrivait pas à percer les motivations derrière ce complot entre Yorgos et Reggie. Faire appel à quelqu'un comme Janet Headstone pour *L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle* semblait une erreur de casting, une aberration.

Il demanda à Joe d'amener Reggie aux locaux de la production dès qu'il y aurait une pause technique. Ce n'était pas une conversation qui

pouvait avoir lieu à portée d'oreille ou même de vue d'un membre de l'équipe. Il sortit dans le jardin à l'arrière et but une autre gorgée de Previzole. Il avait l'estomac en feu. La production avait installé ses bureaux dans un pavillon de Napier Street aux murs en crépi avec de faux colombages moyenâgeux au premier, très confortable et bien placé pour la plupart de leurs lieux de tournage à Brighton. Le jardin mal entretenu était encombré de chaises en plastique oubliées là après une des réunions d'équipe qui, en cet été ensoleillé, se déroulaient le plus souvent à l'extérieur. Talbot déambula, remit sur ses pieds une chaise tombée et se demanda ce qu'aurait fait Peverell Kydd dans une telle situation. Il aurait sans doute commencé par virer Reggie, déjà, et peut-être poursuivi en justice son associé Yorgos. Il ne rigolait pas, le vieux. Encore un trait de caractère dont son fils n'avait pas hérité. Et alors ? se dit Talbot. La terre brûlée, ce n'est pas mon style. *À chacun sa méthode**[1].

Vers dix heures, Reggie toqua à la porte du bureau de Talbot, restée entrouverte, et entra. Talbot le fit asseoir, demanda à Rosie de leur apporter deux tasses de son infâme café et ils allumèrent chacun une cigarette. Talbot remarqua que Reggie avait une griffure de cinq centimètres sur la joue et trois autres en parallèle sur le cou.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il en tendant le doigt.

– Ah, quelle bêtise ! J'étais en train de tondre la pelouse, je suis tombé sur une taupinière, je me suis pris les pieds dedans et j'ai chuté sur un grillage en fer.

– Depuis quand vous tondez la pelouse, vous ?

– J'aime le jardinage. Ça m'aide à réfléchir. »

Talbot n'insista pas. Les marques avaient tout l'air de griffures d'ongles acérés ayant ratissé le visage de Reggie.

« Bien…, dit Talbot, laissant le mot en suspens dans l'air une ou deux secondes.

– J'ai comme l'impression que je vais me faire gronder.

– Vous le mériteriez, tiens. Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec Janet Headstone ?

– Ah d'accord, j'ai compris. Janet Headstone.

– Tout juste. Vous pourriez m'expliquer ?

– Alors voilà. Je l'ai rencontrée à une soirée et je lui ai raconté nos problèmes de scénario. Elle m'a dit qu'elle serait ravie de nous aider. Et le lendemain, je devais voir Yorgos pour un autre truc, et pendant la réunion j'ai mentionné Janet et il m'a dit comme ça, super, elle est

géniale, engagez-la pour quatre semaines. J'ai supposé qu'il vous en parlerait.

– Eh bien il ne m'en a pas parlé. Je viens seulement de l'apprendre.

– Ah, désolé. Vous connaissez Yorgos mieux que moi.

– En effet, oui. Et on la paie combien, Janet Headstone, pour son mois de travail ?

– Mille livres la semaine, je crois. »

Talbot s'obligea à rester impassible.

« Ce qui veut dire que vous venez de perdre deux jours de tournage.

– Mais… Yorgos a dit qu'on pourrait utiliser la réserve d'urgence.

– Sauf que ceci n'a rien d'une putain d'urgence, Reggie ! On a un scénario, un très bon scénario d'Andrew Marvell, rien que ça, qui nous a coûté très cher. Comment vous croyez qu'il va réagir en apprenant que Janet Headstone récrit son travail ? C'est un cauchemar, ce type, un teigneux. Qui va aller lui annoncer la nouvelle ? Vous ?

– Ce n'est pas de la réécriture, protesta Reggie en éludant la question. C'est de l'écriture complémentaire. Marvell ne voudrait pas et il ne pourrait pas écrire le genre de truc auquel pense Jan.

– Ah parce que vous l'appellez "Jan" ?

– OK, je le reconnais, on est amis. On s'est vus plusieurs fois. On est sur la même longueur d'onde. Elle est charmante, spontanée, originale. Vous l'adoreriez.

– Peut-être, mais ce qui me chiffonne, Reggie, c'est que vous n'avez même pas pensé à venir m'en parler, me soumettre votre idée. Vous m'avez court-circuité pour aller direct voir Yorgos. C'est le plus malléable de nous deux et vous le savez. Ce n'est pas réglo.

– Jamais je ne vous ferais un coup pas réglo, Talbot.

– C'est pourtant exactement ce que vous venez de faire, très cher. Nous avons un nouveau scénariste sur ce film que je produis qui va nous coûter une brique par semaine et moi, le producteur, je suis le dernier à l'apprendre. »

La suite de la conversation ne fut guère plus amène. Talbot voulait humilier Reggie « Rodrigo » Tipton et il fut heureux de constater qu'il y avait globalement réussi. Reggie était d'une humeur massacrante quand il retourna sur le plateau et Talbot en éprouva une certaine satisfaction.

Mais ses brûlures d'estomac se rappelèrent à lui. Le stress des confrontations ne lui réussissait pas, or une autre l'attendait, avec Yorgos cette fois. Il prévint Joe qu'il allait se rendre à Londres et

reviendrait le lendemain matin.

Il fit amener l'Alvis depuis le garage de l'hôtel et s'installa pour son trajet sur l'A23. Quel bonheur d'être au volant, de sentir la puissance du moteur trois litres vibrer dans toute la carrosserie, d'admirer le large capot argenté devant lui qui « mangeait » la route, comme le claironnaient les brochures publicitaires ! Ce modèle, le TF21 Drophead Coupé, sorti à peine un an plus tôt, pouvait atteindre une vitesse maximale de près de 200 kilomètres-heure. Il doublait d'autres voitures ou de gros camions avec de petites accélérations sans effort. Talbot avait dans les narines l'odeur de cuir neuf des sièges, sous les yeux les cadrans du tableau de bord avec leurs fines aiguilles qui frémissaient et lui donnaient l'impression d'être un pilote de chasse pendant une mission en rase-mottes au-dessus du territoire ennemi. Parfois, les voitures étaient magiques : l'Alvis lancée à pleine vitesse le faisait rajeunir.

Les bureaux de YSK Films Ltd se trouvaient dans Great Marlborough Street, à un pâté de maisons d'Oxford Street dans le nord du quartier de Soho. YS signifiait Yorgos Samsa et le K désignait Kydd. Yorgos détenait 51 % des parts et en outre, lui avait-il fait remarquer un jour, si Talbot avait tenu à ce que son nom soit mentionné en premier, le sigle aurait donné KYS, acronyme à l'euphonie douteuse, comme en était convenu Talbot, qui n'avait rien trouvé à redire à YSK Films Ltd.

Yorgos Samsa se leva de son siège quand Talbot entra dans son bureau. Son visage olivâtre distendu par un large sourire, il l'embrassa trois fois (joue gauche, joue droite, joue gauche) et tira une chaise près de la petite table basse devant la fenêtre où se tenaient les réunions informelles. On allume des cigarettes, on se fait servir du café – rien ne semblait avoir changé, à la seule exception de l'ombre que laissait planer sur la bonne entente entre les deux associés la semi-trahison de Reggie et Janet Headstone.

En 1933, encore jeune homme à tout juste vingt ans, Yorgos Samsa avait fui l'Allemagne et rallié l'Angleterre après l'accession d'Hitler au poste de chancelier. En tout cas, c'était une des versions de l'histoire, puisque Talbot l'avait déjà entendu raconter qu'il avait été le seul survivant d'un naufrage en mer Noire et s'était vu fournir un passeport Nansen par la Société des nations, ou encore qu'il lui avait fallu échapper à la justice de Transnistrie (ça existait, ça ?) après avoir été victime d'un procès truqué. Yorgos cultivait ce flou dans sa biographie, au point que Talbot n'était même pas sûr de sa nationalité (ou de ses

nationalités). Il lui avait posé la question à maintes reprises, pour recevoir des réponses invariablement ambiguës : « Je suis une salade de fruits, Talbot, un joyeux mélange », ou « Je viens d'ici et de là », ou encore « Mes parents étaient des gitans, des Roms, ils ne m'en ont jamais vraiment parlé », etc. « Disons juste que je suis un Anglais un peu singulier, comme toi », avait un jour conclu Yorgos. Et c'était là l'étendue des connaissances de Talbot, qui avait bientôt cessé de l'interroger à ce sujet.

Yorgos était extrêmement gros, même si ses tailleurs de Savile Row lui confectionnaient des costumes à veston long croisé d'une coupe impeccable qui lui donnaient l'allure d'un homme solidement bâti plutôt qu'obèse. Les cheveux teints en noir, le visage large et grêlé par les stigmates d'une sévère acné adolescente, il parlait un anglais presque parfait avec une très légère pointe d'accent étranger impossible à situer et se plaisait à utiliser des expressions idiomatiques comme preuves de sa maîtrise de la langue, sans toujours éviter les pataquès, toutefois.

Fraîchement arrivé en Angleterre depuis un pays inconnu d'Europe continentale dans les années 1930, il avait décroché un emploi au service comptabilité de la société de production de Peverell Kydd, qui lui avait bientôt accordé une promotion au vu de son don manifeste pour les chiffres. Quand Talbot avait hérité de la société à la mort de son père en 1948, le choix de Yorgos comme bras droit s'était imposé. Ensuite, lors d'une passe difficile pour Talbot dans les années 50 (mariage, frais de scolarité élevés pour les deux enfants, arriérés d'impôts aussi inattendus qu'exorbitants, détournement de son fidéicommis par sa marâtre revêche), Yorgos avait réussi à lever les fonds nécessaires pour lui éviter la faillite, et leur association avait été officiellement scellée par la création de YSK Films Ltd, avec 51 % des parts entre les mains de Yorgos. Des films avaient été tournés et des bénéfices engrangés, mais l'aura de mystère ne se dissipait pas.

Avant même que Talbot ait pu soulever le sujet, Yorgos lui présenta ses excuses pour le malentendu concernant Janet Headstone.

« C'est entièrement ma faute, Talbot. J'ai cru que vous vous étiez mis d'accord avec Reggie. J'aurais dû te demander, vérifier. Vilain Yorgos ! se tança-t-il en se donnant une bonne tape sur la main. Mais écoute, c'est peut-être un bien pour un mal. Je vais rédiger un petit communiqué pour la presse spécialisée. "Janet Headstone engagée sur le scénario de *L'Échelle*. Tony Blaze, Anny Viklund…" Et patati, patala.

Grosse pub. C'est tout bénef pour nous.

– Troy Blaze, rectifia Talbot. On ferait mieux d'éviter les erreurs là-dessus, sinon les Appleby vont nous flinguer.

– Troy, Troy, Troy. J'ai le cerveau d'un vieux, Talbot. »

Talbot finit par reconnaître qu'engager Janet Headstone n'était pas forcément une mauvaise chose.

« Mais pour Andrew Marvell, on fait comment ? dit-il par allusion au premier scénariste, un véritable olibrius.

– On le paie plus, c'est tout. Et on ne crédite pas Headstone au générique. Il fermera sa grande bouche. Tout ce qui l'intéresse, c'est le fric, assena Yorgos en allant chercher un dossier sur son bureau. Bon, passons à autre chose de plus important. J'ai le contrat pour *Feuilles brûlées*. Nous en sommes les propriétaires jusqu'au dernier bouton de chemise ! annonça-t-il avec un sourire radieux. Tu es un homme très, très intelligent, Talbot. Ton papa serait fier de toi.

– Si tu le dis. »

Talbot ouvrit le dossier, qui renfermait un contrat de plusieurs pages. La lettre d'accompagnement attachée à la première par un trombone émanait d'un cabinet d'avocats qu'il ne connaissait pas.

« C'est qui, Cordwainer, Goodforth et Bonvoisin ?

– Une grosse boîte internationale. C'est eux qui se sont occupés de tout l'aspect juridique.

– Quoi ? Pourquoi ce n'est pas John Saxonwood ? »

John Saxonwood, un ancien camarade de régiment de Talbot, était l'avocat conseil d'YSK.

« Parce qu'il ne peut pas exercer en Californie. Il est impeccable pour nos projets en Angleterre, mais pas pour un truc aussi énorme que *Feuilles brûlées*. On est sur un gros coup, là, Talbot, je te le dis. Les pyramides ! Le *Titanic* ! Le canal de Suez ! Avec *Feuilles brûlées*, tout va changer pour nous, pour YSK, et tout ça grâce à toi ! »

Après leur rendez-vous (sans rancune, excuses acceptées, tout baigne), Talbot se propulsa jusqu'au cabinet de John Saxonwood, dans la City, près de la Banque d'Angleterre. Les locaux étaient miteux. Dans la salle d'attente, des chlorophytums étiques agonisaient sur les rebords des fenêtres, des magazines vieux d'un an jonchaient la table, le tapis était taché. Talbot se demanda si une telle négligence était délibérée, destinée à faire passer un message – mais lequel ? Mystère.

John Saxonwood lui proposa du thé ou du whisky. Talbot se dit que

l'alcool était de rigueur.

« C'est un petit malt du Speyside très sympathique que j'ai dégotté près de Forres, expliqua Saxonwood. Du Glen Feshan. »

Il fit tomber une mouche morte d'un verre sans pied et y versa deux doigts du liquide couleur paille.

« *Slangevar !* »

Talbot huma le whisky puis en but une grosse gorgée avant de s'aventurer sur le sujet de Cordwainer, Goodforth et Bonvoisin.

« Je crois avoir déjà rencontré Goodforth, oui, dit Saxonwood. Sam M. Goodforth, je vous prie. Un Américain. Les autres, je n'en ai jamais entendu parler. Je peux chercher, si tu veux. Je ne crois pas qu'ils soient établis à Londres. »

Il se dirigea vers ses étagères pour consulter un volume de référence. Il était très grand, un mètre quatre-vingt-dix-huit, avec des traits émaciés et réguliers gâchés par un gros nez cassé, tordu vers la gauche. Talbot l'avait rencontré en 1940 alors qu'ils étaient de jeunes sous-officiers dans l'East Sussex Light Infantry, un régiment surnommé les Merlettes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ils avaient combattu et passé leurs permissions ensemble quand les Merlettes avançaient en Afrique du Nord puis en Italie.

« Je ne veux pas paraître mesquin, dit Saxonwood une fois que Talbot lui eut expliqué l'affaire. J'aime bien Yorgos. Tous les deux, vous m'avez fait gagner beaucoup d'argent au fil des années, mais là, il raconte n'importe quoi. Je peux travailler sur des contrats en Californie. Je le fais tout le temps. Il me suffit de mandater un avocat californien. J'aurais même pu prendre Goodforth, si j'avais voulu. Alors, c'est quoi le lézard ? Ça ne fait aucun sens.

– Comme tu le sais, cette pièce dont on détient les droits, enfin, dont on détient les droits d'adaptation pour le cinéma, c'est un énorme succès.

– Je sais bien. Je l'ai vue, tu te rappelles ? Elle se joue toujours ?

– Non, plus depuis un mois. Elle a tenu plus d'un an à Broadway, dix mois dans le West End, en tournée partout. C'est le bon moment pour le film.

– Eh bien, ne signe rien sans mon accord, en tout cas, conseilla Saxonwood en leur resservant du Glen Feshan. Compris ? J'ai un mauvais pressentiment sur ce coup. J'ai les articulations qui me font mal.

– Promis. Je te mettrai en copie de tout.

– Si adorable soit-il, notre Yorgos, il peut être sacrément manipulateur. Fais attention.

– C'est mon associé, John. Et un vieil ami. Il m'a sauvé la mise.

– C'est justement pour ça que tu dois redoubler de prudence.

– Écoute, c'est moi qui ai déniché cette pièce. Yorgos n'avait rien à voir là-dedans. On est peut-être associés, mais *L'Odeur des feuilles brûlées*, c'est ma découverte à moi. Moralement, elle m'appartient.

– "Moralement" n'est pas un terme qui a cours chez les juristes. Ni chez les producteurs de cinéma. »

Talbot prit un taxi jusqu'au garage de Soho où il avait laissé l'Alvis. Pendant le trajet, il repensa à l'étrange concours de circonstances qui l'avait amené à *L'Odeur des feuilles brûlées*.

En 1965, alors qu'il se trouvait à New York pour une série de rendez-vous, il était allé un samedi soir se promener dans Christopher Street, à Greenwich Village, où il avait vu des jeunes hommes souriants et détendus marcher enlacés ou main dans la main, et même, dans un petit bar, s'embrasser sans se cacher. Il avait eu l'impression d'être un fantôme du passé, un extraterrestre, lui, le grand Anglais chauve en costume, proche de la soixantaine, se mêlant à ces jeunots qui vivaient librement en public ce qui jusqu'alors avait été leur vie secrète. Il en avait éprouvé un étrange sentiment de libération et de honte mêlées, libéré de constater que rien ne l'empêchait de se comporter comme eux s'il le souhaitait vraiment, honteux de la façade qu'il avait érigée autour de lui tel un rempart : son comportement, son épouse, ses enfants.

En sortant du bar à une heure peu avancée de la soirée, il s'était trompé de chemin et, dans une rue adjacente, était tombé sur une petite église reconvertie en théâtre, qui jouait *L'Odeur des feuilles brûlées*, d'une certaine Fleur Schwartz. Sur un coup de tête, encore troublé par sa révélation de Christopher Street et désireux de se changer les idées, il avait acheté un billet.

Deux heures plus tard, il avait conscience d'avoir assisté à quelque chose d'extraordinaire. Au moins dix spectateurs avaient bruyamment quitté la petite salle, qui pouvait en contenir une soixantaine, en criant au scandale. Ce soir-là, il avait appelé John Saxonwood chez lui pour lui dire que lundi matin, par quelque moyen que ce soit, YSK devait poser une option sur les droits d'adaptation d'une pièce intitulée *L'Odeur des feuilles brûlées*, de Fleur Schwartz, peu importait le montant.

Il s'avéra que Fleur Schwartz n'était plus de ce monde (elle s'était suicidée à trente-trois ans), mais ses ayants-droits, en l'occurrence sa mère, s'étaient dits ravis de lui accorder une option de dix-huit mois renouvelables pour mille dollars, avec une cession complète fixée à dix mille. Une semaine plus tard, Talbot signait le contrat et versait la somme demandée. Trois mois plus tard, Buck Lowry lui-même lançait la pièce à Broadway et le reste appartenait à l'histoire du théâtre. Comme l'avait dit Yorgos, YSK avait trouvé sa poule aux dents d'or.

Ce qui faisait de *Feuilles brûlées* un succès sulfureux à guichets fermés, c'était son sujet : l'inceste. Le personnage principal de la pièce, « Bud » Lagrange, éprouve un intérêt sexuel malsain pour sa fille de vingt ans, Esmeralda, revenue à la maison familiale après avoir divorcé de son mari violent, Freeborn. L'histoire se passe dans le sud des États-Unis, dans le milieu des petits Blancs pauvres. C'est le plein été dans un hameau de Louisiane, tout le monde transpire et porte le minimum de vêtements indispensables à la décence. Le titre trouve son explication quand Bud raconte à un ami que chaque fois qu'Esmeralda s'approche de lui, il sent son odeur. Son ami lui demande ce qu'elle sent, et Bud lui répond : « L'odeur des feuilles brûlées. » À la fin, après une série de disputes de plus en plus tendues (Freeborn essayant en vain de récupérer sa femme par la violence), les pulsions immorales de Bud prennent le dessus et un soir, fin soûl, il saute sur sa fille à la fin de l'acte II et essaie de la violer. Esmeralda tue son père avec un couteau de cuisine. Debout au-dessus de lui, couteau à la main, ensanglantée, elle pousse un cri triomphal de bête sauvage. Rideau.

Tous les producteurs, nababs, imprésarios et studios voulaient les droits d'adaptation cinéma, sauf que ceux-ci n'étaient pas disponibles, puisque détenus par une petite société de production anglaise – anglaise ! – sise à Londres. Cette pièce américaine iconique avait été chipée par les Angliches ! Yorgos s'était régalé à recevoir et rejeter les propositions de rachat des droits à YSK pour des centaines de milliers de dollars. Quand la Warner avait poussé l'enchère jusqu'à un million, Talbot s'était demandé si ce n'était pas le moment de récupérer leurs billes avec à la clé un énorme retour sur investissement.

« Mais non, Talbot ! s'était indigné Yorgos. Cela n'arrive qu'une fois dans une vie. Le cheval donné est entré dans notre magasin de porcelaine et nous n'allons pas lui regarder les dents. Nous allons le faire nous-même, Talbot, toi et moi et personne d'autre. »

Talbot gara l'Alvis près de l'Austin 1100 de sa femme dans la belle allée gravillonnée de leur demeure de Chiswick, une maison de briques avec parements de tuiles au premier étage et une petite tour qui conférait au toit une jolie asymétrie. Les murs s'ornaient de plantes grimpantes, vigne vierge, rosiers, lierre soigneusement taillé, et l'ensemble exhibait sa solidité et son élégance artistique. Ou plutôt, songea Talbot en ouvrant la porte d'entrée, sa solidité, son élégance et une touche artistique visible dans les festons de briques bleues et le cadre en bois des chiens-assis.

Naomi, son épouse, était au téléphone dans la cuisine. Ils s'envoyèrent des bisous de loin, puis Talbot ouvrit la porte du réfrigérateur pour en sortir deux petites bouteilles de tonic. Il alla dans le salon prendre le gin parmi les bouteilles posées sur le buffet. Les grandes portes donnant sur le jardin étaient ouvertes, mais le soleil brûlait encore et Talbot préférait éviter la chaleur. Il prépara les deux gin-tonics, y ajouta des glaçons pris dans le seau à glace, mais il avait oublié le citron. Il se tourna et vit Naomi entrer avec un citron coupé en quatre posé sur une assiette.

« Toi, tu lis dans mes pensées, dit-il en l'embrassant sur la joue.

– Toi aussi, tu l'as bien mérité ? demanda-t-elle en attrapant son verre.

– J'ai eu une journée un peu perturbante. Si elle devient encore plus perturbante, je te la raconterai. »

Ils ne s'étaient pas vus en presque deux semaines tant le tournage exigeait sa présence, et Talbot fut de nouveau frappé, comme pour la première fois, de voir à quel point Naomi grossissait. Une poitrine plus qu'opulente, des hanches très rembourrées, un double menton marqué. Elle n'avait jamais été filiforme, mais elle était visiblement en train d'accumuler les kilos.

« Comment ça va, à l'école ? demanda-t-il en s'asseyant tout en cherchant une cigarette.

– L'enfer. Tout le monde attend les vacances avec impatience, dit-elle avec un sourire. Mais bon, il ne faut pas râler. *C'est normal**, bla bla. Et toi ? Ton "flim" avance bien ?

– Plutôt pas mal, oui, vu les circonstances. Ce qui m'inquiète, évidemment. J'ai l'impression d'entendre le tonnerre au loin. »

Comme toujours lorsqu'ils se retrouvaient après une période d'éloignement, cette conversation le frappa par son aspect guindé et

circonspect. Plutôt qu'un couple marié depuis vingt-six ans, on eût dit deux inconnus assis l'un à côté de l'autre lors d'un dîner et qui échangeaient des banalités.

« Il y a un genre de merdier avec Yorgos, dit-il en utilisant volontairement le gros mot pour essayer de rendre leurs échanges plus naturels.

– Il y a toujours un merdier avec lui, non ? répondit Naomi, qui n'aimait pas Yorgos, avec un petit sourire comme pour relever le défi.

– Certes, mais là, il y a un truc plus que louche. Je ne sais pas encore quoi, sauf que ça a un rapport avec la pièce. Je ne comprends pas encore ce qu'il mijote.

– Je suis sûre que tu vas t'en sortir. Tu t'en sors toujours. »

Elle ouvrit une boîte en ronce de noyer lustrée posée sur la table basse et en sortit une cigarette qu'elle enfonça dans un petit fume-cigarette en ébène. Talbot se pencha en avant et l'alluma pour elle.

« Humphrey sera là dans une heure environ, annonça-t-elle en soufflant une volute de fumée vers le plafond. Si on allait tous dîner au restaurant ? »

Humphrey était leur fils.

« Ah mince, il faut que je retourne à Brighton. Une scène de nuit. Je suis attendu.

– Il passe une semaine ici. Il a un concert au Royal Festival Hall samedi prochain.

– Ah, il ne faut pas rater ça. Mets-le sur l'agenda. Je m'arrangerai pour revenir en ville ce jour-là. »

Naomi fut ravie de l'apprendre. Elle se leva et alla récupérer une carte postale sur la cheminée pour la lui tendre. Talbot vit une haute cascade dans une épaisse forêt verdoyante et, au dos, lut les quelques platitudes qu'égrenait sa fille.

« Que fait Zoë en Nouvelle-Zélande ? demanda-t-il. Je croyais qu'elle était à Singapour.

– Elle enseigne le ski à des enfants.

– Ils font du ski, en Nouvelle-Zélande ?

– Faut croire. »

Talbot repensa à Zoë petite fille. Vive, aventureuse, rigolote – elle le faisait tellement rire ! Maintenant elle se trouvait aussi loin de sa famille que le permettait la géographie, toujours en train de voyager, toujours hors de portée. Au moins Humphrey était-il resté au pays, lui.

Humphrey le méfiant, le torturé.

« Humphrey va loger ici ? demanda-t-il.

– Bien sûr ! Quelle question ! C'est gratuit. »

Il lui demanda comment Humphrey trouvait Manchester, où il jouait des timbales dans l'orchestre Hallé.

« Il adore, répondit Naomi en écrasant sa cigarette dans un cendrier. Il préfère à Londres, même. »

Talbot se servit un autre gin, mais plus petit. Attention, il devait conduire.

« Tu ne travaillerais pas un peu trop, toi ? Tu as l'air un peu fatiguée, ma chérie.

– Bien sûr que je travaille trop. C'est le lot de la directrice d'école. Corvéable à merci. Je suis exactement comme toi : un genre de producteur avec une équipe de gens qui semblent s'échiner à me faire régulièrement défaut d'une manière ou d'une autre. »

Talbot partit d'un rire franc, et Naomi se joignit à lui. Pendant un moment, le côté guindé disparut, l'intimité artificielle. Alors qu'elle riait, il retrouva l'espace d'un instant celle qu'elle était quand il l'avait rencontrée au début de la guerre. Mon Dieu, songea-t-il, comme le temps file !

« Je ferais mieux d'y aller », annonça-t-il.

Il l'embrassa sur le pas de la porte et promit de l'appeler dans les deux jours, puis il monta dans l'Alvis et s'éloigna sur la route principale – sauf qu'il ne prit pas la direction de Brighton mais continua vers Primrose Hill.

Il gara l'Alvis au coin d'une rue et termina à pied le trajet jusqu'à son chez-lui. Comme à son habitude, il évita l'entrée principale, qu'il n'utilisait qu'une ou deux fois par an, ce qui lui permettait de ne jamais croiser ses voisins et de rester un inconnu pour eux et réciproquement, et lui préféra l'accès par la ruelle à l'arrière de ce bâtiment en stuc du début de l'ère victorienne qui faisait le coin d'une rue tranquille adjacente à King Henry's Road. Il traversa le jardin, carré de pelouse envahie par les herbes avec une plate-bande d'hortensias et un vénérable pommier au tronc ceint d'un banc de bois moussu, puis entra dans son petit duplex par la porte de service. À ce niveau en demi-sous-sol se trouvaient sa chambre, sa salle de bains et sa chambre noire ; le rez-de-chaussée, plus vaste et plus noble, comprenait un espace dînatoire avec kitchenette, un salon avec deux fenêtres à huit carreaux

donnant sur la rue et le jardin, et une autre pièce qui avait dû être jadis la chambre principale, mais qu'il avait baptisée sa « galerie ».

La décoration était d'une élégance dépouillée. Pas de rideaux, puisque les volets intérieurs en bois étaient en bon état, du parquet en bois sombre parsemé de tapis persans, un canapé Chesterfield et deux fauteuils recouverts de tissu. Aux murs, quelques photographies en noir et blanc : un nu contorsionné sur la plage de Bill Brandt, un Cartier-Bresson, deux roses vues par Ingrid Soames, mais rien qui révélât véritablement la personnalité du maître des lieux.

Le nom indiqué sur la sonnette de l'appartement A était « Eastman ». Ses voisins des quatre logements qui occupaient les deux étages au-dessus du sien l'appelaient « Monsieur Eastman » lors de leurs rares rencontres, qui concernaient en général des travaux de copropriété sur les évacuations d'eau ou la toiture. Aussi anonyme qu'il était possible de l'être en cette époque, il se donnait bien du mal pour faire en sorte de le rester. Grâce à la porte côté jardin, personne ne savait quand il allait et venait. Son téléphone sonnait rarement. Il réglait toutes ses charges en liquide – il avait même acheté l'appartement cash, pour douze mille cinq cents livres, en demandant à John Saxonwood de les lui procurer sans poser de questions. Si ça se trouve, il figurait sur les listes électorales au nom de « M. Eastman ». Il ne recevait jamais de courrier qu'il n'ait pas lui-même sollicité. Le but principal de son existence à Primrose Hill en tant que M. Eastman n'était pas tant de pouvoir être lui-même que de découvrir qui il était réellement. Qu'était donc ce « lui-même » qu'il cachait si efficacement, ce moi privé ? Une expérience en cours, et il l'appréciait au plus haut point.

Il alluma la lumière, puisque les volets du salon étaient fermés presque en permanence, et parcourut la pièce du regard pour vérifier que tout était en ordre. Puis il déboutonna sa braguette et en sortit son membre. Il arpenta la pièce ainsi et se servit un whisky qu'il avala cul sec. Puis il enleva tous ses vêtements et les posa, pliés, sur un fauteuil. Entièrement nu, il se servit un deuxième grand scotch, s'assit sur l'autre fauteuil et fuma une cigarette en pensant, en imaginant. Quand il se sentit d'humeur, il prit les clés dans leur cachette et déverrouilla d'abord le cadenas puis les deux serrures encastrées de la porte de la galerie. Il y entra et referma la porte derrière lui.

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(Note de la traductrice.)*

11

Anny Viklund attendait à l'arrêt de bus, éblouie par le soleil aveuglant qui régnait sur Brighton. D'où le nom de Brighton, avait dit Troy. *Bright*, lumineux grâce à la mer toute proche, et *town*, la ville. *Bright Town*. Elle avait ri. Mais à présent il était retourné dans sa caravane, puisque leur grande scène à tous les deux était dans la boîte.

Elle avait dû le gifler, sortir d'un bond de leur Mini jaune, jeter alentour un regard affolé puis s'enfuir à toutes jambes. À présent seule dans cette ville inconnue, Emily Bracegirdle devait prendre un bus, mais elle n'avait pas d'argent.

Anny explora des yeux cette rue de Brighton où roulaient à vive allure de petites voitures anglaises. Elle repéra un cinéma qui s'appelait le Curzon et un alignement inégal de bâtiments comportant des magasins au rez-de-chaussée : un Wimpy Bar, une banque, une pharmacie, un magasin de pianos.

« Et… action ! » cria le premier assistant réalisateur.

Le bus beige et rouge démarra et roula vers l'arrêt. Une foule d'autochtones curieux parqués derrière des barrières métalliques étaient venus assister à ce tournage qui se faisait dans leur ville. Du coin de l'œil, Anny apercevait Rodrigo Tipton derrière la grosse caméra posée sur ses rails. Le bus stoppa et deux figurants montèrent à bord.

« Anny, à toi ! » cria Rodrigo.

Anny grimpa sur la plate-forme à l'arrière et le bus redémarra.

« Super ! Coupez ! On la refait. »

Anny redescendit du bus en se demandant si Troy passerait dans sa chambre encore ce soir. Il ne lui avait rien dit après la scène de la gifle. Elle espérait ne pas avoir tapé trop fort… Elle avait hâte de le revoir. Curieusement, retrouver Troy en secret la nuit à l'insu de tous faisait du tournage de ce film qui ne lui disait trop rien au départ l'expérience la

plus agréable de sa carrière.

Le bus effectua une élégante marche arrière jusqu'à sa marque de départ. Anny reprit sa place à côté des figurants sous l'abri. Alors qu'ils attendaient que la technique soit prête, elle jeta un regard machinal aux habitants de Brighton venus découvrir ces vedettes au travail, des hommes, des femmes et des enfants silencieux qui les observaient fixement.

C'est alors qu'elle repéra Cornell Weekes.

12

Elfrida n'avait même pas encore bu son premier verre de la journée que l'idée lui vint d'elle-même, tout naturellement, spontanément. Elle tendait la main vers le jus d'orange quand arriva l'illumination : une révélation, une réponse, un antidote. Rien à voir avec l'alcool, simplement son cerveau qui fonctionnait en toute indépendance. Incroyable. Elle se prépara une Sarson's-orange bien tassée, se porta un toast, but quelques gorgées pour relancer la machine et alla chercher son carnet.

LA DERNIÈRE JOURNÉE DE VIRGINIA WOOLF, écrivit-elle en majuscules. Puis : LE DERNIER JOUR DE VIRGINIA WOOLF. C'était peut-être mieux, plus classique, plus définitif. Pas besoin de décider tout de suite. L'essentiel, c'était le concept.

Sans perdre un instant, elle appela un taxi de la compagnie locale de Rottingdean qu'elle utilisait et demanda au chauffeur de l'emmener dans la « meilleure » librairie de Brighton. En fait, il la conduisit à Hove, la ville voisine, plus noble, plus chic, au bout de Portland Road, près de l'espace vert fatigué et miteux qu'était Davis Park. Le Book Nook était un petit magasin, sans doute trop petit pour ce qu'elle cherchait. Mais bon, c'était un début, elle agissait.

Depuis son syndrome de la page blanche, Elfrida n'aimait plus les librairies, ces espaces menaçants, humiliants, dont les étalages constituaient un reproche personnel, une insulte ciblée, un rappel de sa perpétuelle inactivité. En entrant, elle découvrit que le magasin se voulait un antre à livres digne de son nom. En plus des hautes étagères surchargées, la moindre surface disponible, les moindres coins et recoins croulaient sous des piles désordonnées de volumes, même si un rapide coup d'œil lui apprit que les rayonnages, au moins, respectaient un certain classement puisqu'elle repéra des panneaux indiquant des

sections photographie, beaux-arts ou voyage.

Dans cette boutique tout en longueur, bien éclairée par deux grandes verrières, des étagères couraient le long de tous les murs et les livres s'entassaient aussi sur une étroite table de réfectoire au milieu, sur les rebords des fenêtres et sur divers tabourets. Au fond, derrière un comptoir, lisait un jeune homme coiffé d'un béret, qui arborait une barbe pointue cirée au bout dans laquelle était enfilée une perle de jade ou couleur jade.

Elfrida fit semblant de regarder les livres. Elle était la seule cliente et le jeune homme ne la remarqua même pas, ne lui dit même pas bonjour, nota-t-elle, vaguement déçue. Elle repéra le rayon fiction, qui proposait un assez bon assortiment de romans de Virginia Woolf, ainsi que *Le Spectacle permanent*, dont elle reconnut avec une certaine fébrilité la tranche magenta si caractéristique. Se gardant bien d'y toucher, elle interrompit le jeune homme dans sa lecture pour lui demander où se trouvait le rayon « biographies ». Il lui indiqua un colimaçon en fer qui montait à un entresol lui aussi fort encombré au-dessus du comptoir, où les biographies partageaient l'espace avec les sections « régional » et « cuisine ». À la lettre W, elle trouva plusieurs volumes de l'autobiographie de Leonard Woolf, dont le quatrième s'achevait hélas en 1939 – deux ans trop tôt. Zut.

Elle redescendit d'un pas prudent et indiqua au jeune homme qu'elle cherchait une biographie de Virginia Woolf.

« Je ne crois pas qu'il y en ait, répondit-il. Personne ne s'intéresse trop au groupe de Bloomsbury.

– Ah bon ? C'est curieux…

– Il y a bien la bio de Lytton Strachey par Holroyd, le premier volume. Le deuxième doit sortir sous peu. Il a connu Woolf. Enfin, Strachey, je veux dire.

– Oui, mais Strachey est mort en 1932.

– Ah oui ? Pauvre homme.

– En fait, ce qui m'intéresse en particulier, c'est le… la dernière année de la vie de Virginia Woolf. 1941. »

Le jeune homme tripota la perle de jade accrochée dans sa barbe en fronçant les sourcils pendant qu'il réfléchissait.

« Il y a bien *Le Journal d'un écrivain*. C'est son journal intime, édité par son mari.

– Ah ! mais c'est parfait pour moi, ça. Vous l'avez ?

– Il est épuisé. Il date des années 50. Je peux essayer de le dénicher et vous le commander.

– Ah merci, ce serait très gentil, dit Elfrida, qui, encouragée par ce qu'elle prit comme un bon signe, commença à apprécier le jeune homme taciturne.

– Et vous pourriez consulter les rubriques nécrologiques, aussi.

– Excellente idée.

– Pourquoi ça vous intéresse tant, si je puis me permettre ?

– Ah, euh, je suis enseignante en littérature anglaise à l'université d'Aberdeen, improvisa Elfrida en choisissant une localité éloignée.

– Mais j'y pense ! s'exclama le jeune homme en se redressant sur sa chaise. J'ai peut-être quelque chose pour vous. »

Il gravit l'escalier en s'accrochant à la rampe et redescendit une minute plus tard avec un opuscule qu'il lui tendit.

« Imprimé à compte d'auteur par un spécialiste de la région », précisa-t-il.

Après avoir consulté le titre, *Le Sussex de l'Est et Virginia Woolf* de Maitland Bole, Elfrida feuilleta la soixantaine de pages, agrémentées de photos floues et d'une carte assez bien faite.

« Un spécialiste de la région, vous disiez ?

– Oui, il habite à Eastbourne.

– Je vais vous le prendre. Vous le connaissez ?

– Il passe de temps en temps avec ses écrits. Il édite plein de petits livres comme ça. Vous savez, *La Rye de Henry James*, *La Vie littéraire à Romney Marsh*, *Kipling et Burwash*, etc.

– Fascinant. »

Elle lui tendit l'appoint. L'opuscule coûtait pas moins de quatre shillings et six pence, mais bon, c'était un début, le symbole de sa résolution.

« Il me faudra votre nom et un numéro de téléphone, dit le jeune homme en la regardant avec insistance.

– Pourquoi ?

– Vous commandez un livre, répondit-il patiemment. Je dois pouvoir vous avertir de sa date d'arrivée.

– Bien sûr, suis-je bête ! »

Il poussa vers elle un carnet et un stylo sur le comptoir et elle y inscrivit son nom, Jennifer Tipton (pas Elfrida Wing) et le numéro de téléphone de la maison de Rottingdean.

« Merci beaucoup, dit-elle, soudain très pressée de partir. Je suis à fond dans Virginia Woolf en ce moment. Un grand merci pour tout. »

Elle attrapa son emplette, sourit et se tourna vers la sortie, se sentant soudain en apnée, comme chaque fois qu'elle se retrouvait dans une librairie, maintenant. Il fallait vraiment qu'elle évite. Elle avait besoin d'un verre.

Une fois installée au Repulse devant un double gin-tonic, elle se plongea dans l'opuscule de Maitland Bole. Virginia Woolf s'était suicidée le vendredi 28 mars 1941 en se noyant dans le fleuve Ouse, dans le Sussex de l'Est. Selon la carte détaillée, la maison des Woolf dans le village de Rodmell se trouvait tout près de l'Ouse. Bole écrivait : « Peu de paysages sont aussi évocateurs et inspirants que la vallée de l'Ouse, dans le Sussex, entre Lewes et Newhaven. À l'aube, les vastes prairies inondables peuvent se parer d'une atmosphère quasi mystique. "Oh ! Albion, comme je t'aime !" chante mon âme lorsque, de bon matin, je promène mon chien Trebizond et que les brumes éthérées en suspens dans les rayons dorés du soleil levant transforment la scène en un tableau de… »

Elfrida referma l'opuscule. Elle éprouvait une sensation étrange et néanmoins reconnaissable : l'inspiration. La sève créative recommençait à couler dans ses veines et à irriguer son imagination, comme une de ces séquences en accéléré dans les documentaires à la télévision quand une petite pluie humidifie le lit parcheminé d'une rivière asséchée : de la boue se forme, l'eau tombe goutte à goutte, puis dégouline et se fait torrent. *Le Dernier Jour de Virginia Woolf* serait son salut. Pour fêter cela, toute à sa joie, elle finit son gin-tonic en quelques grandes gorgées. Chaque chose en son temps. Un petit tour dans le village de Rodmell s'imposait d'urgence, puis une déambulation méditative sur les rives de l'Ouse.

13

Marche tranquillement sur la Promenade, lui avait dit Rodrigo, tu ne remarqueras même pas les caméras. Tu flânes, tu avances, tu t'arrêtes, tu regardes la mer au loin, tu prends ton temps. Nous aurons trois caméras à longue focale braquées sur toi. Les gens autour de toi ne sauront même pas que tu es filmée. Tu es sûr ? avait demandé Anny. Et si jamais quelqu'un me reconnaît ? Je te promets que personne ne te reconnaîtra, lui avait-il assuré. Anny avait donc suivi ses instructions. Elle avait mis ses lunettes de soleil, elle était descendue de la voiture pour découvrir le ciel de Brighton fendu par les mouettes et avait traversé l'Esplanade depuis Warterloo Street jusqu'à Regency Square. Comme l'avait promis Rodrigo, personne ne l'avait dévisagée, personne ne s'était arrêté devant elle, personne ne l'avait abordée pour lui demander un autographe. L'effet de mes cheveux noirs, peut-être ? Ou alors je ne suis pas aussi célèbre ici qu'aux États-Unis.

Elle se promena, donc, marquant à l'occasion une petite pause pour regarder un présentoir de cartes postales, écouter un chanteur des rues ou contourner un étal de coquillages, et continua jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à Shirley, son assistante, qui la conduisit à la voiture chargée de la ramener à Waterloo Street pour la deuxième prise. Rodrigo lui demanda de ne pas s'arrêter devant le chanteur des rues, cette fois, puisque toute la scène serait accompagnée de musique, une chanson des Beatles, ou de Dangerous Play, ou des Pretty Things, de Pink Floyd, des Rolling Stones, d'Antarctica, des Kinks ou des Troggs, égrena-t-il d'un ton assuré – en fait, tout dépendrait du budget.

Anny se remit volontiers en marche, heureuse de se comporter presque comme une personne normale, de déambuler sur le front de mer parmi les touristes sans être reconnue ni dérangée, de regarder en contrebas la plage de galets où des mamans, des papas et leurs enfants

poussaient des cris dans les vaguelettes. À un moment, elle se dit : j'aurais pu vivre cette vie de femme ordinaire, si seulement Gianluca Mavrocordato ne m'avait pas repérée dès la fin de ma deuxième année de fac pour me faire jouer dans *L'Ère du Verseau*, et ainsi changer à jamais le cours de mon existence. Cette idée l'attrista. D'un autre côté, si ce n'était pas arrivé, je n'aurais jamais rencontré Troy Blaze. Quand on cherchait bien, il y avait toujours des compensations.

Après la troisième prise, on la ramena sur le plateau, où elle vit le grand type de la production, Talbot Kydd, qui l'attendait devant sa caravane.

« Bonjour, Anny, lui dit-il avec un sourire poli. Je peux vous enlever pendant une petite demi-heure ? C'est assez urgent.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– La police veut vous parler. C'est au sujet de votre mari. J'ai pensé qu'il valait mieux être discret, donc je vous propose d'aller dans les bureaux de la production. »

Une fois sur place (Anny fut surprise de voir qu'il s'agissait d'une maison ordinaire dans une rue ordinaire), elle fut conduite dans un salon côté rue encombré de chaises en plastique. Elle refusa la boisson chaude qu'on lui proposait. Elle se sentait très calme. Elle avait décidé de ne rien dire. De fait, elle commençait à se demander si elle n'avait pas halluciné quand elle avait cru voir Cornell dans la foule l'autre jour, pendant le tournage à l'arrêt de bus. Elle avait détourné les yeux et regardé de nouveau, mais il avait disparu. De l'autosuggestion, supposa-t-elle, déclenchée par la mention de son nom. Elle alluma une cigarette, tira quelques bouffées, puis l'éteignit. On lui apporta malgré tout une tasse de café à l'air infâme, avec des grumeaux de poudre marron qui flottaient à la surface.

La porte s'ouvrit sur deux hommes qui entrèrent dans la pièce. Elle devina au premier regard que l'un d'eux était américain – la coupe de son veston, la chemise, les mocassins brillants le trahissaient. L'autre était anglais, jeune, corpulent, avec des rouflaquettes et une fine moustache tombante. Ce fut lui qui prit la parole.

« Mademoiselle Viklund, merci d'avoir accepté de nous rencontrer. Je suis l'inspecteur principal Desmondson, de la Special Branch.

– C'est quoi, la Special Branch ?

– Et voici l'agent Radetski », enchaîna-t-il sans répondre à sa question.

L’agent Radetski était un petit homme sec, jeune lui aussi, avec une coupe en brosse et un sourire de guingois qu’il essayait de maîtriser en lui tendant une main et en lui montrant son badge de l’autre : Federal Bureau of Investigation. Anny eut soudain la bouche sèche.

Desmondson disposa trois chaises en plastique pour former un triangle et ils prirent place.

« Vous êtes au courant que votre mari, Cornell Weekes, s’est échappé, commença l’agent Radetski après s’être raclé la gorge.

– Ce n’est pas mon mari.

– Veuillez m’excuser. Votre ex-mari.

– Je ne l’ai pas vu depuis presque deux ans. Je ne sais rien sur lui, sur ce qu’il fait ni sur l’endroit où il se trouve. Nous ne sommes pas du tout en contact. Je ne savais même pas qu’il était en prison. »

Ce dernier point était faux, mais elle voulait ériger autour d’elle la muraille la plus solide possible.

« Nous pensons qu’il se trouve en Angleterre, intervint Desmondson. Nous avons des témoignages assez fiables de personnes affirmant l’avoir vu débarquer à Douvres d’un ferry venant de France.

– Nous avons établi avec certitude qu’il a pris l’avion de Montréal à Lisbonne voici une semaine ou dix jours, précisa Radetski.

– Ça m’est égal, répondit Anny. Vous pourriez aussi bien me dire que Sirhan Sirhan est en fuite, ça me ferait le même effet. »

Les deux hommes échangèrent un coup d’œil.

« Nous craignons qu’il ne cherche à vous contacter ici à Brighton, reprit Radetski. Ça vous dérange si je fume ?

– Allez-y, je vous en prie. »

Les deux hommes allumèrent chacun une cigarette.

« Pourquoi voudrait-il prendre contact avec moi ? fit Anny d’une voix posée. Nous sommes divorcés. Je n’ai pas eu affaire à lui depuis notre divorce, rien. Pour moi, il n’existe plus, déclara-t-elle avant de marquer une petite pause. C’était un divorce un peu bizarre. C’est lui qui l’a demandé, pas moi. Il ne voulait plus être mon époux. Il ne supportait pas que je travaille dans le cinéma. Nous en sommes restés là. Pourquoi voudrait-il me contacter ?

– Quand on est un fugitif sur la liste des personnes recherchées, quand Interpol a été alerté dans tous les pays d’Europe, on peut se sentir aux abois, expliqua patiemment Radetski comme à une enfant demeurée.

– En pleine tempête, on se raccroche à n'importe quelle bouée, ajouta Desmondson avec un sourire compréhensif.

– Il ne s'approchera pas de moi, martela Anny. Je n'éprouve pas de haine pour lui, mais il s'est passé trop de choses. Trop d'eau a coulé sous les ponts, si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vous demande juste de rester sur vos gardes, insista Radetski.

– Si vous le voyez, si vous repérez le moindre signe de sa présence, s'il essaie de vous contacter, prévenez-nous, je vous prie, renchérit Desmondson en se penchant en avant pour lui tendre sa carte, qu'elle prit sans la regarder. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Mais qu'a-t-il fait, au juste ? demanda-t-elle, feignant l'ignorance pour mieux se protéger. Je sais juste qu'il a fait sauter une bombe.

– Il en avait posé trois, rectifia Radetski en soupirant. Une devant un centre de recrutement de l'armée américaine à San Diego, une devant les locaux du Parti républicain à Pasadena et une à l'entrée de Fort Mitchell dans le Nevada, la seule qui a explosé. Deux soldats ont été blessés, dont l'un grièvement, il a perdu ses deux jambes. Les deux autres bombes ont été désamorcées. Elles étaient recouvertes de ses empreintes.

– Oh mon Dieu, mais pourquoi ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Qu'est-ce qu'il…

– Il a envoyé au *Los Angeles Times* et au *San Francisco Chronicle* une espèce de communiqué de presse pour publication au moment des attentats. Il déclarait la guerre au Reich américain et invitait la population à se soulever et à le rejoindre. »

Anny se sentit soudain faible, vidée, comme si on lui avait retiré les entrailles. Cornell… Mais comment pouvait-on être barjot à ce point ?

« Il est fou ? demanda-t-elle à voix basse.

– Je ne pense pas, mais nous ne le saurons vraiment que lorsque nous l'aurons arrêté. »

L'entretien était terminé. Les policiers éteignirent soigneusement leurs cigarettes respectives et l'agent Radetski demanda un autographe à Anny pour sa fille.

14

« Comment va-t-elle ? demanda Talbot à Joe.

– Elle s'est refermée comme une huître, donc on a décalé ses scènes prévues aujourd'hui. Je l'ai raccompagnée à son hôtel. Rodrigo a jugé préférable qu'elle prenne son après-midi. Surtout qu'il y a sa grande scène demain.

– Laquelle ?

– Sa scène d'amour avec Troy.

– Mince. La scène de nu ?

– C'est encore en discussion, répondit Joe, qui ne put contenir plus longtemps sa curiosité. Patron, qu'est-ce qu'ils ont dit au juste, les policiers ?

– Ce type en cavale pourchassé par le FBI, Cornell Weekes, pourrait bien être en route pour Brighton.

– Vraiment ?

– Anny est la seule personne qu'il connaît dans ce pays. Ils ont été brièvement mariés, apparemment. C'est un peu inquiétant…

– Et donc, dans le bureau, c'était un agent du FBI ? demanda Joe, impressionné. La vache !

– Il ne nous manquait plus que ça ! Un fugitif traqué par le FBI, remarqua Talbot en levant les yeux au ciel comme pour implorer les dieux du cinéma de l'épargner.

– Ah oui, aussi, Sylvia Slaye voudrait vous parler.

– Où est-elle ? demanda Talbot, dont l'ulcère se manifesta soudain.

– Aux costumes. »

Talbot se rendit à pied jusqu'au camp de base du jour, installé dans un parking municipal près de Chapel Street. En approchant, il vit l'habituel capharnaüm de véhicules servant de loges, de cantine, de toilettes, de postes coiffure, maquillage ou habillage, et toutes sortes de

fourgons et camions remplis de lampes à arc, de câbles et de matériel de prise de vues. L'ensemble lui évoquait chaque fois un QG de bataillon installé par un adjudant velléitaire ignorant le concept des lignes parallèles.

Il gravit les marches jusqu'à la loge costumes tel un homme montant à l'échafaud. Ayant déjà travaillé avec Sylvia Slaye, il savait à quoi s'attendre.

« Je ne suis pas visible, chéri ! » couina-t-elle en l'entendant entrer.

Avant de se détourner, il aperçut des bourrelets de chair blanche, une culotte et un soutien-gorge rouges et une tignasse peroxydée qui émergeait du col d'une robe à sequins violets.

« Tu peux te retourner, maintenant, vieux cochon. »

Il s'exécuta. Sylvia était en train de tirer sur sa robe pour en lisser les plis sur les hanches. Il constata qu'elle n'avait pas perdu de poids depuis leur dernière rencontre. Elle enroula autour de son cou un boa de plumes roses.

« Et voilà ! » s'exclama-t-elle en ouvrant grand les bras.

Ils s'embrassèrent. Talbot recula d'un pas. La robe moulait trop ses formes généreuses et il y avait beaucoup de monde au balcon. Sans même parler de l'ourlet, qui lui arrivait à mi-cuisse.

« Qu'en penses-tu ? demanda Sylvia en prenant la pose.

– Tu es censée être une femme au foyer, Sylvia, tu sais. Tu as l'air d'une… Tu es trop… glamour.

– Oh, arrête, mon Talbie. C'est ce que le public attend de Sylvia Slaye, un peu de glamour dans leur petite vie tristounette. »

Il sourit. Il faudrait qu'il discute avec Rodrigo. C'était ridicule.

Elle s'assit sur un tabouret pour essayer de faire entrer ses pieds dans des chaussures à talon aiguille, la pression de ses deux bras tendus accentuant le pli profond entre ses deux seins. Et dire qu'elle avait été surnommée jadis la Brigitte Bardot anglaise ! songea Talbot en se rappelant ses jours de gloire des années 50, quand ils avaient travaillé ensemble sur *Mort subite à Soho*. Elle s'était spécialisée dans les rôles de poules de gangsters et de « belles de nuit » au triste destin dans quelques polars de bas étage avant de rencontrer le succès au box-office anglais dans une série de films ayant pour héroïne un personnage du nom de Milly Jenkins : *Milly Jenkins part en camping*, *Milly Jenkins se marie*, *Milly Jenkins s'engage dans l'armée* et une demi-douzaine d'autres comédies osées, bourrées d'allusions sexuelles et de plans fréquents sur ses

courbes de plus en plus amples.

Il lui revint soudain à l'esprit que c'étaient les Appleby qui avaient insisté pour embaucher Sylvia. Les Appleby et leur influence distante mais puissante, impossible à ignorer. Il tendit la main à Sylvia pour l'aider à se relever sans chanceler. Elle interpréterait Mme Bracegirdle, la mère d'Emily, tandis que le rôle du père serait tenu par Ferdie Meares.

« J'ai toujours dit que tu étais un sale grippe-sou, Talbot Kydd ! » lança une voix masculine derrière lui.

À point nommé pour donner la réplique, Ferdie Meares fit son entrée en arborant un large sourire destiné à montrer qu'il plaisantait. Il portait un costume en tweed dans les tons orange, comme s'il venait d'arriver en ville de quelque retraite de gentleman-farmer.

« Je ne sais même pas ce qui m'a poussé à accepter ta proposition honteuse, enchaîna-t-il.

– Mais tu es parfaitement libre de la refuser, mon cher Ferdie. Personne ne voudrait te forcer à jouer dans ce film.

– Et laisser passer l'occasion de nos retrouvailles à l'écran, tu plaisantes ? » s'indigna Meares en se rapprochant de Sylvia pour lui passer un bras autour de la taille et l'embrasser goulûment sur la joue.

D'une maigreur maladive, le menton fuyant, le nez busqué, les yeux globuleux, il avait été le comparse tyrannisé d'un duo comique dans les cabarets, Moore and Meares, qui avait pris fin avec la mort soudaine et prématurée de Moore. Mais Ferdie avait réussi à rebondir dans le cinéma, où il jouait les imbéciles guindés et irritables dans d'innombrables films : le professeur incompétent, le rond-de-cuir pointilleux du bureau de placement, le soldat benêt qui n'arrive pas à marcher au pas, etc. Un individu particulièrement puant, songea Talbot en s'obligeant à sourire.

« C'est toujours un plaisir de t'avoir à bord, mentit-il.

– J'attendrai le paradis pour obtenir ma récompense, lâcha Meares avec un rictus et un regard glacial.

– Tu voulais me voir, Sylvia, dit Talbot en se tournant vers elle.

– Oui, c'est parce que nous ne sommes pas satisfaits de notre logement. N'est-ce pas, Ferdie ?

– Et de nos conditions de transport non plus », ajouta celui-ci.

Talbot se défaussa sur Joe et retourna au Grand Hotel en se sentant étrangement abattu. Sylvia et Ferdie n'avaient que deux jours de

tournage, mais ils réclamaient une suite au Metropole et leur propre voiture avec chauffeur quand bien même aucun avantage de ce genre ne figurait à leur contrat. Pis encore, ils ne seraient pas crédibles un instant dans le rôle des parents d'Anny Viklund et, qui plus est, il savait que Reggie « Rodrigo » Tipton ne disposait pas de la force de caractère requise pour contrer leur ego démesuré et leurs réclamations incessantes. La solution serait peut-être de les couper au montage, songea-t-il pour se consoler.

Il fit amener l'Alvis, s'installa au volant et roula vers l'est le long de la côte en direction de Rye. Il avait besoin de s'éloigner de *L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle*. Le temps de me replonger dans mon univers, se dit-il, de m'accorder une parenthèse de normalité.

15

« Mais tu m'as dit que vous aviez divorcé, objecta Troy. Pourquoi viendrait-il te voir ? »

Au bord des larmes, Anny ferma les yeux.

« J'en sais rien, moi. Il est très perturbé. Il a posé trois bombes. Il a déclaré la guerre aux États-Unis d'Amérique.

– Oh, putain ! Pourquoi tu l'as épousé ? Il a l'air complètement givré.

– Il n'était pas comme ça, à l'époque. Il ne ressemblait à personne d'autre que je connaisse. Il était si passionné. Et… il me rappelait mon père », ajouta-t-elle dans un sursaut d'honnêteté.

Elle vit Troy froncer les sourcils en essayant visiblement de digérer cette idée. À cette heure avancée de la nuit, ils étaient allongés tous les deux dans la suite d'Anny. Troy avait apporté sa bouteille de vin, comme d'habitude, mais Anny n'en avait pas bu car elle avait pris deux Equanil après l'entretien avec les policiers, tant les mauvaises nouvelles dont ils étaient porteurs l'avaient secouée.

« Que faisait ton père ? demanda Troy.

– Pardon ?

– Comme métier.

– Il travaillait en officine.

– C'est quoi ?

– La boutique d'un pharmacien.

– Ah, OK. C'était en Suède ?

– Non, dans une ville qui s'appelle Lake Harbo, dans le Minnesota, dit-elle en se retournant vers lui pour se lover dans ses bras. En Amérique. Je suis américaine. Mon père avait sa propre officine à Lake Harbo, la pharmacie Viklund. La région grouille d'immigrés suédois.

– Tu as des frères et sœurs ?

– J'ai un frère de deux ans plus âgé que moi. Lars.

– Ça c’est un prénom bizarre, Lars…

– Ouais. C’est pas comme Troy…

– Il fait quoi ?

– Il est soldat. Au Vietnam. »

Anny raconta à Troy une version condensée de sa biographie. Naissance en 1940 à Lake Harbo dans le Minnesota, pas loin de Minneapolis. Son père s’appelait Kurt, sa mère Hilma. Tout allait pour le mieux jusqu’à ce que Hilma ait une liaison avec un certain Melker Eliasson et reparte en Suède avec lui. Deux ans après la fin de la guerre, elle était morte dans un accident de voiture. Anny, qui n’avait aucun vrai souvenir de sa mère, et son frère Lars avaient été élevés par leur tante paternelle, Sigrid. Après le lycée, Anny était allée faire des études de vétérinaire à Rosenberg College. Férue de théâtre, inscrite dans le club amateur de sa fac, elle était allée à Minneapolis un jour sur un coup de tête passer un casting pour un film de Gianluca Mavrocordato, qui l’avait choisie parmi un millier de jeunes filles auditionnées lors de sa quête d’une nouvelle star à travers tout le pays. Son rôle principal dans *L’Ère du Verseau* avait changé sa vie pour toujours.

« Et me voilà, conclut-elle dans un souffle. Au lit avec le célèbre Troy Blaze.

– Eh oui, il y en a qui ont de la chance, plaisanta-t-il en l’embrassant.

– Tu ferais mieux d’y aller. On a notre grande scène demain.

– Tu vas le faire ?

– Je l’ai déjà fait. Dans *Nuits d’hôtel*. Rodrigo m’a promis qu’on ne verrait que mes fesses, pas mes seins. Pour ce que ça change…

– Si tu veux, je me mets nu moi aussi.

– Ha, je veux, oui ! dit-elle en l’embrassant à son tour.

– Mais je risque de me laisser un peu emporter.

– J’en doute. Il y aura vingt personnes debout autour de ce lit, tu sais.

– Ouais, peut-être… Tu dois faire quoi, au juste ?

– Sortir du lit toute nue, marcher jusqu’à la fenêtre et regarder dehors. Et coupez !

– Je pourrais t’accompagner jusqu’à la fenêtre pour regarder dehors, moi aussi.

– Ce serait cool. Demande à Rodrigo. Si le public voit tes fesses en plus des miennes, c’est le succès assuré.

– Je vais lui demander, oui. Tu vas voir ça. Non mais. »

Il se redressa sur le lit, s'ébouriffa les cheveux, puis se leva et enfila ses vêtements, hochant plusieurs fois la tête comme s'il réfléchissait à quelque chose d'important. Il revint s'asseoir près d'elle et lui prit la main.

« La prochaine fois qu'on a un jour de repos, tu voudrais venir rencontrer mes parents ?

– Bien sûr ! » répondit-elle sans réfléchir.

Aussitôt, elle se demanda pourquoi il voulait lui faire rencontrer ses parents. En le voyant lui sourire, elle se dit : parce que c'est le genre de chose que fait Troy Blaze. Zéro malice, aucune arrière-pensée.

« Ils habitent dans le coin ?

– Dans une ville qui s'appelle Swindon. On peut faire l'aller et retour dans la journée.

– Ce serait très chouette. Vraiment, ajouta-t-elle avec sincérité. Cela me ferait très plaisir. Merci. Voir Swindon et mourir. »

16

Le colonel Ivo Stuart-Hay, décoré de la Military Cross et deux fois du Distinguished Service Order, habitait un presbytère à trois kilomètres de Rye sur la route menant à Appledore, la bien nommée Military Road. Sis dans un parc paysager de plus de deux hectares, le bâtiment classique de brique ocre, « d'une élégance austère » selon le guide *Demeures d'Angleterre*, comportait un étage, cinq fenêtres à la française et un porche toscan excentré. « D'une élégance austère » s'appliquait également au colonel. En uniforme ou en civil, c'était l'homme le mieux habillé que Talbot ait jamais connu.

Il se gara d'un côté du porche. Une fois descendu de l'Alvis, il parcourut des yeux le parc, ses bosquets de bouleaux, de chênes et de châtaigniers savamment disposés et les vestiges d'un mirador mangé par le lierre que le colonel appelait sa « folie ». En cette chaude journée où un lent convoi de petits nuages d'altitude traversait le ciel vers l'est et l'Europe continentale régnait un calme absolu que ne venait perturber aucun bruit de circulation en provenance de Military Road. Talbot se demanda si ce n'était pas là ce dont il avait besoin, une sorte de retraite civilisée, loin de toute l'agitation du monde et néanmoins accessible, puisqu'il lui avait fallu à peine plus de deux heures pour venir de Brighton et que l'on pouvait s'aventurer à y retourner au gré de ses envies.

« Bienvenue, major Kydd. »

Talbot se retourna. L'ancien aide de camp du colonel, George Trelawny, se tenait debout devant la porte d'entrée. De petite taille mais très musclé, d'une cinquantaine d'années sans doute aujourd'hui, Trelawny portait un jean délavé et un T-shirt à rayures rouges.

Ils se serrèrent la main en vieilles connaissances. Même si Talbot l'avait revu plusieurs fois depuis que Trelawny avait quitté le régiment,

cela lui faisait toujours un choc de le voir autrement qu'en uniforme.

« Le colonel est à l'arrière avec les chiens. Voulons-nous y aller ? » demanda Trelawny, qui n'avait jamais perdu son accent de l'ouest de l'Angleterre.

Ils contournèrent le presbytère et arrivèrent à une vaste grange à la façade revêtue de bois goudronné et au toit de tuiles rouges. Sur un côté, des petits chiens noirs fôlatraient au soleil dans une demi-douzaine de cages grillagées.

« Comment vont les affaires, George ? lança Talbot.

– Je n'arrive même plus à en produire suffisamment. J'ai une liste d'attente de deux ans. »

Talbot s'approcha de la première cage. Quatre bouledogues se précipitèrent vers le grillage pour y coller leurs pattes, la langue pendante. Quelles horribles petites choses ! songea-t-il. Il avait un jour demandé au colonel pourquoi, de toutes les races de chiens possibles sur terre, il avait décidé d'élever des bouledogues. Parce qu'ils n'aboient presque jamais, avait répondu le colonel, c'est aussi simple que ça. Talbot estima qu'il devait y avoir une quarantaine de chiots qui couraient partout. Des portes basses avaient été découpées dans le bardage des murs pour que les animaux puissent se retirer à l'intérieur de la grange ou y être parqués. Ils étaient en effet très peu bruyants, hormis quelques halètements ou reniflements enthousiastes. Bien vu. Le colonel Stuart-Hay sortit par la porte principale, et Talbot réussit à réprimer son impulsion instinctive de le saluer. Pendant la guerre, il avait servi sous les ordres de Stuart-Hay, commandant du deuxième bataillon de l'East Sussex Light Infantry, jusqu'à ce que le colonel soit blessé au sud de Rome. Talbot avait été son officier de renseignement et ils avaient donc passé ensemble le plus clair de leur temps pendant de nombreux mois.

Ils se serrèrent la main. Cravate en soie rouge autour du cou, cheveux gris et raides séparés par une raie à gauche et gominés avec une sorte d'huile ou de pommade, Stuart-Hay portait un blazer bleu marine à martingale et des bottillons d'équitation au poli impeccable. Son bandeau noir sur l'œil ne faisait qu'ajouter à son allure d'athlète buriné, même s'il approchait les soixante-dix ans. Pour le casting, le parfait prototype de la caste anglaise des militaires intellos, se dit Talbot – à l'exception d'un détail crucial.

« Comment allez-vous, Talbot ? lança Stuart-Hay avec un sourire. Ils

ne vous ont pas encore achevé ?

– Oh, ce n'est pas faute d'essayer. »

Alors qu'ils se dirigeaient tous trois vers la maison, Talbot leur raconta la visite sur le plateau des agents de la Special Branch et du FBI.

« Ça ne doit pas arriver tous les jours, remarqua Stuart-Hay.

– La pauvre, elle essaie de donner le change, mais je crois qu'elle est assez secouée. Ça lui ajoute une pression terrible. »

La décoration intérieure du presbytère reflétait le goût élégant et austère de la façade. Parquet de bois blond parsemé de tapis bleu marine, fauteuils et sofas classiques et confortables, quelques paysages à l'huile sans grand intérêt aux murs, le tout laissait une impression de propreté maniaque, songeait chaque fois Talbot. Sans doute la discipline militaire de George Trelawny. Les chiens n'avaient pas le droit d'entrer.

Ils prirent place dans le salon et George leur prépara des martinis bien tassés. Le gin glacé était exactement ce dont Talbot avait besoin et il semblait rendre le colonel anormalement volubile. Ils évoquèrent leurs anciens compagnons d'armes, puis le colonel éreinta un livre qui venait de paraître sur la 8e armée en Italie. Son verdict : « Quatre-vingt-quinze pour cent de conneries. » George disparut dans la cuisine pour préparer le déjeuner, puis les invita à passer dans la salle à manger.

Ils commencèrent par du saumon fumé, suivi par de l'agneau rôti avec petits pois et pommes vapeur arrosé d'un très bon pichon-longueville 1958, et finirent par des framboises à la crème et un demi-stilton pour accompagner le porto. Ils passèrent dix minutes avec papier et crayon à revoir et analyser une escarmouche dans laquelle avait été impliqué le bataillon à Wadi Moussa en 1942 – le colonel s'était enfin décidé à écrire ses mémoires.

« Toutes mes vieilles notes de renseignement sont à Londres, dit Talbot. Si j'avais su, je les aurais apportées.

– Ah oui, elles me seraient fort utiles ! Formidable. L'histoire du bataillon reste vague, alors qu'il nous faut des chiffres précis, des noms exacts, le temps qu'il faisait…

– C'était il y a si longtemps, Ivo. Nous vieillissons tous et notre mémoire nous lâche.

– Certes, mais nous ne sommes pas encore entièrement décrépits. »

George se leva et annonça qu'il allait livrer deux chiots à un acheteur de Ramsgate et qu'il serait de retour vers dix-huit heures.

« Heureux de vous avoir revu, major, dit-il à Talbot avant de se

reprendre. Enfin… Talbot. »

Puis il alla embrasser le colonel sur les lèvres.

« Sois prudent, chéri, lui dit celui-ci. N'oublie pas qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'une route de campagne. »

Quand George fut parti, le colonel resservit du porto et ils repassèrent au salon. Il alluma un petit cigare et Talbot une cigarette.

« Comment va la vie, Talbot ? demanda le colonel d'un air averti. Comment se porte votre "cœur à révéler", comme vous me l'avez un jour décrit ?

– Oh, il se révèle, répondit Talbot, qui se permit un sourire entendu puisque l'allusion était limpide.

– Je suis heureux de l'entendre.

– Les choses n'ont guère changé. Je prends toujours mes photos. Certains de ces jeunes gens sont adorables.

– Et les femmes ?

– Quelques mannequins, oui. Une ou deux professionnelles. Je n'ai pas tout à fait perdu ce goût. Mais je suis très difficile.

– Vous avez toujours bien caché votre jeu, Talbot.

– Nous cachons tous notre jeu, non ? Nous sommes des mystères. »

Le colonel médita cette remarque en fronçant légèrement les sourcils, comme s'il y accordait une véritable réflexion.

« Mais bon, rien qui dure jamais longtemps, j'imagine ? reprit-il.

– Non. Un jour ou deux au maximum. Un ou deux sont déjà revenus, mais je ne les y encourage pas. C'est pour le mieux. Je préfère nettement.

– Enfin, maintenant, nous avons le droit de faire ce que nous voulons depuis cette merveilleuse loi.

– Ça c'est sûr. Je regrette quand même qu'elle ne porte pas un autre intitulé. "Loi de 1967 sur les délits sexuels"… Pourquoi pas "loi de 1967 sur les préférences sexuelles" ou "sur l'orientation sexuelle" ? Je n'ai jamais pensé faire quoi que ce soit de délictueux… C'est toujours illégal dans l'armée, d'ailleurs. Heureusement qu'on est tous à la retraite.

– Tout à fait. Moi non plus je n'ai jamais vu ça de cette façon. Alors ? lança-t-il en jetant un regard appuyé à Talbot. Vous profitez de nos nouvelles libertés ?

– Je suis content de ma situation. De ma "vie".

– Et Naomi ?

– Je ne crois pas qu'elle se doute de quelque chose.

– Elle doit quand même avoir une vague idée, rétorqua le colonel en faisant tomber la cendre de son cigarillo. Les femmes ont un certain instinct. Elle doit savoir que vous êtes homo. Ma mère m'a dit un jour qu'elle se doutait pour moi depuis mes huit ans, même si elle ne m'en avait jamais parlé. Elle m'a avoué ça sur son lit de mort.

– Naomi et moi, on vit et on laisse vivre. Tout cela est très civilisé. »

Le colonel se servit un autre porto. Talbot refusa, au motif qu'il devait encore effectuer le trajet du retour jusqu'au plateau.

Sur le gravier devant la porte d'entrée, le colonel l'arrêta au moment où il allait se glisser sur le siège conducteur de l'Alvis.

« La semaine dernière, je suis allé dans un club de Brighton avec George. Enfin, c'est George qui m'y a emmené. Cela s'appelle l'Icebox.

– L'Icebox ?

– Ce fut une vraie révélation, reconnut le colonel d'un air pensif. Se trouver dans ce club avec les gens comme nous, nos "pairs", pour ainsi dire. Aucune restriction, aucun risque, aucun scandale. Tout cela dans la légalité. Je n'aurais jamais cru voir ça de mon vivant.

– C'est assez remarquable, oui. Ce changement dans la loi, je veux dire.

– Vous devriez vraiment y aller, Talbot. Ces jeunes gens, ils ne sont pas comme nous, comme notre génération. Ça vous ouvre les yeux. Passez-y simplement dix minutes. L'atmosphère est très détendue, il n'y a rien de menaçant ou de déstabilisant, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai trouvé ça… assez formidable, exaltant.

– Je ne suis pas sûr que ce soit vraiment ma tasse de thé », avoua Talbot avant de marquer une pause.

Il essayait de s'imaginer le colonel dans un endroit comme l'Icebox, sans trop savoir ce qu'était au juste cet endroit. Il se rendit compte qu'il n'avait aucune idée de ce qui se faisait dans ce genre de club. Ce qu'il imaginait lui venait d'un film qu'il avait vu – avant 1967, évidemment. Enhardi par le tour qu'avait pris leur conversation, il posa une question qu'il n'avait jamais osé poser avant.

« Ivo, surtout ne vous sentez pas obligé de me répondre si ma question vous embarrasse, et dites-moi de me mêler de mes oignons. Pendant la guerre, George et vous… ?

– Oh oui, bien sûr, répondit le colonel en toute franchise. Nous étions très discrets, nous faisions très, très attention, mais nous avons su tout de suite ce qu'étaient nos… nos sentiments l'un envers l'autre. Je

suis tombé amoureux de lui presque instantanément. C'est aussi simple que ça.

– Je vois. En ce qui me concerne, je n'ai pas eu le moindre soupçon. Pas un seul instant.

– Ce qui était bien mon intention, enfin notre intention. Et moi je ne me doutais pas non plus du tout pour vous, je dois vous l'avouer. Ce beau gosse ! Vous avez failli me faire tourner la tête ! lança-t-il, ce qui les fit rire tous les deux.

– Quelle histoire extraordinaire ! Vous voilà tous les deux ici, vous vivez ensemble, vous travaillez ensemble.

– Nous ne pourrions pas être plus heureux. Je ne pourrais pas être plus heureux. Des fois, dans la vie, les choses tournent pour le mieux. »

Ils échangèrent une poignée de main.

« Qui ne tente rien n'a rien, Talbot. Ne l'oubliez pas. Nous ne sommes pas sur cette terre pour très longtemps, alors autant en profiter au maximum.

– Je m'en souviendrai.

– Si vous connaissez quelqu'un qui cherche un bouledogue, faites-moi signe. Ce sont de braves petits chiens. Je vous ferai passer en priorité, et je vous accorderai une jolie remise. »

Talbot s'éloigna, l'esprit occupé par toutes les allusions qu'avait semées le colonel. Il avait espéré que ce déjeuner serait un interlude relaxant, un petit voyage au pays de ses souvenirs de l'armée, mais il en ressortait troublé, en fait. Qui ne risque rien n'a rien.

À l'approche de Rye, il décida soudain de virer à l'est et passa par le port en direction de Camber et de la plage de Camber Sands. En se garant sur le parking, il découvrit que la marée était basse et que l'immense plage s'étendait presque jusqu'à l'horizon, comme une vaste portion de désert déposée ici, sur la côte sud de l'Angleterre. Les ombres des nuages la parcouraient à vive allure en mouchetant le sable caramel. Il ôta son veston et sa cravate, les jeta sur la banquette arrière, puis descendit les dunes pour atteindre la plage, où il dépassa des familles de touristes et des adeptes de la bronzette pour avancer sur l'estran en direction de la lointaine bande gris-bleu que dessinait la Manche.

Son jeune frère, John-Christopher « Kit » Kydd, capitaine dans l'armée de l'air, avait été abattu en face de Rye par trois Messerschmitt 109, et son Spitfire s'était écrasé pleins gaz dans la Manche à moins de cinq kilomètres de Camber Sands. Ni l'avion ni le

corps n'avaient jamais été retrouvés, le plongeon presque en piqué de l'appareil et sa vitesse à l'impact l'ayant fait sombrer loin sous la surface. Le 22 juillet 1940. Presque vingt-huit ans jour pour jour, songea Talbot. Kit avait vingt-trois ans.

Talbot passa près d'un chien solitaire tout frétillant, un genre de terrier visiblement perdu qui traînait sa laisse derrière lui en aboyant, puis d'un homme qui apprenait à son jeune fils comment manœuvrer un cerf-volant. Il continua d'avancer, sa tête nue parfois frappée par la chaleur d'un rayon de soleil. Il avait bien dû parcourir un kilomètre et demi jusqu'à la basse mer, dont le bruit de ressac en sourdine l'apaisa.

Planté là face aux vagues, il pensa à son frère disparu et au cours différent qu'aurait pris son existence si Kit avait vécu. Kit, le géant blond (il était plus grand que Talbot), l'ingénu au rire facile. Talbot se rappelait que, la dernière fois qu'il l'avait vu, Kit avait plaisanté sur les contorsions qu'il devait faire pour s'installer dans le cockpit de son Spitfire, au point que son équipe au sol devait l'aider à se plier dans une position spécifique. Sa mort brutale avait semblé aspirer toute la force de vie de leur mère, qui était morte moins d'un an plus tard, permettant à son père de s'embarquer dans un deuxième mariage calamiteux et une série de liaisons sans lendemain. Et si Kit avait vécu…

« Kit ! hurla-t-il en direction des vagues agitées par la houle. Kit, je suis là ! C'est moi ! Je suis là, Kit ! Je pense à toi ! Je me souviens de toi ! Je rêve de toi ! »

Ses mots furent emportés l'un après l'autre par les bourrasques et, soudain conscient de sa propre personne, il jeta un coup d'œil derrière lui pour voir si quelqu'un avait remarqué ce vieil homme qui criait en direction de la mer, mais il était seul au bout de la vaste plage. Il fit demi-tour et retraversa péniblement l'estran pour regagner le parking. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il avait l'impression d'avoir fait quelque chose d'important, même si envisager un monde où Kit serait encore en vie relevait de l'absurde. Avec des « si » on aurait pu mettre Camber Sands en bouteille, malgré ses sept kilomètres de long. Vis la vie qu'on t'a accordée, songea-t-il en se rappelant les paroles d'Ivo Stuart-Hay, et sois toi-même. Plus facile à dire qu'à faire.

De retour au Grand Hotel, il tendit ses clés de voiture au portier et se dirigea tout droit vers le bar. L'Icebox, c'était ça, le nom du club. Il allait chercher où ça se trouvait, juste à titre d'expérience, quelque chose de nouveau, pour voir si les choses avaient changé depuis l'adoption de la

loi. Comme l'avait dit le colonel : Nous ne sommes pas sur cette terre pour très longtemps, alors autant en profiter au maximum.

17

Était-ce le jour opportun ? Pour calmer son étrange nervosité, Elfrida corsa son jus d'orange. Et si elle s'accordait un peu de temps pour y réfléchir plus avant ? Elle venait juste d'avoir son idée, après tout. C'était peut-être précipité. Cela dit, elle connaissait assez la procrastination pour diagnostiquer ce funeste symptôme de son blocage d'écrivaine, sa maladie chronique. Non, Elfrida, s'enjoignit-elle, vas-y, démarre, lance-toi ! Il suffisait de mettre « les mots noirs sur le papier blanc » pour reprendre la formule de Guy de Maupassant.

Ainsi motivée, elle commanda un taxi à Rottingdean pour l'emmener à Rodmell, l'attendre et la ramener (au diable les frais !), puis alla chercher son carnet et l'opuscule de Maitland Bole. Elle transvasa un peu de vodka dans une flasque au cas où elle aurait besoin d'un remontant et, voyant la bouteille ouverte, en but une gorgée, puis une deuxième. C'était quoi déjà, ce dicton russe ? Ne jamais ouvrir une bouteille de vodka pour un seul verre – ou quelque chose d'approchant. Deux verres au minimum. Qui avait dit ça ? Pouchkine ? Dostoïevski ? Peu importait, elle paraphrasait, mais, en tout état de cause, cela lui semblait un adage populaire éminemment sensé.

Le taxi se gara devant sa porte. Elfrida lui faisait signe par la fenêtre qu'elle arrivait quand le téléphone sonna. Elle songea à ne pas décrocher, mais se dit que c'était peut-être Reggie, auquel elle avait à peine parlé depuis leur dispute. Il aurait aussi bien pu être en tournage à l'étranger tellement elle le croisait peu, donc elle décida de répondre.

« Allô ?

– Bonjour, je voudrais parler à Jennifer Tipton.

– Désolée, vous devez avoir un faux numéro. Il n'y a pas de…, commença-t-elle avant de se rappeler. Un instant, fit-elle avant de se racler la gorge. Allô ? Ici Jennifer Tipton.

– Bonjour, je suis Huckleberry, de la librairie le Book Nook. Nous avons reçu votre Virginia Woolf.

– Mon Virginia Woolf ?

– Vous avez commandé *Le Journal d'un écrivain*. Il est arrivé ce matin.

– Ah oui, bien sûr. Parfait. J'arrive. »

Elle raccrocha. C'était un signe. Elle se sentit soudain emplie de joie, inondée de joie, illuminée de joie, comme dans un poème de Gerard Manley Hopkins. L'ombre de Virginia Woolf l'encourageait à faire le trajet jusqu'à Rodmell pour lui enfoncer un pieu dans le cœur. Elle sortit d'un pas sautillant prendre son taxi. Et merde à la procrastination !

Elle fit faire au chauffeur bougon un détour par Hove et le Book Nook, où elle paya à Huckleberry son journal de Virginia Woolf. Elle alla tout droit à la fin, puisque seules les dernières entrées l'intéressaient, et se plongea dans sa lecture le temps du court trajet de Brighton à la vallée de l'Ouse.

Une fois à Rodmell, elle demanda au chauffeur de se garer devant le pub, l'Abergavenny, au cas où elle voudrait se désaltérer une fois ses recherches faites. Elle déambula le long d'une rue étroite jusqu'à l'extrémité du village où se trouvait Monk's House, la résidence secondaire de Virginia et Leonard Woolf, qu'elle repéra facilement grâce à l'excellente carte de Maitland Bole et devant laquelle elle s'arrêta en contemplation. Une maison étonnamment petite, avec des murs à clins blancs et un portillon, presque entièrement dissimulée par une masse de végétation non entretenue, d'arbres et de hauts buissons.

Elle resta là un moment à essayer d'invoquer l'esprit de Virgina Woolf. En vain. Sur sa droite partait une allée flanquée de hauts murs qui menait à l'église St Peter's. Elle y fit quelques pas et se hissa sur la pointe des pieds pour tenter de mieux voir le jardin par-dessus le mur à travers l'agaçant feuillage. Le terrain s'étendait sur plusieurs hectares, avec un verger au-delà des plates-bandes et, au premier plan, une mare, un jardin d'hiver vitré, quelques transats et sièges en bois disposés sur un carré de pelouse. Elle repéra un très vieil homme vêtu d'une veste en lin beige et coiffé d'un panama, qui taillait des dahlias. Les lieux étaient donc occupés. Peut-être oserait-elle frapper à la porte plus tard.

Elle se dirigea vers l'église, la contourna et avança jusqu'au mur ceinturant le cimetière, au-delà duquel s'étendaient des prairies inondables. À environ huit cents mètres, elle devinait le tracé du fleuve,

aussi rectiligne qu'un canal, ou du moins ses hautes berges très dépouillées, sans un arbre ou un buisson en vue. Elle reporta les yeux sur Monk's House derrière elle, même si la maison était largement cachée par les arbres et le verger depuis ce point d'observation. Virginia avait dû traverser son jardin et le verger, puis franchir le portillon pour accéder aux prés qui descendaient vers l'Ouse – pas besoin de passer par l'église, évidemment. Elfrida s'assit sur le mur, passa ses jambes par-dessus et se laissa tomber de l'autre côté.

En moins de dix minutes de marche dans les prairies, elle se retrouva sur la rive qui surplombait le fleuve au lent débit. Elle se demanda si c'était là le point exact où Virginia avait mis dans sa poche de veste une lourde pierre avant de s'enfoncer dans l'eau. D'où tenait-elle ce détail ? Elle fouilla dans sa mémoire. Ah oui : Enid Bagnold le lui avait dit lors d'une soirée des années plus tôt. Curieux les souvenirs qui peuvent vous revenir, comme ça. Puis elle se demanda si Virginia avait sauté dans l'eau. L'Ouse était un fleuve tidal, avait-elle appris dans l'opuscule de Bole, et à marée haute il était assez profond ici, peut-être deux mètres. Pas compliqué de s'immerger et d'aspirer de grandes goulées d'eau. Elle consulta de nouveau la carte de Bole. Southease, le village le plus proche à cinq cents mètres en aval, comportait un pont. Virginia n'était certainement pas allée plus loin dans cette direction, puisque les gens qui passaient sur le pont auraient pu la repérer. L'endroit où elle se trouvait actuellement sur la rive ouest était le plus proche de Monk's House. En amont se situait Lewes. Non, c'était bien quelque part sur cette portion herbeuse de la rive, à plus ou moins trois mètres de chaque côté, que Virginia Woolf avait décidé d'entrer dans l'eau pour mettre fin à ses jours.

Elfrida frissonna. Il faisait une chaleur agréable malgré les nuages en ce jour de juillet 1968, mais le 28 mars 1941 il avait dû faire un froid glacial. Elle ôta le bouchon de sa flasque, la leva en l'air comme pour porter un toast à l'Ouse et but deux gorgées revigorantes de vodka avant de la remettre dans son sac à main. Elle fit demi-tour et repartit en direction de l'église, confusément prise d'un respect nouveau envers sa consœur, maintenant qu'elle avait vu l'endroit de ses propres yeux. Parmi tous les traits de caractère qu'il fallait pour se suicider par noyade figuraient assurément une bonne dose de bravoure, de courage, et un pragmatisme à toute épreuve : cette grosse pierre dans sa poche avait pour but de prévenir tout revirement. Et l'idée lui vint soudain que peut-

être Virginia ne savait même pas nager, si ça se trouvait… Mon Dieu, se dit-elle en peinant plus qu'à l'aller sur le trajet du retour, n'y avait-il donc pas plus simple pour mettre fin à ses jours et atteindre le soulagement béni de l'oubli ?

Elle regarda de nouveau par-dessus le mur dans le jardin de Monk's House. Le vieux monsieur était à présent assis sur un transat et lisait son journal.

« Houhou ! cria Elfrida. Excusez-moi ! Je suis là, derrière le mur ! » précisa-t-elle en écartant les branches d'un cytise pour se montrer.

Il fallut deux longues minutes au vieil homme pour replier son journal, se hisser hors du transat et s'approcher à pas lents. Il souleva son chapeau en lui jetant un regard soucieux.

« Bonjour, la salua-t-il. Tout va bien ?

– Oui, oui, tout va très bien. Je me demandais juste si c'était la maison de Virginia Woolf, par hasard.

– Oui, ça l'était. »

Très mince, étroit d'épaules, il avait un visage hâve sous une tignasse de cheveux blancs très drus et des oreilles qui semblaient lui sortir de la tête à angle droit, comme les poignées d'un faitout.

« Je m'intéresse beaucoup à Virginia Woolf, expliqua Elfrida.

– Vous n'êtes pas la seule.

– Je peux vous demander depuis quand vous habitez ici ?

– 1919.

– Oh, mais vous devez être M. Leonard Woolf, alors.

– En effet. »

Zut, songea Elfrida. Je peux difficilement lui demander ce que sa femme a fait le dernier jour de sa vie avant d'aller se noyer. C'est frustrant. Gagne du temps, c'est la meilleure tactique. Au moins avait-elle attiré son attention.

« Je suis romancière, moi aussi, l'informa-t-elle comme pour justifier son culot. On m'a souvent comparée à votre épouse, Virginia Woolf. Je m'appelle Elfrida Wing.

– Je ne connais pas votre œuvre, désolé. »

Eh bien, pourquoi tu ne m'invites pas à entrer boire une tasse de thé pour en savoir plus sur moi ? se dit-elle. Combien de romancières inconnues se donnent le mal de venir jusqu'à Rodmell chaque année ? Aucune, je parierais. Elle décida de jouer la carte de l'audace.

« Je m'intéresse tout particulièrement aux détails de la dernière

journée de la vie de Virginia Woolf, le 28 mars 1941. »

M. Woolf cligna rapidement des yeux, comme s'il la découvrait pour la première fois. Alors qu'il la dévisageait, les coins de sa bouche tombèrent comme s'il avait l'intention de lui cracher dessus.

« Bonne journée, madame String », lâcha-t-il sèchement avant de jeter son journal sur un siège et de retourner à la maison d'un pas furieux.

Merde ! songea Elfrida. Imbécile ! J'aurais dû être plus subtile, lui demander un verre d'eau ou autre chose, se morigéna-t-elle. En colère contre elle-même, elle remonta l'allée en direction de l'Abergavenny. Curieux, ce nom gallois pour un pub dans le Sussex de l'Est… En arrivant, elle remarqua que son taxi n'était pas là. Pauvre branleur.

Elle entra et commanda un grand gin-tonic. Le bar était constellé de taches laissées par des verres de bière, et les lieux semblaient sales et mal entretenus. Pour se préserver du bruit d'une partie animée de fléchettes entre jeunes à cheveux longs, elle alla s'installer dans le coin le plus distant, but une bonne rasade et ouvrit *Le Journal d'un écrivain* dans l'espoir que Virginia se livre un peu plus que son mari ne venait de le faire à l'instant.

Elle relut la toute dernière entrée, en date du 8 mars, soit près de trois semaines avant son suicide. Un ton posé et rationnel, aucun signe de trouble mental. Seule une phrase attira son attention : « Je ne sombrerai qu'avec tous mes étendards déployés. » Intrigant. Était-ce une sorte de prémonition ? Puis les dernières notes : « Je dois préparer le dîner. Haddock et chair de saucisse. » Quel affreux mélange ! Intéressant, toutefois, de voir qu'elle faisait elle-même la cuisine. Pas de personnel ? Et pour finir : « Il est vrai, je crois, que l'on acquiert une certaine maîtrise de la saucisse et du haddock en les couchant sur le papier. » Elfrida rumina cette remarque gnomique pendant quelques secondes. Peut-être était-elle seulement compréhensible par une autre romancière. Elle sentit un nouveau spasme d'inspiration. Cela marchait ! La visite à Rodmell et Monk's House avait été un coup de génie. Elle allait acquérir « une certaine maîtrise » de Virginia Woolf et de sa dernière journée, et ainsi relancer sa carrière en la « couchant sur le papier ». Voilà.

18

Il se mit à pleuvoir dans l'après-midi, ce qui excluait un tournage en extérieur. Étonnamment, Rodrigo décréta la fin de la journée.

« Tu n'as pas une protection pluie ? lui demanda Anny.

– Je n'y crois pas, à la protection pluie, répondit Rodrigo contre toute attente. Ça détruit la spontanéité. »

Malgré l'heure du retour anticipé d'Anny à l'hôtel, la petite troupe habituelle de chasseurs d'autographes l'attendait devant l'entrée. Leur nombre avait augmenté au fil de la semaine, comme si la rumeur de la présence chez eux d'une star américaine s'était enfin propagée parmi les habitants de Brighton.

« Anny ! Anny ! »

Les cris fusèrent quand elle descendit de voiture. Se sentant d'humeur généreuse, elle se mit à signer des autographes pour la demi-douzaine de fans présents, toutes des jeunes femmes, étonnamment. Tête penchée, elle signait l'un après l'autre les carnets qu'on lui tendait, mais le dernier lui fut mis sous le nez par un homme, à en juger par ses mains, et il l'avait ouvert à une page où était écrit en grosses lettres majuscules : J'AI BESOIN D'AIDE !

Anny leva les yeux et découvrit un barbu portant un bonnet qui lui descendait jusqu'aux sourcils et des lunettes. Ce fut ce détail inhabituel qui prolongea un peu la demi-seconde qu'il lui fallut pour reconnaître son ex-mari. Cornell Weekes était bien en Angleterre. À Brighton. Debout devant elle. Elle baissa aussitôt les yeux.

« Bon Dieu, Cornell, j'y crois pas ! s'exclama-t-elle d'une voix où sourdait la déception. Ils sont à ta recherche ici. Le FBI est venu, ils m'ont interrogée à ton sujet.

– Il faut que tu m'aides, Anny. Tu es mon seul espoir. Je suis aux abois.

– Viens me voir ce soir, répondit-elle en lui écrivant le numéro de sa chambre. Fais-toi annoncer. Essaie d'avoir l'air présentable. »

Et elle entra dans l'hôtel sans un regard en arrière.

Une fois dans sa chambre, elle avala deux Equanil et un Seconal, puis elle prit une douche, accrocha le panneau « Ne pas déranger » sur la poignée de la porte et s'allongea sur le lit, où elle s'endormit. À vingt heures, elle se réveilla dans le coton, la tête lourde, et prit un Obetral pour se donner un coup de fouet. Ce médicament était prescrit comme coupe-faim, ce qui n'empêchait personne de savoir qu'il s'agissait d'amphétamines à peine déguisées. Elle s'habilla et commanda au service en chambre un sandwich jambon-fromage et du café, mais, une fois son casse-croûte arrivé, se rendit compte qu'elle n'avait pas d'appétit à cause de l'Obetral. Elle but deux tasses de café très sucré et réfléchit à ce qu'elle allait faire quand Cornell arriverait.

L'appel survint environ une heure plus tard.

« Nous avons un M. Ingmar Bergman à la réception qui dit avoir rendez-vous avec Mlle Viklund. »

Ingmar Bergman était son réalisateur préféré et Cornell ne l'ignorait pas, puisqu'elle lui avait souvent parlé de son rêve de pouvoir un jour décrocher un rôle dans un de ses films – même si elle ne parlait pas suédois.

« Faites-le monter », répondit-elle.

Cornell entra dans la chambre d'un pas incertain. De sa personne émanait le mélange habituel de chagrin et d'arrogance, comme s'il était en colère de devoir venir lui demander son aide mais reconnaissait qu'il avait besoin d'elle, s'il te plaît, Anny. Elle remarqua qu'il portait une cravate et qu'il s'était teint les cheveux en noir comme elle. Pas de poignée de main ni de baiser. Il ôta ses lunettes et les glissa dans sa poche. Anny constata que sa barbe taillée commençait à grisonner, ce qui lui allait bien et s'ajoutait à son visage décharné et à ses yeux sombres très enfoncés pour lui donner l'apparence du prophète qu'il s'imaginait être, du visionnaire face à la barbarie du XXe siècle, vilipendé par le reste du monde uni contre lui.

Il parcourut la chambre du regard et demanda s'il pouvait manger le sandwich resté intact sur son assiette. Anny répondit oui et il l'engloutit en quelques bouchées, puis se servit une tasse de café froid, avant de reposer soudain la tasse sur le plateau et de se pencher en avant pour se prendre la tête entre les mains.

« Je suis tellement fatigué, Anny », avoua-t-il d'une voix étouffée par ses paumes.

Puis il se mit à pleurer doucement, presque de façon inaudible, seuls les spasmes de ses épaules trahissant sa misère. Elle le regarda en s'efforçant d'ignorer la force qu'exerçait sur elle son amour pour cet homme invivable. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, lui caresser les cheveux, lui murmurer à l'oreille des mots de réconfort. C'était comme ça, avec Cornell, la vie oscillait sans cesse tel un pendule entre l'amour et la rage, l'affection et l'exaspération, la proximité et l'aliénation.

Elle s'avança et lui posa doucement une main sur le dos.

« Je t'en prie, Cornell », dit-elle, les larmes aux yeux.

Le voir si vulnérable tenait de l'exception. Il n'avait jamais pleuré devant elle qu'une ou deux fois. Il détestait pleurer, lui avait-il dit, c'était une forme de défaite, le signe qu'on avait perdu.

« Tu ne peux pas continuer comme ça », poursuivit-elle.

Il leva la tête, renifla et se ressaisit, s'essuyant les yeux avec la paume de ses mains.

« Je n'ai pas le choix, Anny. Je ne peux pas retourner là-bas. Je suis en fuite pour sauver ma vie, Anny, ma vie ! »

L'emphase qu'il fit porter sur ce mot sembla ranimer sa vigueur coutumière. Il la regarda et elle retira la main de son épaule. Tout l'amour retrouvé qu'elle avait ressenti s'évapora.

« C'est la seule et unique fois que nous nous verrons, indiqua-t-elle d'une voix cassante. Que veux-tu ?

– De l'argent.

– Rends-toi, Cornell, je t'en supplie.

– Comment peux-tu dire ça ? Je ne vais pas aller moisir en prison pour le restant de mes jours, bordel ! Je préférerais encore me tuer.

– Peut-être que tu devrais, oui. Si la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, alors c'est la seule option sensée, de se tuer, affirma-t-elle sur un ton dur qu'elle regretta aussitôt. Rends-toi. C'est peut-être le mieux, à long terme.

– Ma vie vaudra la peine d'être vécue. Dès que j'arriverai en Afrique. Au Mozambique.

– Au Mozambique ? Il n'y a pas une guerre là-bas ? Une insurrection ?

– Exactement. Une puissance coloniale face à une armée rebelle qui

se bat pour libérer son pays. C'est pour ça que je serai en sécurité. J'ai des contacts au Frelimo.

– Oh, nom de Dieu ! soupira Anny en voyant la lueur du zélote brûler de nouveau dans ses yeux. Pourquoi as-tu posé ces bombes ?

– Ça s'appelle de la lutte armée. Je suis un combattant pour la liberté en guerre contre un État oppresseur.

– Comme le Frelimo. Tu ne seras pas dépaysé.

– Ce n'est pas une blague, Anny.

– Je sais. Dis-le donc au soldat que ta bombe a rendu cul-de-jatte.

– Je sais, je me sens mal pour lui, reconnut-il avant de se raidir. Mais bon, c'est un soldat de métier, putain ! Il y a des risques, dans cette profession. On peut être blessé, on peut se faire tuer. Il était au combat. Dans une zone de combat.

– Non mais Cornell, on rêve ! Il était dans le Nevada.

– La guerre est partout. Le pays est en guerre.

– Sauf que lui, il n'était pas au courant, c'est ça ?

– Mais si. C'est une guerre non déclarée qui se déroule. »

Anny sentit une certaine lassitude se poser sur elle comme un châle sur ses épaules. On ne pouvait pas discuter, avec Cornell.

« Pourquoi devrais-je t'aider ? Tu te rends compte des problèmes que ça pourrait m'attirer ?

– On a été mari et femme, dit-il avant de se corriger : Mari et épouse. Ça doit compter, non ? On a partagé notre vie. On a passé de bons moments ensemble, Anny, tu le sais bien. On a prononcé un vœu.

– Qui a été déclaré nul et non avenu au bout de quelques mois.

– Quelques mois formidables, reconnais-le, Anny. C'était… spécial. Différent. Je t'ai changée. Tu m'es redevable. »

Que pouvait-elle dire ? Elle n'avait pas de réponse. Elle se sentait étourdie à présent, l'effet habituel que produisait Cornell sur elle. C'était une force, une force de la nature, à la fois douce et concentrée, comme un petit virus ou une journée de pluie sans fin. Il brûlait de la flamme éternelle de l'injustice ressentie partout, tout le temps. Un parcmètre, pour lui, c'était une injustice ; sortir les poubelles, une atteinte à sa liberté ; devoir s'arrêter au feu rouge, une offense à ses droits individuels. Son implacable anti-logique triomphait de tout élément rationnel qui aurait pu être une explication alternative, un frein, une contradiction. Le souvenir qu'elle gardait de leur vie commune, c'était un sentiment presque constant de fatigue intellectuelle.

Symptôme qu'elle ressentait de nouveau, remarqua-t-elle en le regardant parler sans l'écouter, assis là, sur la chaise, près du chariot du service en chambre. Elle détailla sa nouvelle barbe, son costume mal coupé, ses chaussures non cirées, ses chaussettes dépareillées, une marron l'autre bleue. Comment en était-elle venue à épouser cet homme, ce semi-psychopathe à la noix ? se demanda-t-elle pour la millième fois. Pas de réponse. Peut-être fut-ce cette fatigue intellectuelle qui la poussa à l'aider. Un dernier geste. Tout pour qu'il s'en aille, pour ramener le calme et la tranquillité dans sa vie, pour faire cesser l'éternelle fébrilité que provoquait en elle la présence de Cornell Weekes.

« Tu as besoin de combien ?

– Cinq mille dollars.

– Oh putain, Cornell…

– OK, deux mille, alors. Il faut que je retourne à Lisbonne et que je prenne un avion pour Lourenço Marques. Après, tu n'entendras plus jamais parler de moi. Tu ne me reverras plus jamais. Ça vaut bien deux mille dollars, ça, non ? »

Il n'avait pas tort. Les deux mille dollars les mieux dépensés de sa vie. Elle se décida.

« Je n'ai pas ce genre de somme sur moi.

– Mais tu peux l'obtenir, non ? Ils doivent te payer une fortune, pour ce film.

– Je vais essayer, dit-elle, le cerveau en ébullition quoique amorti par l'Obetral. Je vais demander à la production. Au producteur.

– Comment tu comptes me les donner ? »

Elle y réfléchit un instant.

« Viens à l'entrée de l'hôtel chaque jour avec les chasseurs d'autographes. Quand j'aurai l'argent, je te le glisserai discrètement.

– OK, mais ne traîne pas, hein ? »

Il se leva et arpenta la suite d'un pas agressif. L'ancien Cornell Weekes était de retour. Il effleura les épais rideaux, soupesa la lourde tige en cuivre qui permettait de les ouvrir et de les fermer.

« On vit la belle vie, hein, Anny ? dit-il sur un ton accusateur, mordant. Ça doit être agréable.

– C'est un métier. C'est ce que je fais dans la vie. Ils fournissent le logement.

– Tu devrais avoir honte. C'est répugnant.

– Je n’ai pas honte de ce que je fais, pas un seul instant. Et je t’emmerde, Cornell ! Tu es bien content de profiter de mon boulot “répugnant” pour pouvoir aller porter ton juste combat dans les jungles du Mozambique. Tu ne vois donc pas l’ironie de la chose ? Un sacrifice de tes nobles principes ? Ça te plaît, de prendre mon argent pourri ? Pourquoi tu n’irais pas dévaliser une banque, monsieur le combattant de la liberté ?

– Moi je n’ai pas le choix. Toi, si.

– C’est rigolo, hein, c’est toujours pareil. Tu as raison et j’ai tort. »

Elle ressentit de nouveau la lassitude de leurs disputes, qui lui rappelait leur bref mariage et ses tensions incessantes. Soudain, elle éprouva l’envie de voir Troy, un homme si simple, si franc.

« Tu sais quoi ? Tu ferais mieux de partir, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Je te trouverai ton fric demain ou après-demain. »

Elle lui ouvrit la porte. Lui restait là, les mains sur les hanches, comme s’il hésitait.

« J’imagine que je dois te remercier, lâcha-t-il. Merci, Anny. Je sais que ce n’est pas facile pour toi. Mais j’ai toujours senti que toi et moi nous avions quelque chose qui…

– Je n’en veux pas, de tes remerciements, Cornell, dit-elle avec lassitude. Je ne veux plus rien de toi, jamais. C’est la dernière chose que je fais pour toi. La dernière. »

En passant devant elle, il se pencha pour essayer de l’embrasser et elle lui donna un grand coup dans la poitrine.

« Aïe ! Tu m’as fait mal, merde !

– Ne t’avise plus jamais d’essayer de me toucher.

– OK, c’est bon, lâche-moi. »

Quand il fut parti, elle refusa de céder aux larmes, se rappelant le principe de Cornell : pleurer était une sorte de défaite, le signe qu’on avait perdu. Or elle avait perdu, elle le savait bien, ou du moins avait-elle capitulé. Qu’avait-elle donc fait là ? La voix de la sagesse lui disait qu’elle était en train de commettre une terrible erreur, mais la voix du cœur lui soufflait qu’elle n’avait pas d’autre choix. Elle prit une fourchette sur le plateau du service en chambre et piqua le muscle de son avant-bras. La vive sensation de douleur détourna ses pensées de Cornell Weekes. Elle appuya plus fort, encore plus fort. Puis elle retira la fourchette et découvrit une ligne bien nette de quatre points de suspension rouges sur sa peau. Rouge sang. Elle vit son épiderme se

fendre et les gouttes écarlates perler en quatre petites sphères. Elle y appliqua de la salive du bout du doigt, puis inspira, expira, inspira, expira.

L'espace d'un instant, elle songea à appeler l'inspecteur anglais qui lui avait donné sa carte, tout en sachant bien qu'elle ne pouvait pas livrer Cornell à la police. Ce pauvre Cornell, si triste, si paumé. Qu'il se réfugie en Afrique, songea-t-elle, qu'il assouvisse son nouveau fantasme de libérer le Mozambique du joug de la dictature portugaise, qu'il parte une nouvelle fois réaliser un rêve impossible, redresser les torts géopolitiques ! D'une certaine façon, les gens comme lui forçaient l'admiration, ils brillaient plus fort que les mortels ordinaires. Bon, ce serait de l'argent bien dépensé. Elle commença à se sentir plus calme. Le faire sortir de sa vie le plus vite possible était la meilleure option.

Puis il lui vint une autre idée. Elle appela le standard de l'hôtel et demanda à l'opératrice de lui passer un numéro à Paris.

« *Allô, oui* ? »

C'était Jacques. Il était de retour de Guinée. Tout soudain d'obscurs pays d'Afrique faisaient partie intégrante de la vie d'Anny. Elle sentit sa poitrine se gonfler de joie.

« C'est moi. Tu es bien rentré, alors ? C'est chouette.

– Je viens d'arriver. »

Elle l'écouta lui raconter de sa voix de basse qu'il avait rencontré Nkrumah et que ce dernier l'avait décoré de l'ordre de l'Étoile du Ghana.

« Je croyais qu'il avait été renversé et qu'il était en exil.

– Oui, en effet, mais il m'a quand même donné cette médaille.

– Félicitations, dit-elle avant de marquer une pause. Cornell sort d'ici.

– *Putain* !

– Comme tu dis, oui, *putain*. Il veut de l'argent. »

Silence sur la ligne.

« Il te laissera tranquille, après ?

– Je crois.

– Alors donne-lui son fric. Écoute, je vais venir te voir. Ma jolie jeune fille me manque.

– Toi aussi, tu me manques. Tu viens quand ? J'ai encore un mois de tournage.

– D'ici quelques jours. Je te préviendrai par téléphone. J'ai quelques trucs à faire ici à Paris.

– D’accord. J’ai hâte.

– *Je t’embrasse, chérie**.

– *Bisous**. »

Elle raccrocha et resta un moment assise à réfléchir, à se demander si c’était Cornell qui l’avait poussée à se tourner vers Jacques, à remplacer un homme si instable, lunatique et pénible par un autre si sûr de lui et de son système de valeurs qu’il en semblait presque serein. Pourquoi faisait-elle ce genre de choses ? Qu’est-ce que cela disait d’elle en tant que personne ? Quels besoins satisfaisait-elle ainsi ? Arrête, arrête, arrête, se dit-elle. Elle sentit un petit frisson de panique la parcourir, comme si son corps vibrait sous l’action d’un puissant moteur activé dans la chambre en dessous. C’était là un signe que sa vie se compliquait à l’excès, et elle savait que ce n’était pas bon pour elle. D’abord les exigences du tournage, ensuite Cornell qui débarquait, maintenant Jacques qui lui annonçait une prochaine visite. Et Troy. Pourquoi sa vie semblait-elle toujours se combiner ainsi, une difficulté qui s’ajoutait à une autre ? Peut-être cela faisait-il trop. Peut-être que Jacques ne devrait pas venir… Mais du coup, il aurait des soupçons si elle essayait de l’en dissuader.

Elle prit un autre Equanil et appela la chambre de Troy, qui lui dit qu’il serait là dans deux minutes.

19

« Ah oui, encore une chose, annonça Joe pendant le petit déjeuner. Mlle Viklund voudrait vous voir en privé.

– Tiens, curieux, répondit Talbot. Vous savez de quoi il s'agit ?

– Pas du tout. Elle a dit qu'elle passerait au bureau. Elle a sa matinée de libre. Cet après-midi, c'est sa grande scène avec Sylvia et Ferdie.

– D'accord. »

Talbot repoussa son assiette de hareng sans la terminer. Il avait encore des remontées acides, alors mieux valait ne pas trop exiger de son duodénum. Il fut pris d'un mauvais pressentiment sur la journée à venir malgré le beau soleil qui brillait derrière les hautes fenêtres de la salle à manger.

Anny Viklund arriva à Napier Street peu avant dix heures. Elle portait des lunettes de soleil qu'elle ne retira pas quand elle s'assit face à Talbot dans son bureau. Il s'assura que la porte était bien fermée, lui proposa quelque chose à boire, qu'elle refusa, lui demanda s'il pouvait fumer et alluma une cigarette quand elle l'y eut autorisé.

« Vous vouliez me voir. J'espère que tout va bien.

– J'ai besoin de deux mille dollars en liquide. »

Quelle beauté ! songea Talbot en accusant le coup sans le laisser paraître : une peau blanche et lisse, un menton bien découpé avec une minuscule fossette, un tout petit nez parfaitement retroussé dont elle avait ouvert grand les narines comme si elle cherchait à inspirer profondément. L'austère frange courte et noire avait pour effet de concentrer l'attention de l'observateur sur la quasi-perfection de sa physionomie. Effet encore plus confondant lorsqu'elle ôta soudain ses lunettes de soleil pour le dévisager. Elle avait les yeux d'un bleu-gris très pâle et un regard si intense qu'il en était déroutant.

« Je peux vous demander à quelle fin ?

– C’est personnel. »

La drogue, en conclut Talbot avec lassitude. Elle doit payer son dealer.

« Ce n’est pas pour de la drogue, précisa-t-elle comme si elle avait lu dans ses pensées. J’ai tout ce qu’il me faut, de ce côté-là. J’ai juste besoin de payer quelque chose en liquide. Et comme vous pouvez l’imaginer, il n’est pas facile pour moi d’accéder à une telle somme, ici à Brighton.

– Laissez-moi effectuer l’achat pour vous. Je peux faire un chèque à votre place, ce sera beaucoup plus facile.

– Vous pouvez acheter ma tranquillité d’esprit avec un chèque ? Ça m’étonnerait.

– Ah, je vois, dit Talbot en tirant sur sa cigarette, décidant diplomatiquement de ne pas insister. Les dollars, ce sera un problème. Il faudra que j’aille à la banque.

– Des livres feront l’affaire. J’ai juste besoin de liquide.

– Deux mille dollars, cela fait environ huit cents livres. Nous avons peut-être cette somme dans le coffre. Excusez-moi un moment. »

Il monta à la comptabilité et fit ouvrir le coffre. Il y avait près de mille cinq cents livres en liquide. Geoff Braintree, le comptable, sortit les billets de mauvaise grâce.

« Et je vais mettre ça sur quelle ligne, moi ? ronchonna-t-il. C’est compliqué, Talbot. Il faut que les registres soient en ordre.

– Prêt personnel au producteur. Ou autre chose, vous trouverez. Je vous les rapporte d’ici deux jours. Après le week-end. »

Il signa le formulaire et retourna à son bureau donner les quatre liasses de billets de dix livres à Anny, qui les rangea dans son sac à main et remit ses lunettes de soleil.

« Merci, Talbot. Je vous suis très reconnaissante. Plus que vous ne pouvez l’imaginer. »

Elle sourit, révélant ses petites dents parfaitement refaites, d’une blancheur surnaturelle. Talbot écrasa sa cigarette et la raccompagna à la porte d’entrée. Elle était étonnamment petite, remarqua-t-il de toute sa hauteur, comme un prototype ou un modèle réduit de jeune femme, presque une espèce différente, comme si les constructeurs avaient opté pour une plus grande échelle avant de lancer la fabrication des autres *Homo sapiens*.

« Qu’est-ce qui est prévu, aujourd’hui ? demanda-t-il, histoire de

changer de sujet. Une scène intéressante ?

– Cet après-midi, je rencontre mes “parents”.

– Ah oui. Vous allez les adorer ! assura-t-il avec un enthousiasme forcé. Sylvia Slaye et Ferdie Meares. Des acteurs anglais de la vieille école. Ils sont fabuleux.

– Ils ont tourné dans beaucoup de films ?

– Plein. Et pour la télé, aussi. Ce sont des légendes, des trésors nationaux, vous savez. »

Il s’inquiéta d’en avoir fait un peu trop, mais tant pis, trop tard. Il posa une main paternelle sur la frêle épaule d’Anny.

« Promettez-moi de me prévenir à la seconde où quelque chose vous inquiète ou vous cause le moindre problème. Nous sommes là pour répondre à toutes vos demandes.

– Ça va aller, maintenant que j’ai l’argent. Tout va pour le mieux. »

Elle lui dit au revoir et monta à l’arrière de la voiture qui l’attendait. C’était quoi, cette histoire ? se demanda Talbot en regardant le véhicule tourner au coin de la rue. Tranquillité d’esprit, avait-elle dit. Chantage ? Pot-de-vin ? Jeu ? Dette ? Il s’interdit d’aller plus loin. Ce ne sont pas mes affaires, j’ai déjà bien assez de pain sur la planche.

Sa planche se retrouva un peu plus encombrée après le déjeuner lorsque Geoff Braintree descendit avec une liasse de factures qu’il étala sur son bureau.

« C’est quoi ? demanda Talbot.

– Encore de la pellicule.

– On tourne un film, Geoff. On a besoin de pellicule.

– Au rythme où on la consomme, on aurait déjà pu en tourner trois, des films. On est carrément hors budget, là.

– C’est à cause de Reggie ? Enfin, de Rodrigo ? Il fait trop de prises ?

– Il vaudrait mieux demander à Spencer. Moi, je n’y comprends rien, au cinéma.

– C’est bien pour ça que vous faites un excellent comptable de cinéma, Geoffrey. »

Une fois seul, Talbot passa un coup de fil à Spencer Osmond, leur monteur, qui se trouvait à Londres, dans une salle de montage du quartier de Soho, à essayer de construire un bout à bout de tout ce qui avait été tourné jusqu’ici.

« Est-ce que Reggie utilise des kilomètres de pellicule ? lui demanda-t-il. Vous voyez, trop de prises les unes après les autres ?

– En fait, non. Trois ou quatre en moyenne, et il ne les fait pas toutes développer. Il peut arriver qu'un jour en particulier il se prenne un peu pour un réalisateur de film d'auteur, mais dans l'ensemble il file droit. »

Talbot raccrocha. Quelqu'un leur volait de la pellicule. En toute probabilité, un technicien de l'équipe caméra. Il sentit la flèche acide dans ses entrailles. Il lui fallait du repos – heureusement, le week-end approchait. Il mènerait une discrète enquête la semaine suivante. Il fallait qu'il mûrisse un plan d'action.

Une heure après, Reggie téléphona.

« On a un gros problème, Talbot.

– Allez-y, je vous écoute.

– Anny refuse de travailler avec Sylvia et Ferdie.

– Pourquoi ça ?

– Elle m'a dit : "Jamais de la vie ces gens ne pourraient être mes parents." Elle n'en démord pas.

– Ça s'appelle "jouer la comédie", enfin, merde !

– Elle refuse de faire la scène avec eux. Point final.

– Et Sylvia et Ferdie, ils en disent quoi ?

– Je les ai baratinés. Je leur ai raconté qu'il y avait un problème technique avec les objectifs. Ils ne savent pas ce qui se passe réellement.

– Parfait. Bien joué. J'arrive. »

Talbot se fit conduire à la villa en lisière de Shoreham-by-Sea qui servait de cadre à la maison familiale des Bracegirdle. Comme il n'avait aucune envie de croiser Ferdie ou Sylvia, il dit au chauffeur de se garer derrière le bus à impériale qui abritait la cantine mobile. Il trouva Reggie et l'emmena avec lui à la caravane d'Anny.

« Elle est hystérique ? s'inquiéta-t-il.

– Pas du tout. Étonnamment calme et rationnelle. »

Reggie frappa à la porte, les annonça et, quelques secondes plus tard, Anny les fit entrer. Ils s'assirent sur les étroites banquettes. De fait, elle semblait très calme. Presque sereine, même. Et Talbot se demanda de façon déloyale si elle avait pris un adjuvant médicamenteux pour atteindre une telle tranquillité.

« Anny, qu'est-ce qui ne va pas avec Sylvia et Ferdie ? demanda-t-il tout à trac.

– Ces deux personnes ne sont pas des parents crédibles pour moi, enfin, pour Emily, expliqua-t-elle sur un ton posé. Emily Bracegirdle n'aurait pas des parents comme ça. Il m'est impossible de jouer cette

scène avec eux, parce que je n'arrive pas à établir un contact. Je n'arrive pas à leur parler.

– On ne choisit pas ses parents, vous savez.

– Mais on me demande de jouer leur fille, de faire comme s'ils étaient mes parents qui m'ont mise au monde, comme si cette femme était ma mère qui m'a donné la vie. Je dois les aimer. C'est totalement impossible. »

Curieusement, Talbot comprenait ce qu'elle voulait dire. Il y avait en effet quelque chose de grotesque, quelque chose de grand-guignolesque, dans le mauvais sens du terme, à imaginer Sylvia Slaye et Ferdie Meares en tant que couple, en tant que père et mère putatifs. Mais il devait faire valoir l'argument inverse.

« Je suis sûr que si vous…

– C'est comme si vous m'aviez présenté un chien et un rat, ou une araignée et une puce en me disant voilà, ce sont vos parents.

– Tu exagères un peu, Anny, osa Reggie.

– J'essaie juste de vous faire comprendre ce que je ressens. J'en suis incapable. Je ne suis pas capable de jouer ça. Ça me rend malade. Je suis désolée. »

Talbot essaya de la raisonner, mais il savait reconnaître un mur de briques quand il en avait un face à lui.

« Bon, on va tous réfléchir à ce qu'on peut faire, et peut-être qu'on trouvera une solution, conclut-il de façon assez pitoyable avec un sourire avant de se lever pour prendre congé.

– Je ne fais pas ça pour être méchante ou parce que je suis une actrice névrosée. Je le fais pour sauver notre film. Pour…, commença-t-elle en cherchant le mot juste. Pour sa crédibilité. »

Talbot et Reggie sortirent en silence et regardèrent tous les deux par terre comme si la solution à leur problème pouvait se trouver parmi les empreintes de pas dans la boue et les brins d'herbe écrasés.

« Je t'en foutrai, moi, de la crédibilité ! explosa Talbot.

– C'est un vrai désastre. On peut prendre d'autres acteurs ?

– Non. Ça ferait un scandale, il y aurait une action en justice, du fric, du fric, du fric. Vous les connaissez, les deux.

– C'est un vrai désastre, répéta Reggie. Et je ne l'ai pas senti venir, mais alors, pas du tout.

– Il y a un pub, dans le coin ?

– Oui. »

Ils parcoururent quelques centaines de mètres dans Shoreham-by-Sea jusqu'à un pub qui s'appelait le Captain Bligh. Ha, comme dans *Le Bounty*, songea Talbot. C'est approprié, vu la mutinerie en cours. Qu'aurait fait le capitaine Bligh si cela s'était produit sur son navire ? Cinquante coups de fouet pour tout le monde !

Le pub, sombre et désert, venait d'ouvrir pour la soirée. Les motifs de la moquette étaient à peine visibles, piétinés par les semelles de milliers de buveurs jusqu'à former une masse grise uniforme et sale. Les cendriers n'avaient pas été vidés depuis le déjeuner, et l'odeur de tabac froid et de bière rance flottait dans l'air comme une fine brume. Une fille rondouillarde et bougonne à la permanente mousseuse leur versa à chacun un grand whisky, qu'ils emportèrent à une table près d'une fenêtre où une jardinière de géraniums agonisants leur masquait en partie la vue sur le port de Shoreham et ses péniches.

« Il y a forcément moyen d'arranger ça, déclara Reggie.

– Est-ce qu'on peut couper la scène ?

– Non, elle est cruciale. C'est là que les parents Bracegirdle découvrent qu'Emily a une liaison avec son chauffeur, Troy. Il y a une énorme dispute, des cris, des hurlements, des assiettes qui volent. Sylvia et Ferdie vont s'en donner à cœur joie. Et toute la suite découle de cette scène.

– Et si on la récrivait ? On peut partir sur une autre idée ? »

Talbot avait fait cette suggestion sans y croire, mais il vit l'expression de Reggie changer, s'illuminer.

« En fait, elle est peut-être là, la solution, dit celui-ci, l'air soudain gêné. Je voulais vous l'annoncer, Talbot, mais euh… Janet est là, en fait. Depuis une semaine.

– Ici, à Brighton ? Janet Headstone ?

– C'était son idée. Elle loge chez une amie à Kemp Town.

– Et elle fait quoi ?

– Elle travaille sur une nouvelle fin. Sur des idées pour une nouvelle fin. D'autres versions, des possibilités, improvisa-t-il rapidement. Peut-être qu'elle trouvera une solution. Elle est super futée pour ce genre de truc. Elle pourrait nous sortir de ce pétrin.

– Oh, je ne dirais pas qu'on est dans le "pétrin", Reggie. Mais bon, comme on la paie mille livres la semaine, autant qu'elle le gagne, cet argent.

– Je vais lui passer un coup de fil », proposa Reggie avant de se

mettre en quête d'une cabine téléphonique.

Talbot se leva et traversa l'étendue de moquette spongieuse jusqu'au bar, où il commanda un autre whisky. Paradoxalement, la chaleur de l'alcool semblait apaiser son estomac. Un anesthésique local. Il savait qu'il le paierait plus tard.

Ils retournèrent sur le plateau, où ils trouvèrent tout le monde en train de fermer boutique. Le refus d'Anny de jouer avec Sylvia et Ferdie avait mis un terme prématuré à la journée de tournage. Et qui c'est qui paie ? enragea Talbot à bord de la voiture qui les emmenait à Kemp Town. Ils se dirigèrent vers l'East Cliff, quittèrent Marine Parade juste avant d'atteindre la splendeur inattendue de Lewes Crescent et roulèrent sur Chesham Road, Reggie donnant des indications au chauffeur avec une certaine assurance. Talbot en conclut qu'il était déjà venu.

La maison à deux étages de l'amie de Janet Headstone se trouvait au milieu d'une avenue bordée d'arbres et se distinguait par des murs peints en mauve et des cadres de fenêtre rehaussés d'écarlate. Dans le petit jardin de devant, un grand yucca aux feuilles alanguies dépérissait près d'une pataugeoire vide en plastique vert. Janet Headstone leur ouvrit, Reggie lui posa un baiser sur la joue, et elle les précéda dans une cuisine moderne à l'américaine. Ils s'assirent autour d'une table en pin brut qu'éclairait une énorme suspension récupérée dans un club de billard. Murs peints en rouge boîte aux lettres, réfrigérateur chromé. D'étranges plantes épineuses se dressaient derrière l'évier dans des pots en céramique alignés sur le rebord de la fenêtre donnant sur le jardin de derrière, encombré de jouets et d'un équipement digne d'un parc d'attractions : un toboggan, une cage à poules, une balançoire, un tapecul et une cabane en bois.

Janet leur proposa une bière ou un gin-vermouth. Talbot choisit la deuxième option et Reggie la première.

« Je mets Janet au parfum ?

– Très bonne idée, acquiesça Talbot. Il y a des toilettes, quelque part ? »

Janet lui indiqua une salle de bains à l'étage. La baignoire était peinte en bleu et les murs s'ornaient de gravures gentiment pornographiques. Le temps d'uriner, il essaya en vain de se faire une idée mentale des amis de Janet qui habitaient cette maison.

Il redescendit lentement, à pas prudents, se demandant si le gin-vermouth était une bonne idée. Quand il arriva au rez-de-chaussée, un

grand miroir placé dans l'entrée en face de l'escalier lui donna une vue dégagée sur la cuisine par la porte ouverte. Il vit Reggie et Janet en train de s'embrasser passionnément. Reggie avait les deux mains serrées sur les fesses de Janet par-dessous sa robe. Elle lui tenait le visage entre ses deux mains, et les langues humides s'activaient.

Talbot recula d'un pas, toussota deux fois et attendit quelques secondes avant d'entrer dans la cuisine d'un pas nonchalant. Reggie et Janet avaient retrouvé leurs places respectives. Lui buvait sa bière à la bouteille et elle se tripotait les cheveux, serrés en une queue-de-cheval.

« Jan a eu une idée épatante, annonça Reggie en faisant signe à Janet d'expliquer.

– On fait tout par téléphone, dit-elle avec un très fort accent cockney.

– Et on fait ça comment ?

– Scène 1 : Emily appelle ses parents. On coupe sur Maman qui répond : "Bonjour, ma chérie !" On revient sur Emily, qui dit : "Je vais épouser…" – comment s'appelle le personnage de Troy, déjà ?

– Ben.

– "Je vais épouser Ben", qu'elle dit. Maman pète les plombs. "C'est hors de question !" Emily lui raccroche au nez. On revient sur Maman et Papa, qui sont fous de rage. Ils essaient de la rappeler. Elle ne répond pas. Papa jette le téléphone contre le mur. Maman fond en larmes, etc., etc.

– C'est génial ! intervint Reggie. Sylvia et Ferdie peuvent faire leur numéro, surjouer, fracasser des trucs par terre, pleurer, hurler, et pendant ce temps-là Emily reste seule à ruminer cette révélation fracassante qu'elle leur a faite.

– Ça devrait marcher, convint Talbot, bien obligé de reconnaître que c'était ingénieux. Même Anny Viklund ne pourra pas refuser de dire une réplique par téléphone.

– Exactement. Tout reste plus ou moins comme c'était écrit, sauf que ces trois-là n'ont pas à jouer ensemble.

– Est-ce qu'il y a d'autres scènes prévues avec les trois ? demanda Talbot après réflexion.

– Une autre, oui. La soirée de fiançailles au pub. Mais on peut faire la même chose : Emily ne vient pas, Sylvia et Ferdie expriment toute leur fureur. Ça pourrait être très drôle. Emily s'enfuit avec Ben. Et hop !

– Tu veux bien sonder Anny ?

– Demain à la première heure. Elle a simplement dit qu'elle ne voulait pas interagir avec les deux autres, mais cette configuration-là, ça va forcément lui convenir, comme solution.

– Au fait, ce n'est pas Ferdie Meares qui a été poursuivi pour exhibitionnisme ? demanda Janet.

– Acquitté faute de preuves suffisantes », répondit Talbot.

Il but une gorgée de son gin-vermouth, à présent tiède. Il demanda s'il y avait des glaçons, mais Janet lui répondit que le freezer du réfrigérateur chromé était cassé.

Ce fut au tour de Reggie d'aller aux toilettes, laissant Talbot et Janet seuls. Elle se leva pour aller chercher une autre bière. Elle portait une robe courte à rayures noires et blanches un peu trop serrée et des galoches en PVC blanc. Une jolie jeune femme qui ne s'entretenait pas, songea-t-il : on brûle la chandelle par les deux bouts et le milieu. Il prit conscience du silence qui régnait entre eux.

« Elle est étonnante, cette maison, remarqua-t-il. Ils font quoi, vos amis ?

– Lui est batteur dans un groupe de rock qui s'appelle Higher Ground. Ils sont assez bons, d'ailleurs.

– Ah, c'est amusant, mon fils est percussionniste lui aussi. Il joue les timbales dans l'orchestre Hallé.

– Vous voyez ? On évolue dans des sphères différentes, Talbot, remarqua finement Janet.

– Oh, pas tant que ça. Nous travaillons tous les deux sur le même film, nous vivons tous les deux à Brighton temporairement…

– Eh bien, moi je rentre à Londres ce week-end. Ce quartier, c'est un cauchemar le vendredi et le samedi. Il y a un club au bout de la rue et plein de folles qui en sortent à quatre heures du matin en braillant. »

Talbot ne dit rien mais se permit un petit sourire avant de répondre.

« Je dirais qu'ils ont gagné le droit de s'amuser un peu, non ?

– Ce n'est pas parce que c'est devenu légal qu'ils peuvent me priver de mon sommeil réparateur, rétorqua-t-elle en s'esclaffant.

– Comment s'appelle ce club ?

– Euh… Ice quelque chose. L'Ice Show. Non, l'Icebox.

– Vous devriez peut-être lancer une pétition auprès des voisins.

– Ce n'est pas le genre de la maison, mon vieux Talbot », fit-elle avec un large sourire.

Il n'était pas trop sûr de beaucoup l'aimer, cette Janet Headstone.

« Je sais que vous n'étiez pas ravi que je sois de l'aventure, dit-elle comme si elle percevait son animosité.

– Oh si, j'en suis ravi. J'aurais juste voulu qu'on m'en parle avant. J'ai été laissé dans le noir, c'est ça qui m'a agacé. Cela n'a rien à voir avec vous.

– Tout juste, rien à voir avec moi. Reggie m'a dit que Yorgos avait donné son feu vert.

– Bref, c'est de l'histoire ancienne, conclut-il en se levant. En tout cas, Janet, je vous suis très reconnaissant. Vous nous avez peut-être sauvé la mise.

– Elle vaut son pesant d'or », commenta Reggie en revenant.

Sans y penser, il posa la main sur l'épaule de Janet pour la retirer aussitôt, comme si sa peau était brûlante.

« Je ferais mieux d'y retourner, dit Talbot. Encore merci, Janet.

– À bientôt, Talbot. Attendez de voir la fin que je vous mijote. »

Reggie le raccompagna à la porte.

« Je vais rester encore un peu pour finaliser les nouvelles pages avec elle, l'informa-t-il. On se revoit demain. Haut les cœurs ! »

Talbot résista à l'envie d'utiliser des sous-entendus. Si Reggie Tipton voulait se taper Janet Headstone, c'était son affaire. Il se demanda néanmoins si Elfrida se doutait de quelque chose.

« Fin de la crise, conclut Reggie.

– Fin de cette crise, plutôt. Il y en aura sûrement une autre demain.

– Toujours plus haut, toujours plus fort ! » plaisanta Reggie en ouvrant la porte.

Talbot fut reconduit aux bureaux de la production, où Joe travaillait encore. Tous les autres étaient partis, puisque la fin prématurée du tournage du jour leur avait laissé quartier libre.

« Ah, patron, vous voilà ! s'exclama Joe à son arrivée. Je suis bien content de vous voir. Sir Dorian Villiers a appelé. Il a dit que c'était urgent.

– Les dieux descendent du mont Olympe…

– J'étais dûment au garde-à-vous. Il veut que vous le rappeliez », indiqua Joe en lui tendant un bout de papier sur lequel était griffonné un numéro.

Talbot le prit en s'efforçant de cacher sa réticence. Que lui voulait Dorian Villiers ? Talbot regarda le papier : un numéro à Brighton. Il se rappela avoir lu quelque part que Dorian s'y était récemment installé

avec sa toute nouvelle (et troisième) épouse, l'actrice italienne Bruna Casanero.

Il connaissait Dorian Villiers pour avoir travaillé avec lui quelques années plus tôt sur un film désastreux produit par YSK, *L'Homme providentiel*, une saga historique sur le roi Alfred le Grand. Dorian Villiers était considéré comme l'un des tout meilleurs acteurs shakespeariens de sa génération avec Richard Burton, Lawrence Olivier et John Gielgud, mais les talents qui le servaient si bien sur scène ne se transposaient pas si heureusement à l'écran, où son jeu paraissait maniéré, déclamatoire, trop appuyé. *L'Homme providentiel* avait été un film cher à tourner et à promouvoir, mais un échec critique et un bide. Bizarrement, malgré ce navet patenté qu'ils avaient réussi à pondre, Dorian se pensait lié par cette expérience à Talbot avec force, à tout jamais, indissolublement. Il avait déclaré à maintes reprises que Talbot était l'un de ses meilleurs amis, un des « rares hommes bien » dans ce monde. Talbot et Naomi avaient passé deux Noëls chez les Villiers (quand Dorian était encore marié à Vanessa Halton) dans leur immense demeure près de Cambridge, et l'acteur l'invitait toujours à déjeuner ou à dîner à son club quand il séjournait à Londres. Malgré tous ses efforts pour l'éviter, Talbot n'arrivait pas à refroidir l'ardeur de Dorian. Et maintenant il était venu s'installer à Brighton… Talbot souleva le combiné et composa le numéro.

« Dorian ? C'est Talbot.

– Ah Talbot, *mon brave**, que nos retrouvailles me ravissent ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais en tournage ici à Brighton, sinistre pendard ?

– Je te croyais à Cambridge.

– Cette gueuse immonde de Vanessa m'a délesté de mon humble logis. »

Talbot l'entendit allumer une cigarette.

« Mais bref, me voici, mon cher Talbot, coincé dans cette bonne vieille ville de Brighton. La douce Bruna et moi-même organisons festive bombance, dit-il en surjouant ses accents médiévaux. Pour célébrer la première année de nos noces. Nous aimerions vous inviter, toi et tous les ménestrels que tu pourras réunir. »

Quand il lui eut fourni les détails, Talbot promit d'en parler à Reggie, Anny et Troy, qui seraient certainement enchantés de venir.

« Et Sylvia Slaye et Ferdie Meares ? suggéra Talbot. Je crois que tu

les connais.

– Que nenni ! Pas question que j'accueille chez moi cet ignoble exhibitionniste, mais cette brave Sylvia sera la bienvenue, palsambleu ! »

La conversation se poursuivit. La secrétaire de Dorian enverrait les invitations officielles précisant la date, le lieu, le code vestimentaire (tenue de soirée exigée), l'horaire de début et l'heure de départ des carrosses.

« Sûrement pas avant que le matin, vêtu de son manteau de pourpre, ne s'avance dans la rosée sur cette colline à l'orient. Ce sera la fiesta de l'année, Talbot. J'ai hâte de te revoir, mon cher ami. »

Talbot raccrocha, vaguement déprimé. Pas moyen de se défiler, cette fois. Dieu merci, demain était vendredi et le week-end approchait. Ce qui lui rappela… Il décrocha de nouveau le combiné et téléphona à Naomi.

« Je ne vais pas pouvoir rentrer à la maison ce week-end, chérie. Je suis vraiment désolé, mais on enchaîne les crises, ici. Alors, c'est tout le monde sur le pont. »

Naomi garda le silence un instant avant de lui répondre.

« Samedi, c'est le concert de Humphrey au Royal Festival Hall. »

Merde ! Il avait complètement oublié.

« J'y serai, promit-il. Sans faute. Je viendrai en voiture.

– Ne le déçois pas. Il t'attend. C'est important pour lui.

– Je sais. Ne t'inquiète pas. Je serai là. »

Ils se dirent bonsoir et raccrochèrent. Talbot baissa lentement la tête jusqu'à ce que son front touche son sous-main. Il restait seul au bureau, car Joe était parti avant le coup de fil à Dorian Villiers. Ensuite il cambra le dos et ouvrit grand les bras en une pose de crucifixion, les doigts écartés. Quel métier de merde !

Le téléphone sonna. Je ne réponds pas, se dit-il. Pas à cette heure de la soirée. Allez vous faire voir.

Il décrocha.

« Talbot Kydd.

– Ah, Talbot, content de te trouver là, dit John Saxonwood.

– Vu l'heure tardive, c'est forcément une mauvaise nouvelle.

– J'ai les contrats pour *L'Odeur des feuilles brûlées*.

– Alors ?

– Yorgos t'a bien entourloupé, mon vieux. Et de façon très maligne.

Ton nom figure partout en toutes lettres mais, si je ne me trompe pas, il semble bien que tu ne toucheras pas un kopeck. »

20

Il y avait deux grands types d'alcooliques, selon Elfrida, qui les avait baptisés les « siroteurs » et les « cuiteurs ». Les cuiteurs étaient incontrôlables. Totalement soumis à leurs envies, ils avaient une consommation rapide et destructrice dont le but était l'oubli de soi. Ils pouvaient se cuiter pendant des jours entiers, des jours comme hors du temps, qui se terminaient en général par un malaise, la catatonie ou la mort. À l'inverse, les siroteurs, plus discrets et plus malins, se servaient tout au long de la journée et sirotaient pour réussir à maintenir un niveau constant d'ébriété satisfaisante quoique, espéraient-ils, indétectable. Contrairement aux cuiteurs, ils restaient opérationnels même soûls, et capables de tenir une conversation, voire d'assurer leur travail.

Elfrida ajouta de la vodka à son jus d'orange matinal. Elle ne se faisait pas d'illusions, elle n'était pas dans le déni, elle n'ignorait pas qu'elle était alcoolique de type siroteuse, et elle savait aussi que le jour où elle commencerait un nouveau roman, elle redeviendrait sobre. Là résidait son problème : son impasse créative l'avait poussée à boire. Ce n'était pas sa faute, ni lié à une faille morale, non. De nombreux auteurs et artistes avaient vécu la même épreuve : Ernest Hemingway, Scott Fitzgerald, la pauvre Edith Everly, William Faulkner, Elizabeth Bishop, Dylan Thomas, Morris Hughes, Brendan Behan, Henry Green, le pathétique Malcolm Lowry, Celia Tanson, Evelyn Waugh, Ian Fleming, George Vanderpoel et bien d'autres dont le nom lui échappait. Un petit club privé. Pas si petit que ça d'ailleurs, quand on y pensait. Et en passant sa liste en revue, elle se rendit compte que la plupart étaient des cuiteurs. Tiens, tiens…

Oui, songea-t-elle avec satisfaction, les choses se remettaient en place, des mesures étaient en train d'être prises, la lumière se distinguait

au bout du tunnel, etc. Elle ajouta encore un soupçon de vodka à sa mixture et alla chercher le numéro de téléphone du Book Nook.

« Bonjour, je voudrais parler à Huckleberry, je vous prie.

– C'est moi-même.

– Ah, bonjour, Huckleberry. Jennifer Tipton à l'appareil.

– Pardon, qui ça ?

– Vous avez commandé *Le Journal d'un écrivain* de Virginia Woolf pour moi.

– J'ai fait ça, moi ? Bonjour.

– Et vous m'avez vendu un exemplaire du livre de Maitland Bole. Enfin, de son opuscule.

– Ah oui, ça me revient, mademoiselle Tipton.

– Madame.

– Madame Tipton. Que puis-je pour vous ? »

Elle lui expliqua qu'elle souhaitait obtenir le numéro de téléphone ou l'adresse de Maitland Bole, si possible. Elle voulait le féliciter pour son travail, qui lui avait été fort utile pour ses recherches sur Virginia Woolf.

« Je ne crois pas pouvoir satisfaire votre demande, répondit Huckleberry.

– Pourquoi cela ? Vous m'avez dit qu'il habitait à Eastbourne.

– C'est un homme très réservé, vous comprenez. Je ne peux pas donner son numéro comme ça. Il serait furieux.

– Eh bien, pourriez-vous l'informer du fait que je souhaiterais acheter cinquante exemplaires de son opuscule ? embraya Elfrida, prise d'une inspiration subite. Et donnez-lui mon numéro de téléphone. Moi, je ne serai pas furieuse.

– Ah, euh, d'accord. Je vais voir si je peux le contacter. »

Maitland Bole en personne appela Elfrida dix minutes plus tard. Il avait une voix rauque et s'interrompait souvent pour se racler la gorge ou à cause d'une quinte de toux sèche. Il s'avéra qu'il n'habitait plus à Eastbourne mais à Londres, dans le quartier de Fitzrovia, lui dit-il sans plus de détails.

« Pourrions-nous nous rencontrer ? demanda Elfrida. J'ai quelques questions à vous poser, étant donné votre expertise sur Virginia. Et par la même occasion, je pourrais vous remettre un chèque en règlement des opuscules. »

Bole lui proposa un rendez-vous à midi le lendemain, devant l'entrée

principale de la Tate Gallery, sur Millbank. Il avait une « affaire à régler » là-bas, lui confia-t-il.

« Parfait. Je vous invite à déjeuner ? proposa Elfrida. Le restaurant de la Tate est un de mes endroits préférés. »

Après une mitraille de toux, Bole accepta.

« Comment vous reconnaîtrai-je ? » demanda-t-il.

Elle réfléchit un instant. Comment se décrire ? Grande, avec d'épais cheveux bruns et une frange, du rouge à lèvres rouge ? Pas très distinctif, dans une foule.

« J'apporterai un exemplaire de *La Promenade au phare*. Qu'en pensez-vous ?

– À demain, madame Tipton. »

Elfrida raccrocha, le cœur battant comme après avoir monté trois étages au pas de course. Elle voulait croire que sa vie était sur le point de changer. Et la carte des vins du restaurant de la Tate comptait parmi les mieux fournies de Londres. Elle charmerait Maitland Bole avec leur meilleur bordeaux et lui arracherait les secrets de la dernière journée de Virginia Woolf.

Elle monta préparer un petit sac de voyage. Sans perdre une minute de plus, elle allait prendre le premier train pour Londres. Elle avait d'autres choses à faire en ville, le courrier du matin ayant apporté des lettres enthousiastes de son agent et de son éditeur, qui « mouraient d'envie » tous les deux d'en savoir plus sur *L'Homme en zigzag*. Elle sentait sa fortune tourner.

Elle laissa un mot à l'attention de Reggie. « Je suis à Londres pour affaires. Tu peux me joindre à la maison. Je reviens la semaine prochaine. E. », puis elle appela un taxi pour se faire déposer à la gare. Reggie serait content : tout un week-end pour baiser sa greluche du moment, et pas d'épouse en vue. Le bonheur.

21

Beaucoup de fans, ce soir, constata Anny. Près d'une quinzaine. La nouvelle avait dû se répandre. Elle signa les carnets d'autographes tout en cherchant Cornell des yeux. Elle sentait la panique renaître en elle. La police n'était pas revenue, mais ils la surveillaient peut-être. D'un autre côté, comment auraient-ils pu connaître ses horaires de fin de tournage chaque jour ? Et pourquoi supposer qu'elle s'arrêterait pour les chasseurs d'autographe au lieu d'entrer directement dans l'hôtel ? Elle n'était pas en danger, raisonna-t-elle, mais là, c'était terminé, point final.

Cornell arriva dûment une fois le dernier fan parti. Avec son imperméable marron, ses lunettes et une cravate, il avait presque l'air distingué.

« Salut, dit-il sans sourire. Tu as le fric ?

– Contente de te voir aussi, Cornell. Oui, je l'ai. »

Elle plongea la main dans son sac et en sortit l'argent, qu'elle avait enveloppé dans un sac en plastique bleu comme un vulgaire sandwich. Cornell le glissa prestement dans sa poche d'imperméable.

« Merci, Anny. Tu viens de me sauver la vie.

– Profites-en bien, de ta vie. Bon voyage. Au fait, c'est en livres, pas en dollars. Huit cents livres, ce qui fait deux mille dollars. Si tu veux des dollars, il faudra que tu fasses le change.

– Et merde. Je ne veux pas aller dans une banque.

– Fais-le à l'aéroport. Et au fait, c'est un cadeau. Pas besoin de me rembourser. Au revoir. »

Elle sentit la pression de sa main sur son bras pour l'empêcher de partir.

« Tu ne peux pas m'en avoir plus ? Ça m'aiderait, dit-il de sa voix soumise et cajolante, avec pour seul résultat de l'endurcir.

– Il n'y en a pas plus, Cornell. C'est terminé. Nous sommes quittes,

c'est fini. J'annule toutes les dettes que tu as envers moi.

– Pourquoi tant d'amertume, Anny ?

– Tu as le culot de me demander ça ? Putain…

– Je pourrai te revoir un jour ? Tu me manques.

– Non. Tu as choisi de divorcer, tu te rappelles ? »

Elle avança vers l'hôtel dans un état étrange. Elle se refusait à regarder en arrière, et en même temps elle savait qu'elle ne reverrait jamais Cornell, qu'un chapitre important de sa vie venait de se refermer. Elle fit volte-face pour le chercher des yeux, mais il avait disparu. Des touristes descendaient d'un car qui venait de s'arrêter. Où était Cornell ? Comment allait-il s'en sortir au Mozambique ? C'est de la folie, stop, reprends-toi ! se morigéna-t-elle. Cependant elle ressentait le poids d'une profonde tristesse, presque comme après un deuil. Tout en se le reprochant, elle voulait le revoir une toute dernière fois.

En proie à un mélange d'émotions déstabilisant, elle traversa le vestibule jusqu'à la réception. L'effet Cornell était unique, comprenait-elle. Si assurée qu'elle ait pu paraître à l'instant, leur conversation avait fait remonter tous les souvenirs, des souvenirs troublants, les hauts et les bas de leur relation, son alternance inépuisable et épuisante d'attraction et de répulsion, de tendresse et d'horripilation. D'un autre côté, elle avait conscience du risque énorme qu'elle avait pris pour lui. Pourquoi, se demanda-t-elle en récupérant sa clé, pourquoi avoir accepté de faire un tel geste pour un homme aussi invivable ? En souvenir des sentiments qu'elle avait jadis éprouvés pour lui ? Une forme de compassion face à son fanatisme mal placé, aux valeurs perverties au-delà du bon sens qui l'avaient mené à cette impasse désastreuse au terme de son périple inepte dans l'activisme politique ? Ou bien était-ce simplement sa nature à elle, sa réponse instinctive et niaise au plus dépendant des hommes ? Elle n'avait aucune réponse sensée à ces questions.

Plus tard, quand Troy la rejoignit dans sa chambre, elle vit d'emblée qu'il sentait que quelque chose n'allait pas.

« Qu'est-ce qui se passe, ma belle ? demanda-t-il avec douceur. Tu as l'air énervée, tendue ? »

Un instant portée à tout lui révéler de sa rencontre avec Cornell, elle se ravisa et préféra lui raconter dans le détail le fiasco Sylvia-Ferdie et son refus de tourner avec eux.

« Eh ben, c'est du lourd ! s'exclama-t-il. Quelle journée tu as eue, ma

chérie. Tu ne vas pas te rendre populaire.

– Toi non plus tu ne voudrais pas jouer avec moi si tu ne m'appréciais pas, si tu ne me respectais pas.

– Sans doute. Qu'est-ce qui va se passer ?

– Je n'en sais rien. J'ai exprimé clairement ma position à Rodrigo.

– Dans la vie, il faut faire ce qu'on doit faire », déclara-t-il avec un sourire en commençant à se dévêtir.

Anny se demanda par la suite pourquoi faire l'amour avec Troy était si simple, sans complication, agréable pour les deux. Réponse peut-être évidente : Troy bandait toujours. Toujours. Jamais le moindre problème d'érection, au contraire de ses amants précédents, Mavrocordato et Cornell en particulier. Même Jacques avait besoin de ses petits rituels. Il disparaissait dans la salle de bains pendant deux minutes avant qu'ils aillent au lit et il aimait boire beaucoup avant. Avec Jacques, c'était tout l'un ou tout l'autre : parfois bien, parfois maladroit, inabouti. Il y avait toujours cette légère inquiétude en filigrane, comme lorsque l'on entend un moustique dans sa chambre, qui d'une certaine manière gâchait tout. Trop de cerveau, trop de réflexion. Mais pas avec Troy. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était ôter ses vêtements, et lui était opérationnel.

« On est comme deux bêtes qui s'accouplent, lui dit-elle.

– Euh, ce n'est pas franchement flatteur.

– Non, ce que je veux dire, c'est qu'on en éprouve l'envie et qu'on le fait, tout simplement.

– Mais tu es si belle, Anny. C'est ça qui m'excite. Ton visage magnifique, ton corps incroyable… Je ne peux pas résister. Et puis, les animaux ne font ça que pour la reproduction.

– C'est vrai. Je retire ce que j'ai dit. »

Il sauta hors du lit pour aller se servir du vin, la queue en l'air et toujours tumescente, remarqua-t-elle.

« Tu en veux ? proposa-t-il en soulevant la bouteille qu'il avait apportée.

– Non, j'ai pris mes médocs.

– Pourquoi tu prends tous ces médocs ? demanda-t-il en revenant s'asseoir au bord du lit avec son verre. Tu n'es pas malade, pourtant.

– J'en ai besoin quand j'angoisse. Ou quand je ne peux pas dormir. Ou quand je ne peux pas me réveiller.

– Donc tu prends des cachets pour éliminer l'effet des cachets que tu as pris avant. Ce n'est pas malin. Moi, je ne consomme pas de drogues.

– L’alcool, c’est une drogue. Tu as de la drogue dans la main, là.

– Mais non. Boire, c’est un acte naturel. Inspirer de la fumée dans ses poumons, se faire un shoot, se remplir les narines de poudre ou avaler des produits chimiques puissants, ce n’est pas naturel. Ce n’est pas dans notre nature. Boire, si. Comme manger, respirer, pisser.

– Tu ne comprends pas. Je ne cherche pas à planer. C’est comme un filet de sécurité pour moi. Je suis une fildeféristе et j’ai besoin de mon filet.

– Je serai ton filet, moi. »

Anny allait l’embrasser pour le remercier, mais le téléphone sonna. C’était la réception.

« Bonsoir, madame Viklund. Nous avons un M. Jacques Soldat qui souhaiterait vous voir.

– Ah, d’accord. Vous pourriez le faire monter dans cinq minutes ? Je suis en rendez-vous. Merci. »

Elle crut qu’elle allait vomir.

« Faire monter qui ? demanda Troy.

– Mon petit ami de Paris. Il est là.

– Merde ! On fait quoi ? »

Quand elle ouvrit à Jacques cinq minutes plus tard, elle était habillée. Elle l’embrassa, l’enlaça et lui dit à l’oreille :

« On finit juste une lecture de scénario. Il sera parti dans une minute. »

Elle fit entrer Jacques dans le salon de la suite. Troy était assis, lui aussi tout habillé, un scénario ouvert devant lui. Face à lui, un autre scénario ouvert, celui d’Anny.

« Troy, je te présente Jacques. Jacques, voici Troy.

– J’ai beaucoup entendu parler de vous, dit Troy en lui serrant la main. Je suis ravi de vous rencontrer.

– *Enchanté**. »

Anny referma son scénario. Elle éprouvait des difficultés à respirer. Elle se retenait pour ne pas aspirer de grandes goulées d’air.

« On a une grosse scène prévue demain, donc on a décidé de faire un filage tous les deux, expliqua Troy.

– Je ne voudrais pas vous interrompre.

– Oh, on avait presque fini, de toute façon. À demain, Anny.

– Salut !

– Heureux de vous avoir rencontré, Jacques.

– Ce fut un plaisir. »

Quand Troy fut sorti, Jacques prit Anny dans ses bras et plongea ses yeux dans les siens en lui soulevant le menton du bout du doigt.

« Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu arrivais, enfin ? lança-t-elle d'un ton sévère pour esquiver la question délicate qu'il s'apprêtait à lui poser.

– Je voulais te faire la surprise.

– Eh bien, c'est réussi. »

Il s'éloigna d'elle pour aller se servir un verre du vin de Troy.

« Comment ça s'est passé avec Cornell ?

– Je lui ai donné de l'argent.

– Suffisamment ?

– Je lui ai donné ce qu'il m'avait demandé et je lui ai dit que c'était tout. Fini. »

Sa propre voix résonnait à ses oreilles comme si elle l'entendait à la radio. Pleine d'assurance et de conviction. Comment arrivait-elle à faire ça ? C'est ça, les actrices, se dit-elle. Tant que Jacques ne se rendait pas compte du fait qu'elle était en train de jouer la comédie…

« Bon, bref, en tout cas je suis là, maintenant, et tous tes ennuis sont terminés », affirma-t-il.

22

Il fallut moins d'une minute à Talbot pour savoir que la fille ne ferait pas l'affaire. Et même la désigner par le mot de « fille » était une vaste blague. Il avait mis son annonce habituelle dans le *Photographers' Journal* : « Recherche jeunes modèles masculins ou féminins pour manuel médical et magazines de beaux-arts. Excellente condition physique exigée. » Il avait reçu trois réponses par retour, deux hommes et une femme, et il l'avait choisie elle en raison de son adresse à Londres. Il aurait trouvé absurde de faire venir un gamin d'Écosse ou du Yorkshire pour deux heures dans le studio photo.

La jeune femme qui s'était présentée au portillon du jardin à l'heure indiquée lui sourit et lui dit : « Bonjour, je suis Lorraine. » Petite, d'une maigreur inquiétante, les cheveux teints en noir et coupés selon cette mode étrange du pétard, elle devait être plus proche de trente ans que de vingt et ne ressemblait aucunement à la photographie qu'elle lui avait envoyée pour preuve de sa conformité aux critères requis. Il exigeait toujours une photo, car il avait besoin d'un type bien particulier de fille, crucial à ses yeux : le genre gamine, limite enfant sauvage. En général, il les repérait sans difficulté grâce à la photo reçue, mais cette Lorraine n'avait rien à voir avec son portrait promotionnel et n'était pas non plus en excellente condition physique. Sa pâleur faisait ressortir les cicatrices d'acné qui constellaient sa mâchoire, triste ribambelle de marques roses et de points noirs, et la ceinture de son jean soulignait un petit bidon étonnamment rond pour une personne si maigre. Était-elle enceinte ? Il sentit soudain la lassitude d'une déception imprévue tomber sur lui, la réalisation un peu amère que le monde vous a fait faux bond.

Néanmoins, tout en se maudissant pour sa mauvaise fortune, il fit entrer Lorraine et la conduisit au salon déjà installé pour la séance :

toile de fond en lin, projecteur de 500 watts, lampe flood. Il devait se débrouiller pour que cette rencontre tourne court.

« Je suis vraiment confus, mais mon appareil a l'air cassé, prétexta-t-il en désignant son Rolleiflex monté sur son trépied. Je vais devoir aller le faire réparer. Désolé.

– Vous n'en avez pas un autre ?

– Si, plusieurs, mais ils ne conviennent pas pour cette séance, malheureusement. »

Il sortit son portefeuille et donna à Lorraine un billet de dix livres correspondant au cachet dont ils étaient convenus. Elle prit le billet, le retourna, l'examina, le plia et le fourra dans sa poche d'un geste provocateur, presque ironique, aux yeux de Talbot.

« Eh ben voilà, un samedi de foutu pour moi, dit-elle sur un ton agressif. J'ai fait tout le trajet depuis Dagenham. »

Talbot fouilla dans sa poche et en sortit un billet de cinq livres.

« Tenez, pour vos frais de transport. Désolé de la façon dont ça a tourné.

– Ouais, lâcha-t-elle avec un regard entendu. On peut toujours… enfin… même si votre appareil est cassé.

– Je ne vous suis pas.

– Je suis pas débile, monsieur Eastman. On sait très bien ce que ça veut dire, "jeune femme mannequin". Je l'ai déjà fait plein de fois. On pourrait s'amuser. Vous m'avez payée, moi j'ai fait tout ce trajet.

– Je crois que vous prenez des vessies pour des lanternes, déclara Talbot en fermant les yeux. Je suis photographe professionnel.

– En parlant de vessie, si tu me montrais la tienne ? Je peux te faire un tas de trucs à ce niveau-là.

– Vous feriez mieux de partir, je vous prie. »

Talbot la raccompagna en se drapant dans sa dignité, silencieux et sec. En voyant le fond de son jean qui bâillait (pas la moindre fesse là-dedans), il comprit soudain qu'elle devait être droguée. Tromperie sur la marchandise…

Arrivée au portillon du jardin, Lorraine lui agita un doigt menaçant sous le nez.

« Et rappelez-vous, je sais où vous habitez. Vous n'avez pas le droit de faire ce genre de truc.

– Et moi je sais qui vous êtes, répliqua posément Talbot d'un air détaché. Et mon avocat le saura aussi si vous me causez le moindre

problème. »

Il ne pouvait se défaire de cette conviction patricienne infondée que les petites gens se laissaient impressionner par toute menace de recours à la loi.

« Je t'emmerde, sale pervers ! Pauvre con ! » cria Lorraine en s'éloignant avec ses quinze livres.

Talbot referma le portillon à clé, soulagé et maintenant capable de se détendre. Ses modèles se montraient très rarement hostiles ou menaçants. Cela n'était arrivé que deux fois auparavant, avec des garçons, et il trouvait dérangeant de s'être fait insulter par une femme. Passer une annonce dans un magazine de photographie des plus respectables était la couverture idéale. Ces parutions consacraient leurs dernières pages à des dizaines d'annonces également codées sollicitant des modèles masculins et féminins, toutes rédigées en des termes parfaitement innocents et cachant sans nul doute les habituelles motivations charnelles.

Il fut soudain distrait par des chocs métalliques, des bruits secs de planches lâchées d'une certaine hauteur, puis des cris rauques dans la rue. Il leva les yeux pour découvrir l'arrière de la maison voisine tapissé d'échafaudages et en conclut qu'un autre devait être en construction sur la façade. La comparaison « bruyant comme des échafaudeurs » lui traversa l'esprit. Il rentra chez lui et se versa un bon scotch avec eau de Seltz, toujours agacé par sa prise de bec avec Lorraine. Au temps pour son programme du samedi en ce si précieux week-end. Il s'était réjoui à l'avance de cette séance photo. On ne savait jamais sur quoi de telles rencontres pouvaient déboucher, et c'est bien ce qui en faisait le piment. Là, il se retrouvait désœuvré jusqu'à l'heure du concert de Humphrey au Royal Festival Hall.

Parmi les quelques livres dont il disposait dans cet appartement, il dénicha un exemplaire de *Avec vue sur l'Arno*. Il fut soudain frappé au cœur par un souvenir de Zoë qui, alors qu'elle étudiait *Route des Indes* pour son baccalauréat, lui avait affirmé : « C'est de Em Forster. » La ravissante jeune fille de seize ans quittait alors lentement son moi d'enfant préadolescente, comme réticente à affronter l'âge adulte qui fondait sur elle sans pitié. À cette époque-là, elle appréciait encore la compagnie de son père, se rappela-t-il, ils se voyaient souvent. Et puis après, tout avait changé.

Il se resservit un scotch, prit ses cigarettes et sortit dans le jardin

pour s'installer sur le banc à l'ombre du pommier. Peut-être irait-il manger un plat de pâtes au nouveau restaurant italien d'Erskine Road.

Il alluma une cigarette et ouvrit son livre, mais les mots imprimés lui rappelèrent Yorgos et *Feuilles brûlées*, préoccupation qu'il avait délibérément occultée en se persuadant que John Saxonwood exagérait. D'après celui-ci (sous réserve qu'il ait bien compris le contrat, rédigé en français), YSK cédait les droits d'adaptation cinématographique sur la pièce à FUMODOR S.A., sise au Luxembourg. Talbot Kydd figurait parmi les dirigeants sans en être le propriétaire – et surtout sans être entré au capital de cinq cent mille francs requis pour la constitution d'une telle société au Luxembourg. Et c'était bien ce qui ennuyait John. Qui avait fourni cet argent ? Yorgos ? Yorgos et des associés ? Pourquoi Talbot n'avait-il pas été sollicité ? Il doit y avoir une explication toute bête, l'avait rassuré Talbot, laisse-moi en parler avec Yorgos. Si tu veux, avait répondu Saxonwood, mais ça va m'empêcher de dormir cette nuit.

Talbot repensa à toute cette histoire. La main sur le cœur, il était prêt à jurer sur toute une collection de bibles que jamais Yorgos Samsa n'essaierait sciemment de le tromper, et encore moins de l'escroquer. Peut-être se montrait-il naïf, mais Yorgos avait sauvé sa carrière en trois occasions au moins. Certes, son associé était un peu filou (quoi de plus naturel pour un producteur de films ?), mais ce projet FUMODOR S.A. était certainement quelque chose qui bénéficierait à YSK à un moment ou à un autre, *via* l'optimisation fiscale, des déductions, des subventions ou autres dotations. De toute façon, Talbot n'avait encore rien signé, donc pour l'instant tout était en attente et le resterait tant qu'il n'aurait pas eu une bonne discussion avec Yorgos, les yeux dans les yeux, pour percer à jour son plan machiavélique.

Il lut quelques pages d'*Avec vue sur l'Arno* avant d'être distrait – par de la musique, cette fois. Encore cette satanée chanson sur le parc et le gâteau sous la pluie et la recette manquante. Il se leva et s'abrita les yeux du soleil avec la main droite : un homme torse nu juché au sommet de l'échafaudage réglait ce qui ressemblait à un gros transistor tout en hurlant des instructions incohérentes à ses collègues sur l'échafaudage en façade. Quelque chose dans la posture et la musculature de cet ouvrier poussa Talbot à retourner dans son appartement pour se munir de son Pentax, qu'il avait équipé d'un gros téléobjectif. Tapi dans l'ombre du pommier, il fit la mise au point sur l'ouvrier, qui descendait lentement en resserrant des boulons à chaque niveau et en calant les

planches à petits coups de godillots pour plus de sécurité. Torse nu en raison de la chaleur, il était jeune, la trentaine environ, mince et musclé avec un dos en V, de larges épaules et des pectoraux sculptés, comme le vit Talbot grâce à son téléobjectif quand l'homme descendit encore d'un niveau. Chaque fois qu'il resserrait les boulons des colliers qui fixaient les montants, ses muscles ondulaient sous sa peau légèrement hâlée et un peu crasseuse.

Parfait, songea Talbot, subjugué. Je vais tolérer sa musique débile. Si seulement Lorraine avait été un tant soit peu aussi *en forme** que lui… Il retourna s'asseoir, posa son appareil et reprit son roman. Il avait corné une page à environ un tiers du livre, donc il l'ouvrit à cet endroit et lut quelques lignes :

> – Enfin, dit-il, tant pis si je ne suis pas à leur goût. Il existe entre eux et moi certaines barrières inamovibles qu'il me faut accepter.
> – Nous avons tous nos limites, j'imagine, dit la sage Lucy.
> – Pardon, elles nous sont quelquefois imposées.
> À la remarque de la jeune fille, Cecil avait senti qu'elle ne rendait pas tout à fait justice à sa position.
> – Comment ?
> – Il existe, n'est-il pas vrai ? une différence entre s'enfermer dans ses propres barrières ou être exclu par les barrières d'autrui.
> Elle réfléchit un instant et admit la différence.

Il poussa un bâillement et referma le livre, qui ne le passionnait guère. Remarquant que certains des hortensias de la plate-bande commençaient à dépérir, il se leva pour aller jusqu'au petit espace pavé où il conservait dans un coffre en bois ses rares outils de jardinage, à l'extrémité de la maison où le mur du jardin formait un angle droit avec sa chambre noire. Il y avait aussi une arrivée d'eau à cet endroit. Il souleva le couvercle du coffre, y trouva l'arrosoir, le remplit au robinet et abreuva les hortensias assoiffés. Tant que j'y suis, autant m'occuper des autres fleurs, se dit-il avant de retourner au robinet.

Par la suite, il songea que le temps se dilatait étrangement pendant un accident. Pas comme un ralenti au cinéma, pas vraiment, plutôt comme une segmentation, une succession de plan sur plan. Il eut conscience de quelque chose de petit et de sombre qui chutait à toute vitesse en périphérie de son champ de vision. Puis il y eut un fracas sec

quand cette chose rebondit sur le faîte du mur de séparation entre les jardins, puis plusieurs vitres de la fenêtre de sa chambre noire explosèrent et des éclats de verre tombèrent tout autour de lui en tintant.

Il se recula d'un pas chancelant en faisant crisser des débris de verre sous ses pieds et vit par terre un de ces colliers à boulons argentés que les échafaudeurs utilisaient pour assembler leurs poteaux d'acier. Il se baissa pour le ramasser, s'imaginant sans raison qu'il serait peut-être chaud au toucher, comme un genre de météorite.

« Vous allez bien ? » cria-t-on au-dessus de lui.

Il leva les yeux et aperçut le jeune échafaudeur qui le regardait d'en haut, penché par-dessus une rambarde. Talbot avait une conscience étonnamment aiguë de la chanson insupportable qui n'en finissait pas à la radio – le parc, le glaçage, le gâteau sous la pluie, l'absence de recette. Il se demanda alors s'il n'était pas en état de choc.

« Vous êtes blessé ? cria l'homme après avoir éteint la radio.

– Non, répondit Talbot en se ressaisissant. Il est passé à côté.

– Ne bougez pas, monsieur, j'arrive !

– Il y a un accès par la ruelle. »

Talbot tendit les mains devant lui : elles tremblaient légèrement. Que se serait-il passé si le collier avait heurté sa tête ? Une commotion ? Une mort immédiate ? Il se dirigea vers le portillon du jardin et l'ouvrit sans lâcher la fixation.

« Il a failli me heurter, se plaignit-il. Vous devriez faire plus attention. »

Le jeune homme, toujours torse nu, en jean sale et chaussures de chantier, respirait fort. Talbot lui tendit le collier, que l'homme regarda d'un œil intense.

« Mais comment a-t-il pu tomber ? Je ne comprends pas, dit-il en le tenant devant lui comme une preuve à charge au tribunal. Un crétin a dû le laisser traîner sur la passerelle et je l'ai poussé du pied sans faire exprès…

– Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. Tout ce que je sais, c'est que c'est tombé de votre échafaudage. Ça m'a raté, mais ça a cassé ma fenêtre. »

Le jeune homme se passa une main dans les cheveux. Il avait de petits tétons bruns tout ronds qui pointaient, remarqua Talbot. Très mince, sans aucune graisse sous-cutanée, il avait les muscles bien

dessinés – on pouvait lui compter les côtes. Une petite ligne de poils bruns descendait de son nombril sous la ceinture qui retenait son jean, mais son torse était glabre. Talbot sentit sa poitrine se serrer, sa respiration s'accélérer. Était-ce l'effet du choc, ou une instance de ce qu'il en était venu à surnommer ses épisodes *Mort à Venise* ?

« Je peux jeter un œil ? demanda l'homme.

– On n'est jamais à l'abri d'un accident, concéda Talbot en l'accompagnant jusqu'à la fenêtre brisée. Heureusement, ça ne m'est pas tombé sur le crâne. Enfin, vous avez récupéré votre truc maintenant.

– Ça s'appelle un coupleur.

– Eh bien, vous avez récupéré votre coupleur. »

L'échafaudeur le dévisagea.

« Vous avez une coupure à la tête. »

Talbot porta la main à son front et vit du sang briller sur la pulpe de son doigt. Il sortit son mouchoir de sa poche ; le jeune homme le lui prit des mains.

« Laissez-moi faire, dit-il en lui tamponnant le front. C'est une petite coupure. Je vous présente toutes mes excuses. »

Il avait un accent londonien prononcé, mais semblait néanmoins éduqué, remarqua Talbot, qui récupéra son mouchoir pour le ranger dans sa poche et se rendit soudain compte qu'il était en effet un peu en état de choc. Il avait les jambes en coton et se sentait parcouru de tremblements.

« Je crois que je ferais mieux de m'asseoir. »

L'échafaudeur le prit par le bras pour le guider jusqu'au banc sous le pommier. Une fois assis, Talbot se sentit mieux.

« Si vous engagez un vitrier pour la réparation, il va de soi que nous prendrons les frais en charge, monsieur. Je vais faire un rapport à mon patron.

– Pardon ? Ah, oui. Ce qui est embêtant, c'est que je ne suis pas toujours sur place. Mais nous avons un gardien.

– Vous avez un numéro de téléphone à me donner, monsieur ? Nous pouvons nous occuper de tout. »

Talbot arracha une page blanche à la fin d'*Avec vue sur l'Arno*, sortit son stylo de sa poche et, sans réfléchir, griffonna le numéro de téléphone du Grand Hotel à Brighton et son vrai nom. Puis il ratura le tout et écrivit le numéro du gardien.

« Je passe mes semaines à Brighton, expliqua-t-il. Pour le travail. Je

loge à l'hôtel. Là, c'est le numéro du gardien. Vous pouvez laisser un message à sa femme.

– Je peux vous emprunter votre stylo ? »

Le jeune homme découpa le bas de la page et écrivit dessus avant de le lui tendre : Gary Hicksmith, Échafaudages Axelrod, et un numéro de téléphone.

« Si votre gardien appelle le bureau, on s'occupera de tout au moment qui vous conviendra.

– D'accord, merci.

– Je n'ai pas saisi votre nom, monsieur.

– Eastman.

– Monsieur Eastman, répéta Gary avant de l'écrire sur son papier pendant que Talbot, qui se sentait moins vacillant, se levait. Autre chose que je puisse faire pour vous, monsieur Eastman ?

– Non merci, c'est gentil. Je me sens mieux, maintenant.

– Je vais le signaler à mon patron, et on attendra votre appel pour le vitrier. On prendra tout en charge, cela va de soi, dit-il avant de secouer la tête, comme soudain stupéfait par l'incident. Cela ne m'est jamais arrivé avant. Jamais.

– Bien, merci, fit Talbot en attrapant son livre. Je crois que j'ai besoin d'une tasse de thé.

– Chouette matos, remarqua Gary en prenant son appareil photo pour le lui remettre.

– Je suis photographe professionnel.

– Ah oui ? Super ! commenta-t-il avant de marquer une pause. Allez, ça aurait pu être pire. Voyons le bon côté des choses.

– Ce n'est qu'une fenêtre cassée. »

Ils rirent tous les deux pour partager leur impression de soulagement.

« À bientôt, monsieur Eastman. Vous êtes un sage et un gentleman. Prenez soin de vous. »

Gary Hicksmith partit et Talbot referma derrière lui le portillon du jardin. Maintenant qu'il se sentait plus calme, l'incident et la rencontre qui s'en était suivie se rejouaient dans sa tête comme une scène de film qui passerait en boucle. La chanson idiote, le fracas, les débris de verre. Il s'aperçut qu'il se souvenait à peine du visage de Gary, alors que les détails de son torse nu semblaient s'être imprimés dans sa mémoire. Des cheveux châtains, des yeux bleus… ? Des traits réguliers, une barbe

naissante, un petit bout d'une dent qui manquait…

Il rentra se servir un grand whisky et en but une bonne lampée qui lui réchauffa la gorge et la poitrine. Incroyable comme certains événements peuvent chambouler votre vie, la faire partir dans des directions inattendues. Les vitriers, les échafaudeurs… Et maintenant il savait ce qu'était un coupleur. Il sortit son mouchoir de la poche et vit la tache de sang encore fraîche. Il se rappela le geste de Gary quand il le lui avait emprunté pour en tamponner sa coupure. Bizarre, de prendre une telle initiative… « Vous êtes un sage et un gentleman. » Comment une phrase pareille cadrait-elle avec un vocabulaire d'échafaudeur ? Il demanderait au gardien de téléphoner aux Échafaudages Axelrod et de prendre rendez-vous pour faire venir un vitrier. Quelque chose lui soufflait qu'il devrait essayer de revoir Gary Hicksmith. Comme une étrange compensation pour la déception avec Lorraine. Gary Hicksmith avait fait naître quelque chose en lui.

Il sirota son whisky en se livrant à ces réflexions agitées. Il lui restait encore des heures à tuer avant le concert de ce soir, or il sentait confusément qu'il avait besoin de s'activer, de se changer les idées, de conduire, oui, d'être au volant de l'Alvis. Il savait que l'équipe filmait sur le front de mer à Brighton, aujourd'hui. Il s'y rendrait en voiture, tiens, histoire de vérifier que tout allait bien, puis il reviendrait à Londres. Du mouvement, de la distraction et son devoir accompli – voilà ce qu'il lui fallait. Il posa son whisky et prit ses clés de voiture.

23

Maitland Bole avait plus de vingt-cinq minutes de retard, pour le plus grand agacement d'Elfrida, qui, elle-même d'une ponctualité maladive, avait bien du mal à tolérer les retards chez les autres. Elle monta et redescendit les marches devant la Tate Gallery en sifflotant un air monotone, petit symbole audible de son mécontentement, et en consultant régulièrement sa montre. De guerre lasse, elle s'assit sur un banc et se mit à lire *La Promenade au phare* pour passer le temps. Au bout de quelques pages, elle se rendit compte qu'elle avait oublié à quel point elle n'aimait pas ce roman, son abondance de détails insignifiants, son appréhension neurasthénique et évaporée du monde, tout en conscience écorchée et en sensibilité éthérée. Comment diable avait-on pu trouver une quelconque parenté littéraire entre Virginia Woolf et elle ? Il suffisait de lire une ou deux pages de l'un de ses romans pour voir que…

« Madame Tipton ? »

Elle leva les yeux et découvrit un petit homme en complet gris froissé qui tenait à la main une grosse sacoche. Il avait une barbe filandreuse à la Abraham Lincoln, sans moustache, mais blonde et grisonnante. Le ridicule ne tue pas, songea Elfrida, toujours agacée par son retard. Mais elle sourit poliment, se leva, le salua, lui serra la main et l'entraîna vers le restaurant en sous-sol de la Tate.

Une fois installés dans un coin, dos à la fresque épicurienne mystérieuse et évocatrice de Rex Whistler, ils échangèrent des banalités sur le temps, le trajet, la santé et consultèrent le menu. Ou plutôt, Bole consulta le menu tandis qu'Elfrida consultait la carte des vins.

« Bourgogne ou bordeaux ? lui demanda-t-elle.

– Je ne bois pas, sur ordre de mon médecin.

– Quel dommage ! Même pas un petit verre ?

– Je n'oserais pas, non. Je pourrais faire une attaque à cause du traitement que je suis.

– Oh ! mon pauvre, je suis désolée de l'apprendre. Bon, eh bien je vais quand même en prendre une bouteille au cas où vous changeriez d'avis. »

Elle se répandit en louanges sur les vins d'exception que proposait le restaurant de la Tate, mais elle sentait bien que Bole ne lui prêtait pas attention, absorbé qu'il était par le choix de son plat. Ça ne démarre pas franchement bien, se dit-elle. Elle commanda une bouteille de gruaud-larose 1962 avec une soupe de pois et un foie de veau au bacon, tandis que Bole optait pour un cocktail de crevettes et une tourte à la viande et aux rognons. Il se contenterait bien volontiers d'un verre de château-tamise, plaisanta-t-il quand la bouteille d'Elfrida arriva. Elle goûta le vin et l'approuva. Il y avait certains avantages à déjeuner avec un abstinent, songea-t-elle en laissant le sommelier lui en verser un grand verre.

« J'ai les opuscules dans ma sacoche, annonça Bole.

– Je vais vous les régler tout de suite. »

Elle se dit qu'un déjeuner gratuit et une transaction commerciale très profitable faisaient de Maitland Bole son obligé – il aurait bien mauvaise grâce à ne pas répondre à ses questions. Elle prit son chéquier, signa un chèque de vingt-deux livres et cinq shillings et le lui tendit. Elle remarqua qu'il ne lui avait pas proposé de ristourne alors qu'elle achetait en gros. Mais bon, elle avait ses propres objectifs ce midi, et c'est là-dessus qu'elle devait se concentrer. Bole sortit de sa sacoche un sac en plastique rempli de ses opuscules et le lui remit. Elle le posa sous la table à ses pieds.

« Je m'intéresse particulièrement aux détails de la toute dernière journée de Virginia Woolf, voyez-vous, expliqua-t-elle. J'ai vu sa maison, j'ai traversé les prairies inondables jusqu'à l'Ouse, je me suis postée sur la rive pour observer le fleuve, et j'ai même discuté avec Leonard Woolf, raconta-t-elle avant de boire une gorgée. J'essaie d'imaginer quelles étaient ses pensées pendant les dernières heures de sa vie, depuis son réveil. Tout ce travail serait plus simple et plus abouti si je connaissais les détails de sa vie quotidienne, de sa routine à la maison.

– Pourquoi ?

– Pardon ?

– Pourquoi vous intéressez-vous à la dernière journée de Virginia Woolf ?

– Parce que je vais écrire un roman dessus », répondit-elle sans réfléchir.

Aussitôt, elle craignit d'avoir commis une terrible bourde, mais cette information sembla plutôt détendre Bole, étonnamment.

« Ah, si c'est un roman, vous n'avez qu'à tout inventer, affirma-t-il en insistant sur le mot "roman" comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse. Vous n'avez pas besoin de moi.

– Vous n'avez pas tort, et je vais bien évidemment user de spéculations, concéda-t-elle prudemment. Mais plus j'en saurai, plus j'aurai de détails et de faits avérés, meilleure sera la fiction. Enfin, c'est ce que je crois, moi.

– Vraiment ?

– Oui, je le sais d'expérience.

– Vous êtes romancière ?

– Non ! Non pas du tout. Non, non. Mon Dieu, non ! Je voulais dire en tant que lectrice. Mon expérience de lectrice. »

Elle but une gorgée de son vin, vraiment délicieux, en se réjouissant d'autant plus de ne pas avoir à le partager avec Bole.

« Je me lance, avoua-t-elle, penaude. J'envisage de m'essayer à l'écriture d'un roman. »

Bole repoussa son assiette vide. Une grosse goutte de sauce cocktail restait coincée dans les poils de sa barbiche. Elfrida hésita à le lui signaler (elle craignait d'en avoir l'appétit coupé), et fort heureusement, comme s'il avait lu dans ses pensées, il l'essuya avec sa serviette.

« Ce serait donc votre quatrième roman, si je ne m'abuse, Elfrida Wing ? » lança-t-il avec un sourire, comme s'il venait de gagner un prix.

Idiote ! se gronda Elfrida. Espèce d'idiote ! En tant qu'« homme de lettres », pour ainsi dire, Bole évoluait dans le même milieu. Maintenant qu'elle y pensait, il était presque couru d'avance qu'il la reconnaîtrait. Ses rêves d'anonymat ne se réaliseraient jamais tant que ses romans se trouveraient sur des étagères quelque part, avec une photo d'elle plus jeune en quatrième de couverture.

« En effet, reconnut-elle. Je vous présente mes excuses. C'était un subterfuge idiot.

– Je suis fan. Et particulièrement d'*Excès*, qui est mon préféré. Si retors, si merveilleusement sombre.

– Merci.

– Et maintenant, un roman sur la dernière journée de Virginia Woolf.

J'ai hâte.

– Vous risquez d'attendre un peu. Je n'en suis qu'au stade des recherches.

– Cela ne me regarde pas, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous le faire remarquer, mais croyez-vous que les gens s'intéressent encore beaucoup à Virginia Woolf ? Mon *Bloomsbury dans le Sussex de l'Est* est celui de mes opuscules qui se vend le moins. Je crois que Woolf est un peu passée de mode, ces temps-ci. Il doit bien y avoir d'autres auteurs auxquels vous pourriez vous attaquer : Oliver Onions, Alfred Duggan, Edith Nesbit.

– Je porte un intérêt personnel tout particulier à Virginia Woolf.

– Soit, si c'est votre décision, concéda Bole en haussant les épaules. Mais Henry James à Rye ? Kipling ? Ford Madox Ford ?

– Non, ce sera Woolf, désolée.

– Bien, alors la première chose que vous devez savoir est la suivante, annonça-t-il sur le ton de la confidence en se penchant en avant. Virginia et Leonard, ils faisaient chambre à part. Donc à son réveil, elle aurait été seule.

– Vraiment ? Racontez-moi tout. Ça vous dérange si je prends des notes ? »

Elle sortit son calepin et son stylo et se mit à noircir des pages. Pas moyen d'arrêter Bole, même pour poser une question, comme si son cocktail de crevettes lui avait délié la langue. Tout en griffonnant, elle se rendit compte qu'il semblait détenir des informations très précises. Le matin, Leonard Woolf apportait toujours une tasse de thé à Virginia dans son lit. Ensuite, elle prenait un bain et s'habillait, puis ils petit-déjeunaient ensemble une fois Leonard passé lui aussi dans la salle de bains. Bole ajouta que Virginia Woolf travaillait dans un abri de jardin en bois construit tout exprès et que, chaque matin vers neuf heures, elle traversait la pelouse pour aller se mettre à son travail du jour. Elle avait fini son précédent roman, *Entre les actes*, début 1941, précisa-t-il.

Le dernier jour de sa vie, le 28 mars, elle était revenue à la maison vers onze heures sans que Leonard la remarque car il travaillait dans son bureau à l'étage, et elle avait laissé deux lettres sur une table (ou sur la cheminée, Bole n'en était pas absolument certain), l'une pour sa sœur, Vanessa, et l'autre pour Leonard. Puis elle avait enfilé ses bottes en caoutchouc et un manteau de fourrure, et elle s'était munie de son bâton comme si elle partait en promenade. Elle avait quitté le jardin par la

porte côté église et marché jusqu'à l'Ouse. C'était marée haute, donc l'eau devait être très proche de la berge. Virginia avait été repérée par un travailleur agricole alors qu'elle se dirigeait vers le fleuve aux environs de onze heures trente ou quarante. Cet homme était le dernier à l'avoir vue vivante.

« Puis elle a sauté dans l'eau, ou bien elle y est entrée en marchant, ou en se laissant glisser depuis la berge, qui est pentue, poursuivit Bole. Évidemment, comme vous écrivez un roman, vous pouvez choisir. Peut-être un saut sera-t-il plus efficace.

– Apparemment, elle avait mis une grosse pierre dans une de ses poches.

– Vraiment ? Comment le savez-vous ?

– Enid…, commença-t-elle avant de faire une pause. Une amie de la famille me l'a raconté.

– Intéressant. Je l'ignorais. C'est un détail précieux. »

Il enfourna un bout de rognon qu'il se mit à mâcher vigoureusement, ce qui fit s'agiter sa barbiche de façon déconcertante. Elfrida baissa la tête pour se concentrer sur son foie au bacon, mais elle n'avait pas grand appétit. Elle se servit un autre verre de gruaud-larose.

« C'est un détail intéressant parce qu'il prouve que son suicide n'était pas un acte spontané. Elle voulait mourir, à l'évidence, et le gros caillou était destiné à lui éviter de changer d'avis.

– Bien vu, convint Bole en fronçant les sourcils. Ou alors, à précipiter la fin.

– Exactement. »

Bole reprit son récit. Leonard Woolf était descendu déjeuner à l'heure habituelle et avait trouvé les lettres.

« L'annonce de son suicide ?

– Je le crois. En tout cas, ce qu'elle avait écrit l'a poussé à donner l'alerte. Mais elle avait disparu. Elle était partie.

– Quelle horreur ! s'exclama Elfrida, soudain transportée sur les bords de l'Ouse, imaginant le manteau de fourrure, les bottes en caoutchouc et la grosse pierre dans la poche. Vous ne sauriez pas quel genre de fourrure elle portait, par hasard ?

– Non, désolé. C'est important ?

– Eh bien, pour une romancière, peut-être, oui. Était-ce du vison, de la loutre, du lapin ? Tout est dans le détail, vous savez. »

Bole lui jeta un regard mystifié avant de reprendre.

« Le corps n'a été retrouvé qu'après trois semaines, et pourtant ils avaient dragué le fleuve bien des fois.

– Mais comment savez-vous tout cela, si je puis me permettre ?

– J'ai interrogé sa cuisinière, Louie Everest, qui m'a appris beaucoup de choses. Elle était contente de parler de tout ça.

– Louie Everest. Quel nom ! Donc, Virginia avait du personnel.

– Seulement Louie, qui venait chaque jour préparer le déjeuner. La bonne qui logeait chez eux était partie fin 1940. Si l'on en croit Louie, Virginia Woolf aimait beaucoup s'occuper des tâches ménagères.

– Voilà qui est intéressant. Fascinant, même. Quel genre de tâches ménagères ?

– Eh bien, je ne sais pas, moi… La poussière, les cuivres, la vaisselle, le rangement, la lessive. Je ne pense pas qu'ils aient eu un aspirateur à Monk's House.

– Non, pas en 1941.

– Ça existait déjà ? demanda Bole, l'air réellement intéressé.

– Oui, oui, mais c'était encore un luxe, à l'époque, un motif de vantardise sociale : "Nous avons un Hoover", dit Elfrida en essayant d'imaginer un Hoover à Monk's House. Elle avait peut-être un balai-brosse, en revanche. Vous savez, pour frotter par terre.

– Je ne m'imagine pas trop Virginia Woolf avec un Bissell, moi. Et vous ? »

Il semblait s'animer beaucoup. Peut-être envisageait-il un nouvel opuscule, songea Elfrida : *Les Ustensiles de ménage dans le Sussex de l'Est pendant l'entre-deux-guerres*.

« Un aspirateur, c'est peu probable, répéta Elfrida en essayant à nouveau de visualiser Virginia Woolf occupée à cette tâche. Vous croyez qu'elle aurait pu faire du ménage ce jour-là ?

– Qui sait ? s'interrogea Bole en tamponnant ses lèvres et son horrible barbiche avec sa serviette. Si c'est un roman que vous écrivez, vous pouvez toujours lui faire faire un peu les poussières ou astiquer l'argenterie. »

Elfrida inscrivit « Ménage ? » sur son calepin.

Bole consultait de nouveau le menu pour choisir un dessert. Elfrida remplit son verre et se rendit compte que la bouteille était presque vide. Elle se sentait pleine d'une énergie très particulière pour la première fois depuis des années. Elle savait ce qui se passait. Son cerveau était en action, il explorait les possibilités d'une fiction. Virginia Woolf allait

faire un peu de ménage avant de se suicider. Un détail en or. Elle vida le fond de la bouteille dans son verre.

« Selon Louie Everest, Woolf était très affectée par la guerre, reprit Bole. Salement affectée, même. Sa maison à Londres avait été détruite par un bombardement, et la vallée de l'Ouse se trouvait pile sur le trajet des chasseurs allemands.

– La bataille d'Angleterre, bien sûr.

– Il y avait des largages de bombes, des crashs d'avions.

– Cela devait être terrifiant, des fois.

– Oh oui, le conflit mondial atteignait le Sussex de l'Est, dit Bole un peu pompeusement. J'ai écrit un opuscule à ce sujet, *Le Sussex de l'Est dans la guerre*. Il se vend très bien, si vous êtes intéressée.

– C'est fort possible, oui, répondit Elfrida tout en se demandant si elle allait oser commander plus de vin.

– Comme je vous le disais, des bombes ont été larguées sur des villages, des bombes incendiaires, et il y avait des tirs à la mitrailleuse dans les rues, sur les voitures, des avions qui s'écrasaient, des victimes parmi les pilotes et les membres d'équipage, des alertes antiaériennes jour et nuit. Ça l'a atteinte.

– Ça lui a porté sur les nerfs au sens littéral du terme. Oui, je peux le comprendre.

– Louie Everest m'a raconté que, depuis le début de l'année 1941, donc depuis deux mois, il était évident que Virginia Woolf était sur le point de craquer, de faire une nouvelle dépression nerveuse. Louie connaissait les symptômes.

– Mon Dieu, oui. »

Elfrida se dit : quand on découvre qu'on perd la raison dans un monde qui perd la raison, autant sauter dans la rivière.

Bole commanda un crumble aux pommes avec de la crème anglaise.

« Je peux vous offrir un brandy ? Un cognac ? proposa Elfrida.

– Mon Dieu, non, ça me tuerait sur-le-champ.

– J'espère que cela ne vous dérangera pas si j'en prends un », dit-elle avec un sourire en appelant un serveur.

Elle avait besoin de fêter ça. Le livre prenait forme dans sa tête. La vie valait soudain de nouveau la peine d'être vécue.

24

Malgré le beau soleil, il faisait étonnamment frais. Peut-être Anny frissonnait-elle en raison de la proximité de la mer, bleu-vert, agitée, immense. Ce n'était que la Manche mais, vu de l'endroit où elle se trouvait sur l'Esplanade de Brighton, l'horizon tenait sa promesse éternelle d'infini et il aurait pu s'agir de l'océan, couleur pistache avec des linceuls plus foncés qui teintaient l'eau comme autant de boutons floraux en train de s'épanouir, de sombres corolles s'ouvrant sous les vagues, altérant la lumière et la température.

Elle s'arrêta. Mais quelle idée, enfin ! Elle regarda le scénario ouvert sur ses genoux. La scène à venir exigeait beaucoup de mémorisation, et Anny avait du mal à retenir ses répliques malgré tous ses efforts. Elle était assise sur une chaise pliante en toile au beau milieu du capharnaüm d'un tournage : caméras, groupes électrogènes, magnétophones, barnums, gros rouleaux de câbles, lampes à arc empilées, le tout juste à côté de l'entrée du West Pier de Brighton. À une vingtaine de mètres, Jacques et Troy étaient en pleine conversation. Jacques faisait des gestes éloquents, Troy l'écoutait, tête penchée sur le côté, mains croisées derrière le dos, comme un étudiant sermonné par son professeur. De quoi pouvaient-ils donc parler ? se demanda-t-elle, vaguement inquiète. Elle baissa de nouveau les yeux vers son scénario. C'était la grande scène de réconciliation entre Emily et Ben, d'où les trois pages de dialogue. Elle se déroulait quarante-huit heures après la gifle qu'Emily avait assenée à Ben avant de monter dans un car et de disparaître. Ensuite, elle avait vécu une série de rencontres étranges, voire surréalistes (pas encore filmées), puis avait téléphoné à Ben pour lui dire de la retrouver sous la jetée. Anny avait essayé d'apprendre ses répliques la veille au soir, mais en avait été empêchée par l'arrivée de Jacques, dont la présence envahissait sa suite comme un parfum ou de

la fumée.

Après le départ de Troy, ils avaient commandé un repas et du vin au service en chambre. Quand ils avaient fini par aller au lit, elle avait prétexté que ses règles allaient commencer. Jacques lui avait répondu, pas de problème, ne t'inquiète pas, *chérie**, et avoué que lui-même se sentait très fatigué. Profond soulagement. Elle était restée éveillée près de lui dans le noir pendant ce qui lui avait paru une éternité, à écouter ses petits ronflements tout en essayant d'occulter les souvenirs de Troy et elle faisant l'amour dans ce même lit quelques heures auparavant. Elle avait occulté la culpabilité, aussi, et placé son esprit au point mort. Pas étonnant qu'elle n'arrive pas à apprendre ses répliques, avec tout ce qui se passait, toutes les complications qui venaient perturber sa vie. Elle se leva pour aller trouver Rodrigo, qui se montra très compréhensif quand elle lui raconta qu'elle avait un début de migraine et peinait à retenir son texte.

« Ce n'est pas un problème, ma belle. Pour l'essentiel, cette scène est filmée en plan large. Troy et toi, vous pouvez dire n'importe quoi, parler en yaourt, on refera tout l'enregistrement en post-prod.

– Et les gros plans ?

– On écrira toutes tes répliques sur des pense-bêtes. Enfin non, ce n'est pas ce que je veux dire, je déteste cette expression, désolé. On écrira tes répliques sur des pancartes qu'on placera derrière la caméra, rectifia-t-il avec un sourire bienveillant. Et même, je préfère cette solution. Ça donne plus de spontanéité.

– Super, merci, Rodrigo. J'ai l'impression que ma tête est remplie de béton en fusion.

– Ah, les migraines, c'est un vrai cauchemar. Laisse-moi m'occuper de tout, ma chérie. »

Elle vit Jacques s'approcher. Quand elle les avait présentés, Rodrigo avait affirmé avoir lu son *Peau noire, cœur blanc*. « Un grand livre, avait-il dit. *Exceptionnel, incroyable**. C'est un privilège de faire votre connaissance, monsieur. » Jacques avait toujours affirmé qu'il serait riche si le nombre de gens qui prétendaient avoir lu son livre l'avaient véritablement acheté et lu.

« Comment ça se passe ? demanda-t-il en s'asseyant sur une chaise à côté d'elle. *Ça va* ?*

– Vous parliez de quoi avec Troy ?

– De Paris. Il ignorait complètement ce qui s'est passé en mai.

Complètement, comme s'il vivait sur une autre planète.

– C'est un chanteur de variétés.

– Ce n'est pas une excuse.

– Tu es trop sévère. Trop inflexible.

– Je crois que je vais rentrer à l'hôtel. J'avais oublié à quel point c'est ennuyeux, un tournage. Qu'est-ce qu'ils font, tous ces gens ? Ils sont là, ils mangent, ils fument, ils boivent du café, et tout ce temps, ils sont payés ? C'est comme un des cercles de l'enfer.

– Tu es trop sévère, je viens de te le dire. »

Elle l'encouragea à rentrer. Dans la scène qu'ils s'apprêtaient à tourner, elle devait embrasser Troy, et elle n'était pas sûre de vouloir avoir Jacques pour témoin. Depuis le début de leur relation, pendant toute cette année si intense, elle n'avait pas tourné de film, donc c'était une nouveauté pour lui. Il avait été l'un des facteurs lui ayant permis de se remettre du succès monstrueux de *La Montagne jaune* (et de l'intrusion monstrueuse dans sa vie de ce succès monstrueux). En sa présence, elle arrivait presque à oublier qu'elle était une actrice, une « vedette ». *L'Échelle pour la Lune* était donc la première fois qu'il la voyait travailler. Il l'embrassa sur les deux joues, serra sa main entre les siennes, permit au dos de sa main d'effleurer ses seins et annonça qu'il allait explorer cette ville pittoresque. Il regarda autour de lui comme s'il s'interrogeait sur la direction à prendre. C'est alors qu'apparut Talbot Kydd.

« Bonjour, Anny. Quelle belle journée ! Tout se passe bien ?

– À merveille, répondit-elle avant de se lever pour lui présenter Jacques. Talbot, voici mon ami Jacques Soldat. Il va rester quelques jours.

– Bonjour, dit Jacques en lui serrant la main.

– Talbot est le producteur du film.

– Ah, l'homme qui détient le vrai pouvoir !

– C'est une illusion que nous aimons à entretenir, répliqua Talbot avec un sourire.

– L'illusion du pouvoir. Cela pourrait faire un titre pour mon prochain livre.

– *Le Fantasme du pouvoir*, proposa Talbot en français. Ou bien le mot *puissance** serait-il meilleur ? Ou *hégémonie** ?

– Non, *pouvoir**, je vous le pique.

– *Je vous en prie**.

– Je vais faire une promenade, annonça Jacques.

– *Un flâneur à Brighton**. Pour le coup, ce n'est pas terrible, comme titre. »

Les deux hommes éclatèrent de rire. Sans pouvoir se l'expliquer, Anny était contente qu'ils se soient croisés. Ils semblaient s'apprécier. En tout cas, ils étaient dans l'interaction. La plupart des gens qui rencontraient Jacques restaient pétrifiés par la vénération, comme Rodrigo. Ils attendaient d'être reconnus, ne serait-ce que comme admirateurs ou quémandeurs. Mais pas Talbot, et cela lui plaisait.

Jacques prit congé et s'éloigna. Talbot partit voir Rodrigo. Puis Shirley vint dire à Anny qu'on l'attendait pour les dernières retouches maquillage et coiffure.

Une heure plus tard, debout sous le West Pier, elle écoutait le crissement des galets que brassaient les vaguelettes, comme si quelqu'un secouait doucement des maracas géantes. Elle portait des bottes pointues argentées, un pantalon pattes d'éléphant rouge, un kaftan court violet orné de sequins et de petits miroirs qui scintillaient. Rodrigo avait choisi pour Troy et elle des vêtements aux couleurs primaires très voyantes, qui tranchaient avec ceux des autres personnages, tous monochromes, dans les gris, marron ou kaki. C'était « symbolique », avait-il expliqué sans autre détail en réponse à une question d'Anny.

Elle frissonna. Malgré la chaleur des lampes à arc braquées sur elle, il faisait humide sous la jetée, des algues pendaient telles des barbes mouillées des piles métalliques qui soutenaient les planches, de petits crabes couraient dans le varech, et une étrange odeur imprégnait l'air, à la fois marine et industrielle, comme si un moteur avait craché sur elle des vapeurs de diesel. Elle entendit crier « Action ! » et chercha Troy des yeux sur la plage.

C'était le plan large, le plan principal filmé avec deux caméras, donc il n'y avait aucun membre de l'équipe technique à proximité. Troy, à une centaine de mètres, marchait vers elle, très visible avec son dolman cerise, son jean blanc et ses bottes rouges. Il devait parcourir une longue distance sur les galets pour la rejoindre. Rodrigo avait précisé qu'il y aurait de la musique pendant ce plan. Ils devaient se retrouver sous la jetée, avoir une conversation, s'embrasser et se réconcilier.

Alors qu'elle le regardait approcher, elle se sentit envahie par une étrange émotion, une sorte de soulagement, de détente. Personne d'autre n'avait jamais déclenché un tel calme en elle. Pourquoi avait-il cet effet sur elle ? Ou bien était-ce dû au fait que Jacques était parti faire sa

promenade dans Brighton ?

Troy arriva près d'elle et s'arrêta.

« Salut, ma poule ! lança-t-il en prenant un accent cockney. D'après Rodrigo, on peut dire n'importe quoi.

– Vous parliez de quoi, avec Jacques ?

– Ah, il m'a raconté ces émeutes incroyables qu'il y a eu à Paris en mai. Tous ces lycéens et ces étudiants qui manifestaient pour démarrer une révolution. Je suis passé à côté, apparemment.

– Tu ne regardes pas la télévision ?

– Bien sûr que si. *Top of the Pops*, des documentaires sur la nature, et beaucoup de sport.

– Pas les infos ?

– Je n'aime pas trop les infos, pour être honnête. Ça me déprime.

– Je te comprends. »

Ils restèrent là face à face à se sourire. Qu'est-ce que je peux être cruche ! songea Anny.

« Il faudrait peut-être qu'on ait l'air de se disputer un peu », dit Troy en se mettant à agiter les bras.

Anny le désigna du doigt, puis posa les poings sur ses hanches avec un air outré. Dans son souvenir assez vague, Ben était censé lui présenter ses excuses, et Emily devait d'abord se montrer réticente puis lui pardonner.

« Tu me manques, Anny. J'ai du sperme inutilisé jusque-là, déclara Troy en dessinant une ligne imaginaire avec son doigt au niveau de ses sourcils.

– C'est dégueulasse ! C'est comme ça que tu essaies de me charmer ?

– Je peux passer te voir ce soir ?

– Jacques loge avec moi. Comment pourrais-tu "passer me voir" ?

– Eh ben toi tu pourrais venir dans ma chambre.

– Il ne va pas rester longtemps. Il va devoir rentrer à Paris.

– La révolution est terminée ?

– Apparemment. Je ne sais pas trop ce qui se passe en ce moment.

– T'es tellement belle, Anny. On te l'a déjà dit ? »

Un cri leur parvint depuis l'Esplanade : « Embrassez-vous, maintenant ! »

Troy s'avança et la prit dans ses bras. Il l'embrassa dans le cou.

« J'en ai salopé mon jean », dit-il.

Elle lui fit tourner le visage et l'embrassa à pleine bouche. Il lui

rendit son baiser en la serrant fort dans ses bras. Anny ferma les yeux et s'abandonna à l'instant, sentant sa colonne vertébrale fondre et ses poumons s'ouvrir sous l'effet du désir et de l'apnée.

« Parfait ! Coupez ! »

Ils s'écartèrent l'un de l'autre.

« Il était bien, celui-là, et long, commenta Troy. Je vais devoir m'en contenter pendant un moment, comme une ration de vitamines. »

Anny se demanda pendant combien de temps ils s'étaient embrassés. Cinq secondes ? Dix ? Vingt ?

Elle se retourna et regarda l'Esplanade, où l'équipe technique commençait à transporter l'équipement sur la plage de galets pour les gros plans. Elle sentit soudain sa nuque se raidir.

Debout là-haut, les mains dans les poches, Jacques l'observait. Même à cette distance, elle sentait son regard inquisiteur et froid. Elle lui fit un signe de la main et lui envoya un baiser, bien consciente de la futilité de son geste. Jacques savait, maintenant. Plus aucun doute, tous les soupçons confirmés.

25

Virginia Woolf s'agita dans son lit, poussa un grognement et se retourna tandis que la faible lumière du soleil printanier dessinait un fin rectangle jaune citron sur le mur de sa chambre. Elle se redressa lentement en position assise et cligna des yeux, sa conscience renaissante chassant de sa mémoire immédiate le rêve qu'elle était en train de faire. Malgré tous ses efforts, elle n'arrivait pas à retenir ce rêve fuyant, filant. Puis elle se rappela que ce jour serait le dernier jour de sa vie.

Elfrida posa son stylo en soupirant. Elle remarqua que sa main droite tremblait, vibrait même, et elle s'empressa de prendre son verre de vodka-tonic pour se porter un toast : « Elfrida Wing est de retour ! »

Elle se promit d'arrêter de boire bientôt, peut-être quand elle aurait écrit un chapitre entier et que le livre serait plus réel, quand plus de mots noirs seraient couchés sur du papier blanc. Là, elle venait de commencer, donc ce n'était pas le moment de s'imposer la pression de la sobriété.

Et de fait, elle avait commencé, le barrage avait cédé, le brouillard s'était dissipé, le jour avait suivi la nuit, et autres clichés du même genre. Elle poussa un petit cri de joie, puis se sentit un peu gênée de l'avoir fait.

Elle tourna une page de son calepin et regarda ce qu'elle y avait écrit.

LE DERNIER JOUR DE VIRGINIA WOOLF
Roman
Elfrida Wing

Elle tapa du poing sur son bureau, à la fois enthousiaste et en colère contre elle-même. Pourquoi lui avait-il fallu une décennie de silence avant de pouvoir produire ces quelques dizaines de mots, ces trois phrases ? Pas de réponse rationnelle à cette question, mais le temps, les circonstances, le fonctionnement aléatoire et impénétrable de son cerveau s'étaient combinés pour produire cette… cette recension. C'était bien ça, le mot ? Elle alla prendre son dictionnaire sur son étagère. En fait, non. « Recension » signifiait l'analyse d'un texte, et plus spécifiquement la comparaison d'un texte avec des versions précédentes. Pas vraiment ça. « Récession » ? Elle vérifia : éloignement progressif des galaxies les unes par rapport aux autres. Certes, il y avait bien eu un éloignement avant ce retour réjouissant, mais non, le mot qu'elle cherchait, c'était « reconversion » : transformation d'une chose par retour à l'état initial. Elle avait vécu une transformation, une transfiguration, une belle et sublime métamorphose. Quelque chose de sec et de stérile avait fait l'expérience d'une reconversion pour devenir fécond, magnifique, plein de promesses.

Elle revissa le capuchon de son stylo, prit son verre et descendit au rez-de-chaussée. Doucement, doucement, pas de précipitation, se dit-elle. Elle s'assit dans le salon, un peu bouleversée par ce qui venait de se produire, les larmes aux yeux. Cela faisait si longtemps. Pauvre fille, se tança-t-elle. Elle était simplement heureuse de se retrouver dans sa propre maison, son petit pavillon blanc confortable de Vale of Health à Hampstead, acquis grâce à tout l'argent qu'elle avait gagné avec *Le Spectacle permanent*.

Certes, ce n'était plus tout à fait sa maison à elle, puisque Reggie avait emménagé après leur mariage en apportant tous ses bagages, ses affaires, les affiches de ses films ou de ceux qu'il aurait voulu avoir réalisés, comme *L'Ange exterminateur*, *Belle de jour*, *La Dolce Vita*, *Le Désert rouge*, *Le Bossu de Rome*. Voilà pourquoi il avait choisi de se faire appeler Rodrigo, comprit-elle, dans l'absurde espoir de passer pour à moitié italien, espagnol ou brésilien et d'emprunter, ou d'usurper, avec ce nouveau prénom, un peu de la classe de ces réalisateurs étrangers qu'il admirait et enviait tant. C'était triste, aussi triste que les vilaines sculptures abstraites, plaques de métal soudées, incurvées et non polies, perchées sur des rebords de fenêtre ou des tables, aussi triste que les deux fauteuils Eames en cuir noir avec repose-pied qui déparaient la décoration rétro bohème du salon. Elle emporta son verre dans la

cuisine pour le remplir en célébration de sa reconversion. Reggie en avait payé la rénovation, devait-elle reconnaître, bois blond et granit – là encore, pas vraiment à son goût à elle. N'était-il pas en train de tranquillement coloniser la maison ? s'insurgea-t-elle. Peut-être devrait-elle reconquérir le terrain perdu, maintenant qu'elle s'était remise à écrire. Elle avait été trop soumise, trop passive.

Elle remplit son verre et sortit par la porte de service dans le petit jardin à l'arrière. Il y avait une table ronde en teck avec un parasol et quatre chaises sur une jolie terrasse surélevée en grès, un carré de pelouse et une haute haie de hêtres. Pas de fleurs hormis une rangée de géraniums mauves au pied de la haie. Elle tira une chaise au soleil et s'assit pour penser à Reggie et à leur couple.

Elle savait qu'il avait des liaisons, surtout pendant les tournages. Il n'était pas très doué pour l'adultère, et elle découvrait ses aventures sans même le vouloir. Elle aurait dû s'en offusquer, mais elle n'avait pas assez de motivation pour protester. *Une épouse complaisante**. Encore un titre de roman pour sa longue liste. De toute façon, sa propre libido semblait en veilleuse, ces temps-ci. Elle se demanda ce que Leonard Woolf avait pensé des liaisons de Virginia. Avait-il été *un mari complaisant** ? Sauf que Virginia, elle, avait des liaisons avec des femmes. Cela faisait-il une différence ? En tout cas, maintenant que sa carrière de romancière avait redémarré, peut-être que tout allait changer, peut-être qu'elle allait chasser Reggie de la maison la prochaine fois qu'elle le surprendrait à batifoler en douce, le salaud. Exactement comme la première épouse de Reggie, Marion, qui l'avait fichu dehors dès qu'elle avait découvert sa liaison avec Elfrida. Nom de Dieu, Marion Tipton, quelle femme agressive, revancharde, impitoyable ! En même temps, elle avait peut-être des raisons d'être aigrie. Leurs filles étaient jeunes à l'époque, huit et six ans. Comment s'appelaient-elles, déjà ? Des noms idiots : Butterfly et Evergreen. Vous imaginez, grandir en s'appelant Evergreen Tipton ? En repensant aux quelques mois qu'avait duré leur liaison, Elfrida eut l'impression de revoir quelqu'un de différent, une autre femme. Ah, cette Elfrida Wing-là !

Elle entendit le téléphone sonner à l'intérieur et hésita à réagir. Bon, allez, se dit-elle, dans l'esprit de ma récente reconversion, je vais me mettre à répondre au téléphone. Elle rentra et décrocha. C'était l'une de ses plus anciennes et plus proches amies, Jessica Fairfield. Elles avaient fait leurs études à Cambridge ensemble et Jessica était devenue une

super avocate, à ce que tout le monde en disait. Elle allait bientôt devenir associée principale d'un cabinet.

« Ah, tu es là, ma belle ! dit Jessica de sa voix grave, presque masculine. Je suis bien contente de tomber sur toi. »

Elles discutèrent un moment, Elfrida s'efforçant de ne pas trop mentir. Oui, tout allait merveilleusement bien, elle s'était remise à écrire, Reggie était en pleine forme, ravi de réaliser son film à la noix.

« Écoute, enchaîna Jessica. Tu es libre, ce soir ? Il s'est passé un truc. »

26

Dans le taxi qui l'emmenait au Royal Festival Hall, Talbot se surprit à ressasser sa curieuse rencontre inopinée avec le jeune échafaudeur Gary Hicksmith. Était-ce normal ou bien ces pensées devenaient-elles de plus en plus obsessionnelles ? Quoi qu'il puisse arriver, se dit-il, il n'y avait rien à gagner à fantasmer. Il faillit éclater de rire. Au contraire, il y avait tout à gagner ! Fantasmer vous permettait de rester sain d'esprit, d'embrasser la vie, de rester en phase avec les événements, avec toutes sortes de possibilités agréables autant qu'hypothétiques. Peut-être la capacité même de fantasmer était-elle une caractéristique fondamentale de la nature humaine. Les animaux ne fantasmaient pas, eux, ils en étaient incapables. Seul *Homo sapiens* possédait ce don qu'il fallait chérir.

Il se rappela sa conversation avec l'ami d'Anny, Jacques Soldat, sur le front de mer à Brighton, et leur spéculation amusée et légèrement osée sur un livre qui s'intitulerait *Le Fantasme du pouvoir*. Soldat avait une personnalité originale, rentre-dedans, comme s'il aimait provoquer et éprouvait méfiance et mépris envers tous ceux qu'il rencontrait. Sauf que cette attitude était générée par la confiance en soi, par la réussite et non par la susceptibilité, cette maladie anglaise débilitante. Il visualisa Jacques Soldat. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui trouver, à cet homme d'au moins vingt ans son aîné ? Ah, ces jeunes actrices vulnérables, elles ne se simplifiaient pas la vie. Cornell Weekes, le terroriste urbain, et Jacques Soldat, le philosophe radical. Elle aurait certainement pu rencontrer et choisir quelqu'un de plus approprié… Enfin bref, ce n'était pas son problème.

Quand il avait téléphoné à Naomi pour convenir d'un point de rendez-vous, elle lui avait annoncé qu'elle était au lit avec la grippe et qu'il devrait donc aller seul au concert. Bon, son week-end ne suivait

décidément pas le programme prévu, donc autant faire une croix dessus. Et puis, cela lui donnerait l'occasion de passer un peu de temps avec Humphrey, « entre hommes », et d'évaluer l'état de leur relation que l'on pouvait à l'heure actuelle qualifier en toute honnêteté de quelque peu distante et empruntée.

Il récupéra son billet à l'entrée et se mêla un moment à la cohue des mélomanes, hésitant entre boire un verre maintenant ou à l'entracte. Ayant opté pour la deuxième option, il acheta le programme, qui annonçait *Ainsi parlait Zarathoustra*, le poème symphonique de Richard Strauss, en ouverture, puis *Peer Gynt* de Grieg et *Shéhérazade* de Rimski-Korsakov. En montant au balcon, il observa les autres spectateurs et songea, comme toujours lorsqu'il se trouvait dans une foule, que certaines personnes étaient bizarres, étranges. Il aimait parfois s'imaginer dans un autre monde, sur lequel il aurait un contrôle absolu, et où les gens auraient une étiquette accrochée dans le dos pour décrire leur personne et le motif de leur présence : « germanophile », « artiste raté », « désœuvré », « fervent mélomane », « poseur », « touriste égaré », « amoureux éconduit », etc. Qu'aurait dit sa pancarte à lui ? « Père du timbalier. » Peut-être paraissait-il lui-même bizarre aux autres, ce grand chauve d'âge mûr à l'air austère, lui aussi objet de leur curiosité et de leur examen.

Il trouva sa place, sur le côté mais avec une bonne vue sur l'orchestre. Il était contrarié d'avoir oublié ses jumelles, qui permettaient un meilleur grossissement que les simples lunettes d'opéra. Ayant assisté à des centaines de concerts dans sa vie, il en trouvait le ressenti magnifié quand on pouvait observer les interprètes grâce à des lentilles précisément ajustées. Cela tenait du voyeurisme, certes, mais saisir en gros plan l'intensité de la concentration et la palette d'expressions ou de grimaces était stimulant et divertissant, *a fortiori* quand les musiciens ne jouaient pas : untel qui se gratte discrètement, unetelle qui ajuste sa coiffure ou son costume, les murmures, les apartés, les coups d'œil, le tripotage de la mécanique complexe des instruments, on évacue la salive, on humecte les anches, on tourne un peu les clés qui resserrent ou détendent les cordes, un œil toujours posé sur la partition ou sur le chef – oui, c'était là du voyeurisme en public, autorisé, parfaitement acceptable, non censuré. Pour lui, cela rendait l'expérience d'un concert presque sensuelle, un plaisir à la fois auditif et visuel.

Il regarda les musiciens avancer en crabe sur la scène d'un pas mal

assuré pour se faufiler entre les frêles pupitres et rejoindre leur place attitrée. Ils vérifièrent leurs partitions, les redressèrent sur les pupitres, puis testèrent et accordèrent leurs instruments en produisant l'habituel mélange de bourdonnements, grincements et crissements qui alla s'amplifiant. Il vit Humphrey se glisser derrière son jeu de quatre timbales et évaluer la tension de la peau de chacune grâce à quelques coups pianissimo avant d'ajuster certaines des clés. Talbot se demanda, sans doute pour la quatre centième fois, ce qui avait bien pu pousser son fils à choisir cet instrument.

Il lui avait posé la question un jour, et Humphrey lui avait répondu par boutade : « Il faut bien que quelqu'un s'y colle », pour ensuite lui fournir une explication plus sincère. « Imagine un orchestre sans percussions d'aucune sorte. Nous métamorphosons tous ces siècles d'évolution en les reconnectant avec les racines de la musique, Papa. Le rythme, la percussion, c'est la fondation sur laquelle toute la musique est basée. L'homme des cavernes qui frappe sur un tronc d'arbre avec un gourdin. Nous apportons toute la puissance de l'atavisme. » Ces mots empreints de l'artificialité d'une réponse préparée, il les avait nul doute resservis maintes fois en réponse à la même question, mais ils avaient donné à réfléchir à Talbot. Peut-être avait-il raison. Les timbales, les gros tambours, c'était la pulsation de l'orchestre, son cœur battant. Voilà une image bien trouvée, se dit-il. Peut-être la replacerait-il pendant le trajet du retour en taxi avec Humphrey.

Le chef d'orchestre en queue-de-pie entra sur scène, fit un profond salut au public, monta sur sa petite estrade et *Zarathoustra* démarra, le long grondement des basses, des contrebassons et de l'orgue, puis l'appel des trompettes à l'octave, puis tout l'orchestre et enfin Humphrey, bam-boum-bam-boum, *molto pesante*, treize coups emplissant tout l'auditorium. Richard Strauss, compositeur préféré des timbaliers. Pendant une minute environ, Talbot ressentit une petite poussée de fierté paternelle. Les timbales retentirent, musclées, exaltantes, le cœur battant de l'orchestre sous l'impulsion de Humphrey. Talbot s'abandonna à la musique.

Tellement puissant que, par contraste, la musique de Grieg en paraîtrait émasculée et falote, songea-t-il en sortant de l'auditorium pour l'entracte. Il jeta un regard alentour et se dirigea vers le bar. Il avait précommandé un grand scotch avec eau de Seltz et, en se tournant, il faillit heurter une femme qui avait aussi à la main son remontant de mi-

concert. Gin-tonic, devina-t-il.

Ils échangèrent un regard.

« Talbot, vous ici ?

– Elfrida, ça alors ! Quel heureux hasard. Je suis ravi de vous revoir. Il était magnifique, ce *Zarathoustra*. À vous donner envie de vous inscrire au parti nazi.

– Je n'irais pas jusque-là.

– Je plaisantais.

– J'avais compris. »

Ils embrayèrent sur quelques platitudes musicales, histoire d'effacer ce mauvais départ.

« Je suis venue avec mon amie Jessica, expliqua Elfrida. Et puis elle a commencé à se sentir mal juste au moment où on allait s'installer, donc elle est rentrée chez elle.

– Alors, nous avons tous les deux été abandonnés. Naomi a la grippe.

– Naomi ?

– Mon épouse.

– Ah oui, bien sûr. Souhaitez-lui un bon rétablissement de ma part. »

Pour autant que Talbot le sache, les deux femmes ne s'étaient jamais rencontrées.

« Mon fils joue dans l'orchestre. Les timbales.

– Ah, mais c'est fascinant ! Tous ces coups de marteau. Merveilleux. Il doit adorer *Zarathoustra*. »

Ils burent chacun une gorgée pour combler le silence. Tous les deux retranchés derrière l'artificialité guindée de leur personnage public, se dit Talbot, la classe moyenne anglaise dans son état permanent de malaise en société.

« Reggie est là ? s'enquit bêtement Talbot, qui le regretta aussitôt.

– Non, il refuse de quitter Brighton tant que le film ne sera pas fini. »

Talbot savait que tel n'était pas le cas. Reggie venait régulièrement à Londres pour visionner le bout à bout, et sans doute aussi pour y retrouver Janet Headstone.

Spontanément, ils s'éloignèrent tous deux du bar pour aller dans un recoin plus sombre du balcon, comme s'ils étaient en couple, songea Talbot, gouvernés par des règles tacites et de vieilles habitudes, coincés ensemble jusqu'à ce que le concert reprenne, incapables d'inventer un prétexte acceptable pour se retrouver chacun seul.

Donc ils poursuivirent poliment leur conversation décousue. Talbot

regarda Elfrida de plus près. Il oubliait toujours à quel point elle était grande (il ne l'avait pas cataloguée dans sa mémoire comme une personne grande) et très mince. Elle portait un tailleur gris sur un chemisier indigo, des chaussures plates en similicuir, et ses lèvres étaient maquillées de rouge vif. Elle s'exprimait sur un ton constamment sec, flûté, presque cynique. Il la soupçonnait de se méfier de lui par principe, et pas parce qu'elle manquait naturellement d'aisance en société, mais parce qu'il appartenait au monde de Reggie et non au sien. Elle n'arrêtait pas de se tripoter les cheveux nerveusement, la frange, les mêches, remettant son casque en place d'un petit revers de main. De quoi se cachait-elle ? Il consulta rapidement sa montre (encore dix minutes à tenir) et se demanda quand il pourrait décemment regagner son siège. Il commençait à se lasser de leurs échanges de platitudes d'une urbanité embarrassante, et elle aussi certainement, mais il fallait maintenir les apparences. Une rencontre inopinée et non désirée avec la femme d'un collègue amenait forcément son lot de désagréments sociaux.

Mais bon, ils continuèrent à deviser : le Royal Festival Hall, les joies d'une sortie au concert, la guerre du Vietnam, la maison de Rottingdean, l'atmosphère si singulière de Brighton. Elfrida sembla se détendre à mesure qu'elle sirotait son gin-tonic. Il se demanda vaguement si un homme (enfin, pas lui, bien sûr) la trouverait attirante sexuellement. Il n'en avait aucune idée. Elle était intelligente, à l'évidence, et elle le fit rire en déclarant que Brighton constituait une sorte de zone de non-droit pour les fêtards londoniens, comme un Las Vegas anglais. Bien formulé et très bien vu : les normes traditionnelles s'oubliaient vite dans cette ville, comme si sa réputation de légèreté était contagieuse. Et il se surprit à penser que si Reggie, et le film, et sa propre implication dans le film ne s'étaient pas interposés entre eux deux, ils auraient pu en venir à apprécier leur compagnie mutuelle, sans arrière-pensée. Peut-être. Encore un univers parallèle.

La sonnette annonça la fin de l'entracte.

« Vous savez quoi ? dit Elfrida. Je vais peut-être sécher la seconde partie. Je vais aller voir comment se porte cette pauvre Jessica. »

Ils se firent leurs adieux, et Talbot la regarda retourner au bar. Quelle femme étrange, songea-t-il. Combien de fois s'était-il déjà fait cette remarque à son sujet ? Il se demanda quelle observation elle-même pourrait faire de lui.

Après le concert, il retrouva Humphrey à l'entrée des artistes. Il serra la main de son fils et la trouva flasque, comme s'il avait tenu un gant vide. Comment pouvait-on dire à quelqu'un qu'il fallait un minimum de poigne, pour ce geste ? Impossible. Ils marchèrent jusqu'à Waterloo Bridge pour héler un taxi.

« Le concert était formidable, commenta Talbot.

– Je trouve que nous n'étions pas tout à fait à notre meilleur.

– Eh bien en tout cas, les aficionados ont eu l'air d'apprécier. »

Dans le taxi, Humphrey choisit de s'asseoir sur le strapontin en diagonale de son père plutôt qu'à côté de lui. Talbot en prit bonne note tout en dévisageant son fils de vingt-cinq ans. Humphrey arborait une petite moustache inégale qui ne lui allait pas et des cheveux longs et propres, bien coiffés sur les oreilles, avec une frange sur le côté qui révélait un triangle de front pâle. Belle chevelure, remarqua Talbot avec amertume, mais il n'avait pas un beau visage, il n'avait pas les traits réguliers et bien découpés des Kydd. Le nez un peu bulbeux, les lèvres trop minces. Il avait été un petit garçon charmant et ravissant, se rappela Talbot. Son bébé de la guerre, conçu et né pendant le conflit. Talbot avait cru percevoir chez son fils une ressemblance avec Kit, son frère, mais elle avait disparu à la puberté. Talbot avait épousé Naomi en 1941, à son retour d'Afrique pour une permission, et Humphrey était né avant leur premier anniversaire de mariage, Zoë suivant un an après. Il pensa à Zoë avec un pincement au cœur. Comme les enfants changent, à l'âge adulte ! Deux enfants, un garçon et une fille, mission accomplie. Talbot n'arrivait plus à se rappeler combien de fois Naomi et lui avaient fait l'amour depuis la naissance de Zoë. Ils l'avaient fait, en tout cas – il avait passé de nombreuses années à rester victime de l'illusion qu'il était peut-être à moitié hétérosexuel.

« Tu dors à la maison, ce soir ? demanda Humphrey.

– Bien sûr. Je suis venu exprès pour te voir jouer. Enfin, t'écouter, surtout.

– Merci.

– Pas besoin de me remercier, Humph. C'est moi qui devrais te remercier. J'étais très fier de toi.

– Encore merci, Papa.

– Comment ça se passe à Manchester ?

– J'aime bien. La vie est agréable, là-bas.

– Tu vois quelqu'un ? demanda-t-il avec un sourire pour que le sous-

entendu paraisse affectueux et non graveleux.

– Pas vraiment. J'ai une chouette bande de copains dans l'orchestre, c'est tout. »

L'idée vint à Talbot que peut-être Humphrey était de la jaquette. Il décida de ne pas y penser plus avant.

Ils traversèrent Londres en direction de Chiswick, de nouveau en silence. Humphrey alluma une cigarette et la fuma de façon maladroite, comme s'il venait de commencer et ne maîtrisait pas encore la technique. Il tirait des bouffées sans vraiment inspirer et produisait beaucoup de fumée. Talbot en alluma une aussi (rien de tel que la fumée pour combattre la fumée) et se mit à parler de tout et de rien, des projets de réaménagement du jardin à Chiswick, des conflits de Naomi avec la direction de l'école, des hauts et des bas du tournage exigeant de *L'Échelle pour la Lune*. Humphrey l'écoutait attentivement en hochant la tête et en souriant. Père et fils en pleine conversation chaleureuse, songea Talbot en se plaçant dans la peau d'un témoin invisible qui les regarderait. N'était-ce pas curieux à quel point vos enfants pouvaient devenir des étrangers complets ?

27

Jacques rentra à Paris le lendemain. Rien ne semblait avoir changé entre eux, estimait Anny avec gratitude, convaincue que ce n'était pas juste parce qu'elle avait envie d'y croire. Peut-être avait-il pensé que son baiser avec Troy était simplement du cinéma, du jeu d'acteurs par souci de crédibilité. Quand ils s'étaient retrouvés seuls il s'était montré affectueux, il n'y avait pas eu de discussion gênante, ils s'étaient même embrassés plusieurs fois avec une passion réelle. Au lit ce soir-là, Anny avait pris son membre dans sa main et proposé de le branler mais il avait répondu non, merci, *ma puce**, je peux le faire tout seul avec plus d'expertise, avant d'éclater de rire. Elle avait ri avec lui et il l'avait serrée dans ses bras. Elle n'avait rien remarqué d'inhabituel, pas de trace discernable de soupçon ou de méfiance, malgré ce sentiment étrange qu'il l'observait en secret, l'analysait, la scrutait, comme s'il cherchait à déceler d'infimes changements dans son comportement. Ni l'un ni l'autre n'avaient mentionné Troy ou le baiser de cinéma.

Deux heures après le départ de Jacques pour l'aéroport de Londres, Anny reçut un appel de la réception.

« M. Ingmar Bergman souhaiterait vous voir. »

Cornell n'était pas rasé et il portait des vêtements tout froissés, comme s'il avait dormi par terre chez quelqu'un. Et il semblait nettement plus agité que les autres fois.

« Ça ne peut pas continuer comme ça, Cornell, prévint-elle d'un ton las. Je t'ai dit que je ne voulais plus te revoir. Ils sont à ta recherche. Ils ne sont pas stupides. Ils savent bien que tu vas me contacter. Je n'ai pas l'intention de me laisser entraîner dans ta chute.

– Personne ne va t'entraîner dans quoi que ce soit. Je suis sur le départ, mais j'ai besoin de plus de liquide. Tous ces papiers dont j'ai besoin, ça coûte une fortune, putain ! C'est un cauchemar.

– Je ne veux pas le savoir ! cria-t-elle. Je ne veux rien avoir à faire avec le merdier dans lequel tu t'es fourré, compris ?

– Oh, lâche-moi un peu, Anny ! Tu te rends compte à quel point ma vie est compliquée en ce moment ?

– La faute à qui ? »

Elle passa dans sa chambre, fouilla dans ses différents sacs à main et y trouva un portefeuille et un porte-monnaie contenant de l'argent. Elle compta les dollars qu'elle avait : 145. Elle retourna au salon et lui tendit les billets d'un bras raide. Il les prit avec un air qu'elle trouva penaud. Elle lui avait déjà donné de l'argent une fois, donc cela ne changeait rien si elle lui en donnait plus, raisonna-t-elle. De toute façon, elle était déjà sa complice. Et même si c'était trop tard, elle en eut un peu la nausée.

« Voilà, tu m'as tout pris, déclara-t-elle.

– On pourrait commander un truc à manger ? Je meurs de faim.

– Non. Va-t'en, Cornell, et ne reviens plus, par pitié. Laisse-moi tranquille, à la fin ! Sors de ma vie ! »

Il la regarda d'un air sombre, blessé.

« Tu as toujours eu un côté sale garce. Écoute, je te rembourserai.

– Ne te soucie pas de l'argent, s'il te plaît, ça me fait plaisir. C'est un cadeau, un cadeau d'adieu. »

Elle alla ouvrir la porte. Quand il sortit, Cornell affichait son expression de pauvre victime de la vie qui a subi tant d'injustices. Il lui effleura la joue et elle lui écarta la main d'une tape.

« Un baiser d'adieu, bébé ? » dit-il sur un ton pathétique.

Elle l'embrassa sur la joue. Que Dieu me pardonne, songea-t-elle.

Elle ferma la porte derrière lui et la verrouilla. Elle n'avait pas envie de pleurer, elle n'était même pas en colère, elle avait simplement la vilaine impression que tout cela n'était pas terminé. D'une façon ou d'une autre, Cornell Weekes allait trouver le moyen de lui foutre sa vie en l'air.

Elle appela la chambre de Troy, qui déboula cinq minutes plus tard, son habituelle bouteille de vin rouge à la main. Ils s'embrassèrent. Elle le prit dans ses bras. Maintenant, elle se sentait calme, réchauffée par cet étrange sentiment de sécurité que semblait lui procurer Troy.

« Où est ce bon vieux Jacques, alors ? demanda-t-il en sortant un tire-bouchon de sa poche.

– Il est rentré à Paris.

– Il ne se doute de rien ?

– Je n’en sais rien. Je ne crois pas, non. Il n’a rien dit, en tout cas. Mais il se comportait de façon un peu bizarre. Il me surveillait. Et puis, cet enfoiré de Cornell est venu me réclamer plus d’argent.

– Dis donc, tu n’as pas vraiment de chance avec tes hommes, toi ! commenta-t-il en débouchant la bouteille et en leur servant un verre à chacun avant de s’asseoir à la table en souriant. Enfin, à part avec moi.

– Toi, je vais te prendre à l’essai. Et pour l’instant, tu marques des points, répliqua-t-elle en commençant à ôter ses vêtements.

– Demain, on ne tourne pas. Tu veux venir rencontrer mes parents ?

– À Swindon ? dit-elle, heureuse de s’en être souvenue.

– Au soleil de Swindon, oui. »

Toute nue, elle vint s’asseoir sur ses genoux. C’était peut-être exactement cela qu’il lui fallait, un bref aperçu d’une vie normale chez les parents de Troy à Swindon. Ce serait la meilleure des thérapies.

« Alors, qu’en dis-tu ? demanda-t-il en lui embrassant l’épaule.

– Rien au monde ne me ferait plus plaisir. »

28

« Virginia Woolf. Hmmmmmm…, commenta Calder McPhail, sourcils froncés, en tambourinant des doigts sur son bureau. Je croyais que vous aviez dit que le roman allait s'appeler *L'Homme en zigzag*.

– Euh, oui, celui-là est en chantier, répondit Elfrida. Mais j'ai eu une nouvelle idée : *Le Dernier Jour de Virginia Woolf*. Je l'ai commencé, et ça avance bien aussi. Je reprendrai *L'Homme en zigzag* après.

– En tout cas, c'est une bonne nouvelle. Deux romans qui avancent. Nous aimons, quand ça avance, commenta-t-il sur un ton sceptique. Cela faisait un moment…

– Pas tant que ça. Cela ne fait que dix ans. Si j'étais une romancière américaine, personne ne s'en formaliserait. »

Elle regarda son agent de l'autre côté du bureau. Elle ne l'avait pas vu en personne depuis… Elle fit le calcul. Mon Dieu, deux ans ? En tout cas, il a grossi. Il doit mener la belle vie. Âgé d'une cinquantaine d'années, Calder avait toujours été corpulent, façon petit tonneau, mais à présent son double menton débordait sur son col et il semblait un peu rougeaud. Hypertension ? Il avait un accent bourgeois d'Édimbourg et une attitude réservée et sèche qui dissimulait presque un sens de l'humour acéré et une propension à s'emporter dans des colères aussi subites et intenses que passagères. Elfrida l'aimait beaucoup, ce grand frère bienveillant vers lequel elle pouvait se tourner au moindre problème pour lui demander n'importe quoi ou presque. Comme maintenant. Calder se carra dans son siège, exhibant le gros ballon qu'était devenu son ventre, comme s'il avait lu dans ses pensées.

« Je crois qu'une avance sur les deux romans serait parfaite, suggéra-t-elle comme si l'idée venait de se présenter à elle. En étalant les versements sur plusieurs trimestres, voyez-vous. Cela me stimulerait.

– Dites-m'en plus », exigea-t-il.

Elfrida s'exécuta. *Le Dernier Jour* retracerait de façon subjective et romancée les quelques heures qu'avait vécues Virginia Woolf entre son réveil et sa mort par noyade le 28 mars 1941. Ce serait déchirant, parlant, innovant.

Calder ne sembla guère impressionné.

« Il y a encore des gens qui s'intéressent à Woolf, de nos jours ? lâcha-t-il. Enfin, qui s'y intéressent vraiment ? Elle est un peu passée de mode, non ?

– Eh bien, il y a moi, déjà. Et pourtant, je ne suis pas particulièrement fana de son œuvre. Elle est fascinante, comme être humain, un vrai cas d'école. C'est l'écrivaine la plus intéressante du XXe siècle, affirma-t-elle sans trop croire à sa propre propagande.

– Je ne suis pas convaincu. Des intellectuels anglais riches, snobs, hyperprivilégiés et au physique quelconque qui baisent entre eux, des jolies maisons bien décorées, des domestiques en veux-tu en voilà. On est en 1968, Elfrida. Regardez autour de vous. L'Allemagne, la France, les USA, le Vietnam. Le monde est en pleine ébullition, en plein changement. Ne revenez pas en arrière.

– Mais ce sont quand même des gens, Calder, des êtres humains ! protesta Elfrida en se demandant quel argument ajouter. Et les gens se tournent vers nous, les romanciers, pour trouver des informations.

– Sur quoi ?

– Sur les autres gens. Sur tous les autres gens dans le monde. Sur nos pensées, nos besoins, nos rêves, nos phobies, ce qui nous fait vivre, en gros. Les gens sont opaques, complètement mystérieux. Même ceux qui nous sont le plus chers sont des livres fermés. Si vous voulez savoir à quoi ressemblent vraiment les êtres humains, ce qui se passe dans leur tête derrière ce masque que nous portons tous, alors, lisez donc un roman ! »

Elle s'arrêta là, un peu surprise elle-même par sa péroraison. Elle ne se rappelait pas la dernière fois où elle avait parlé si longtemps sans s'interrompre, avec tant de passion et d'éloquence – du moins pour elle. Était-ce le gin qu'elle avait bu avant ce rendez-vous ou bien son cerveau de romancière, de nouveau actif après une mise en sommeil d'une décennie, tel un animal qui sortirait de son hibernation ?

« Cela me paraît un peu trop *recherché**. *L'Homme en zigzag* me semble plus vendeur. Parlez-moi un peu de celui-là.

– Mon prochain roman, c'est *Le Dernier Jour*, martela-t-elle avec,

espérait-elle, une assurance adamantine. Vous qui êtes mon agent si malin, décrochez-moi un contrat pour les deux romans.

– Je vous ai déjà décroché trois contrats de deux livres, Elfrida, et votre éditeur les attend toujours. Vous connaissez la loi des rendements décroissants ?

– Je n'étais pas au mieux, enchaîna-t-elle sans répondre à sa question. Mais maintenant, ça va. Je déborde d'énergie. Je pète la forme, même.

– D'accord, d'accord, concéda-t-il avec un geste conciliateur. Je vais appeler Ginevra et lui annoncer la bonne nouvelle. »

Ginevra Russell était son éditrice.

« Elle est encore vivante ?

– À peine. Et d'ailleurs c'est amusant, elle m'a posé exactement la même question à votre sujet la semaine dernière.

– Ha ha, menteur !

– Elle m'a demandé si j'avais de vos nouvelles, ce qui revient à peu près au même. »

Ils discutèrent de Ginevra et de ses petits problèmes d'hygiène corporelle. Puis ils continuèrent à potiner et rirent beaucoup. Oui, Calder était bien son ami, se conforta Elfrida, son allié. Pas juste un M. Dix-pour-Cent, comme Reggie surnommait les agents de Hollywood avec lesquels il devait traiter.

Quand elle prit congé, il l'embrassa gentiment à la porte en lui faisant un petit câlin inhabituel.

« Vous savez que je ferai de mon mieux, promit-il. Mais ne vous attendez pas à des montagnes d'argent. Vous avez déjà une grosse dette chez Muir & Melhuish, alors cela ne sera pas facile.

– Rien dans la vie n'est facile, mon cher Calder. Allez, au boulot ! »

29

John Saxonwood consulta le dossier posé devant lui et agita la main au-dessus comme pour chasser une mauvaise odeur.

« De la poudre aux yeux, Talbot, décréta-t-il. Et du jargon juridique en français médiéval. J'avais raison de me méfier.

– Ça doit être une supercombine de Yorgos, répondit Talbot. Je vais lui en parler, il va tout m'expliquer.

– Tu m'as l'air bien confiant.

– Je le suis. Il a toujours des plans, Yorgos. C'est juste qu'il ne m'a pas encore expliqué tous les détails de celui-ci.

– J'ai hâte qu'on éclaire ma lanterne mais, pour autant que je puisse en juger, il est en train de t'entourlouper.

– Impossible. Il ne ferait jamais ça. Non, pas Yorgos.

– Je ne crois que ce que je vois, rétorqua Saxonwood, les mains écartées en un geste d'impuissance. Tu vas devoir te montrer un peu plus ferme, lui mettre la pression.

– C'est l'un de mes plus anciens amis, John. Il a sauvé la boîte au moins deux fois. Et c'est le parrain de Zoë, enfin ! Pourquoi essaierait-il de m'arnaquer ?

– Eh bien, je ne sais pas, moi. Pour l'argent ? Pour le pouvoir ? Pour l'influence ? Face à ce type d'enjeux, l'amitié redescend bien vite sur l'échelle des priorités. »

Talbot renonça à persuader John de la probité intrinsèque (quoique peu conventionnelle) de Yorgos. Il partit avec une copie du contrat et de sa traduction et rentra en taxi à Primrose Hill sans en lire une ligne pour aller récupérer l'Alvis. Une fois à l'appartement, il téléphona au gardien de l'immeuble pour savoir où on en était avec le vitrier qui devait passer réparer la fenêtre du sous-sol. Tout était en ordre, apprit-il.

Quand Naomi lui avait demandé comment il s'était fait sa coupure

au front, il lui avait raconté qu'un projecteur était tombé d'un portique sur le tournage en envoyant des éclats de verre partout alentour.

« Oh, mon Dieu ! s'était-elle exclamée. Et si tu en avais pris un dans l'œil ? »

Elle n'avait pas tort, devait-il reconnaître dans le cadre de son mensonge, et il se dit une fois de plus qu'il l'avait échappé belle, avec la chute de ce coupleur. Mais bon, la vie était pleine de circonstances où on l'échappait belle et nous n'avions sans doute conscience que d'une sur dix, et encore… Il retourna à Brighton, ses doutes assombrissant son humeur, le duodénum en feu. Une confrontation avec Yorgos semblait inévitable s'ils voulaient débrouiller cette étrange affaire du contrat de *Feuilles brûlées*. À quoi Yorgos jouait-il donc ? De quoi retournait-il au juste ? Talbot se refusait à accepter l'analyse pessimiste de Saxonwood. Selon toute probabilité, il s'agissait là d'un stratagème élaboré par Yorgos pour leur faire gagner beaucoup plus d'argent au bout du compte. Cela dit, il avait bien conscience qu'il ne cessait de défendre Yorgos et non ses propres intérêts. Était-il dans le déni ? Peut-être, mais cela valait parfois mieux. En roulant à toute allure sur l'A23 en direction de Brighton, il tourna la tête à droite et à gauche pour se détendre les muscles du cou. Essaie de rester calme, se dit-il, ne serait-ce que pour ton ulcère. Tout va s'arranger.

À son arrivée dans les locaux de la production, Ferdie Meares l'attendait, visiblement énervé. Talbot le fit asseoir dans son bureau et leur versa à tous les deux un scotch en affichant un sourire poli.

« Que puis-je faire pour toi, Ferdie ? Je vois bien que tu n'es pas content.

– Un peu que je suis pas content. Je suis furax, oui !

– Oh non, pas furax. Que se passe-t-il ?

– C'est ma phrase fétiche.

– Ta phrase fétiche ? Rappelle-moi, déjà.

– "Je suis tout excité. Et vous ?"

– Ah oui, ça me revient. Et alors, où est le problème ?

– Ton soi-disant réalisateur, là, Rodrigo Moncul Tipton, il ne veut pas que je l'utilise dans mes scènes.

– Eh bien, peut-être que ce n'est pas adapté.

– C'est dans mon contrat. »

Talbot demanda qu'on lui apporte le contrat de Ferdie pour vérifier. Et en effet, la clause figurait dans un obscur alinéa. Ferdie Meares avait

l'autorisation contractuelle de prononcer sa phrase fétiche « Je suis tout excité. Et vous ? » en deux instances au moins pendant le tournage des scènes auxquelles il participait.

« Tu devrais en toucher un mot à Rodrigo, dit Ferdie.

– Très bien. C'est comme si c'était fait.

– Et pourquoi mes scènes avec Anny Viklund ont-elles été changées ? Je me réjouissais de travailler avec elle.

– Ah ! mais parce que le film est comme ça, Ferdie. Fluide, toujours en évolution pour coller à l'esprit du temps. On est en 1968. Swinging London et tout le tralala. On fait des petites modifications tous les jours, et tout le monde doit s'adapter.

– Andy Marvell est au courant ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Parce que c'est un ami. C'est notamment à cause de lui que j'ai accepté de jouer dans ce film. »

Sale menteur, songea Talbot.

« Je crois qu'Andy est à Los Angeles, dit-il vaguement.

– Il ne sera pas content d'apprendre que vous bidouillez son scénario », lâcha Meares en se levant.

En le raccompagnant, Talbot comprit qu'il s'agissait là d'une menace à peine voilée.

« Cela étant, je ne crois pas que ta phrase fétiche figurait dans le scénario de Marvell.

– Andy ne sera pas content, répéta Ferdie pour faire bonne mesure. Mais alors pas du tout. »

Talbot se fit conduire en voiture sur le plateau. Ils tournaient en pleine campagne aujourd'hui, entre Burwash et Herstmonceux, pour filmer des plans de la Mini jaune roulant à travers les paysages idylliques du Sussex de l'Est – une nouvelle occasion de mettre de la belle musique, selon Reggie. Talbot le trouva en train de regarder un match de cricket sur un téléviseur portable près du camion de la caméra. Talbot lui expliqua les conditions contractuelles concernant la phrase fétiche de Ferdie Meares, et Reggie refusa tout net d'intégrer « Je suis tout excité. Et vous ? » dans quelque scène que ce soit de *L'Échelle pour la Lune*.

« Non, Talbot. Désolé, mais c'est humiliant. C'est un film sérieux, là, pas une comédie de boulevard qu'on jouerait dans un théâtre de province.

– Laissez-le la placer, et après vous couperez au montage.

– Mais ça veut dire céder devant ce connard de Ferdie Meares.

– Vous perdrez une bataille mais pas la guerre.

– Et il nous collera un procès aux fesses. Il vaut mieux dire non maintenant.

– Il ne peut pas se permettre de nous coller un procès aux fesses. »

Espérant avoir persuadé Reggie que la voie de la moindre résistance était en l'occurrence la seule viable, il le laissa devant son cricket et se mit en quête d'une tasse de thé. Il repéra Tony During, le chef opérateur, posté près d'une caméra à attendre que la Mini déboule sur un chemin de terre à ornières. C'était un homme barbu au teint cireux qui avait toujours l'air plus ou moins souffrant. Talbot se rappela qu'il venait d'avoir la grippe.

« Bonjour, Tony ! Vous vous sentez mieux ?

– Pardon, patron ?

– Votre grippe.

– Quoi ? Ah ouais, ouais beaucoup mieux, merci patron ! »

Il trouva Joe près du chariot de la cantinière. Sous le soleil de l'après-midi, la vapeur qui s'élevait de la grande bouilloire s'épaississait comme un ectoplasme. Joe tendit à Talbot un gobelet en polystyrène contenant du thé qui avait la couleur du sable mouillé.

« N'oubliez pas votre rendez-vous au bureau à dix-sept heures, lui rappela Joe.

– Quel rendez-vous ?

– Avec le détective, répondit Joe en baissant la voix.

– Ah, vous en avez trouvé un, super !

– Il était dans les Pages jaunes, en fait. Je n'ai pas eu à beaucoup chercher.

– Eh bien, c'est à cela que ça sert, les Pages jaunes. Où sont Troy et Anny ?

– Ils ont un jour de congé. On fait tous ces plans de la voiture avec leurs doublures.

– Ah, d'accord. Je ferais mieux d'aller au bureau, alors. »

Lorsqu'il arriva à Napier Street, il trouva le détective qui l'attendait dans le salon. Jeune, la trentaine, d'une beauté torturée en raison de sa maigreur inouïe et de sa pâleur, avec une tignasse de cheveux bruns qui lui descendait aux épaules, il portait un costume cintré noir, une cravate de cow-boy et des chaussures à bout très pointu, et il mâchait du

chewing-gum.

Il s'assit en face de Talbot au bureau, se recula sur son siège et croisa les jambes d'un mouvement pompeux après lui avoir tendu sa carte. Talbot y jeta un coup d'œil et la lui rendit.

« Vous pouvez la garder, mon vieux », dit le détective.

Talbot la regarda de nouveau et la posa sur son sous-main. Elle indiquait :

CONSULTANT EN RISQUES CRIMINELS
« Vous êtes à la limite ? Nous pouvons vous aider. »
Kenneth Kincade (diplôme de droit)

« Merci d'être venu nous voir, monsieur Kincade.

– Appelez-moi Ken, je vous en prie. »

Talbot remarqua un léger accent américain.

« Vous êtes américain ? demanda-t-il.

– Je suis né et j'ai grandi à Brighton, répondit Ken en agitant rythmiquement de haut en bas la pointe éraflée de sa poulaine.

– Je vois que vous êtes diplômé en droit, excellent.

– Presque. Je n'ai pas terminé ma troisième année. C'est pour ça que j'ai mis "diplôme" et pas "diplômé". »

Talbot hocha la tête. Ken Kincade pourrait faire l'affaire. De toute façon, il n'avait pas le temps de chercher un autre détective. Il lui expliqua la situation, le vol de grosses quantités de pellicule valant des centaines sinon des milliers de livres. Les soupçons portaient évidemment sur les techniciens caméra.

« Ça fait combien de gusses ? demanda Kincade, un sourcil froncé, toujours en ruminant son chewing-gum.

– Quatre. Ce sont eux qui lancent les commandes de pellicule, donc c'est forcément un membre de l'équipe.

– Logique. Ou peut-être les quatre. Ça pourrait être un complot.

– Je n'y avais pas pensé, mais j'en doute. Je veux juste que vous trouviez le coupable. Après, je m'occuperai de tout.

– Ah, la justice à coups de mandales, c'est ça ?

– Je veux juste que rien ne s'ébruite.

– Pigé. C'est vingt dollars par jour plus les frais.

– Dollars ?

– Euh, livres, désolé. Et deux jours d'avance, si ça vous va. »

Talbot monta au service comptabilité, où Geoffrey Braintree lui remit huit billets de cinq livres. Il les apporta à Kincade et lui écrivit le nom et l'adresse des techniciens sur un bout de papier. Kincade recompta deux fois les billets avant de les empocher.

« Vous voulez pas que je mette mon blaze sur un contrat ?

– Gardons les choses aussi informelles que possible, si cela vous convient, répondit Talbot, qui commençait à se lasser de l'argot ridicule employé par Kincade. J'ai juste besoin d'un nom.

– *No es problemo, señor*, lança Kincade en touchant son front de l'index en un salut nonchalant. Je vous enverrai un reçu officiel. Vous pouvez le déchirer si ça vous chante, mais moi, il faut que j'aie ça dans ma compta. C'est un plaisir de faire affaire avec vous, monsieur Kydd. Je vous tiens au courant. »

Il sortit et Talbot se demanda s'il faisait un choix bien sage. Enfin, tant pis, il fallait bien qu'il découvre ce qui se tramait, pour limiter les dégâts. Son téléphone sonna.

« Allô ?

– Talbot, vieille branche ! C'est Jimmy Appleby.

– Comment vas-tu, Jimmy ? Que puis-je faire pour toi ?

– Tout baigne, Talbot. Mais Bob et moi, on voudrait te voir dès que possible. On a une proposition intéressante qui devrait te plaire. Garanti. Viens donc nous voir la prochaine fois que tu passeras à Londres. Ou alors on peut passer, nous.

– Ce qui vous arrange.

– Comment ça va, avec notre poulain ?

– Troy ? Je crois qu'on peut dire qu'il est comme un poisson dans l'eau.

– Sensass ! À très vite, Talbot. »

Talbot raccrocha. Une proposition ? Fallait-il qu'il s'en inquiète ?

30

Mme Farthingly proposa à Anny une deuxième part de Battenberg cake.

« Non merci, madame Farthingly. J'ai déjà trop mangé.

– N'importe quoi ! Vous picorez comme un moineau. Allez, reprenez-en. Une petite chose toute maigre comme vous ! Il y a plus de gras sur le mollet d'une hirondelle, comme on dit chez nous. Nous devons vous remplumer, jeune fille. »

Sans comprendre, Anny accepta la part qu'elle lui tendait et la déposa sur son assiette avec le sandwich aux rillettes de poisson et le scone beurré.

Mme Farthingly la dévisageait d'un regard chaleureux plein d'un intérêt bienveillant. C'était une petite femme replette aux joues fardées de rose et aux cheveux frisés parfaitement blancs. Un tic la faisait cligner des yeux par petits spasmes rapides de temps à autre, et Anny trouvait cela très déconcertant.

Elles étaient assises face à face sur des canapés dans le « salon arrière », comme l'appelait Mme Farthingly. Par les baies vitrées, Anny apercevait un petit bassin à poissons, un cadran solaire et une étroite bande de gazon divisée en deux par des pas japonais menant à un abri de jardin, derrière lequel se trouvait un haut remblai de voie ferrée. À intervalles réguliers, un train de banlieue passait en brimbalant dans un sens ou dans l'autre.

« Bref, comme je vous le disais, Nigel est fou de joie de jouer dans ce film, reprit Mme Farthingly, qui lui retraçait la carrière de son fils. Il n'a sorti que deux singles l'année dernière, et aucun n'a atteint le Top 30. Et pourtant, il a déjà été disque de platine.

– En tout cas, il est formidable dans le film. C'est un acteur-né.

– Le Paul Jones, là, il a joué dans un film, aussi. Je crois que c'est ça

qui a donné l'idée à M. Appleby.

– Celui avec Jean Shrimpton ? demanda Anny, qui sentit la tête lui tourner.

– Ah, je n'en sais rien ma chérie, dit Mme Farthingly en se coupant une part de cake. En 66, Nigel a fait le London Palladium. Et vous savez où était son dernier concert ?

– Non.

– Au Tower Club à Warrington.

– Et alors ? Ce n'est pas bien ?

– C'est pire que pas bien. Et puis, M. Appleby l'a fait passer de chez Decca à Parlophone, mais ils ne semblent pas trop s'intéresser à lui. Il n'est pas un groupe, vous comprenez. Aujourd'hui, il n'y en a que pour les groupes. Je lui ai dit : "Mon fils, il faut que tu aies un groupe de pop." Comme Cliff ou Manfred. Mais il ne m'écoute pas, non non non, conclut-elle en souriant à Anny sans que celle-ci sache trop quoi lui répondre. Alors, vous jouez quel personnage, dans le film ?

– Je joue Emily. Emily Bracegirdle.

– D'accord. Et c'est quoi, l'histoire ?

– Je suis censée être une grande vedette du cinéma qui tourne un film à Brighton. Et là, je tombe amoureuse de mon chauffeur, un jeune homme de Brighton.

– Et ça, c'est Troy ?

– Oui.

– Mais vous êtes une vedette de cinéma qui tourne un film à Brighton, en vrai, objecta Mme Farthingly en fronçant les sourcils.

– En effet.

– Ça va pas chercher bien loin.

– Disons que c'est l'art qui imite la vie, et aussi la vie qui imite l'art. C'est tout le sujet.

– Hein ? »

Anny vit Troy et son père sortir de l'abri de jardin et remonter l'allée en direction du salon.

« Ah, voilà les hommes ! s'exclama Mme Farthingly en battant des cils, avant de se lever pour aller leur ouvrir la porte-fenêtre. Nigel, tu prendras bien un peu de gâteau ?

– Ah oui ! Merci, Maman.

– Nigel vous a dit que c'est lui qui nous avait acheté cette maison ? demanda M. Farthingly. Avant, on habitait en HLM.

– C’est une très belle maison », commenta Anny.

Elle n’y avait pas vraiment prêté attention à leur arrivée. Pavillon mitoyen, murs en crépi, énorme bosquet d’herbe de la pampa dans le petit jardin de devant. Elle regarda Mme Farthingly, qui lui souriait toujours.

« Encore du thé, ma chérie ?

– Je pourrais avoir un verre d’eau, s’il vous plaît ? »

Nigel/Troy disparut dans la cuisine pour lui en chercher un.

« Nous, on n’aurait jamais pu se payer une maison comme ça, insista M. Farthingly. Jamais jamais.

– Et pas dans ce quartier, en plus, ça c’est sûr, renchérit Mme Farthingly.

– Je comprends.

– Nigel nous l’a achetée quand son premier album a fait disque de platine, expliqua M. Farthingly. Du jour au lendemain, il est passé d’un radio-crochet à Slough à disque de platine et contrat chez EMI.

– Decca, corrigea Mme Farthingly. “Up All Nite”, ça s’appelait. Écrit N, I, T, E.

– Je commence à découvrir la musique de Troy… enfin, de Nigel.

– Si on peut appeler ça de la musique ! lâcha Mme Farthingly.

– Vous voulez l’entendre, son album ?

– Papa, arrête ! protesta Troy en revenant avec le verre d’eau. Anny n’est pas là pour écouter un vieil album. Elle est venue faire votre connaissance.

– Mais quand même, cet album a changé la vie de notre famille, ajouta Mme Farthingly.

– Et il nous a acheté une voiture, aussi. Une Jaguar type S gris métallisé.

– Que tu ne conduis jamais, Papa, lui reprocha Troy.

– Je n’ai pas envie de l’abîmer. Je la sors juste pour les grandes occasions.

– D’où venez-vous, Anny ? demanda Mme Farthingly.

– Du Minnesota, aux États-Unis.

– Et dire que vous avez fait tout ce chemin pour venir tourner un film avec Nigel !

– Je dois vous avouer que Nigel est la seule chose dans ce film qui me permette de ne pas devenir dingue.

– Ce n’est pas le mauvais bougre, notre Nigel, dit M. Farthingly en

donnant une petite tape sur la cuisse de son fils.

– Comparé à son frère, en tout cas, lâcha Mme Farthingly d'une voix sèche et méprisante.

– Maman !

– Son frère est en prison, expliqua Mme Farthingly sans émotion. Autant que vous le sachiez, Anny. Nous n'avons pas de secrets, dans cette famille.

– Ne ressortons pas toutes ces histoires, plaida Troy. Anny n'a pas envie de savoir quoi que ce soit sur Godfrey.

– Je ne savais pas que tu avais un frère qui s'appelait Godfrey.

– Godfrey, articula lentement M. Farthingly. Godfrey est le mouton noir de la famille.

– Vous connaissez l'expression, Anny ? s'enquit Mme Farthingly.

– Bien sûr. Je peux vous demander pourquoi il est en prison ?

– Parce qu'il a péché, répondit Mme Farthingly avec un soupir.

– Il a volé du plomb sur les toits de plus de deux cents églises dans le sud de l'Angleterre et le West Country, précisa M. Farthingly.

– Et il l'a revendu à des ferrailleurs, poursuivit Troy. Il a utilisé l'argent pour acheter de la drogue, surtout des amphètes, et il l'a revendue dans les pubs et les clubs de Portsmouth et Southampton.

– Et Bournemouth aussi, ajouta Mme Farthingly avec dégoût. Mon Dieu ! Le Ciel nous protège !

– Maintenant, vous savez pourquoi on l'appelle le mouton noir de la famille, conclut M. Farthingly.

– Louons le Seigneur bon et généreux pour la présence de Nigel, dit Mme Farthingly.

– Godfrey est bien plus âgé que Nigel, au fait, indiqua M. Farthingly. Il a douze ans de plus que lui.

– Nigel a été mon bébé de la chance, raconta Mme Farthingly. J'avais quarante ans quand je suis tombée enceinte. Tu imagines si Godfrey était notre seul enfant ? fit-elle en se tournant vers son mari. Grand Dieu !

– Je ne veux même pas y penser. Même pas y penser. »

Tout le monde garda le silence pendant un moment.

« On pourrait changer de sujet ? suggéra Troy. Arrêtons de parler de Godfrey, ça va déprimer Anny.

– Et vous, vous avez des frères et sœurs ? demanda Mme Farthingly.

– J'ai un frère aîné. Il s'appelle Lars.

– Il n’est pas en prison, au moins ?

– Non, il est dans l’armée. Au Vietnam.

– Oh, mon Dieu ! couina Mme Farthingly en portant ses deux mains à ses joues. Il est en train de se battre au Vietnam ? Votre frère ?

– Il est là-bas, oui. Je ne sais pas s’il se bat vraiment.

– Godfrey aurait dû entrer dans l’armée, regretta M. Farthingly avec une amertume peu coutumière. Il aurait dû faire son service national. Quelle erreur d’avoir supprimé le service national ! Cela aurait fait de lui un homme, alors que maintenant, ce n’est qu’un simple voyou.

– Encore un peu de gâteau, Anny ?

– Non, merci. Tout va bien, merci. »

Mme Farthingly en proposa à Troy, qui en accepta une part, puis elle se tourna vers Anny.

« Vous avez un petit ami, Anny ?

– Maman, c’est un peu direct, ça…

– Ça ne me dérange pas, dit Anny en souriant. Oui, j’ai un petit ami. C’est Nigel. »

31

« Je suis vraiment obligée d'y aller ? demanda Elfrida.

– Non, évidemment, mais je crois que tu devrais, répondit Reggie. Ça paraîtra bizarre, sinon.

– Mais je ne vais connaître personne.

– Et alors ? Tu vas peut-être rencontrer des gens intéressants. Enfin, c'est la soirée de Dorian Villiers ! Il y aura une foule d'invités fascinants, surtout pour une romancière. Ça te fera des choses à écrire.

– Je n'ai pas besoin d'aller à une soirée pour avoir des choses à écrire.

– OK, fais comme tu veux, je m'en tape.

– Bon, alors je viens. »

« Promets-moi de t'asseoir à côté de moi, demanda Anny. Promets-le-moi, Troy.

– Je te le promets. Mais il y aura peut-être un plan de table. Ou si ça se trouve, ce sera un buffet.

– Reste près de moi, en tout cas.

– Ce n'est qu'une fête, Anny. Ce n'est pas la mer à boire.

– Je n'aime pas les fêtes. »

*

Talbot se débattait avec son nœud papillon quand le téléphone sonna. Qui donc avait eu l'idée d'inventer le nœud papillon ? Pourquoi était-ce si atrocement difficile à nouer ? Il aurait dû en acheter un tout fait, mais une forme de snobisme atavique l'avait poussé à en prendre un vrai, même si ce machin avait l'air tout de traviole une fois noué. Peut-être que c'était ça, l'idée. Il décrocha.

« Allô ?

– Talbot, mon cher, il faut que je te parle.

– Je suis sur le point de partir pour une soirée, Yorgos.

– Je vais venir te voir à Brighton. Je pourrai t'expliquer mon contrat, enfin notre contrat, très compliqué, pour *Feuilles brûlées*. Ça va marcher pour nous, Talbot. Nous allons être très riches.

– Je ne te cache pas que tout cela a l'air très bizarre.

– Tout juste. Précisément. C'est ça le plan. Bizarre, complexe, déroutant. Attends que je t'explique ce que nous sommes en train de faire. Aux innocents les mains pleines de l'or des poules.

– Super. Préviens-moi quand tu seras arrivé. »

Anny éprouvait une étrange nervosité à être assise à côté de Troy à l'arrière de la voiture les conduisant à la soirée, sans doute parce qu'elle n'arrivait pas tout à fait à s'habituer à le voir en smoking. Il semblait changé. Il avait l'air plus vieux, et sa beauté, son charme si unique, étaient devenus passe-partout. Il ressemblait à n'importe quel jeune beau gosse en smoking, et plus à son Troy à elle. Arrête, se dit-elle en lui caressant la main. Il se tourna vers elle et lui répéta à quel point il la trouvait belle. Et elle devait reconnaître qu'elle l'était, ou du moins elle avait fait ce qu'il fallait pour. Elle portait une robe de velours noir très décolletée sur des seins remontés et resserrés en une poitrine ferme et parfaite par un soutien-gorge à grosses baleines, une étole de soie rouge autour des épaules et des boucles d'oreilles en diamant. « Oh, putain ! s'était exclamé Troy en la voyant sortir de sa chambre. Tu ressembles à une vedette de cinéma, dis donc ! » Il avait comparé ses seins à deux boules de glace vanille et les avait embrassés en « nommage ». Elle l'avait gentiment corrigé, puis remercié au nom de ses seins.

Elle lui jeta un coup d'œil alors qu'ils roulaient dans Brighton. Il avait l'air si différent. Elle tendit le bras et lui caressa l'entrejambe en insistant sur son sexe.

« Anny, ça va pas ?

– Tu es si élégant, Nigel. Je n'ai pas pu résister.

– Arrêtez ça tout de suite, jeune fille. Veuillez vous comporter correctement. »

Elle posa la tête sur son épaule. Elle détestait les fêtes, mais celle-ci ferait peut-être exception.

Elfrida but en douce une demi-pinte de vodka avant de partir avec Reggie pour la soirée. Elle se sentait fin soûle, mais savait qu'elle

arriverait à rester cohérente si elle ne buvait plus rien d'autre. C'était un truc efficace qu'elle avait appris : ne jamais aller à une fête pour picoler, mais picoler d'abord et aller à la fête après. Elle portait une robe de satin vert à falbalas qu'elle avait trouvée dans son placard (qu'est-ce qui lui avait pris de mettre ça dans ses bagages ?) et qui semblait très datée, très années 50, mais elle s'en fichait totalement. Elle avait accentué son maquillage et mis des boucles d'oreilles très clinquantes en fausse améthyste. Personne ne pourrait dire qu'elle n'avait pas fait d'efforts.

Quand ils se retrouvèrent dans l'entrée pour attendre leur taxi, elle vit que Reggie avait opté pour un nœud papillon rouge avec son smoking.

« Très contre-culture, mon chéri. On dirait un croupier dans un casino de station balnéaire. Tu es sûr que c'est cette impression que tu veux faire ?

– Tu te sens bien ?

– Au poil.

– Tu ne vas pas me faire honte, au moins ?

– Seulement si toi tu me fais honte.

– Tu as bu ?

– J'ai bu un sherry avant de prendre mon bain. Désolée, j'ai oublié de te demander la permission.

– Le sarcasme, ce n'est pas ton truc, ma chérie.

– Tu devrais lire un de mes romans, un jour. Ça te ferait peut-être découvrir des choses. »

Il semblait tendu, limite irritable, songea-t-elle. D'ordinaire, il aimait les soirées. Il l'abandonnait toujours pour déambuler dans les différentes pièces, voir qui était là, nouer des contacts, cultiver des relations. Elle prit sa pochette, dans laquelle elle avait une carte de la compagnie de taxis de Rottingdean qu'elle utilisait d'habitude. Si elle ne s'amusait pas, elle en appellerait un et s'éclipserait. Reggie se débrouillerait pour rentrer à la maison.

En arrivant devant l'immense demeure en stuc blanc de Dorian près de Marine Parade, Talbot découvrit qu'il était en avance. Des domestiques allumaient deux braséros de part et d'autre du portique central à colonnes et, à sa grande surprise, un véritable tapis rouge était en train d'être déroulé et fixé sur les marches du perron.

Il alluma une cigarette pour patienter le temps que les touches

finales soient apportées aux préparatifs, mais du balcon du premier étage, penché par-dessus la balustrade entre deux énormes piliers ioniques tel un dictateur qui harangue la populace, Dorian cria son nom. Il portait une queue-de-pie, remarqua Talbot, avec un genre d'écharpe rouge qui lui barrait le torse.

« Halte, qui va là, à la poterne de mon château ?

– C'est très gentil à toi de te rappeler que j'aime les tapis rouges, Dorian !

– Ah, c'est un joyeux compagnon ! Mais ne reste donc pas dehors comme ça. Entre, pour l'amour de Dieu, entre donc, noble Talbot ! »

Talbot se sentit soudain déprimé. Contre toute attente, il aurait encore préféré partager un repas avec Naomi dans la cuisine à Chiswick. Attention, se dit-il : mange peu et bois encore moins. L'appel téléphonique de Yorgos l'avait déstabilisé. Ce n'était pas son genre, c'était même très inhabituel pour lui. S'obligeant à ne plus y penser, il jeta sa cigarette et gravit le tapis rouge pour pénétrer dans le hall d'entrée aux impressionnants volumes. Sol en damier de marbre, deux armures argentées de part et d'autre du majestueux escalier qui se déployait près du mur du fond sous un portrait grandeur nature et style grand siècle de Dorian en Falstaff dans *Henry IV, première partie*. Il y avait des buissons de poinsettias rouges partout. Comment diable en avait-il trouvé en plein été ? Deux rangées de quatre serveuses tenaient des plateaux chargés de flûtes de champagne. Talbot oublia son vœu de sobriété et en prit une. Dorian avait visiblement décidé de leur en mettre plein la vue, ce soir.

*

Elfrida s'arrêta devant un plateau de flûtes de champagne pétillant.

« Vous avez des boissons sans alcool ? demanda-t-elle à une serveuse. Je ne bois pas.

– Il y a un bar à l'étage, madame. Vous pourrez avoir un jus de fruit ou d'autres boissons.

– Merci, dit-elle avant d'entraîner Reggie dans l'escalier en faisant une pause devant le portrait de Dorian. Qui c'est ? C'est censé être Falstaff ?

– Dorian Villiers en Falstaff, pour être exact. Tu ne le reconnais pas ?

– J'aurais dit Orson Welles.

– Il est sans doute invité. »

Des vagues écumeuses de conversations enjouées déferlaient des salons de réception au premier. Elfrida se sentit en proie à l'habituelle panique qui la saisissait dans les soirées : tous ces inconnus, toutes ces heures d'échanges de banalités avec des hommes et des femmes qu'elle ne reverrait jamais. Pourquoi les gens se donnaient-ils cette peine ?

Sentant la tête lui tourner, elle ferma les yeux et se raccrocha à la rampe. Peut-être avait-elle un peu forcé sur la vodka prophylactique.

« Ça va ? demanda Reggie. Tu veux mon verre de champagne ?

– Non merci. Je me prépare mentalement.

– Tu pourrais peut-être tout simplement essayer de t'amuser, Elfrida. Ce n'est pas un crime, tu sais. »

Anny et Troy montèrent l'escalier, Troy avec un verre de champagne à la main. Anny préférait s'abstenir car, ayant pris deux Equanil avant de partir, elle se sentait à présent en sécurité dans ce parfait brouillard médicamenteux, les yeux clairs et pourtant quelque peu voilés, comme si elle avait autour d'elle un champ de force invisible et protecteur. Elle pointa le portrait du doigt.

« Qui c'est, ça ?

– Aucune idée. »

Ils entrèrent dans le salon principal, bondé de convives en tenue de soirée. Le niveau sonore des conversations était si assourdissant qu'Anny dut se retenir de se boucher les oreilles. Au-delà des doubles portes se trouvait un autre salon plus petit mais tout aussi bondé, avec des murs cramoisis décorés de nombreux tableaux.

Troy arrêta un serveur qui passait avec un plateau de canapés et en engloutit trois l'un après l'autre.

« Du saumon fumé ! C'est hyper bon. Prends-en, Anny.

– Non merci, je n'ai pas faim. »

Elle regarda autour d'elle et vit Talbot qui parlait avec un homme à la poitrine ceinte d'une écharpe rouge. Talbot la repéra et lui fit signe de venir avec Troy. À sa grande surprise, il l'embrassa sur la joue.

« Anny Viklund et Troy Blaze, nos illustres stars. Je vous présente sir Dorian Villiers, notre hôte. »

Villiers se pencha pour faire un baise-main à Anny.

« Je suis ravi de vous revoir, déclara-t-il avant de se reculer pour mieux la contempler. Radieuse. Sublime. Incandescente. *Meravigliosa*.

– Merci beaucoup, mon bon seigneur.

– Je ne crois pas vous avoir jamais vraiment dit à quel point j'avais été enchanté de travailler avec vous sur *L'Affaire Monopoly*. C'était vraiment bath. »

Anny sourit sans répondre et jeta un coup d'œil à Troy. Était-ce un genre de jeu ?

« Saluez Porfirio de ma part, enchaîna Villiers. Dites à ce vieux bougre qu'il me manque.

– Promis. »

Villiers remarqua quelqu'un à l'autre bout de la pièce.

« Larry ! hurla-t-il en se dirigeant vers lui. Mais qui est le crétin qui t'a invité ?

– Sacré personnage ! commenta Talbot avec un enthousiasme modéré en sirotant son champagne.

– Il me confond avec qui ? demanda Anny.

– Peut-être avec Melissa Blake. Ne vous en faites pas, il n'écoute jamais rien de ce qu'on lui dit. Voyons voir si nous pouvons retrouver Rodrigo dans cette foule. »

Tous trois se frayèrent un chemin à travers la marée humaine. Anny glissa sa main dans celle de Troy.

À l'arrière de la demeure, dans une immense salle de bal équipée d'un parquet en bois sur ressorts, dix tables de douze avaient été dressées, chacune ornée au centre d'une composition florale entourée de quatre candélabres aux bougies allumées. Il avait fallu cinq minutes à Elfrida pour trouver sa place sur le chevalet du plan de table en essayant de voir par-dessus les épaules des autres invités : à des kilomètres de Reggie, mais ce n'était pas cela qui l'inquiétait. Elle avait été placée entre un étranger qui ne parlait qu'en allemand à son autre voisine, et un homme taciturne portant des lunettes qui ne cessait de pousser la nourriture à droite et à gauche sur son assiette en quête de fragments qu'il pourrait manger. Il se présenta comme le courtier de Dorian et s'excusa de manger si lentement.

« On m'a retiré environ quatre mètres d'intestin, donc je ne peux plus digérer grand-chose, comprenez-vous. »

Il dénicha une rondelle de carotte qu'il enfourna et mâcha très soigneusement.

Reggie se trouvant à un autre bout de la pièce, hors de sa vue, Elfrida était passée au vin blanc après son verre de jus d'orange. Elle mit

ses lunettes pour contempler la salle, ou du moins ce qu'elle pouvait en voir depuis sa table. Elle repéra Dirk Bogarde, Jill Bennett et une femme qui ressemblait fort à Claudia Cardinale. Matthew Maxwell était assis à la table voisine avec Morgan von Hoffman, du moins en était-elle convaincue.

« C'est bien Morgan von Hoffman, là-bas ? demanda-t-elle à son courtier de voisin.

– Ah, désolé, je n'en ai pas la moindre idée. Ce n'est pas du tout mon univers. »

Elle vit passer Talbot Kydd et lui fit un signe de la main pour qu'il la rejoigne.

« Vous ne nous abandonnez pas, j'espère ? lui dit-elle.

– Non, je vais seulement inspecter les commodités.

– J'ai bien aimé le concert, l'autre soir. Comment était la deuxième partie ?

– Magnifique. Mais un peu écrasée par Strauss, quand même.

– Au fait, c'est Morgan von Hoffman, là-bas, à gauche ? demanda-t-elle en s'inclinant par-dessus le dossier de la chaise pour le désigner d'un signe de tête.

– Non, répondit Talbot après un coup d'œil furtif. C'est Max von Sydow.

– Ah, il me semblait bien l'avoir reconnu.

– À plus tard ! lança-t-il avant de repartir.

– C'est Max von Sydow, annonça Elfrida au courtier. J'avais bon sur le "von", en tout cas.

– C'est qui ?

– Peu importe. »

Elle héla un serveur et lui réclama un autre verre de vin. Elle repensa à sa rencontre avec Talbot Kydd au Royal Festival Hall. Tomber ainsi sur lui avait constitué un choc malvenu. C'était toujours un peu étrange, pour ne pas dire perturbant, de croiser quelqu'un qu'on connaît mais en dehors du cadre habituel. Il s'était montré parfaitement charmant, bien sûr, même s'il avait certainement subi le même choc malvenu. Ah, le charme ! songea-t-elle. Un concept anglais très difficile à cerner, très connoté. Pour elle, cela voulait dire discret, poli, affable mais sans effusion, capable de parler de tout et de rien. Voilà qui résumait assez bien Talbot Kydd.

Elle dit au serveur de laisser la bouteille sur la table.

Talbot Kydd, toujours en costume sombre et cravate, toujours impeccable. Voilà, c'était le bon mot, impeccable. Impeccable au point d'en être impénétrable. Reggie lui avait dit un jour que Talbot avait eu une « bonne guerre » – drôle d'expression… Déjà, une « bonne guerre », c'est quand on en revenait vivant et en un seul morceau. Évidemment, le fait qu'il ait été soldat expliquait beaucoup de choses. Un soldat dans le milieu du cinéma – bizarre.

« Un homme charmant, dit-elle au courtier.

– Tout à fait. Euh, pardon, qui ça ?

– Talbot Kydd, le producteur de cinéma.

– Ah, c'est lui, Talbot Kydd ? Dorian l'adore. »

Quand Anny eut trouvé sa place et découvert qu'elle n'était pas assise à côté de Troy, elle lui demanda d'apporter son marque-place et de faire l'échange.

« Personne n'en saura rien, lui assura-t-elle.

– Tu aurais pu être assise à côté d'Eric Burdon, répondit Troy en jetant un coup d'œil au nom indiqué. Et tu te retrouves avec moi.

– C'est toi que je veux, mon chou. Quand est-ce qu'on pourra rentrer à l'hôtel ?

– On doit au moins attendre que le repas soit terminé. »

Pendant qu'il allait déposer le marque-place d'Eric Burdon sur son ancienne table, elle chaussa ses lunettes de soleil, car la lumière des bougies lui donnait le tournis.

« Avec ça, tout le monde saura que tu es une vedette de cinéma », remarqua-t-il en revenant s'asseoir à côté d'elle.

Un serveur déposa devant chacun d'eux une assiette de mousse au crabe en gelée qui tremblotait. Troy y goûta.

« Pas mauvais, décréta-t-il avant d'enfourner le reste. Ça sent le poisson.

– Tu peux prendre le mien », dit Anny en lui passant son assiette.

Talbot était à la table de Dorian, assis à côté de l'épouse de celui-ci, Bruna Casanero, qui, remarqua-t-il avec surprise, n'était pas seulement très belle mais aussi très enceinte. Elle devait avoir au bas mot trente ans de moins que Dorian, calcula Talbot, qui découvrit qu'elle parlait bien anglais avec un accent prononcé. Son ventre était artistiquement rebondi, comme si une petite cloche en verre ou une pastèque avait été

placée sous le *crêpe de Chine** de sa robe azur.

Dorian, assis en face d'elle, ne cessait de lui envoyer des baisers, ce qu'elle trouvait follement amusant. Il avait laissé pousser ses cheveux sur la nuque et les avait fait teindre en châtain clair, sans doute pour se rajeunir. Talbot s'était bien entendu avec la précédente épouse de Dorian, la deuxième, Vanessa, une femme futée et sardonique qui semblait avoir pris la mesure de Dorian et n'hésitait pas à le rabrouer dès que son côté hyperbolique échappait à son contrôle.

Bruna était en train de lui parler.

« Pardon ?

– Vous avez les enfants, Talbot ?

– Un garçon et une fille, oui.

– Et leurs prénoms ?

– Humphrey et Zoë.

– Ça j'aime. Je vais appeler mon fils Ercole. Il sera mon premier-né. C'est le nom italien pour Hercule.

– Ah, d'accord. Vous savez déjà que c'est un garçon. Incroyable !

– Je sais que c'est un garçon parce qu'il m'appelle, dit-elle en posant les mains sur son dôme parfait.

– Hercule Villiers. Quel nom ! »

Talbot repoussa de quelques centimètres son assiette intacte de cheesecake quand Dorian prit sa cuiller pour marteler une carafe dont le tintement cristallin imposa le silence à l'assistance. Il se leva au son d'applaudissements épars et prit la parole d'une voix de stentor dont la capacité légendaire à projeter ne nécessitait aucune amplification.

« Comme le disait Chaucer, ou en tout cas il aurait dû le dire s'il avait été un peu malin : "Oncques cette cité ne vit si belle assemblée de preux chevaliers et gentes dames festoyer dans moult libations débridées !" »

Elfrida commençait à piquer du nez. Elle avait déjà subi de longs discours dans sa vie, mais Dorian Villiers battait tous les records. Il s'adressait dans un italien infâme à son épouse, *la molta piú bellissima sposa e mamma del mondo*, et autres conneries du genre. Elle était à bout. Elle chercha des yeux un serveur avec une bouteille de vin, mais tous semblaient avoir disparu le temps du discours. Sage décision, qu'elle se décida à imiter. Elle recula doucement sa chaise, murmura « Veuillez m'excuser » au courtier et s'éclipsa en laissant sa pochette sur sa chaise

en signe que son départ n'était que temporaire.

Elle repéra un serveur qui débarrassait des verres dans le salon cramoisi et lui demanda d'aller lui chercher du vin blanc. Prise d'une envie pressante, elle suivit les indications fléchées jusqu'à l'étage de la demeure qui comportait les chambres, salles de bains et vestiaires.

Malheureusement les toilettes qu'elle finit par trouver dans un large couloir moquetté de bleu pâle étaient occupées. Quelques secondes après qu'elle eut essayé de tourner la poignée, la porte s'ouvrit et un homme en sortit. La quarantaine, supposa-t-elle, il portait ces lunettes à la mode, rondes avec un cerclage en fer. Son épaisse chevelure grisonnante et raide était sévèrement séparée en deux par une raie pas tout à fait centrée, tel un pare-feu blanc au cœur d'une forêt dense. Son smoking en velours semblait un peu élimé et son nœud papillon était de travers.

Elle s'excusa, il s'excusa, puis il lui demanda si elle savait où se trouvaient les manteaux. Il avait laissé une mallette au vestiaire mais ne la retrouvait pas.

« Je suis venue sans manteau, répondit-elle. Vous ne partez pas déjà ? Au milieu des discours ?

– J'ai un train pour rentrer à Londres. Vous n'auriez pas une cigarette, par hasard ?

– Désolée, je ne fume pas. »

Elle but une gorgée de vin. Il y avait quelque chose d'attachant chez cet homme, avec son allure un peu miteuse d'universitaire circonspect.

« Vous êtes une amie de Dorian ?

– Je ne l'ai jamais rencontré. Et vous ?

– Je ne sais pas si "ami" est le bon mot. Je lui ai fait une bonne critique il y a une dizaine d'années, et maintenant il m'invite à toutes ses fêtes.

– Une critique ?

– J'étais critique de théâtre, avant. Je crois que c'était pour *L'esprit s'amuse*. Je ne m'en souviens plus.

– Critique de théâtre ! C'est fascinant.

– Oui, fascinant.

– Et vous ne l'êtes plus ?

– Non, j'ai été viré. Et maintenant, je suis romancier. Pas encore à succès, mais j'arrive à peu près à en vivre.

– Comme c'est intéressant ! J'ai peut-être entendu parler de vous ?

– Je m'appelle Laurence Falconer.

– Ah oui, votre nom me dit quelque chose. En tout cas, félicitations. Mieux vaut être romancier que critique de théâtre, j'imagine.

– C'est un travail obscur et pénible, mais il faut bien que quelqu'un le fasse.

– Vous avez écrit beaucoup de romans ?

– Plus d'une vingtaine. Peut-être trente, même. J'ai perdu le compte.

– Mon Dieu ! s'exclama Elfrida, qui vida son verre et le posa sur une table. C'est carrément une *œuvre**.

– J'écris sous plusieurs *noms de plume**. Ça m'évite les soucis.

– Vous trouvez ça facile ? D'écrire, je veux dire ?

– Je pense que…, commença-t-il avant de froncer les sourcils. Pour faire court, non. Mais c'est satisfaisant.

– Les gens oublient à quel point écrire réclame du travail. »

Il la regarda de plus près, comme s'il essayait de l'identifier. Elle se rendit compte qu'elle avait parlé sans réfléchir.

« Vous écrivez, vous aussi ? » demanda-t-il.

Elle envisagea de nier, comme à son habitude, puis elle se dit : oh, après tout…

« J'y songe. À écrire un roman, je veux dire. »

Il fourra les mains dans ses poches et expira bruyamment tout en la dévisageant, en titubant légèrement. Elle devina qu'il était très soûl. *In vino veritas*.

« C'est un long chemin semé d'embûches, comme l'a dit quelqu'un un jour… sans doute un autre romancier, remarqua-t-il.

– Oh, les longs chemins, les embûches, tout ça, pourquoi pas ? Du moment qu'il n'y a ni glissement de terrain ni tremblement de terre.

– Oh, il peut y avoir un tremblement de terre à l'occasion, mais pas très fort sur l'échelle de Richter, en général.

– Vous y trouvez aussi des compensations, non ? demanda Elfrida avec un sourire.

– Eh bien, on est l'homme-orchestre absolu, et ça, ce n'est pas rien.

– Ah, le rêve ! »

Il lui sourit et ses yeux s'illuminèrent derrière ses verres ronds. Elle sentit soudain sa vessie se rappeler à elle.

« J'ai été ravie de vous rencontrer, monsieur Falconer. Bonne continuation ! Excusez-moi. »

Elle entra dans les toilettes, verrouilla la porte et appuya son dos

dessus en jubilant, presque sous le choc. Quelle coïncidence, d'avoir rencontré un confrère ! C'était peut-être un signe.

« On peut y aller ? supplia Anny. Je suis épuisée. Ça doit bien faire une heure qu'il parle.

– Plus de trente minutes, en tout cas, dit Troy en consultant sa montre. Et sans notes. Quel acteur !

– Ça n'est pas une excuse. Allez, on se barre.

– OK, ma chérie, convint Troy, qui était en train de finir le cheesecake d'Anny. Laisse-moi une minute. Et on devrait dire au revoir à Rodrigo, ajouta-t-il en le cherchant du regard.

– On le verra demain, de toute façon, alors ce n'est pas grave. »

Un homme en costume sombre portant un registre apparut à leur table.

« Excusez-moi, mademoiselle Viklund ?

– Oui ? Que se passe-t-il ?

– Je suis désolé de vous déranger, mais il y a deux messieurs en bas qui souhaiteraient vous parler.

– Désolé, mon brave, s'interposa Troy. Écoutez, il y a des tas de gens qui aimeraient parler à Mlle Viklund. C'est une soirée privée, d'accord ? Dites-leur de s'adresser à la production. »

L'homme au registre pencha la tête et murmura quelque chose à l'oreille de Troy sous les yeux d'Anny, médusée. Troy hocha la tête.

« Il y a une pièce à l'écart ? s'enquit-il.

– Bien sûr.

– Troy, qu'est-ce qui se passe ? demanda Anny, qui ne l'avait jamais vu comme ça.

– Nous ferions mieux de le suivre, ma poupée. »

Elfrida retourna à la salle de bal. À l'évidence, le dîner touchait à sa fin suite à l'arrivée du café et des petits fours. Des hommes allumaient des cigares, des carafes de porto circulaient, et certains invités commençaient à refluer vers les salles de réception pour la suite de la soirée, quel que puisse en être le programme. Elfrida retrouva sa table et constata que ses deux voisins avaient disparu. Elle récupéra sa pochette et en sortit la carte avec le numéro de la compagnie de taxis de Rottingdean. Et maintenant, bon courage pour trouver un téléphone dans cette maison impossible ! Son cerveau à présent vaseux

fonctionnait au ralenti. Il vaudrait mieux que j'arrête le vin, se dit-elle, même si elle était de bonne humeur, voire de belle humeur, après sa rencontre à l'étage. Elle regarda autour d'elle et vit Talbot Kydd qui parlait à une femme enceinte. Elle se dirigea vers lui. Talbot sourit poliment.

« Elfrida, permettez-moi de vous présenter Bruna Casanero, dit-il avant de s'éclipser.

– Je suis la femme de Dorian, précisa Bruna en lui serrant la main.

– Ravie de vous rencontrer. Je cherche un téléphone.

– Je vais vous montrer. Venez avec moi. »

Elfrida suivit Bruna entre les tables en désordre jusque dans une sorte d'office où les serveurs empilaient les assiettes et les verres. Bruna lui désigna un téléphone accroché au mur.

« Vous tapez 9, vous avez la ligne.

– Merci beaucoup. Je veux juste appeler un taxi pour rentrer à la maison. J'ai passé une soirée merveilleuse. Et vous devriez peut-être vous asseoir, pour vous soulager un peu les jambes ? suggéra-t-elle en désignant le ventre de Bruna.

– Non, non, je vais bien. La femme italienne est forte. Vous avez des enfants ?

– Oui, j'ai trois filles.

– Et leurs noms ?

– Selina, Serena et Sabrina. »

Bruna la regarda droit dans les yeux, un demi-sourire aux lèvres. C'était une petite boutade qu'Elfrida avait inventée pour répondre à la question qu'on lui posait souvent. Parfois, elle disait qu'elle avait trois fils : Godfrey, Geoffrey et Gregory.

« Je vous laisse téléphoner », dit Bruna avant de retourner dans la salle de bal.

Elfrida attrapa un verre de vin à moitié plein qui traînait là et appela son taxi.

Talbot sortit et s'éloigna du halo de chaleur étonnamment forte qui émanait des braséros toujours rougeoyants. Dans la fraîcheur d'un coin d'ombre, il alluma une cigarette et fit le bilan de sa soirée. Avait-il passé un bon moment ? Non. Avait-il rencontré des gens intéressants ? Du tout. Son expérience de la vie en avait-elle été un tant soit peu enrichie ? Pour tout dire, le bilan de cette perte de temps évidente était

négatif. Qu'est-ce qui avait pris à Dorian d'organiser une fête si fastueuse, si tape-à-l'œil ? Aucune idée. *Cui bono ?* À personne. Alors, peut-être cette évaluation sévère valait-elle aussi pour tous les invités. Quelqu'un, un jeune, lui avait dit un jour que la seule raison d'aller en « surpat » était de « palper ». Sexe, drogue, alcool, bouffe, potins, contacts, réseaux, promotion… si on ne « palpait » rien, on avait perdu son temps. Selon ce critère, il venait de gâcher sa soirée. Mais bon, tous les…

« Ah, Talbot, te voilà ! Loué soit Zeus ! On m'a dit que tu venais de partir. Je suis heureux de t'avoir trouvé avant. »

Dorian avança jusqu'au petit coin d'ombre échappant au faisceau aveuglant des lampes du porche. Il avait un cigare à la main, et son écharpe rouge avait glissé sous son ventre.

« Je me suis dit que j'allais rentrer à l'hôtel à pied pour prendre un peu l'air, expliqua Talbot. Quelle merveilleuse soirée, extraordinaire ! Merci, Dorian, pour cette fête si réussie.

– Je peux te parler deux secondes, Talbot ?

– Bien sûr. »

Dorian l'attira encore plus à l'écart de la porte d'entrée et de ses lumières, car les invités partaient en grand nombre.

« Ce film, là, ton miracle animé en tournage ici à Brighton, commença Dorian. Ça s'appelle comment, déjà ?

– C'est un film à la con avec un titre à la con. *L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle*. On l'appelle *L'Échelle pour la Lune* pour faire court. Et des fois même, juste *L'Échelle*. Ça diminue la honte.

– Oh, on s'en fiche. Les titres de film, de nos jours, ils sont absurdes. Non, ce que je voulais te demander, Talbot, c'est s'il n'y aurait pas un rôle pour moi dans ton film à la con.

– Tous les rôles ont été distribués, Dorian, répondit Talbot après une profonde inspiration. Nous en sommes à la moitié du tournage.

– Et alors ? Même une petite apparition. Je pourrais être l'oncle richissime d'un personnage. Ou un membre de la famille royale qui passe. Ou le cerveau d'un complot machiavélique. Tu as le choix.

– Ce n'est pas ce genre de film. Ça ne te plairait pas. »

Dorian téta son cigare, dont l'extrémité brûla d'un rouge cendreux et furibond. Il le jeta dans le caniveau.

« Talbot, mon vieil ami, je n'irai pas par quatre chemins. Excuse mon manque de subtilité, mais j'ai besoin de me faire… j'ai besoin de mettre

la main sur cinq mille livres en bonne et due forme d'ici à la fin de la semaine prochaine. Il me semble que le seul moyen raisonnable d'atteindre cet objectif est que tu me donnes un rôle dans ton film et que tu me rétribues cinq mille livres. C'est aussi simple que ça.

– Comment peux-tu organiser une fête comme celle-ci et avoir besoin de cinq mille livres ? objecta Talbot après un silence. Tu as dû dépenser au moins…

– Non, je n'ai pas dépensé. J'ai commandé, j'ai exigé, j'ai organisé. Les factures arriveront quand elles arriveront, et un jour je les paierai peut-être. Mais à l'heure actuelle, mes besoins sont très simples : il me faut cinq mille livres d'ici à la fin de la semaine prochaine. Je ne peux pas le dire plus clairement. »

Talbot réfléchit une nouvelle fois quelques instants avant de répondre, devinant derrière cette requête une mystérieuse crise, sombre et grave, dans le foyer Villiers. Il décida de ne pas poser de questions sur sa nature.

« Je serais ravi de t'aider, Dorian, mais, excuse mon manque de subtilité à moi, si je t'engageais tout d'un coup pour ce film, ça foutrait tout en l'air.

– Talbot, tu as le don de toujours tout arranger, dit Dorian en posant une large main sur son épaule. Tu es l'un de mes plus anciens amis. Je t'en serais éternellement reconnaissant. Je te demande cette somme comme une faveur à un ami, à toi l'un de mes plus chers amis. Si tu ne me rends pas ce service, tout va partir en couille. Et je dis bien, tout.

– Dorian, écoute, tu sais que je ferais…

– Je serai là lundi à la première heure. Deux journées de travail, cinq mille livres, et tout ira de nouveau pour le mieux. Un grand merci ! »

Il se pencha en avant et embrassa Talbot sur la joue, lui faisant sentir son haleine aigre de fumeur de cigare, puis il rentra dans sa belle demeure. Mais qu'est-ce qu'il a bien pu foutre, bordel ? se demanda Talbot. Dans quels affreux sales draps s'est-il fourré ? Il ferma les yeux et sentit ses sucs gastriques bouillonner.

La standardiste de Rottingdean dit à Elfrida que son taxi l'attendrait dehors quinze minutes plus tard. Parfait, songea Elfrida, juste le temps d'un dernier verre. Elle retourna dans la salle de bal qui se vidait de ses occupants et vit les vedettes du film de Reggie (comment s'appelaient-ils, déjà ? Angie et Tim ?) qui suivaient un homme muni d'un registre.

Elle trouva une bouteille de rouge à moitié pleine et un verre plus ou moins propre qu'elle remplit avant de se diriger vers le salon cramoisi, très enfumé et bruyant, empli d'invités qui ne voulaient pas partir, désireux de s'accrocher encore un peu à l'atmosphère de ripailles et de plaisir. Elle regarda autour d'elle en sirotant son vin, se disant que cette pièce ressemblait à une chapelle dédiée à la gloire éternelle de saint Dorian Villiers. Partout, des portraits du grand homme, des photos en noir et blanc, des affiches de ses prestations dans les plus grands rôles du répertoire : le roi Lear, Tamerlan, Archie Rice, Prospero, James Tyrone, Macbeth et, bien sûr, de multiples Falstaff.

Elfrida s'avança pour mieux voir l'affiche encadrée d'une pièce qui lui était inconnue : *Ombre blanche, vague blanche*. Dans un coin du sous-verre, presque comme une vignette, se reflétait un couple assis côte côte à une table. Il lui fallut une seconde pour se rendre compte que l'homme qui se penchait en avant pour allumer la cigarette de la femme était Reggie. Elle se retourna, posa son verre sur une console et se dirigea vers eux en se frayant un chemin entre des groupes de fêtards. Peut-être Reggie voudrait-il rentrer avec elle. Il n'y avait plus de raison de prendre deux taxis puisque la soirée touchait à sa fin.

« Ah, te voilà, chéri. Le taxi sera là dans cinq minutes. Tu veux rentrer avec moi ? »

Reggie se leva d'un bond, et la femme l'imita.

« Oh, Elfrida. Talbot m'avait dit que tu étais déjà partie. Tu connais Janet Headstone ? Elle nous fait de la réécriture sur le scénario, Dieu merci. »

Elfrida découvrit une jeune femme blonde d'une trentaine d'années, les cheveux relevés en un chignon lâche, vêtue d'une robe turquoise irisée, très ajustée sur une généreuse poitrine au décolleté vertigineux. Elles se serrèrent la main.

« Enchantée, dit Elfrida.

– C'est un plaisir de faire votre connaissance. »

Elfrida remarqua qu'elle avait un de ces accents londoniens de la classe populaire.

« À demain, Jan ! lança Reggie en récupérant ses cigarettes et son briquet.

– Rentrez bien ! »

Elfrida et Reggie quittèrent la salle pour se diriger vers l'escalier.

« Elle nous a sauvé la vie, cette Janet. Elle est hyperfutée.

– Vraiment ? Quelle chance ! »

Elfrida n'en dit pas plus. Elle avait le cerveau en ébullition tout en essayant de se concentrer pour descendre l'escalier sans tomber. Maintenant, elle savait qui c'était.

L'homme au registre guida Anny et Troy jusqu'à une petite salle à manger au rez-de-chaussée, à gauche de l'escalier, où le couvert était déjà mis pour le petit déjeuner. Assis à la table, l'inspecteur Desmondson et l'agent Radetski du FBI. Anny sentit monter un haut-le-cœur. Troy s'avança et prit les choses en main.

« Les gars, qu'est-ce qui se passe ? Nous sommes à une soirée. Vous ne pouvez pas juste…

– Je peux vous demander qui vous êtes, monsieur ? Nous voudrions parler à Mlle Viklund en privé, déclara Desmondson.

– C'est un ami, intervint Anny. Je souhaite qu'il reste. »

Desmondson jeta un coup d'œil à Radetski, qui fit oui de la tête.

« Pas de problème.

– Que voulez-vous, messieurs ?

– Nous avons des nouvelles de votre mari, Cornell Weekes.

– C'est mon ex-mari, je me tue à vous le répéter.

– Désolé.

– Et alors ? relança Anny, la gorge à présent parcheminée, sans la moindre goutte de salive.

– Vous l'avez vu récemment ? demanda Radetski.

– Non. Cela fait des mois que je ne l'ai pas vu. Un an ou plus.

– Il a été arrêté ce soir dans le port de Southampton. Il s'apprêtait à prendre un ferry pour l'Espagne. Il avait une grosse somme d'argent sur lui.

– En quoi cela me concerne-t-il ?

– Ben oui, quoi, intervint Troy.

– Parce que…, commença Radetski avant d'échanger un regard avec Desmondson. Parce qu'il a déclaré que la personne qui lui avait fourni cet argent, c'est vous. »

CAPITULATION

1

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Talbot ? C'est un vrai scandale ! » se plaignit Reggie.

Enfin, se plaignit fallacieusement Reggie, songea Talbot, parce que ce genre de chose arrivait constamment dans le monde merveilleux du cinéma.

« Il n'y a rien à comprendre. Il faut créer un rôle pour que Dorian Villiers puisse faire une apparition.

– Mais pourquoi, bordel ?

– Parce que ce sera bon pour la carrière du film. Avoir son nom à l'affiche, "avec la participation exceptionnelle de Dorian Villiers", ça aidera à vendre le film dans le monde. Les commerciaux sont surexcités, ils sont aux anges, mentit Talbot.

– Et Yorgos, il en dit quoi ?

– Lui aussi il est ravi, absolument enchanté. »

Là pour le coup, c'était vrai. Talbot l'avait appelé pour le sonder, et Yorgos avait aussitôt accepté, mais aussi validé le gros cachet en disant même : « À ce prix-là, c'est tout bénef pour nous. » De fait, Talbot lui avait soumis l'idée précisément pour évaluer sa réaction et ainsi confirmer ou invalider ses soupçons. La rapidité avec laquelle Yorgos avait donné son accord lui avait fourni le signal attendu et l'avait donc conforté dans sa défiance. À en juger par son empressement à lui faire plaisir, quelque chose se tramait. Et ils n'avaient pas encore eu leur tête-à-tête concernant le contrat de *Feuilles brûlées*. Talbot avait l'impression qu'il pourrait demander n'importe quoi, Yorgos lui donnerait satisfaction – tout pour le caresser dans le sens du poil. Voilà qui était inquiétant.

Reggie et lui étaient assis dans son bureau après la journée de tournage. Talbot alla chercher sa bouteille de whisky et leur en servit un verre chacun.

« Bon, enfin, c'est vous le patron, hein, dit Reggie d'un ton boudeur. Quel genre de rôle on pourrait lui donner ?

– Je n'en sais rien. Il pourrait être une figure fantasmée, une apparition, une créature sortie de l'imagination d'Emily Bracegirdle. Ou tiens, il me vient une idée ! Si on demandait à Janet d'inventer quelque chose ? Il ne s'agirait que de deux ou trois pages, deux jours de tournage maximum. Janet l'écrit, on le filme, et si ce n'est pas bon on ne l'utilise pas. Dorian veut juste être payé pour le travail accompli.

– Les impôts ? avança Reggie d'un air entendu.

– Ça ou autre chose…

– Eh bien, vous n'avez qu'à demander à Janet. Moi, je m'y refuse. C'est votre idée.

– D'accord, je vais le faire, avec plaisir. Et au passage, ce n'est pas une "idée", c'est un plan, une stratégie. De cette manière, on récupère un géant du cinéma dans notre film. Rien à perdre, tout à gagner. »

Reggie n'avait toujours pas l'air convaincu.

« Je passerai voir Janet dès ce soir, enchaîna Talbot. Elle saura nous pondre un truc. Vu tout l'argent qu'on lui donne, elle peut aussi bien le gagner.

– Janet Headstone a déjà sauvé le film.

– Donc écrire deux pages de plus pour Dorian Villiers, ce sera…, commença-t-il en cherchant l'expression adaptée. Ce sera du gâteau.

– Mouais, sans doute que "avec la participation de Dorian Villiers", ça ajoute un certain cachet.

– Exactement. Un super investissement.

– Un investissement de combien, au juste, pour avoir ce vieux salaud ?

– Négociations en cours, mentit de nouveau Talbot. Vous voulez bien appeler Janet et lui dire que je passerai la voir vers dix-neuf heures ? »

En fait, il était plus près de vingt heures quand Talbot arriva chez Janet Headstone à Kemp Town. Il dit au chauffeur de ne pas l'attendre. Il sonna et Janet lui ouvrit, pieds nus, vêtue d'un kimono rouge et noir. Il remarqua qu'elle avait du vernis à ongles noir aux pieds. Elle était ravie de le voir, ce qui le surprit passablement, et alors qu'ils se dirigeaient vers la cuisine en discutant, il se demanda si elle ne planait pas un peu. Il n'arrivait jamais à être sûr, avec la drogue, il ne savait jamais ce que les gens fumaient ou s'injectaient ou sniffaient ou prenaient comme cachets. Ils s'assirent à la table en pin et Janet leur

prépara des gin-tonics. Talbot fit semblant de ne pas remarquer le balancement de ses seins généreux sous la soie du kimono, dont les revers commençaient à bâiller dangereusement. Il en conclut qu'elle avait forcément pris quelque chose. Elle alluma une cigarette et Talbot lui raconta l'affaire Dorian Villiers et la nécessité de lui créer un petit rôle.

« Et cette idée brillante, elle sort d'où ? demanda-t-elle.

– C'est juste une idée qu'on a eue comme ça, vu qu'il habite à Brighton. On rentabilise.

– Et il peut jouer n'importe quel rôle ?

– Oui, du moment que ça peut se tourner en deux jours.

– Et Rodrigo est content ?

– Il n'est pas au septième ciel, dirais-je, mais il n'a pas refusé.

– Villiers pourrait être un clochard, proposa Janet après réflexion. Un vieux clodo qu'Emily rencontre quand elle est en fuite.

– Ah, je ne suis pas sûr que nous le voulions dans une scène avec Emily – enfin, avec Anny. Il pourrait peut-être jouer une apparition dans une de nos séquences de rêve. Un sorcier, un spectre, quelque chose comme ça.

– Et si c'était le fantôme du grand-père d'Emily ?

– Pas mal, ça.

– On a cette scène où Emily erre la nuit, quand elle est perdue et qu'elle cherche un endroit où dormir. Il pleut, elle a faim. Elle se réfugie sous un porche et elle s'endort.

– Et elle ferait un rêve au sujet de son vieux grand-père.

– Un tromblon qui la sermonnerait, improvisa Janet en agitant sa cigarette en l'air. Le fantôme du passé. Il pourrait peut-être la maudire ou un truc du genre.

– Ça me plaît. »

Elle se leva et arpenta la cuisine tout en continuant ses élucubrations, ses rapides allées et venues ouvrant le bas de son kimono pour révéler ses jambes pâles et musclées. Talbot ne l'écoutait que d'une oreille, se surprenant à se demander si Reggie et elle avaient une vraie liaison. Très probablement, décida-t-il au vu de la réputation de Reggie. Il espérait simplement que cette pauvre Elfrida ne le découvrirait pas avant la fin du tournage.

Janet s'assit lourdement en faisant trembler la table.

« Deux pages, ça devrait le faire. Un long monologue et le tour est

joué.

– Du moment que ça donne deux journées pleines de travail à Dorian. Si on filme beaucoup, on pourra toujours en utiliser des extraits pour faire des flash-backs, au besoin.

– Pigé. Il vous le faut pour quand ?

– Demain, ce serait idéal, comme ça on peut le faire venir la semaine prochaine. »

Talbot avait réussi à décaler Dorian de deux jours en arguant du délai nécessaire pour obtenir du liquide comme exigé au lieu d'un chèque. Je régulariserai tout ça après avec mon agent, avait promis Dorian. Il vaut mieux que ça reste entre nous pour le moment.

« Vous êtes sûr que Rodrigo est partant ? insista Janet. Il déteste ce genre de truc, normalement.

– Je crois qu'il s'habitue à l'idée parce qu'il en voit les avantages commerciaux », répondit prudemment Talbot, bien conscient qu'elle allait téléphoner à Rodrigo à la première occasion.

Il termina son verre et dit qu'il allait prendre congé. Elle le raccompagna et, étonnamment, lui fit la bise.

« Il faut qu'on essaie de travailler ensemble, déclara-t-elle. Je veux dire, vraiment. Qu'on fasse un vrai film ensemble.

– Quand vous voudrez. Avec grand plaisir.

– J'ai écrit un scénario un peu autobiographique. Enfin, très autobiographique, rectifia-t-elle en riant de bon cœur. J'aimerais beaucoup que vous le lisiez.

– Envoyez-le-moi, proposa Talbot en se sentant envahi d'une lassitude familière quand il s'imagina des pans non négligeables de sa vie future occupés par la lecture du scénario autobiographique de Janet Headstone. Ça s'appelle comment ? demanda-t-il pour montrer sa bonne volonté.

– *Tourmente*. Ça va être un putain de chef-d'œuvre, Talbot », assura-t-elle en lui agitant un index tremblant devant les yeux.

Une fois dehors, Talbot s'alluma une cigarette. *Tourmente*. C'était un bon titre pour le film de sa vie à l'heure actuelle. Il avait l'impression que son activité professionnelle s'emballait, échappant à tout contrôle. Ou plutôt s'effritait, comme un château de sable attaqué par une marée montante de problèmes déferlant les uns après les autres. *L'Échelle pour la Lune* ressemblait à la météo : imprévisible et imparable. Nul ne savait ce que le lendemain amènerait, mais il amènerait quelque chose : du

vent, de la pluie, du soleil, des orages, la sécheresse. La modeste ambition qui passait avant tout était de survivre, de préserver un certain degré de normalité. Talbot avait besoin d'un autre verre. Il y avait forcément un pub quelque part dans le quartier.

Il regarda vers la petite artère commerçante au bout de la rue, et son œil fut attiré par le scintillement d'un néon blanc qui illuminait la nuit tombante de cette soirée d'été. Il se mit en route dans cette direction.

L'Icebox.

Il resta planté devant l'établissement, hésitant à entrer. Dans le bois de la porte, surmontée d'un cube en néon blanc, le nom du club était gravé en lettres noircies comme avec un stylet chauffé à blanc – ou un tisonnier brûlant, songea-t-il avec ironie. Un homme sortit et s'éloigna d'un pas rapide, tête baissée. Talbot attrapa la porte avant qu'elle se referme et entra. Un escalier descendait vers un demi-palier clos par un de ces épais rideaux de velours bordeaux que l'on trouve à l'entrée des brasseries en France. Après une nouvelle pause, Talbot écarta les lourds drapés.

Il fut accueilli par une musique jazzy en sourdine et un éclairage tamisé aux reflets bleus, en accord avec le nom du club. Le long d'un mur s'étirait un bar, des tables étaient disposées autour d'un petit parquet de danse et, au-delà, près du mur du fond, s'alignaient dans la pénombre des banquettes circulaires bleu marine. Un parfait mélange de pub et de night-club, supposa-t-il : selon les envies du client, il pouvait y boire une pinte, danser ou flirter dans la semi-obscurité des banquettes en arc de cercle.

Talbot se dirigea vers le bar. Il y avait très peu de clients vu l'heure encore peu avancée. Sous l'éclairage bleuté, tous les visages paraissaient étrangement monochromes, exsangues, presque comme dans un film en noir et blanc. L'atmosphère invitait à se croire ailleurs que dans le monde réel, en représentation, d'une certaine manière, pas vraiment soi-même.

Pendant un instant, Talbot envisagea de rebrousser chemin et de retourner dans la rue pour rentrer au Grand Hotel, mais le barman, un petit homme rondouillard portant gilet et nœud papillon, l'avait repéré et le salua gaiement :

« Bonsoir, monsieur. Que désirez-vous ? »

À la fois intrigué et inexplicablement excité, Talbot le salua et lui commanda un scotch avec eau de Seltz. Qui donc avait dit un jour que le

sentiment de notre propre singularité dans ce monde surpeuplé était d'une banalité absolue ? Pourtant, il y avait bien quelque chose qui rendait chaque être singulier : sa vie sexuelle. Ce à quoi on réagissait chez l'autre, ce qui activait le désir, qui pouvait prétendre le cerner ? L'attrait exercé par telle ou telle forme de visage et la diversité morphologique de chaque composante du corps humain (le sexe, l'odeur, les lèvres, les jambes, les seins, les fesses, le pénis, le vagin, la maigreur, la grosseur, les cheveux, aussi bien leur couleur et leur longueur que leur absence, les dents, les ongles, les yeux, etc.) trouvaient leur raison d'être en chacun de nous, parce que c'était la combinaison unique de ces différents aspects, cet assemblage spécifique de détails, qu'une personne donnée allait trouver excitante. Pourquoi celui-ci et pas celui-là ? Peut-être la réponse à cette question constituait-elle la clé de notre essence, le chemin vers la découverte de notre identité particulière, de notre vérité propre – tout sauf banal, donc. Parfois, cela vous prenait par surprise : cette curieuse alchimie d'un individu qu'on rencontrait pouvait provoquer des émotions et des sentiments auxquels on se croyait insensible, voire rétif. Voilà peut-être pourquoi il se sentait excité, ici à l'Icebox. Pour un homme tel que lui, de sa génération, avec son vécu, c'était un monde entièrement nouveau, où tout était différent. Il pouvait tomber à tout moment dans une embuscade et se retrouver désarmé, ouvrir le territoire encore vierge de son cœur à une exploration.

Deux jeunes hommes à l'autre bout du bar l'observèrent un instant alors qu'il les balayait du regard. Le coup de génie résidait sans doute dans la froide lumière bleue ambiante : tout le monde avait l'air plus bizarre, plus surnaturel, sous ces reflets arctiques qui envoyaient comme message d'abandonner son ancienne identité, ses anciennes inhibitions.

Il sirota son whisky en continuant à regarder autour de lui. Une demi-douzaine d'hommes se trouvaient dans le club, certains d'âge mûr, d'autres jeunes avec cheveux longs et moustache. Il y avait un vieux monsieur assis à une table, vêtu d'un pardessus et d'un chapeau melon, qui contemplait son verre comme s'il contenait la réponse à son problème.

« Je ne vous ai jamais vu ici auparavant, monsieur, dit le barman. Vous habitez à Brighton ?

– Non, je suis de passage.

– Ah, mais qui ne l'est pas, Talbot ? » intervint une voix bien connue

derrière lui.

Il se retourna et découvrit George Trelawny qui lui souriait. Il chercha des yeux le colonel, mais devina presque aussitôt que George était seul. Ils se serrèrent la main. Vêtu d'une chemise à motif floral avec un long col pelle à tarte sur un jean noir, George s'installa au bar près de Talbot, qui remarqua une fois de plus son physique de taureau, de tonneau. Un petit homme costaud.

« Je me disais bien que j'allais vous croiser ici un jour où l'autre.

– Ah oui ? Vous buvez quoi, George ? »

George commanda un brandy-ginger ale qui lui fut prestement servi, et Talbot lui demanda si le colonel allait les rejoindre.

« Non, pas ce soir. Il faut qu'il soit d'humeur. Alors je viens seul, de temps en temps. Cela ne le dérange pas.

– Je me suis rappelé qu'il avait mentionné cet endroit, dit Talbot comme pour justifier sa présence. Ce qui est drôle, c'est que j'avais rendez-vous juste à côté. Alors je me suis dit que j'allais venir y faire un tour. »

George but deux grandes rasades et alluma une cigarette.

« C'est un club très chouette. On en fait ce qu'on en veut, il n'y a pas de pression.

– Ce qui veut dire ?

– On peut venir tout seul boire un verre, comme nous l'avons fait tous les deux. Ou alors on peut venir avec un "ami" et ne pas être dérangé. On peut aussi venir pour faire des rencontres.

– Je vois. »

George jeta un coup d'œil aux deux jeunes assis à l'autre bout du bar.

« Si on engage la conversation avec quelqu'un et qu'on veut la poursuivre en privé, par exemple, eh bien on peut descendre au sous-sol. Il y a un grand espace, en bas. Et les toilettes. »

Talbot digéra cette information avec un vague sourire. C'était l'équivalent à Brighton de Christopher Street à New York, songea-t-il.

« Et vous, monsieur ? Enfin, Talbot, je veux dire. »

Talbot comprit qu'il n'y avait plus de hiérarchie, à l'Icebox.

« Quoi, moi ?

– Vous êtes là pour boire un verre, ou pour autre chose ?

– Disons que je suis là en reconnaissance. Et pour boire un verre, aussi. Je sors d'une réunion pénible. Le cinéma, ça peut être épuisant,

vous savez.

– Ah, le cinéma… »

George marqua une pause, l'air sur le point de dire quelque chose avant de se raviser. Puis il finit par oser.

« Vous avez vu ce film avec Dirk Bogarde ?

– J'en ai vu beaucoup, oui. *Toubib or not toubib* ?

– Non. Celui où il jouait un avocat de la haute qu'un jeune homme fait chanter.

– Ah oui, ça s'appelait *La Victime*.

– Voilà, c'est ça ! Vous me rappelez parfois ce Dirk Bogarde-là. Enfin, par moments. Une certaine expression dans le visage.

– Il est bien plus jeune que moi, et il a une chevelure magnifique, lui, répondit Talbot avant de commander un autre whisky.

– Je ne dis pas que vous lui ressemblez, mais parfois vous avez la même expression. Désolé, ce n'est pas très clair.

– Quoi, j'ai l'air d'une victime, moi aussi ? suggéra Talbot en veillant à ne pas avoir l'air agressif.

– Non, pas du tout, au contraire. C'est plus… »

George chercha la bonne formulation et Talbot lui laissa le temps de la trouver.

« L'expression que vous avez, parfois, c'est comme… comme si vous perciez tout le monde à jour. Vous voyez ce que je veux dire ? Bogarde a la même. Comme si vous saviez distinguer la vérité du mensonge. »

Talbot sortit ses cigarettes et en alluma une pour se donner le temps de la réflexion. En fait, il ne comprenait pas du tout ce que lui racontait George.

« Eh bien, George, s'il s'agit d'un compliment, je l'accepte bien volontiers, finit-il par dire en inspirant profondément la fumée. Ce qui est amusant, c'est que j'ai parlé à Dirk Bogarde pas plus tard qu'hier soir. Je l'ai rencontré dans une soirée. C'est un homme adorable. Très ouvert, intelligent, spirituel.

– Ah, vous fréquentez du beau monde, monsieur… euh, Talbot, désolé, se corrigea de nouveau George avec un sourire entendu. Si vous voulez bien m'excuser, je vois que mon ami est arrivé. »

Toujours en souriant, il serra le bras de Talbot assez fort juste au-dessus du coude. Talbot prit note de la familiarité, du sous-texte de ce geste. Depuis une vingtaine d'années qu'ils se connaissaient, jamais le caporal George Trelawny ne l'avait touché. Jamais.

« À bientôt, Talbot. Prenez soin de vous.

– Saluez Ivo de ma part. »

Talbot vit George se diriger vers la tenture bordeaux pour y accueillir un jeune homme en costume cravate qui portait un attaché-case. Ils s'installèrent sur une des banquettes circulaires au fond de la salle. Talbot vida rapidement son verre et s'en alla.

2

Elfrida s'étonna de constater que, lorsqu'elle était chez elle à Londres, elle n'avait absolument aucune idée de sa consommation d'alcool, alors qu'à Brighton, ou plutôt à Rottingdean, elle mesurait sa vie à l'aune des bouteilles de vinaigre blanc Sarson's. Elle expira, ferma les yeux, sentit la pièce tourner et les rouvrit vite, puis se servit un autre gin. Elle n'avait plus de tonic, mais le gin sec lui convenait très bien, en fait, ça ne la dérangeait même pas du tout. Elle buvait moins pour un effet plus puissant. *Less is more*, pour reprendre la maxime des minimalistes – joli paradoxe quand il s'agissait d'alcool, puisqu'il en fallait toujours plus, théoriquement. Alors oui, bien sûr, se dit-elle en reprenant le fil de ses pensées, elle aurait toujours pu sortir dans le jardin et récupérer les bouteilles qu'elle cachait dans la poubelle à compost pour faire le décompte exact, mais, à la vérité, elle s'en fichait. Elle s'en foutait. Elle s'en tapait complètement.

La télévision était allumée, le son coupé, ce qu'appréciait Elfrida car les images muettes lui permettaient de se sentir moins seule à la maison. Vale of Health était si tranquille, le soir, à peine une voiture qui passait parfois. Elle prit une chips dans le sachet posé devant elle sur la table de la cuisine, remplit de nouveau son verre à ras bord et l'emporta dans son bureau au premier étage.

Le faisceau projeté par sa lampe d'architecte illuminait son calepin ouvert sur les premières phrases du *Dernier Jour de Virginia Woolf*. Elle s'assit pour les relire et n'en fut pas satisfaite. Elle prit son stylo, en dévissa le capuchon, raya tout ce qu'elle avait écrit et repartit de zéro.

> Virginia Woolf était au pays des songes. Dans son rêve, elle repoussait un gros chien qui essayait de lui lécher le visage. Elle se réveilla soudain, les mains coincées dans les couvertures. Elle

> toussa et se redressa lentement en position assise, retrouvant ses repères à mesure que sa conscience lui revenait, remarquant qu'un pâle losange de lumière brillait sur le mur de sa chambre. Le temps semblait au beau. Sa dernière journée sur cette terre serait clémente.

Beaucoup mieux, songea-t-elle avant de se demander pourquoi elle avait décidé que le rêve comporterait « un gros chien ». Étonnant, cette capacité du cerveau d'un romancier à produire spontanément ce genre de détail. Elle savait qu'elle allait commencer son roman par « Virginia Woolf était au pays des songes », mais le contenu du rêve lui était venu comme ça, tout seul. Amusant…

Elle but une gorgée de son gin, fort en arômes mais tiède. De la glace, voilà ce qu'il lui fallait. Elle descendit son verre à la cuisine, sortit le bac à glaçons du freezer et le passa sous le robinet pour pouvoir en actionner le mécanisme plus aisément. Quand elle tira sur le levier, tous les glaçons s'éparpillèrent au sol. Elle en ramassa trois pour les mettre dans son verre, qui déborda. Elle avala deux grosses gorgées de gin pour faire redescendre le niveau et sentit la tête lui tourner d'un coup. Elle se grisait d'avoir recommencé à écrire, et le gin, à présent rafraîchi, avait meilleur goût. Plus froid, meilleur. Moins c'est plus, et plus froid c'est mieux – ce seraient là ses devises. Elle remonta lire ce qu'elle avait écrit et n'aima pas. Elle barra tout et recommença une fois de plus.

> Virginia Woolf était au pays des songes. Un chien, un setter irlandais à la langue rose tout humide qui haletait, lui sautait dessus en lui griffant les avant-bras. Elle ouvrit les yeux et se rendit compte que c'était elle-même qui respirait très vite. Elle paniqua à l'idée qu'elle faisait peut-être une attaque. Elle se redressa en position assise et but de l'eau du verre posé sur sa table de chevet. Un losange couleur citron brillait sur le mur de sa chambre. Pour un mois de mars, la journée avait l'air d'être belle. Son dernier jour sur cette terre serait…

Serait quoi ? Elle barra « Pour un mois de mars, la journée avait l'air d'être belle ». Trop banal. Et elle n'avait pas besoin de gloser sur la météo, puisque le losange de soleil sur le mur révélait tout ce qu'il fallait savoir. Mais ce début ne fonctionnait toujours pas. Le rêve sur le chien

sonnait faux. Et pourquoi un setter irlandais ? Ça sortait d'où ? Elle retourna à sa toute première version, encore visible sous les ratures. Peut-être était-elle meilleure. Peut-être fallait-il s'en tenir à sa première idée. Elle ratura tout et recommença.

> Virginia Woolf s'agita dans son lit, poussa un grognement et ouvrit les yeux. La première chose qu'elle vit fut un rectangle de soleil sur le mur à côté d'elle. Elle se redressa en position assise, laissant sa conscience lui revenir, se rappelant qu'aujourd'hui, 28 mars 1941, serait le dernier jour de sa vie.

Oui, beaucoup mieux. Plus concis, plus parlant. « Grognement », c'était bien. Pousser le lecteur à imaginer Virginia en train de grogner dans son sommeil. Elle aimait cette image : une vieille dame en train de dormir, et ce grognement qui la rendait humaine. Et si elle la faisait péter ? Non, pas vraiment dans le ton. Elle éclata de rire. Le ton d'un pet. Elle prit son verre et remarqua à sa grande surprise qu'il était vide. Voilà ce qui se passait quand on se laissait emporter par l'écriture. Le temps, les activités, la consommation, tout se déroulait comme sur un autre plan de l'existence. Elle se leva en faisant tomber sa chaise. Et merde. Se sentant un peu chancelante, elle descendit d'un pas précautionneux au rez-de-chaussée, son verre à la main. La chose raisonnable à faire serait de monter le gin et la glace dans son bureau pour s'éviter des allers et retours. Oui, bonne idée.

Une fois dans la cuisine, elle faillit glisser sur la flaque d'eau laissée par la glace fondue. Elle avait oublié de remplir le bac à glaçons. Tant pis. Elle versa du gin dans son verre et se surprit à repenser à cette affreuse soirée à Brighton et à Reggie avec cette femme. Comment s'appelait-elle, déjà ? Janet Machinchose. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Une femme jeune avec de gros seins. Et elle écrivait, aussi. C'était cela qui faisait mal, bêtement. Pas tant qu'il ait choisi une maîtresse plus jeune et plus lascive, mais qu'il ait choisi une écrivaine. Il avait trompé une écrivaine avec une écrivaine. Elle avala son gin. C'était ça, l'impardonnable.

3

« NE PAS DÉPASSER HUIT COMPRIMÉS PAR VINGT-QUATRE HEURES », disait la boîte d'Equanil. Anny ne savait plus trop combien elle en avait pris. Six ? En recomptant, elle se persuada que c'était bien six, donc elle pouvait en prendre deux de plus. Elle se dirigea vers le petit lavabo dans sa caravane, y remplit un verre d'eau et avala ses cachets. Elle devait reconnaître qu'elle se sentait un peu dans le coton, mais c'était mieux que l'angoisse à l'état brut. Elle jeta un œil derrière le rideau et vit Shirley qui remontait la rue dans sa direction. Elle laissa retomber le rideau. Comme elle était déjà en costume, Shirley devait venir lui indiquer l'heure du maquillage. Elle était la seule actrice pour les scènes à venir, donc tout le monde l'attendait.

« J'arrive, Shirley ! dit-elle en entendant les petits coups frappés à la porte.

– Non, en fait, on n'est pas encore prêts, mais il y a deux hommes qui voudraient vous parler, si vous pouvez leur accorder dix minutes.

– Ce n'est pas le moment. Dites-leur de revenir demain.

– Ils disent qu'ils doivent vous parler aujourd'hui. »

Anny sentit la panique la gagner. Le petit oiseau affolé, pris au piège dans sa cage thoracique. Quand est-ce que ce putain d'Equanil allait faire effet ? Elle réfléchit rapidement et ouvrit la porte.

« Dites-leur que je leur parlerai ce soir quand nous aurons fini. Vous les ferez venir dans ma caravane. »

Elle lui donna d'autres indications à mesure qu'un plan se dessinait miraculeusement dans sa tête. Elle savait pourquoi ils étaient là et elle savait ce qu'elle avait à faire.

« Vous leur donnerez du café et des biscuits, et vous leur direz que je les rejoindrai dès que je serai démaquillée. J'aurai peut-être un peu de retard.

– D’accord. Ils ont dit que cela ne les dérangeait pas d’attendre. »

Les scènes à tourner n’étaient pas bien compliquées, à en croire Rodrigo. Emily était partie comme une folle. À la nuit tombée, elle se retrouvait perdue dans un quartier de la ville qu’elle ne connaissait pas. Elle devait avancer lentement le long d’une rue, trouver une porte cochère, se blottir dans un coin et tomber dans un sommeil agité. Pas de dialogue. Pas de Troy. Encore une occasion idéale pour de la super musique, avait dit Rodrigo. Et puis, quand elle serait endormie, il y aurait une incroyable scène de rêve. Une nouvelle idée.

« Et c’est quoi, cette idée ? Je pourrais savoir de quoi je serai en train de rêver ?

– Dès que ce sera écrit, ma belle », avait répondu Rodrigo.

Les scènes de nuit étaient toujours pénibles en raison du grand nombre de choses qui pouvaient mal se passer. Des sirènes, des klaxons, le reflet des phares de véhicules, même si la rue était barrée le temps du tournage. Rodrigo lui donna ses consignes : elle devait sortir d’une ruelle, être effrayée par une voiture qui passait, se cacher dans le jardin d’une maison, rester cachée pendant la patrouille de deux policiers, puis avancer dans une rue commerçante jusqu’à ce qu’elle trouve une porte où se blottir pour dormir.

« Cinq prises, peut-être six, dit-il. Du gâteau. »

En fait, il en fallut dix, et la plus longue fut improvisée. Il lui demanda de regarder son reflet dans une flaque jusqu’à ce qu’il soit déformé par les vaguelettes concentriques provoquées par la chute d’une goutte de pluie.

Rodrigo joignit les deux L formés par ses pouces et ses index et positionna le cadre ainsi figuré devant le visage d’Anny pour reproduire le gros plan prévu.

« Ton visage, vu du dessous, un très gros plan à l’envers. Imagine. Et puis des vaguelettes, et ton visage se décompose. Dément !

– Et pourquoi je m’arrête pour regarder mon visage dans une flaque ? Je suis affolée, non ? Je m’enfuis, je suis perdue.

– Ça fera des images magnifiques, chérie. Dignes d’un oscar. »

Elle se plia à toutes ses exigences, l’esprit à moitié occupé par son plan d’évasion qui s’échafaudait. Elle se blottit sous la porte cochère et fit semblant de s’endormir tout en passant en revue les différentes étapes de son stratagème pour s’assurer de limiter les risques au maximum. Et enfin, Rodrigo annonça que c’était dans la boîte.

« Super, ma chérie ! Ah, au fait, on vient de me dire que deux personnes avaient besoin de te voir d'urgence. La police, je crois. Tout va bien ?

– Oui, oui, c'est réglé. Je dois les retrouver dans ma caravane.

– Parfait. À demain.

– Je ne tourne pas, demain.

– Ah oui, c'est vrai. Oh merde, c'est Sylvia demain. Souhaite-moi bonne chance.

– Bonne chance. Après, ce sera le week-end.

– Mais oui, suis-je bête ! J'ai trop de trucs en tête. Alors à la semaine prochaine, ma grande. Sois sage ! »

Il la serra dans ses bras, l'air sincèrement enchanté de ce qu'ils avaient mis en boîte ce soir, puis elle s'éloigna pour aller se changer et se faire démaquiller. Elle avait les cheveux en bataille, hérissés de brindilles et de feuilles suite à son parcours à travers les buissons, le visage couvert de boue et de poussière – il fallait qu'elle retrouve une apparence normale. Pendant qu'on s'occupait d'elle, elle demanda que sa voiture l'attende devant la caravane du maquillage. Quand elle fut prête, propre comme un sou neuf, cheveux brillants et peignés, elle sortit discrètement, trouva sa voiture et se fit raccompagner à l'hôtel, avant de congédier le chauffeur. Elle estima qu'elle aurait entre quarante-cinq minutes et une heure d'avance sur Desmondson et Radetski, qui devaient encore être dans sa caravane à l'attendre, avec Shirley, le café et les biscuits. Au bout d'une demi-heure environ, Shirley irait se renseigner au maquillage, puis reviendrait en disant que Mlle Viklund était retournée à son hôtel. Alors sa ruse serait éventée, et c'est seulement là que l'alerte serait donnée.

Une fois dans sa chambre, elle prépara rapidement un sac de voyage, puis elle redescendit à la réception, où elle laissa un mot pour Troy. Elle demanda au concierge de lui appeler un taxi sans fournir de destination et, une fois qu'il fut arrivé, indiqua au chauffeur l'aéroport de Gatwick.

Pour éviter le risque d'un séjour à l'hôtel, elle passa toute la nuit dans un coin sombre du terminal, où elle arriva même à dormir deux heures sur un banc rembourré avant d'être réveillée par l'arrivée très matinale de l'équipe d'entretien. Puis elle acheta un billet pour le premier vol à destination de Paris. Elle était presque certaine que personne n'arriverait à retrouver sa trace.

Elle ne commença à se détendre qu'après le décollage. Elle n'ignorait

pas pourquoi Radetski et Desmondson étaient venus sur le plateau. Pendant leur interrogatoire lors de la soirée de Dorian Villiers, ils l'avaient prévenue. Malgré ses dénégations véhémentes, il avait paru évident qu'ils ne la croyaient pas.

« Mademoiselle Viklund, vous n'ignorez pas que Cornell Weekes est un fugitif, un homme recherché par la justice, avait expliqué Desmondson patiemment, comme à une enfant. Nous avions une "alerte tous points de sortie" à son nom. C'est comme ça qu'on l'a repéré.

– Un "homme très recherché", avait renchéri Radetski. C'est un criminel condamné qui s'est échappé. Un terroriste.

– Je ne l'ai pas vu depuis notre divorce, alors comment j'aurais pu l'aider ? Comment j'aurais pu lui donner de l'argent ? Il est juste en train d'essayer de me faire tomber pour complicité. »

Elle se doutait que ses virulentes réfutations de leurs accusations implicites ne tiendraient qu'un temps. Cornell avait dû fournir des indications précises sur leurs rencontres, lieux, horaires, détails comme l'histoire du chasseur d'autographes, le service en chambre ou la décoration de sa suite, et ses allégations, son témoignage, avaient dû paraître irréfutables aux enquêteurs. Seuls son talent pour la comédie et son statut de vedette américaine du cinéma lui avaient permis de gagner un peu de temps. Il leur aurait fallu être sûrs à cent pour cent pour l'inculper de complicité, puis l'accuser formellement et l'arrêter. En l'occurrence, ces deux jours lui avaient permis d'échafauder un plan et de vérifier, grâce à un coup de téléphone rapide à Jacques, qu'il était virtuellement impossible d'extrader une citoyenne des États-Unis d'Amérique à partir de la République française. Cela pouvait traîner des années, des dizaines d'années, avait-il dit, *pas de problème**.

Donc elle serait en sécurité (priorité numéro un), et là elle pourrait évaluer les dégâts infligés par Cornell à sa vie et à son avenir. En contemplant les nuages par le hublot ovale, elle se dit avec amertume que tout avait mal tourné en un rien de temps et que son salopard d'ex-mari avait bien pris sa revanche. Mais là où il y avait de la vie, il y avait de l'espoir. Et là où il y avait de l'espoir, il y avait de la vie.

Elle demanda une autre tasse de café à l'hôtesse de l'air et pensa au film, à son rôle, aux conséquences pour tous de sa soudaine défection de *L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle*. Elle était désolée. Et triste aussi, à cause de Troy et de ce qu'il allait penser d'elle et ressentir. Ce qui était sûr, c'est qu'elle le reverrait, quoi qu'il arrive. Elle en avait

l'intime conviction. Oh, quel bordel ! Elle s'était retrouvée embringuée dans un énorme cauchemar foireux qu'elle n'avait pas contribué à créer, mais elle se devait à elle-même de ne pas devenir une victime, de ne pas se laisser engloutir dans ce marécage de merde.

*Pire hypothèse, force majeure, sauve qui peut**. Voilà ce que lui avait dit Jacques au téléphone. Le bruit des moteurs changea légèrement alors que s'amorçait la descente. Paris, la sécurité et Jacques l'attendaient. Elle ne pouvait pas gâcher le peu qui lui restait de sa précieuse énergie en pensant à ce qu'elle laissait derrière elle.

4

« Vous commettez une terrible erreur, madame Tipton. Veuillez revoir votre position. Ce n'est pas prudent.

– J'en prends la totale responsabilité, répondit Elfrida.

– Nous n'avons pas pu contacter votre mari, hélas.

– Il est en tournage à l'étranger, mentit-elle en sachant très bien pourquoi il n'était pas joignable. Merci pour tout. Je vous suis reconnaissante de votre sollicitude. Au revoir. »

Elfrida sourit au jeune interne. Elle avait oublié son nom, mais il faisait vraiment gamin.

« Je vais très bien. Ne vous inquiétez surtout pas pour moi. »

Elle lui adressa un au revoir de la main et emprunta des couloirs et des escaliers jusqu'à l'accueil du Royal Free Hospital, où elle signa une décharge avant de sortir sur Gray's Inn Road en cherchant des yeux le pub le plus proche.

Elle en trouva un à quelques centaines de mètres en remontant la rue vers King's Cross. Dûment déprimant et miteux, le Heart of Albion répondait à ses attentes en matière de pubs. Il fallait que le moral chute à l'arrivée pour que les remontants le remontent, c'était là sa devise. Sur du papier peint vert texturé imitation briques étaient accrochées des gravures représentant des triomphes militaires historiques : Trafalgar, Balaklava, les lignes de Torres Vedras, Höchstädt, Dunkerque, le siège de Malte, Waterloo – que des batailles, remarqua-t-elle, des guerres, des conflits, comme si c'était là ce qui définissait une nation plutôt que sa culture. Il y avait la traditionnelle moquette aux motifs audacieux en voie de décoloration et, dans les coins, de grosses machines à sous qui projetaient des bips et des flashs. Le pub venant d'ouvrir, il était encore presque vide.

Elle commanda un demi panaché pour raviver doucement les vieux

récepteurs et calcula qu'elle n'avait pas bu une goutte d'alcool en deux jours et demi, depuis qu'elle était tombée dans les pommes dans sa cuisine. Elle trouvait étrange et assez troublant d'avoir un trou noir dans son histoire personnelle. Deux jours perdus à jamais. Son dernier souvenir, c'était d'avoir versé du gin dans son verre (allez, un petit dernier avant d'aller se coucher) et après, plus rien. Elle avait lentement repris conscience quarante-huit heures plus tard dans un lit du Royal Free Hospital.

Pendant son hospitalisation, un jeune homme prénommé Lonnie était venu lui rendre visite, un Australien. Son sauveur, apparemment. Employé par l'entreprise de jardinage qui passait tous les quinze jours tondre la pelouse, tailler et désherber les plates-bandes, il était entré dans le jardin par la porte de côté le matin et avait vu la télé encore allumée dans le salon désert, en image fixe sur la mire. Il en avait conclu qu'Elfrida devait être là et, pour ne pas lui faire peur si tel était le cas, avait frappé à la porte vitrée qui donnait sur le jardin. En jetant un coup d'œil à l'intérieur, il avait vu les jambes d'Elfrida gisant par terre dans la cuisine. Elle baignait dans une flaque de vomi et d'urine, lui avait appris le jeune interne, ajoutant la honte à l'infamie de façon totalement superflue, avait-elle estimé. Lonnie avait appelé la police, qui avait forcé la serrure, avait trouvé Elfrida toujours dans le coma et l'avait rapidement fait transporter aux urgences du Royal Free.

Sa maison avait été sécurisée, lui avait-on dit, les voisins avaient été prévenus de son absence et, miraculeusement, on lui avait fourni des vêtements propres à elle et ses clés se trouvaient dans son sac. C'était comme si elle avait été en transe, ou droguée. Deux journées entières perdues dans l'oubli de l'anesthésique. Déjà requinquée après deux gorgées de son panaché, elle alla au bar commander un double sherry. Un vieil écrivain gallois lui avait dit un jour que du xérès avec une bière pour faire descendre, c'était la route la plus rapide vers le monde merveilleux de l'insouciance, de l'absence de responsabilité. Or elle avait besoin de se retrouver dans ce monde, d'occulter les facettes de sa vie qui la dérangeaient, en tout cas pendant un temps.

Le curieux mélange de bière et de sherry doux sembla faire son office. Elle se sentit à la fois plus calme, plus efficace et plus organisée. Elle allait rester dans ce pub un moment, peut-être commander quelque chose à manger, une tourte ou un sandwich, et ensuite elle rentrerait chez elle, remettrait tout en ordre et, après une ou deux tasses de thé, se

réattaquerait à son roman. Elle avait démarré, après tout, elle avait couché les mots noirs sur le papier blanc, comme l'avait recommandé ce bon vieux Maupassant, elle tenait son sujet et elle avait de l'inspiration. Rien ne se dressait devant elle sinon son éternel problème de procrastination, et ça, c'était du passé, se dit-elle résolument. Ce temps-là était révolu. Ces dix années de stase littéraire et d'inertie créative étaient terminées. Quel gâchis ! Qui sait ce qu'elle aurait pu écrire ? Tout ce précieux temps perdu…

Elle chercha son carnet dans son sac et l'y trouva. Elle s'étonna derechef d'avoir avec elle un sac à main contenant son calepin et un porte-monnaie assez garni pour payer ses consommations. Chapeau à la policière ou à l'urgentiste. Quoi qu'il en soit, elle avait tout ce qui lui fallait, y compris papier et stylo. Elle choisit une page vierge et se mit à écrire.

Roman : à terminer
Reggie : à terminer
Maison : à vendre (= argent)
Calder : à prévenir (= argent)
Jessica : à engager (= divorce)
Avenir : à déterminer

Voilà, elle avait réorganisé sa vie. Elle n'était pas peu surprise de la rapidité avec laquelle elle avait tout écrit. À la lecture de sa liste rédigée sans réfléchir, il lui apparut qu'un chamboulement de son existence se dessinait. Et tant mieux. Il était temps d'en finir avec ce simulacre de mariage, de réfléchir sereinement aux romans qu'elle allait écrire, de se bâtir l'existence heureuse dont elle avait si manifestement besoin. Tout allait changer. Une nouvelle vie, de nouveaux romans, une nouvelle indépendance, une nouvelle maison, de nouvelles aspirations. Tout cela était en son pouvoir, elle avait de quoi agir, elle avait le droit pour elle, donc elle n'avait qu'à prendre les choses en main. L'association du sherry et de la bière avait opéré sa magie. Elle se sentait d'attaque pour un gin-tonic.

5

Ken Kincade appela Talbot à son hôtel avant même que celui-ci ait eu le temps de se raser.

« Tout est au petit poil, patron, annonça le détective.

– Que voulez-vous dire ?

– On peut passer à l'action. Je sais ce qui est arrivé à votre stock de pellicule. »

Talbot lui dit de le retrouver dans la salle de restaurant du Grand Hotel à neuf heures pour tout lui raconter pendant le petit déjeuner.

« Bien reçu. Mais ça ne va pas vous plaire, hein, je tiens à vous prévenir. »

Quand Talbot descendit, son humeur mêlait curiosité et appréhension. Il se sentait à la fois étrangement fébrile (quelle révélation Kincade allait-il lui balancer ?) et résigné. C'était l'histoire de sa carrière dans le cinéma : les normes classiques de comportement ne s'appliquaient pas.

Il commanda son menu habituel, et Kincade arriva en même temps que le hareng. Il portait un blouson de cuir noir sur un T-shirt blanc, un jean noir et des bottes de cow-boy à bout argenté et talon cubain.

« Vous avez faim, monsieur Kincade ?

– Ouaip. Je prendrais bien du poiscaille comme vous. »

Alors qu'ils dégustaient leur hareng fumé, Kincade lui raconta comment il avait découvert ce qui était arrivé au stock de pellicule manquant. S'étant infiltré dans le dépôt (il ne précisa pas comment), il avait utilisé un marqueur indélébile sur toutes les bobines inutilisées qui y étaient conservées. Quand elles se retrouveraient dehors, elles seraient donc traçables – ou pas.

« Je comprends le principe, dit Talbot.

– Après, ça a été un travail basique de surveillance, monsieur Kydd.

Super barbant, super chronophage, mais neuf fois sur dix, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, rester assis sur son cul à observer, à ouvrir l'œil, ça suffit à résoudre les affaires les plus compliquées. Bref, ces boîtes de pelloche sont très lourdes et très volumineuses, et j'ai décidé de prendre en filature quiconque quitterait le dépôt en portant quelque chose de très lourd et de très volumineux.

– Cela semble logique, oui.

– Ça l'est, monsieur Kydd. Il y a un temps pour la pêche et un temps pour la confection des appâts, décréta Kincade en repoussant son assiette de hareng à moitié terminée. J'ai vu un cave sortir de votre entrepôt en portant un sac qui avait l'air rempli d'haltères en plomb. Je l'ai suivi jusque chez lui. Et le lendemain, je l'ai suivi sur son autre lieu de travail.

– Mais je leur faisais confiance, à ces gens ! couina Talbot en prenant aussitôt conscience de son ton geignard et pathétique. Je les paie bien, en plus.

– Vous avez zéro sécurité. Pardon pour la comparaison, mais c'est aussi facile que de voler des bonbecs à un môme.

– Et ce type, que fait-il de la pellicule qu'il vole ? Il la refourgue sur d'autres tournages ? Il vend moins cher que la concurrence ? Agfa ? Kodak ? Eastmancolor ? Un genre de marché noir ?

– Je ne pense pas, fit Kincade sur un ton mystérieux. Mais allons donc le découvrir. »

Ils quittèrent l'hôtel et Kincade suggéra qu'ils prennent sa voiture, une Ford Mustang toute noire avec conduite à gauche et un éclair orange peint des deux côtés. Talbot s'installa précautionneusement sur le siège passager.

Ils roulèrent jusqu'à Peacehaven, à l'est de Brighton, et se garèrent dans une rue résidentielle à deux pâtés de maisons de la South Coast Road.

« Où sommes-nous, au juste ? demanda Talbot.

– Le quartier s'appelle Telscombe Cliffs. Et nous nous trouvons dans Eleanor Avenue. »

Talbot découvrit une rue modeste bordée de modestes pavillons, certains un peu plus spacieux que les autres, avec un étage. Il consulta sa montre. Il était neuf heures quarante en ce vendredi matin. Des gens promenaient des chiens, des mères poussaient des landaus, deux ouvriers en salopette sur la plate-forme élévatrice d'un camion de la

régie urbaine remplaçaient l'ampoule d'un réverbère. Tout était on ne peut plus ordinaire.

En sortant de la voiture, Kincade et Talbot furent accueillis par la bande-son du monde banlieusard qu'ils venaient de contempler : les aboiements d'un chien, l'agaçant vrombissement d'un taille-haie électrique, le carillon d'un camion à glace au loin. Cela tenait de la caricature, songea Talbot.

« C'est au numéro 43 », indiqua Kincade.

Ils marchèrent jusqu'à une des plus grandes maisons, avec un étage et un jardin ceint d'un haut mur de béton.

« Vous venez avec moi ? demanda Talbot.

– C'est votre truc à vous, monsieur Kydd. Je vais vous attendre dehors. Moi, mon boulot est terminé.

– Je comprends, dit Talbot avant de songer que les choses pouvaient s'envenimer ou tourner à la bagarre. Ne vous éloignez pas.

– OK. »

Laissant Kincade sur le trottoir, Talbot ouvrit un petit portillon en fer et remonta une allée pavée jusqu'à la porte en verre dépoli du numéro 43. Il sonna et patienta en jetant un regard par-dessus son épaule. Ken Kincade, qui s'était allumé une cigarette, leva les deux pouces en l'air. Talbot sonna de nouveau. Une jeune blonde en robe de chambre entrouvrit la porte.

« Oui ?

– Bonjour.

– Vous cherchez quelque chose ?

– Eh bien oui. »

Il ne savait absolument pas quoi dire ensuite. Il se demanda si Kincade ne s'était pas fourvoyé. Et la jeune femme vint à sa rescousse.

« Vous venez pour le film ?

– Je suis l'un des producteurs. »

C'était un mot de passe qui marchait à tous les coups, avait-il découvert, car personne ne le contestait jamais.

« Ah, OK. Entrez. Tout le monde est au premier. »

Talbot pénétra dans le vestibule et la jeune femme en robe de chambre lui indiqua l'escalier d'un geste.

« Vous voulez une tasse de thé ?

– Non, merci », dit Talbot avant de monter à l'étage.

Sur le palier, deux hommes nus, l'un très velu, l'autre très mince,

massaient doucement leur pénis flasque tout en discutant avec une femme nue d'âge mûr aux énormes seins tombants. Talbot crut comprendre qu'ils s'offusquaient des actes de vandalisme commis dans le quartier, cabines téléphoniques cassées, lessive volée sur les fils à linge. De gros câbles électriques noirs couraient partout au sol et le rayonnement artificiel de puissantes lampes à arc sortait d'une chambre derrière les deux hommes, qui tournèrent la tête à l'arrivée de Talbot.

« Excusez-moi, je suis l'un des producteurs. »

Il posa son index sur sa bouche pour leur intimer le silence, et ils s'écartèrent pour le laisser passer. Talbot pénétra dans la chambre du numéro 43 Eleanor Avenue à Peacehaven.

Tony During, son chef opérateur, était penché sur une caméra 35 mm et regardait dans le viseur un lit défait sur lequel étaient allongées dans une étreinte maladroite deux jeunes femmes nues. Trois hommes les observaient en discutant à voix basse. L'un des trois leva un micro perche au-dessus du lit.

« Silence, bordel ! » cria Tony sans se redresser, et la conversation sur les actes de vandalisme cessa sur le palier.

Un autre homme s'avança avec un clap, qu'il actionna en disant : « Scène 21, deuxième. »

« Je veux que vous vous embrassiez, et avec la langue, indiqua Tony aux deux jeunes femmes sur le lit. Ça ne fonctionne pas si vous ne vous embrassez pas.

– Moi j'embrasse pas. T'avais dit pas de baisers lesbiens.

– Embrasse-lui le cou, alors. Fais semblant d'avoir envie d'elle. Et après, suce-lui les tétons. Vous êtes censées être des gouines nymphos, nom de Dieu ! Action ! »

Talbot resta quelques secondes à regarder les deux filles sur le lit se caresser sans grand enthousiasme.

« COUPEZ ! » hurla-t-il.

Tout le monde se tourna vers lui.

« Mais qui a crié… », commença Tony en levant le nez de sa caméra.

Quand il vit Talbot debout là, son expression d'irritation furibonde se mua l'espace d'une demi-seconde en une incrédulité honteuse.

« Oh non, oh putain, non, monsieur Kydd, non, non, non.

– Si, si, si, Tony, si putain ! Je crois que l'expression qui s'applique, c'est “pris la main dans le sac”. »

Ensuite, tout s'enchaîna en douceur. Tony avoua tout, le vol de

pellicule et de matériel, les faux congés maladie, le travail au noir évident. Il semblait presque soulagé d'avoir été confondu. Talbot avait l'impression d'être un principal de lycée venant de surprendre un élève modèle en train de voler des biscuits à la cantine.

Une fois passé aux aveux, Tony changea de stratégie et invoqua des circonstances atténuantes. Il était lourdement endetté, sa maison sous le coup d'une hypothèque, sa femme atteinte de trois cancers… Le scepticisme de Talbot se renforça et Tony le perçut. Il n'y avait pas d'issue. À mesure que son attitude se faisait abattue et défaitiste, ses acteurs nus et son équipe technique se mirent à réclamer leur cachet. Talbot se retrouva interpellé par les deux « lesbiennes », qui exigeaient chacune les vingt livres promises. Comme elles haussaient sérieusement le ton, il les fit taire en menaçant d'appeler la police. Il expliqua qu'il avait un associé dans la rue qui confirmerait tout ce qui s'était déroulé au numéro 43. Tourner un film pornographique était interdit par la loi. Il leur conseilla de se rhabiller fissa et de rentrer tous chez eux, ce qu'ils finirent par faire en râlant copieusement dans leur barbe et en lui jetant des regards hostiles.

Quand ils furent enfin seuls, Talbot se tourna vers Tony.

« Selon mes calculs, vous nous devez entre deux et trois mille livres, Tony. Votre niveau d'endettement vient d'augmenter de façon spectaculaire. Que suis-je censé faire, vu les circonstances ? J'ai mes responsabilités vis-à-vis de notre film.

– Je vous rembourserai, monsieur.

– Et comment ?

– Je vais demander à mon producteur. Il est plein aux as. Il ne voudra pas que ça s'ébruite, alors n'appelez pas les flics, monsieur Kydd, je vous en supplie. On peut s'arranger entre nous, patron. Promis juré.

– Ce qui est promis juré, c'est que vous ne travaillerez plus jamais pour l'industrie cinématographique anglaise. À partir de maintenant, votre carrière, ce sera le porno, Tony. Bonne chance à vous. *Hasta la vista*, comme disent nos amis américains.

– Hé, Tony ! appela une voix depuis le rez-de-chaussée. C'est quoi, ce bordel ? Où ils sont passés, tous ?

– Et merde, c'est lui, c'est le producteur, lâcha Tony en tressaillant avant d'ouvrir la porte de la chambre. On est au premier ! »

Talbot alluma une cigarette pour tromper son énorme tension nerveuse. Il n'avait pas prévu cette rencontre. Il serra les poings. Il ne

s'était battu avec personne depuis la guerre.

Et là, Ferdie Meares entra dans la pièce.

Ken Kincade reconduisit Talbot aux bureaux de la production. Celui-ci s'était assuré que le détective soit bien témoin du moment où il avait expliqué en détail à Ferdie Meares la nature du vol perpétré et l'étendue de ses responsabilités en tant que financier et producteur du film porno en question. Le silence de Talbot ne serait garanti que par un rapide remboursement des fonds détournés. Ferdie était resté d'une agressivité très vindicative pendant toute la conversation, affirmant que chaque film anglais un tant soit peu notable avait son équivalent porno clandestin. Quand le vrai film sortait, la version porno bénéficiait d'un vecteur bien pratique pour tirer profit de toute la publicité. Enfin, dans quel monde vivait-il donc ?

« Je ne sais pas, mais pas dans un monde où mon chef op peut voler ma pellicule, en tout cas. Personne n'en aurait rien su, autrement, et vous auriez pu tourner votre petit porno sans souci.

– Mais je ne savais pas qu'il te volait la pellicule, bordel ! s'emporta Ferdie en essayant de contenir sa fureur évidente. Il m'entubait aussi, en plus. Moi je lui ai donné du fric pour cette putain de pellicule, et lui, il a empoché le blé et il t'a dépouillé. On a tous les deux été roulés dans la farine par cet enfoiré. Tu me prends pour un cave ? Pourquoi je me ferais chier à voler ton stock ? Tu crois que je suis nul à ce point ? Ce secteur, c'est réglo, on peut se faire une fortune.

– Si tu le dis. »

Ils échangèrent un regard glacial.

« Au fait, il s'appellait comment, ton film de merde ? lança Talbot histoire de briser le silence.

– On n'était pas encore complètement fixés. Soit *L'Échelle du sexe pour la Lune*, soit *L'Échelle pour la Lune du sexe*.

– C'est une blague ?

– Les gens comme toi ne connaissent rien à la vraie vie, Talbot. Vous êtes tellement aveuglés par vos privilèges que vous nous facilitez vachement les choses. C'est ça, le principe de base. »

Assis dans son bureau, Talbot se remémorait sa rencontre avec Ferdie Meares et se sentait sous le choc, déstabilisé. Il n'était que midi, mais sa matinée lui avait paru aussi dense en péripéties qu'une semaine ou un mois entier. Reggie tournait quelque part avec Sylvia Slaye en

respectant scrupuleusement le programme du jour, qui marquait le début du dernier quart du tournage de *L'Échelle pour la Lune*. Et pourtant, Talbot se sentait très mal. Lui, sexagénaire vétéran de la Seconde Guerre mondiale, producteur expérimenté de nombreux films ayant charrié leur lot de traumatismes, de déceptions, de succès surprise et d'échecs imprévus, quand il s'était trouvé face à cet immonde personnage, il s'était senti… étrangement naïf, non averti, comme si une fenêtre s'était ouverte sur un monde qui dépassait son entendement. « Aveuglés par les privilèges », avait lâché Ferdie. Peut-être avait-il raison, peut-être cette vision de haut masquait-elle beaucoup de choses.

Enfin bon, songea-t-il en allumant une cigarette, on en apprend tous les jours. Ce n'est quand même pas courant de se retrouver dans une maison de Peacehaven à se disputer avec deux lesbiennes à poil sur la rémunération financière appropriée. Il fallait en rire, ou du moins essayer d'en rire.

Joe frappa discrètement sur l'encadrement de la porte avant de passer la tête dans le bureau. Talbot le connaissait maintenant assez bien pour deviner qu'il était contrarié.

« Dites-moi tout, Joe, lança-t-il, imaginant que Joe allait lui annoncer que Tony During s'était encore fait porter pâle.

– L'inspecteur Desmondson voudrait vous dire un mot. »

Il fit entrer Desmondson, qui alluma une cigarette et refusa le café qu'on lui proposait.

« Je vais en venir directement au fait, monsieur Kydd.

– Allez-y, je vous en prie.

– Nous pensons qu'Anny Viklund a disparu, qu'elle s'est enfuie.

– C'est impossible, répliqua Talbot en manquant éclater de rire avant de consulter le planning posé sur son bureau. Si vous revenez très tôt lundi matin, vous la trouverez ici en plein travail. »

Desmondson lui expliqua patiemment la situation. La Special Branch et le FBI soupçonnaient Mlle Viklund d'avoir remis des sommes d'argent conséquentes à son ex-mari, Cornell Weekes, un fugitif « très recherché » qui avait été arrêté alors qu'il essayait de quitter le pays. Desmondson et Radetski avaient essayé d'interroger Mlle Viklund la veille au soir après la journée de tournage, mais, alors qu'elle leur avait promis de les recevoir, elle avait quitté le plateau et restait introuvable. Ils avaient établi qu'elle était retournée à son hôtel, où elle avait commandé un taxi, mais ils ignoraient tout de sa destination.

« CQFD, conclut-il. Ce qu'il fallait…

– Oui, ça va, je sais ce que ça veut dire, le rabroua Talbot en posant ses paumes à plat sur son sous-main. Monsieur l'inspecteur, Mlle Viklund est une jeune femme, et plus encore une jeune actrice. Et même plus encore, une grosse vedette hollywoodienne. Elle est très riche. Elle a trois jours de repos. Ai-je besoin d'en dire plus ?

– Elle savait hier soir que nous voulions lui poser des questions sur son ex-mari.

– Ce qui explique sans doute qu'elle ait décidé de prendre la poudre d'escampette et de profiter de son week-end. Je suis certain qu'elle sera toute prête à vous parler lundi matin.

– Ça vous arrive souvent, de perdre la trace de vos acteurs principaux, comme ça ?

– J'aimerais pouvoir dire non, mais en fait, si, ça arrive. D'une certaine manière, c'est normal… pour autant qu'il y ait quoi que ce soit de normal dans ce métier hors norme. Écoutez, inspecteur Desmondson, être acteur, c'est déjà un boulot très particulier. Et encore plus quand on est connu. Vous et moi, nous ne tiendrions pas vingt-quatre heures avec la pression incroyable que subissent les stars.

– Je suis persuadé qu'elle est en fuite.

– Elle ne peut pas être en fuite parce qu'elle n'a rien à fuir.

– Elle est complice d'un criminel notoire qui a échappé à la justice. Nous avons recueilli son témoignage.

– Et bien sûr, vous croyez tout ce qu'il vous raconte. Allons, enfin, vous avez dit vous-même que c'était un criminel ! Il vous baratine.

– Elle lui a donné de l'argent pour l'aider à fuir à l'étranger.

– Il y a peut-être une autre explication qui pourrait l'exonérer. Elle bénéficie quand même de la présomption d'innocence. »

Talbot eut un sourire rassurant, mais en fait il se rappelait qu'Anny lui avait demandé deux mille dollars et il avait à présent de gros doutes sur cet épisode.

« Certes », lâcha Desmondson en se levant.

S'il pouvait retrousser la lèvre en un rictus, il le ferait, songea Talbot. Il me trouve sûrement aveuglé par mes privilèges, lui aussi.

« Je vous serais reconnaissant d'user de toutes les ressources à votre disposition pour retrouver Mlle Viklund ce week-end et de nous fournir toute information concernant sa localisation. »

Les expressions ressassées de tous les apparatchiks au fil de l'histoire,

se dit Talbot en se levant lui aussi.

« Je vous promets de passer des coups de fil et d'interroger l'équipe, mais bon, ce ne sont là que des supputations, des conjectures un peu folles, répondit-il d'un ton plus amène. Vous ne connaissez pas ce milieu, inspecteur. Tout est changeant, et même plus – instable, incertain. Comme si on essayait de dresser un troupeau de chats. Elle sera là lundi matin et se confondra en excuses. J'ai déjà vu ça des centaines de fois. Elle avait tout simplement des projets, et se faire interroger par votre collègue et vous, ça n'en faisait pas partie. Désolé.

– Elle ne remettra jamais les pieds sur votre putain de tournage, déclara Desmondson en écrasant sa cigarette dans le cendrier de Talbot. Elle est en cavale. Je vous parie cent livres.

– Heureusement pour vous, je ne parie jamais. »

Desmondson sortit et Talbot se rassit, faisant doucement rouler sa tête de droite et de gauche pour essayer une fois de plus de soulager la crispation soudaine des muscles de son cou et de ses épaules. Et si Desmondson avait raison ? Et si Anny s'était enfuie ? La disparition d'Anny Viklund ferait passer la confrontation au sujet du film porno de Ferdie Meares pour une dispute de cour de récré.

Sa ligne privée sonna et il décrocha.

« Oui ?

– Ah, monsieur Eastman, c'est M. Brewster. Je suis le gardien de…

– Oui, bonjour, monsieur Brewster, que puis-je pour vous ?

– La vitre cassée a été réparée et j'ai payé le vitrier.

– Ah, parfait, merci beaucoup, monsieur Brewster, dit Talbot avant de se rendre compte qu'il y avait quelque chose d'étonnamment ronchon dans le ton de voix du gardien. Tout va bien ?

– Il y a… un souci. Le chèque des Échafaudages Axelrod qu'on m'a donné en remboursement, eh ben il était en bois. Du coup, j'en suis de ma poche, monsieur Eastman. Huit livres, trois shillings et six pence.

– Je passerai demain et je m'en occuperai. Je vous rembourserai personnellement. »

Il raccrocha. Vive les tout petits soucis, songea-t-il.

6

Retour à Rottingdean. En un sens, Elfrida se réjouissait d'être à Peelings, ses pièces vides, ses araucarias, sa léthargie, son inertie. Après le stress consécutif à sa chute et à sa commotion cérébrale dans sa maison de Vale of Health, il était étrangement rassurant de se retrouver dans ce paisible village. Reggie ignorait totalement ce qui s'était passé à Londres. Il n'avait pas pris une fois la peine de lui téléphoner. Elle se demandait s'il avait même remarqué son absence.

Bref, elle était de nouveau dans la cuisine, où elle ajoutait un trait de vodka à son jus d'orange comme si rien n'était arrivé et que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il était temps de reprendre son roman.

> Virginia Woolf dormait. Sur le mur près de son lit, un parallélogramme pâle de lumière matinale citronnée progressait vers son visage. Quand le soleil frappa ses yeux, elle poussa un grognement et se retourna, mais sa conscience s'était indiscutablement ravivée dans son cerveau et la poussait à se réveiller. Réveille-toi, réveille-toi. Des idées se mirent à bourgeonner, alors elle se redressa en position assise et regarda autour d'elle en clignant des yeux. Du soleil sur le mur. 28 mars 1941. Elle savait que cette journée serait la dernière de sa vie.

Elfrida reposa son stylo. C'était un meilleur début. Le meilleur de tous, plus énergique, avec un style plus moderne. Elle vida son verre de Sarson's-orange et envisagea de s'en resservir un pour célébrer ce succès. Inconsciemment, elle frottait une longue éraflure d'une dizaine de centimètres qu'elle avait sur l'intérieur de l'avant-bras gauche. Elle devait avoir heurté quelque chose en tombant dans la cuisine. À

l'hôpital, on l'avait badigeonnée de violet de gentiane, mais la teinture avait disparu depuis pour révéler la roseur agressive de l'écorchure. Pourquoi cette couleur ? Y avait-il une infection ? Cela n'avait pas l'air normal.

Elle leva le bras pour l'observer sous sa lampe de bureau. Il semblait plus enflé. La peau blessée reposait sur une petite boursouflure œdémateuse. En regardant de plus près, Elfrida s'inquiéta de percevoir d'infimes mouvements. Elle rapprocha encore son œil et, du bout des doigts, étira la peau. Et juste sous la surface translucide, elle vit clairement grouiller de minuscules vers de la taille d'une tête d'épingle.

Prise de nausée, elle plaqua la paume de sa main sur son écorchure, sentant son front se recouvrir de sueur froide. Mon Dieu ! Mais que s'était-elle fait ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Comment des parasites microscopiques pouvaient-ils pulluler sous une vilaine éraflure à son bras ?

Elle descendit quatre à quatre et ouvrit un tiroir de la cuisine où elle savait qu'était rangée la trousse de secours. Elle y trouva une bande de crêpe qu'elle enroula plusieurs fois sur sa plaie suppurante et fixa avec une épingle de nourrice. Elle se servit un verre de vodka et en but de grandes rasades pour se calmer. Le cauchemar absolu ! Un truc sorti d'un film de science-fiction ou de ce roman d'Albert Camus, là, comment ça s'appelait déjà ? *La Pestilence* ou *La Pandémie*, un truc comme ça. Des rats morts, c'était le souvenir qu'elle en gardait. Des rats qui crevaient partout.

La vodka l'aida à recouvrer son calme. Que lui avait dit Reggie ? Au moindre problème, à la moindre petite urgence, tu appelles Joe. OK, Joe. Elle trouva la liste dactylographiée des membres de l'équipe avec leur numéro de téléphone. Là, Joe Swire, producteur exécutif. Elle appela son bureau, et on le lui passa au bout d'une minute.

« Ici Joe, madame Tipton.

– Bonjour, Joe. Je suis désolée de vous déranger, mais j'ai un petit problème. Un souci de santé. J'ai besoin de consulter un médecin au plus vite.

– Ne vous inquiétez pas, madame Tipton. Je vous rappelle avec tous les détails dans cinq minutes. »

Elfrida raccrocha et remplit son verre. Le monde merveilleux du cinéma. Pendant la durée d'un tournage, presque tout ce dont on avait besoin dans la vie vous était fourni : argent, transport, logement,

nourriture, compagnie, guides, loisirs, réservations d'hôtel ou de restaurant et, dans ce cas précis, consultation médicale. Son statut d'épouse du réalisateur lui donnait droit à une priorité absolue, elle le savait. Si elle avait appelé pour dire : « Je viens d'acheter un piano et je voudrais le faire transporter à Londres » ou « Réservez-moi une suite dans le meilleur hôtel de Torquay » ou « J'ai une soudaine envie de manger des avocats », quelqu'un aurait reçu l'ordre de répondre à sa demande et de tout arranger pour elle. Seul problème : à la fin du tournage, toute cette assistance automatique prenait fin et il fallait se remettre à se débrouiller seul. Certains types de personnalité se laissaient pourrir par ça, voire détruire. En tout cas, elle aurait au moins un rendez-vous rapide pour voir un médecin, sans doute préréservé à grands frais par la production. Sachant qu'elle était « avec l'équipe », rien ne serait trop beau. D'où, peut-être, l'attrait si puissant de la réalisation de films. Ce n'était pas pour l'art, mais pour que les gens soient à vos ordres.

Le médecin se révéla être une femme. Elle s'appelait Sarah Ingham et avait un accent irlandais prononcé. D'une carrure athlétique, la quarantaine (sans doute deux ou trois ans de plus qu'elle), elle portait un tailleur en tweed à carreaux sous sa blouse. Son cabinet se trouvait à Hove, près du terrain de cricket aux abords de Lansdowne Road. Elle avait un visage bien découpé, songea Elfrida alors que le Dr Ingham examinait son écorchure avec une loupe. Taillé à la serpe, même, avec un nez légèrement busqué et une mâchoire bien dessinée. Ses cheveux filandreux grisonnants étaient sagement retenus par un bandeau de velours. Doigts courts, pas de bagues. Pourquoi remarquait-on ce genre de détails ? Le Dr Ingham ne dit rien pendant l'examen, rien de rassurant du moins, et Elfrida commença à avoir un peu peur d'elle.

« Vous vous êtes fait une vilaine éraflure, déclara le Dr Ingham en reposant sa loupe. Comment est-ce arrivé ?

– J'ai glissé et je suis tombée. Et après, ces créatures l'ont infestée.

– Il n'y a pas de "créatures", madame Tipton. Vous avez une vilaine éraflure, point final.

– Mais je les vois très clairement de mes propres yeux, même sans loupe. De minuscules créatures comme des vers qui grouillent juste en dessous de la peau.

– Madame Tipton, nous voyons tous des choses. »

Le Dr Ingham se carra sur son siège et joignit le bout de ses doigts en

une pyramide, regardant Elfrida par-dessus comme si elle la tenait dans son viseur.

« Mon devoir est de vous dire qu'il n'y a pas de créatures, pas de vers, rien. Votre éraflure sera complètement guérie dans quelques jours. Ne mettez pas de bandage, laissez-la à l'air libre.

– Mais alors, c'est quoi, ce que je vois ?

– Vous ne "voyez" rien. Vous hallucinez. »

Elfrida décida de ne plus rien dire à cette femme austère au visage dur qui aurait pu avoir son profil gravé sur une pièce de monnaie ou sculpté sur un mémorial militaire soviétique. Absolument pas le genre de médecin aimable et compréhensif dont elle avait besoin dans son état actuel.

« Je voudrais vous prescrire une prise de sang, annonça le Dr Ingham.

– Pour vérifier la présence de bactéries et de microbes ?

– Pour vérifier la quantité d'alcool ou d'autres substances.

– Je n'apprécie pas du tout cette remarque ! protesta Elfrida en feignant de son mieux un air offusqué alors qu'elle tremblait intérieurement.

– Vous buvez ?

– Bien sûr, comme tout le monde. Un sherry avant le repas, un verre de vin à l'occasion.

– Je crois que vous souffrez d'une forme de psychose, annonça le Dr Ingham à sa façon rationnelle et franche en notant quelque chose dans son bloc. J'aimerais que vous séjourniez dans une excellente clinique pas très loin de…

– Je vous arrête tout de suite, docteur Ingham ! lança Elfrida en se levant. Je suis en plein dans l'écriture d'un nouveau roman majeur. Je veux bien reconnaître que je suis un peu stressée à cause du surmenage, mais… une psychose ? On rêve ! Peut-être que mon infection dépasse vos compétences et votre expérience de généraliste. Je vous remercie de m'avoir reçue. Je vais aller consulter au… à l'Institut des maladies tropicales de Londres, improvisa-t-elle en se reculant. J'ai des contacts là-bas, de bons amis. Bonne journée à vous. »

Le Dr Ingham arriva avant Elfrida à la porte et la regarda bien en face.

« C'est à vous de décider, madame Tipton. Je ne peux pas vous forcer à quoi que ce soit. Mais je vois que vous êtes en souffrance. Alors s'il

vous plaît, revenez me voir. Je suis en mesure de vous fournir une aide précieuse.

– Ce ne sera pas nécessaire, non. »

Le Dr Ingham posa la main sur l'épaule d'Elfrida et lui sourit. Gentiment, comme pour la réconforter, songea Elfrida, soudain agacée. Elle ne voulait pas de la compassion de cette femme. Elle voulait être en colère contre elle et ses présomptions absurdes.

« Si jamais vous vous sentez désespérée, madame Tipton, rappelez-vous que je suis là. Il y a d'autres options à explorer. »

Elfrida quitta le cabinet en proie à des émotions conflictuelles, à la fois outrée et reconnaissante. Comment le Dr Ingham osait-elle estimer, non, affirmer qu'elle avait des hallucinations et en même temps lui offrir une espèce de refuge, un filet de sécurité ? Tout cela était par trop affolant et irritant.

Elle s'arrêta à un coin de rue pour se repérer. Sa connaissance de la géographie de Brighton s'améliorait et elle se rendit compte qu'elle n'était pas très loin du Repulse. Elle éprouva soudain un besoin immense de retrouver le Repulse et les répulsifs, comme elle avait surnommé ses compagnons de boisson là-bas, en s'incluant elle-même dans le lot, évidemment. Donc elle mit le cap dans cette direction, s'obligeant à bien observer les maisons, les voitures, le stuc pâle, les fenêtres à encorbellement, les balcons, tout cela pour lutter contre sa désorientation, son trouble profond. Tout allait si bien jusque-là. Son roman avançait, Calder s'occupait de son contrat, mais voilà qu'elle avait attrapé cette infection maligne de microbes inconnus. Comment un médecin pouvait-il ne pas voir ce qu'elle voyait ?

Une fois au Repulse, elle se calma. Elle trouva un siège et alla au bar commander un grand gin-tonic à un jeune homme aux cheveux longs qui lui tombaient presque à la taille. Elle se rendit compte que, depuis tout le temps qu'elle fréquentait ce pub légendaire de Brighton, elle ne savait pas qui en était le patron ou la patronne. Les barmans et barmaids semblaient changer tous les jours.

Elle régla sa boisson et retourna à sa place. Comme toujours, il y avait peu de clients dans le pub. Deux femmes corpulentes d'âge mûr sirotaient un porto-citron, un homme coiffé d'une casquette et vêtu d'un imperméable à ceinture déchiffrait un journal qu'il tenait à six centimètres de ses lunettes, deux livreurs en salopette buvaient de la bière. Elle s'installa dans son coin et regarda discrètement sa blessure.

Oui, ces petits démons étaient toujours là à se tortiller à fleur de peau tout le long de son éraflure rose.

Elle attrapa sa bande de crêpe dans son sac, l'enroula discrètement sur son avant-bras et l'attacha avec l'épingle de nourrice. Loin des yeux, loin de la peur – et tant pis pour l'injonction du Dr Ingham de la « laisser à l'air libre ». Elfrida répéta la formule à voix haute avec un fort accent irlandais, s'attirant un vif coup d'œil des deux matrones. Elle leva son verre pour les saluer et elles se détournèrent, l'air choqué. Elfrida descendit son gin. Elle avait faim. Un sachet de chips ? Un œuf mayo ? Mais non. Juste un verre ou deux et retour à la maison pour avancer sur son roman.

> Virginia Woolf se réveilla d'un bond, les yeux grand ouverts. Elle avait rêvé de la mort d'une étoile, quelque part dans le cosmos, holocauste d'incandescence en fusion, mais ce n'était que le soleil, comprit-elle, le soleil qui filtrait par un jour entre les rideaux et imprimait un losange de lumière jaune citron sur son oreiller. Elle bougea la tête de quelques centimètres pour regagner la pénombre et sourit, soulagée. Puis elle se rappela : aujourd'hui serait le dernier jour de sa vie et le soleil brillait.

C'était peut-être encore meilleur, plus frappant comme *incipit*. Se réveilla d'un bond ? Se réveilla d'un coup ? Comment se réveillait-on d'un rêve si troublant ? Se réveilla dans un spasme ? Oui, c'est ça, on avait un genre de sursaut, un spasme, donc. Elle raya « d'un bond » et écrivit « dans un spasme » juste au-dessus. Elle posa son stylo en sentant poindre un léger mal de tête. Elle n'aurait pas dû consommer tous ces gins au Repulse, mais bon, elle était bien de retour à son bureau, de retour au travail, c'était l'essentiel. Elle devrait peut-être se préparer un sandwich au fromage ou autre chose.

Elle descendit à la cuisine en se disant que oui, il fallait qu'elle mange. L'incident des microbes l'avait secouée, et ensuite cette affreuse généraliste moralisatrice et son affreux diagnostic à la noix – pas étonnant qu'elle ait eu besoin d'un verre pour s'en remettre. Ayant cherché en vain du fromage dans le frigo, elle ouvrit un placard et y trouva une boîte de minestrone. C'était quoi comme bébête, le minestrone dont on faisait de la soupe ? Un genre d'anguille, un poisson plat, un gros rongeur lacustre, du style castor ou ragondin ? À cette

seule idée, elle sentit la nausée monter. Elle se servit un peu de vodka dans un verre et ajouta de l'eau. Une ou deux gorgées suffiraient à la calmer.

Le téléphone sonna. Oui ? Non ? Elle décrocha. C'était Reggie.

« Bonjour, belle enfant, je vais rentrer très tard ce soir. Désolé, mais on a une mise en place très complexe à faire.

– Pas de problème. Tu voudras dîner ?

– Non, non, je mangerai un truc sur place, un sandwich ou un hamburger. »

Elle réfléchit un moment.

« Tout va bien ? s'inquiéta Reggie.

– Oui, oui.

– Parfait. Alors à plus tard, ma puce.

– Bye. »

Elle raccrocha. Elle savait parfaitement ce qu'il fabriquait. Il était temps de réunir des preuves tangibles, se dit-elle.

7

Le salon de Jacques n'invitait pas franchement à la détente, aux yeux d'Anny. Il ressemblait plus à un petit théâtre ou à une salle de séminaire un peu atypique. Au centre du parquet blond trônait un bureau aussi large qu'un lit double, devant deux portes-fenêtres donnant sur le boulevard Saint-Germain. Derrière le bureau, un fauteuil en cuir à dossier haut et, de part et d'autre, deux lampes Art déco en chrome orientables. Les murs étaient tapissés du sol au plafond d'étagères surchargées de livres devant lesquelles un sofa, deux fauteuils et une petite bergère cannée étaient disposés en arc de cercle face au bureau. Une fois assis sur l'un des sièges, on s'attendait à ce qu'un acteur fasse son entrée, s'assoie au bureau et se mette à déclamer.

N'étant pas venue depuis de longs mois, Anny fut de nouveau frappée par cette étrange configuration qui mettait tout l'accent sur un seul point focal : le bureau, l'homme derrière son bureau flanqué de ses deux précieuses lampes en chrome et, bien sûr, les nobles pensées qu'il nourrissait.

Elle se leva du sofa pour aller s'asseoir sur la bergère, sans que cela change rien : la vision était toujours canalisée. Elle se rapprocha de la fenêtre pour regarder la rue en contrebas, le temps que Jacques lui prépare une infusion de menthe fraîche dans la cuisine. En dehors d'une petite entrée, l'appartement comportait une chambre et une salle de bains, rien d'autre. Le salon était la *pièce de résistance**, avec sa vue distante en oblique sur Les Deux Magots et l'église Saint-Germain-des-Prés. Cet emplacement mettait Jacques dans le coup, songea-t-elle. Exactement ce qu'il recherchait.

Il revint avec sa tasse sur un plateau, qu'il posa sur un guéridon près du sofa. Puis il s'assit à son bureau en faisant pivoter son fauteuil de cuir pour pouvoir la regarder bien en face. Elle était le public, et Jacques

l'acteur sur scène. Elle sirota son infusion. Il avait aussi apporté une assiette de petits biscuits ovales. Elle en prit un puis le reposa.

« Tu te sens mieux ? demanda-t-il.

– Bien mieux. Je suis désolée d'avoir fondu en larmes.

– C'était le soulagement. Tu as fait ce qu'il fallait faire. Et le plus important, c'est que tu es en sécurité. Le FBI et la CIA peuvent toujours essayer de t'extrader, mais ici en France, c'est très compliqué, ça peut prendre des années. Je pourrais même t'épouser, suggéra-t-il avec un sourire. Comme ça tu obtiendrais la nationalité française, or la France n'extrade pas ses citoyens. En tout cas, on peut faire traîner indéfiniment, et c'est ça l'essentiel.

– Je sais, mais je ne peux pas m'empêcher de penser aux conséquences. Et surtout au film.

– On s'en fout, de ce film ! Il y en aura plein d'autres. Et des meilleurs. Ici, en France. Tu n'aurais jamais dû accepter de tourner dans ce… dans cette… *merde britannique** ! »

Anny envisagea de prendre la défense du film mais se ravisa. N'ayant presque pas dormi en vingt-quatre heures, elle se sentait épuisée.

« Je crois qu'il faut que je dorme. Je tombe de sommeil.

– Tu ne peux pas loger ici avec moi. C'est le premier endroit où ils viendraient.

– Qui ça ?

– La presse, pour commencer, dès que la nouvelle va sortir. Tout le monde est au courant pour nous deux. Il suffit d'ouvrir un journal ou un magazine de cinéma. Tu es la star de cinéma qui fréquente un philosophe français.

– Tu as sans doute raison. Mais ils finiront par partir.

– Et après, ce sera les avocats, et le FBI, et la police anglaise… Non, tu seras bien mieux chez mon frère, Alphonse. Nous avons besoin de temps. Nous avons besoin de savoir ce qui va arriver à ce *con** que tu as épousé. Une fois qu'ils l'auront remis en prison, peut-être qu'ils arrêteront de t'embêter. Mais bon, il vaut mieux se coucher pendant un moment.

– Tu veux dire se cacher, corrigea-t-elle par réflexe et constatant aussitôt qu'elle l'avait vexé.

– Je suis désolé de faire des fautes en anglais. Et ton français, au fait, ça progresse ?

– Désolée. Quasi nul, en dehors de *bonjour* et *au revoir**.

– Mon frère parle un peu anglais, donc ça devrait aller.

– Il est plus jeune que toi ?

– Plus âgé. Un peu rasoir, mais gentil. Il vit seul.

– Où ça ?

– Dans le XIIIe arrondissement. Ce n'est pas hyperchic, mais au moins personne ne pensera à te chercher là-bas. Et c'est très bien que tu ne sois plus blonde. Continue à te teindre les cheveux. »

Il se leva et ouvrit les bras pour qu'elle vienne s'y lover. Il portait un T-shirt trop large avec le slogan « *MARXISTE, TENDANCE GROUCHO** » imprimé en grosses lettres noires et un pantalon gris à pattes d'éléphant. Elle le rejoignit et il la serra fort dans ses bras en lui embrassant le front.

« C'est excitant, tout ça, dit-il. De t'avoir ici, de te cacher. C'est comme la guerre. On te cache à l'ennemi.

– Quelle guerre ?

– La guerre d'Algérie. C'est la seule que j'aie vraiment connue. Enfin, en tant que soldat. Mais je suppose que toutes les guerres se ressemblent. Terreur et ennui. Puissance et impuissance. Responsabilité et absence de responsabilité.

– Je ne veux pas être en guerre, dit-elle d'une toute petite voix. Je ne veux pas avoir à me cacher de l'ennemi. Je veux juste être libre. »

8

Il était très inhabituel que les Appleby lui rendent visite. Talbot avait proposé d'organiser le rendez-vous à Londres, mais ils avaient dit préférer le rejoindre à Brighton, où ils étaient déjà venus une fois, le premier jour des prises de vues principales, occasion qu'ils avaient fêtée en dînant dans un restaurant chinois sur London Road avec Yorgos, lui aussi descendu de Londres. Leur insistance sortait de l'ordinaire, et Talbot fut pris d'une certaine appréhension en les faisant entrer dans son bureau.

Bob, le plus jeune, un homme baraqué au teint cireux, portait un trois-quarts en poil de chameau malgré la chaleur et des chaussures qui avaient l'air en peau de serpent. Jimmy, un blond sympathique qui s'empâtait à vue d'œil, toujours souriant, avec des joues roses qui évoquaient à Talbot des pommes d'api, arborait un costume rayé sur une chemise rouge sans cravate. Ils avaient obtenu d'être crédités par courtoisie au générique en tant que producteurs exécutifs parce que leur client jouait dans le film, mais au-delà de cela ils ne semblaient accorder aucun intérêt à *L'Échelle pour la Lune*. Et pourtant, malgré tout cet étalage de bonne humeur, les sourires, les poignées de main cordiales, la bonhomie des accolades, Talbot trouvait leur tandem curieusement dérangeant, menaçant même. Deux frères qui ne se ressemblaient en rien et dont l'expérience, le *savoir-faire**, lui donnaient l'impression d'être naïf, dépassé, puéril.

« Dis donc, Talb, ça fait un peu trou à rats ici ! lança Bob Appleby en désignant d'un large geste son bureau, et plus généralement tout le pavillon de Napier Street.

– On n'en a plus que pour trois semaines, alors des locaux plus coûteux ne s'imposaient pas. C'est adapté à nos besoins.

– Sauf ton respect, Talbot, tu te trompes, intervint Jimmy. Tout est

affaire de perception. Un bureau minable, ça veut dire un film minable. Et cet endroit ne vous rend pas justice. Tout est affaire de perception, mon gars. Tu aurais dû t'installer dans une suite au Metropole.

– Dont acte. La prochaine fois. »

Il connaissait les locaux d'Appleby Entertainment sur Euston Road. Deux étages en haut d'un immeuble de verre et d'acier, des plantes en pot partout, les couloirs ornés des portraits de leurs clients et de disques d'or et de platine. Il avait compté sept secrétaires pendant son trajet du vestibule à leur bureau.

Les deux frères s'assirent et acceptèrent bien volontiers le petit whisky qu'il leur proposa. Bob alluma un cigarillo, Talbot et Jimmy des cigarettes.

« Bon, on va pas tourner autour du pot, Talbot, attaqua Jimmy en posant les paumes à plat sur le bureau. On a besoin d'un service.

– Je vous écoute.

– On a besoin d'une chanson dans le film, expliqua-t-il après un échange de regards avec son frère. Une chanson de Troy Blaze.

– Eh bien, c'est un peu tard. Nous avons déjà un compositeur.

– Il n'est jamais trop tard pour les vieux amis, Talbot.

– Ce n'est pas ce genre de film, les gars. Rodrigo ne sera pas d'accord.

– Eh bien, débrouille-toi pour qu'il le soit, Talbot. C'est toi, le producteur.

– Ce n'est pas comme ça que ça marche.

– Juste une chanson. On te devrait une fière chandelle.

– Je peux toujours demander, mais c'est sans garantie. »

Bob se leva et marcha jusqu'à la fenêtre, d'où il parla sans se retourner.

« Le truc, Talbot, c'est que ce n'est pas une situation du style "Est-ce qu'il y a éventuellement une possibilité ?", si tu vois ce que je veux dire. Pas une demande genre "Y aurait-il la moindre chance que ?". C'est un vrai besoin, conclut-il en se retournant.

– Un impératif, renchérit Jimmy en écartant les mains en un geste d'impuissance. Un impératif absolu.

– Troy Blaze a besoin d'un tube, ajouta Bob en reprenant sa place. Un gros tube.

– C'est pour ça qu'on lui a fait accepter ce film.

– Je vois.

– Ils font tous des films, maintenant. Dave Clark, Adam, Lulu, les Beatles de mes fesses… Mais ils obtiennent tous de chanter une chanson. C'est même un peu le but du jeu.

– Vous n'avez jamais parlé d'une chanson quand on l'a engagé, rappela Talbot aux deux frères.

– C'est vrai, reconnut Jimmy. À ce moment-là, on pensait surtout à sa visibilité.

– Mais maintenant on veut une chanson, en plus de la visibilité. »

Talbot comprit qu'il ne s'agissait pas là d'une négociation mais d'une transaction.

« Et pourquoi pas une chanson sur le générique de fin ? proposa-t-il.

– Bingo ! s'exclama Bob. On savait bien que tu trouverais une super idée, pas vrai, Jim ?

– Le générique de fin c'est bien, Talbot, hein ?

– C'est l'endroit idéal, parce que c'est ce que le public garde en mémoire quand il sort de la salle.

– Alors on trinque ! » lança Bob en levant son verre vide.

Talbot remplit leurs trois verres. Il avait la bouche sèche. C'était d'eau qu'il avait besoin, pas de whisky.

« Tu ne nous décevras pas, hein, Talbot ? demanda Jimmy avec un large sourire.

– Non, absolument pas.

– Ah oui, et il y aura un sac pour toi, précisa Bob.

– Pardon ?

– Mille livres, pigé ?

– Ce n'est pas nécessaire.

– Mais si, protesta Jimmy. Ça cimente notre… notre accord.

– Et puis Yorgos aura ses mille livres, alors pourquoi pas toi ? ajouta Bob.

– Vous avez parlé à Yorgos de cette histoire de chanson ?

– Yorgos est à fond pour. Il a dit que c'était toi qu'il fallait voir pour arranger ça.

– Et c'est pour ça qu'on est venus à Brighton. »

Bob plongea la main dans sa poche et en sortit une épaisse enveloppe qu'il posa sur le bureau de Talbot et que Jimmy poussa vers lui.

« Paie-toi un coup à boire de notre part. C'est comme ça qu'on appelle ça : "Un coup à boire."

– Ce n’est vraiment pas nécessaire, répéta Talbot en jetant un coup d’œil à l’enveloppe.

– T’as un problème, Talbot ?

– C’est un peu de la corruption, non ?

– Tout est corrompu, argua Bob. Et tout le monde est corrompu.

– Surtout dans ton milieu, renchérit Jimmy. Putain, dans le genre corrompu…

– Mais on est dans le même milieu, protesta mollement Talbot. On travaille dans le même secteur, le divertissement.

– Arrête, Talbot, me fais pas rire ! lâcha Bob.

– Non, non, on veut bien dire ton monde à toi. Nous, on n’en fait pas partie, hein, Bob ?

– Ah que non ! »

Et les deux frères de glousser.

Talbot se rappela avoir entendu dire que tous les Anglais sont marqués au fer rouge par leur accent. Et il comprit que, sous les sourires, il ne s’agissait pas là d’une boutade, mais de la reconnaissance d’une barrière qui se dressait entre eux, entre Talbot Kydd d’un côté, Bob et Jimmy Appleby de l’autre. Une barrière infranchissable.

Il ramassa son enveloppe. Enfin, son sac.

« C’est comme si c’était fait, promit-il. Il y aura une chanson de Troy Blaze dans *L’Échelle pour la Lune*. »

9

Trouver où habitait Janet Headstone avait été d'une facilité déconcertante. Elfrida avait appelé Joe, source de tous les savoirs, en prétextant que Reggie voulait envoyer un livre à Janet.

« On peut s'en charger, proposa Joe. Aucun problème.

– Non, je vais le mettre à la poste, ce n'est pas urgent. »

Joe lui donna l'adresse de Janet à Brighton. Elfrida écrivit sous sa dictée et le remercia.

« Et ne dites rien à Janet, c'est une surprise. »

Ensuite, elle appela sa compagnie de Rottingdean et réserva un taxi pour un aller-retour avec attente sur place. Une attente qui risquait d'être longue, les prévint-elle.

Son chauffeur, un jeune originaire du sous-continent indien qui lui dit s'appeler Dalgit, aimait discuter, et Elfrida fut ravie de se laisser distraire par ses nombreuses questions. Quand il lui demanda ce qu'elle faisait dans la vie, elle lui répondit qu'elle était romancière, qu'elle écrivait des livres, des histoires.

« Vous voulez dire que vous restez à la maison, vous inventez des histoires et vous les écrivez ?

– Oui, en gros c'est ça.

– Et on vous paie pour faire ça ?

– Oui. On m'achète mes histoires.

– *Kutsik narak !* s'exclama-t-il en se retournant vers elle. J'ai du mal à y croire. Vous restez assise, vous pensez, vous écrivez et l'argent arrive. Je vais faire ça aussi, moi. C'est mieux que de conduire un taxi.

– Ce n'est pas si simple. Il faut que vos histoires plaisent, déjà, et c'est seulement après qu'on vous paie.

– Et des chansons ? Écrire des chansons pop, ça rapporte encore plus, non ?

– Peut-être, mais ce n'est pas mon truc. »

Dalgit s'arrêta en face de chez Janet Headstone. Elfrida découvrit un banal pavillon mitoyen, mais peint en violet et avec un de ces bosquets de yuccas si vulgaires dans le jardin de devant. Elle demanda à Dalgit d'aller se garer plus loin, mais toujours à portée de vue de la maison, et il s'exécuta. Dix minutes passèrent, puis trente. C'est ça, la surveillance, supposa-t-elle, le temps qui s'étire dans l'attente qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi. Dalgit quitta la voiture pendant dix minutes pour aller s'acheter un casse-croûte. Il revint avec un sac de fish and chips et lui proposa quelques frites qu'elle refusa. Il mangea au volant, la voiture s'emplissant de l'odeur de vinaigre. Elfrida regretta vivement de ne pas avoir apporté une flasque de Sarson's.

Une heure s'écoula.

« Il y a quoi dans cette maison ? demanda Dalgit.

– Je n'en sais rien. Je suis là pour le découvrir. »

Vers vingt heures trente, alors qu'ils attendaient depuis plus d'une heure et demie, une berline se gara devant la maison et Reggie en sortit, un sac à bandoulière sur l'épaule. Il avança jusqu'à la porte d'entrée et se lissa les cheveux du plat de la main avant de sonner. La porte s'ouvrit et il entra, mais Elfrida n'aperçut pas Janet Headstone.

Elle sentit son corps se raidir, maintenant qu'elle avait vu Reggie arriver, être accueilli et entrer. Preuve oculaire enregistrée : ce qu'elle s'était imaginé était maintenant avéré. Au temps pour le tournage de nuit et la mise en place complexe. Elle expira et inspira lentement, sentant son cœur battre plus vite, et remarqua que la berline restait garée devant la maison. Évidemment, une voiture avec chauffeur à son entière disposition, privilège du réalisateur.

Elle se recula sur la banquette, prise d'une crampe dans la nuque et d'un début de nausée. Ce n'était pas une première, pour Reggie. Elle l'avait déjà surpris au moins cinq fois depuis leur mariage, donc elle devait pouvoir multiplier le nombre de ses infidélités par deux ou trois pour compter celles qu'elle n'avait pas découvertes. Alors pourquoi était-elle si furieuse de cette petite tromperie minable ? Parce que l'autre femme était une écrivaine, une romancière comme elle. Si irrationnel fût-il, cet élément rendait la trahison d'autant plus cuisante, comme si elle-même avait eu une liaison avec un autre réalisateur. L'ego de Reggie en aurait pris un sacré coup, un coup fatal. Il ne lui aurait jamais pardonné. De même qu'elle ne lui pardonnerait pas celui-ci.

« Donnez-moi deux minutes », ordonna-t-elle à Dalgit avant d'ouvrir la portière.

Par contraste avec la chaleur qui régnait dans la voiture, la fraîcheur du soir qui tombait la fit frissonner quand elle se dirigea vers la maison. Elle s'arrêta à côté de la berline et tapa à la fenêtre pour réveiller le chauffeur qui somnolait. Il baissa sa vitre.

« Excusez-moi, dit-elle avec son plus beau sourire. Je passais par là, et je suis sûre de vous avoir vu déposer ici le réalisateur Reginald Tipton. J'ai raison ? J'adore ses films.

– Oui, oui, c'était bien lui. Sauf qu'il se fait appeler Rodrigo Tipton, maintenant.

– Il habite ici ?

– Non, il a un rendez-vous de travail avec la scénariste.

– Ah, d'accord. C'est fascinant ! Merci beaucoup. »

Elle s'éloigna sans quitter la maison des yeux et vit les lumières s'allumer à l'étage. Pendant une seconde, elle envisagea d'aller sonner à la porte, mais elle sut d'instinct qu'une telle confrontation sur le pas de la porte ne tournerait pas à son avantage. Ce serait elle qui se ferait humilier et pas Reggie, qui inventerait un mensonge absurde que viendrait confirmer sa maîtresse. Elle retourna dans le taxi et demanda à Dalgit de la conduire au Repulse.

Il lui parut étrange de se trouver là le soir alors qu'elle n'y était venue qu'à l'heure du déjeuner auparavant. Le pub était bondé, plein de jeunes en tenues débraillées et colorées. Et ce bruit ! Elle se fraya un chemin jusqu'au bar et attendit là, son argent à la main. Elle fut servie par une jeune fille qui avait une frange aussi longue que la sienne, jusqu'aux cils. Un grand gin-tonic, je vous prie. Sitôt apporté, sitôt avalé, puis elle leva un billet d'une livre pour en commander un autre.

Noyer son chagrin dans l'alcool… Si seulement on pouvait vraiment le noyer, comme une portée de chatons dont on ne veut pas. Son gin arriva, elle paya et le but en se demandant ce qu'elle allait faire concernant Reggie et cette nouvelle traîtrise particulièrement vile. Tu veux rester mariée à un homme qui est capable de te faire ça ? Réponse : non. N'oublie pas qu'il habite chez toi, lui rappela la voix dans sa tête. Quand ce tournage sera terminé, il reviendra dans ta maison de Vale of Health et reprendra sa colonisation. Tu vas tolérer ça ? Non. Tu vas le mettre à la porte ? Elle y réfléchit quelques instants. Oui. Cette fois-ci, je crois bien que je vais le faire. Mais je vais choisir mon moment. Qu'il

batifole avec Janet Headstone sans se douter de rien jusqu'à la fin du tournage, et là il aura ce qu'il mérite. Et c'est moi qui choisirai la sentence.

Excellent plan. Elle se sourit à elle-même en disant « oui » à voix basse. Encore un gin, et Dalgit pourra me raccompagner à Rottingdean.

Elle repéra le barman aux cheveux d'une longueur incroyable et lui fit signe.

« Un grand gin-tonic, s'il vous plaît. »

Il le lui apporta.

« Bonsoir, vous vous souvenez de moi ? Je viens à l'heure du déjeuner, d'habitude.

– Vous êtes de l'Armée du Salut ?

– Laissez tomber. »

Elle but son verre et alla aux toilettes pour dames, où elle déroula son bandage. Elles étaient toujours là, ces minuscules créatures qui grouillaient sous sa peau et se nourrissaient de sa plaie. Des petites *bestioles**, se dit-elle en retrouvant soudain le mot en français, qui proliféraient et se tortillaient dans son éraflure comme une sorte de bouillon de culture immonde dans une boîte de Petri. Quelle idiote, ce Dr Ingham ! Elle ne connaissait vraiment rien à rien.

10

La Disparition d'Anny Viklund. Ça ferait un bon titre de film, songea Talbot. Un film d'horreur, peut-être. C'est l'inspecteur Desmondson en personne qui l'avait appelé à huit heures le lundi matin pour l'informer sèchement que Mlle Viklund n'était pas rentrée à son hôtel. Sa chambre était vide et elle n'y avait pas couché. Il lançait un mandat d'arrêt. Il avait supposé que M. Kydd aimerait être informé des derniers éléments.

Talbot savait bien que, sur un tournage, il y a toujours des choses qui tournent mal quel que soit le budget ou le prestige du film. Le dysfonctionnement était dans la nature même de cette forme d'art, mais pas à ce point-là. Au fil de sa carrière de producteur, il avait dû affronter des problèmes de drogue, des divorces, des bagarres, des niveaux insoupçonnés d'incompétence, des acteurs ivres morts sur le plateau, des fâcheries d'une semaine, des vociférations, des insultes de la pire espèce, des agressions sexuelles, du cabotinage – bref, des comportements dont même un enfant de trois ans aurait honte, jusqu'au récent incident avec Tony During et le vol de pellicule qui semblait entrer dans le lot quotidien. Mais la disparition d'Anny Viklund, c'était autre chose. De l'inédit. Complicité de terrorisme, il n'avait jamais vu ça.

Il indiqua à Desmondson qu'il ignorait où pouvait se trouver Anny Viklund. Elle avait même pu rentrer en Amérique, qui sait ? Quoi qu'il en soit, côté tournage, c'était le moment de s'employer à limiter les dégâts. Il dit à Reggie de contourner son absence, d'inventer des scènes, de filmer des pick-ups ou les plans de transition qu'il n'avait pas eu le temps de programmer avant, des gens qui montaient en voiture, descendaient de voiture ou conduisaient une voiture, des gens qui avançaient vers une porte d'entrée ou qui s'éloignaient d'une porte d'entrée, tous les plans de situation, bref, pas la peine de vous faire un dessin. Passez deux jours à filmer Troy en train de déambuler seul dans

Brighton, ça pourrait se révéler utile pour le montage final. L'essentiel, insista-t-il, c'était qu'ils allaient la chercher, la retrouver et la ramener. Elle avait sans doute eu un moment d'égarement ou une crise de panique. Tout le monde allait se mettre à sa recherche et, coup de bol, il s'agissait d'une grosse vedette américaine, pas d'une adolescente fugueuse accro à l'héroïne ou d'une femme battue qui aurait décidé d'en finir. C'était juste une question de temps, lui dit-il pour le rassurer, mais il voyait bien la panique dans les yeux de Reggie, son manque de confiance.

Ce fut Troy Blaze qui lui sauva la mise.

Talbot était assis sur le plateau où aurait dû avoir lieu le tournage du jour, une fête foraine où Emily et Ben devaient se rendre après leurs retrouvailles sous la jetée. Troy sortit de sa caravane et vint se poster discrètement près de lui.

« Monsieur Kydd, je crois que je dois vous mettre au courant. J'ai trouvé un petit mot.

– Un petit mot ?

– De la part d'Anny. »

Il le lui tendit. D'une jolie écriture moulée de lycéenne américaine, Anny avait écrit : « Troy, mon cœur. Je suis à Paris pour quelques jours. J'ai un souci à arranger. Je t'aime, Anny. » Talbot lui rendit le papier.

« Un immense merci, Troy ! N'en parlez à personne, surtout. Je vais aller à Paris la chercher et la ramener. Mais cela reste entre nous, d'accord ?

– Message bien reçu, monsieur Kydd. Ne vous inquiétez pas. »

C'est alors que Talbot eut une idée absolument exceptionnelle.

Ken Kincade boucla sa ceinture lentement, comme s'il essayait de comprendre le fonctionnement de ce mécanisme simple.

« Putain ! lâcha-t-il. Des ceintures de sécurité, non mais franchement. »

Il se tourna vers Talbot avec un étrange sourire aux lèvres.

« Monsieur Kydd, je dois vous prévenir que j'ai très peur en avion.

– Vous n'êtes pas le seul, Ken.

– Ouais, mais moi, j'ai pris deux Librium rien que pour arriver à monter à bord. Trois même. Sinon, je ne serais pas là.

– Je comprends. Détendez-vous. C'est un vol très court.

– Juste, si j'ai l'air un peu bizarre, c'est le Librium qui parle, pas moi.

– Compris.

– Ce qui me tue, c'est le décollage et l'atterrissage. »

Talbot lui donna quelques petites tapes rassurantes sur le bras en se demandant si son idée absolument exceptionnelle n'était pas en train de s'évaporer devant ses yeux comme de l'eau dans une casserole.

Kincade portait son habituelle tenue, costume noir et bottes de cow-boy, sans la cravate en corde, mais avec un T-shirt orné de l'inscription « ON BAISE ? ». Talbot se demanda si ce choix lui avait été inspiré par le Librium. Il le vit se carrer dans son siège et fermer fort les yeux. Il remarqua qu'il tremblait des deux mains, pourtant crispées sur ses genoux.

Talbot détourna les yeux et se concentra sur ses propres soucis. Comment retrouver Anny Viklund dans une ville aussi grande que Paris ? Et surtout, comment retrouver Anny Viklund dans une ville aussi grande que Paris si elle ne voulait pas qu'on la retrouve ?

À la première heure possible compte tenu du décalage horaire avec Los Angeles, il avait téléphoné à Bernadette Shaw, l'agente d'Anny, et obtenu en réponse une série de « non » secs et décourageants. Non, ce n'était pas possible. Pas Anny. Elle ne ferait jamais une chose pareille. Et non, l'agente n'avait aucune idée de l'endroit où Anny pouvait se trouver à Paris. Elle devait s'absenter un moment de son bureau et le rappellerait dès que possible. Bien évidemment, elle ne l'avait pas rappelé, et elle était restée injoignable toute la journée. Après de nombreuses heures de vaines tentatives, Talbot avait demandé à la secrétaire de Bernadette de lui transmettre deux mots quand elle reviendrait au bureau, si elle y revenait un jour : « contrat » et « contentieux ». L'assistante avait répondu sur un ton guilleret que bien sûr elle lui passerait le message, et bonne journée à vous, monsieur.

C'est alors que Talbot avait eu son illumination : si quelqu'un pouvait retrouver Anny Viklund en vingt-quatre heures, c'était Kenneth Kincade (diplôme de droit), l'homme qui avait si prestement résolu le mystère de la pellicule manquante.

Il l'avait appelé pour lui expliquer à grands traits leur mission à Paris ainsi que son caractère extrêmement urgent et délicat.

Kincade avait répondu que ses honoraires étaient du double, pour un travail à l'étranger.

Aucun problème, avait assuré Talbot.

« Eh bien alors, en route pour *la belle France**, monsieur Kydd.

Envoyez à mon bureau toutes les informations relatives au voyage. »

Ainsi donc, le mardi matin à l'aéroport de Gatwick, ils se retrouvaient sur le premier vol British European Airways pour Paris.

Talbot et Kincade empruntèrent un large couloir dans le terminal de l'aéroport du Bourget. L'avion avait décollé à l'heure, le vol s'était déroulé sans turbulences et Kincade, légèrement moins crispé, avait demandé un brandy avant que le signal « attachez vos ceintures » ne s'allume pour la descente, moment où il s'était réfugié dans son mode catatonique.

« Tous les aéroports se ressemblent, et pourtant il y a quelque chose de typiquement français dans celui-ci, vous ne trouvez pas ? » remarqua-t-il d'un air étonné.

Il semblait nettement plus vaillant maintenant qu'ils s'étaient posés sans dommage et foulaient la terre ferme.

« Peut-être parce que tous les panneaux sont en français, avança Talbot en se demandant si Kincade était toujours sous l'effet de ses tranquillisants ou s'il jouait à ses petits jeux de provocation.

– Ah, bien vu, oui.

– Mais je comprends ce que vous voulez dire, ajouta Talbot pour détendre l'atmosphère, car il avait l'impression qu'ils se chamaillaient en permanence, ce qui n'était pas du tout souhaitable étant donné les circonstances complexes.

– C'est la première fois que je viens à Paris.

– Vous plaisantez ?

– Non, non, c'est la vérité. Je n'ai jamais mis les pieds en France avant aujourd'hui, avoua Kincade en lui souriant sans aucune gêne. Mes centres d'intérêt m'ont toujours porté plutôt vers l'autre côté de l'Atlantique.

– Mais on peut quasiment voir la France à l'œil nu depuis Brighton.

– Eh ben justement, peut-être que j'en savais déjà trop. Que j'avais besoin d'une culture différente, nouvelle.

– D'accord, sauf que question culture, la France est insurpassable.

– Ce n'est là que votre opinion, monsieur Kydd. Non, mais ne vous y trompez pas, je suis content d'être ici. Les voyages à l'étranger, c'est un des avantages du métier. »

Pendant l'attente aux bagages, Talbot songea qu'il serait courtois de poser des questions à Kincade sur sa vie. Ils se retrouvaient là,

partageant la même mission, le même avion, le même hôtel, et son compagnon était presque un inconnu. Il hésita entre plusieurs sujets de conversation banals.

« Et votre épouse, elle en pense quoi, de votre voyage à Paris ? Je parie qu'elle est jalouse. »

Kincade lui jeta un regard en coin, comme s'il venait de dire quelque chose de particulièrement stupide.

« C'est une blague ?

– Non, juste une question comme ça.

– Je ne suis pas marié.

– Ah, alors votre petite amie ? Je suis sûre qu'elle aurait adoré vous accompagner.

– Je…, commença Kincade avant de pousser un soupir. Comment le formuler pour que vous compreniez, monsieur Kydd ? Je ne suis pas de cette orientation.

– Pardon ? Vous m'avez perdu.

– Je fais partie de la fanfare. Je suis de la famille. De la pédale. De la jaquette flottante. De l'immeuble en face.

– Ah, je vois, fit Talbot en forçant un sourire. Désolé d'avoir été si obtus.

– Je préfère ces euphémismes aux termes péjoratifs directs. Vous savez, comme tantouse, pédé, homo, tapette.

– Je comprends ce que vous voulez dire.

– Je m'en doute, monsieur Kydd.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Que moi je vous avais repéré, même si vous, vous ne m'aviez pas repéré. »

Talbot vit sa valise arriver sur le tourniquet. Il s'avança pour la soulever, heureux d'avoir ces quelques secondes pour rassembler ses pensées. Il avait l'impression de trop bien connaître Kincade, à présent. Il aurait mieux fait de se taire.

Kincade vint près de lui récupérer son sac de voyage.

« Je me dois de vous dire que je suis marié et père de deux enfants, dit posément Talbot.

– Ouais, Oscar Wilde, c'était pareil. En parlant de Paris, j'irai peut-être faire un tour au Père-Lachaise si j'ai un peu de temps libre. On pourrait y aller ensemble, pour lui rendre hommage.

– Retrouvons déjà Anny Viklund, avant de prévoir des escapades,

vous voulez bien ? »

Ils se dirigèrent vers une sortie, passèrent la douane et montèrent dans un taxi.

Talbot leur avait réservé à chacun une grande chambre double dans un petit hôtel qu'il connaissait bien près de la rue Notre-Dame-des-Champs, le Cardinal, qui disposait d'un bar à l'atmosphère feutrée et d'un restaurant très correct tout en étant moitié moins cher que les établissements plus chics et plus connus de la capitale. Ils se présentèrent à la réception, furent conduits à leurs chambres respectives et convinrent de se retrouver au bar pour échafauder leur plan.

Kincade était déjà installé à une petite table avec un verre de vin rouge devant lui quand Talbot le rejoignit et commanda un Perrier.

« Bon, on sait déjà qu'elle est à Paris », commença Kincade en sortant son calepin.

Talbot avait essayé de lui parler pendant le vol, mais il avait vite compris que c'était peine perdue – sa peur de l'avion rendait toute conversation cohérente impossible.

« Nous avons une autre piste. Elle a un petit ami ici qui s'appelle Jacques Soldat. »

Kincade lui demanda d'épeler le nom.

« Il fait quoi ?

– C'est un écrivain, un philosophe. Plutôt connu. Il a été assez actif pendant *les événements**.

– Euh, ça veut dire quoi ?

– Les manifestations à Paris en mai. Cette année. Mai 1968. »

Kincade fronça les sourcils, visiblement peu au fait du passé très récent de Paris. Talbot éclaira sa lanterne.

« Les manifestations étudiantes, la grève générale, les affrontements, les rixes avec la police… Ça a été un genre de révolution sociale très violente.

– Ah ouais, OK.

– Je ne voudrais nullement paraître discourtois, mais vous n'avez pas vu les émeutes dans les rues ? Tout le monde disait que c'était la Révolution française qui recommençait. On en parlait à la télé tous les soirs.

– Si, si, j'ai vu. Mais je n'ai pas suivi tout ça de près, je n'en ai pas fait une analyse quotidienne. »

Talbot se demanda si Kincade n'était pas en train d'essayer de l'agacer délibérément. À l'évidence intelligent, l'homme semblait parfois vouloir se faire passer pour idiot. C'était fatigant.

« Cela restera comme un moment important de l'histoire de France, sinon de l'Europe, au XXe siècle.

– Je répète, monsieur Kydd, quand il s'agit de l'étranger, je m'intéresse presque exlusivement aux USA. Demandez-moi tout ce que vous voudrez sur l'assassinat de Bobby Kennedy ou de Martin Luther King, par exemple. Vous saviez que son meurtrier, James Earl Ray, a été arrêté à Londres ? À l'aéroport de Heathrow, dans le terminal 2…

– C'est bon, j'ai compris. Non, je ne le savais pas. Bref, Jacques Soldat est l'un de ces intellectuels qui se sont beaucoup impliqués dans "la lutte". Peut-être pas sur les barricades au sens strict, mais juste à côté. Il a été une source d'inspiration.

– Et si on loge Jacques Soldat, on logera peut-être Mlle Viklund, raisonna Kincade en continuant à prendre des notes.

– Je le pense, oui. C'est pourquoi je me suis dit que vous étiez l'homme qu'il fallait pour retrouver sa trace. Attention, il y a un petit souci.

– À savoir ?

– Son nom, "Jacques Soldat", c'est un pseudonyme, un *nom de plume**.

– Donc il y a peu de chances qu'il soit dans le bottin.

– Je viens de vérifier. Pas de Jacques Soldat.

– Vous avez la moindre idée de son identité réelle ?

– Non. »

Kincade nota quelque chose et Talbot se demanda ce qu'il pouvait bien consigner ainsi. Kincade se cala sur son siège et but une gorgée de vin.

« S'il est publié sous le nom de Jacques Soldat, on peut supposer que son éditeur sait qui il est.

– En effet, bien vu. Deux de ses livres sont très connus. L'un d'eux a été un succès international au début des années 60. Le genre de livre que tout le monde prétend avoir lu.

– Un peu comme *L'Être et le Néant*. Je me rappelle que tout le monde l'avait sous le bras, à la fac.

– Exactement. »

Talbot jeta un bref coup d'œil à Kincade. Typiquement le genre de

remarque qu'il faisait de temps en temps pour le déstabiliser. Kincade redressa les épaules, comme soudain galvanisé.

« Je vais avoir besoin de liquide, monsieur Kydd. Il faut que je fasse quelques achats. »

Talbot sortit son portefeuille et lui tendit une liasse de billets, que Kincade manipula.

« Ça fait dans les combien, ça ?

– Environ cent livres.

– Je tiendrai les comptes, ne vous inquiétez pas, l'assura-t-il en se levant. On se retrouve ici à dix-huit heures ? Je vous ferai un rapport détaillé. »

Talbot occupa sa journée sans trop de peine. Après un déjeuner léger à La Closerie des Lilas, il se rendit à l'Orangerie pour voir les *Nymphéas* de Monet, comme chaque fois qu'il se retrouvait désœuvré à Paris. Il y avait peu de visiteurs, et il put passer autant de temps qu'il le souhaitait devant les immenses toiles chatoyantes sans être dérangé. Mais le calme très zen que les nénuphars provoquaient d'ordinaire en lui n'arrivait pas à s'imposer aujourd'hui : ses pensées retournaient constamment aux remarques de Kincade à l'aéroport. Comment Kincade pouvait-il l'avoir « repéré », selon ses termes, et comment lui-même n'avait-il pas « repéré » Kincade ? Était-ce une question de génération ? Qu'est-ce que cela disait de lui et de ses préjugés ? Qu'est-ce que cela disait de sa vie prétendument secrète ? Il retourna à l'hôtel dans un brouillard réflexif. Ce n'est pas grave, se dit-il. Tu as ta vie et les autres ont le droit d'avoir la leur.

En remontant le boulevard Saint-Germain, il remarqua quelques vestiges des événements de mai. Les vitrines de certains magasins étaient condamnées, il y avait un cinéma détruit par un incendie, des affiches ici et là, des graffitis griffonnés à la hâte : « *Lutte contre le cancer gaulliste** », « *Nous irons jusqu'au bout** », « *Flins pas flics** », « *Salaires légers, chars lourds** », « *CRS = SS** », « *La structure est pourrie** », « *Je jouis dans les pavés** ». En observant les affiches, il dut reconnaître que certaines étaient brillamment conçues, très accrocheuses. Que faisait-il donc en mai dernier ? Il était en repérages à Brighton avec Reggie Tipton pour *L'Échelle*. Pendant ce temps-là, outre-Manche, une révolution sociale se déroulait. La même chose s'était-elle produite en 1789 ? Orages lointains de l'autre côté de la Manche et train-train

habituel dans cette bonne vieille Albion ?

Il resta planté un moment devant ce qui restait des affiches défraîchies, se rappelant les images des émeutes de mai, Paris en état de siège, Paris à feu et à sang. *Tout passe, tout casse, tout lasse**, se dit-il en songeant qu'aucune expression similaire en anglais ne correspondait vraiment à la formule française. Il ne trouvait que des équivalents désabusés, stoïquement résignés. Il se détourna et poursuivit son chemin en testant différentes traductions dans sa tête sans en trouver de satisfaisante.

De retour à l'hôtel en fin d'après-midi, il téléphona à Joe pour prendre des nouvelles du tournage. Tout semblait aller. Les deux jours de Dorian Villiers s'étaient déroulés sans incident, et à présent Reggie filmait beaucoup de plans de Troy se promenant dans les rues, regardant la mer, etc. Tant qu'on occupait l'équipe, on entretenait l'illusion que le film continuait et que l'absence d'Anny Viklund n'était pas catastrophique. Pour l'instant.

Il appela également Naomi pour la rassurer. Il lui avait raconté la fuite d'Anny à Paris et les conséquences potentielles pour le film.

« Oh ! mon pauvre, fit-elle avec commisération. Je devrais peut-être venir te remonter le moral.

– Je ne serais pas de très bonne compagnie, ma chérie. Nous devons absolument retrouver cette fille.

– Ne t'inquiète pas, Talbot. Je plaisantais.

– Désolé. »

À dix-huit heures, il descendit au bar. Kincade s'y trouvait déjà avec son verre de vin, mais transformé de la tête aux pieds. Il portait un pantalon kaki, des mocassins, un blazer bleu, une chemise blanche et une cravate rouge, et s'était fait couper les cheveux très court, *en brosse** à la mode française. Plus rien à voir avec le rebelle abonné au noir. Il leva les yeux à l'approche de Talbot, qui se garda de tout commentaire.

« Victoire ! annonça le détective. J'ai rendez-vous avec Jacques Soldat demain après-midi.

– Formidable ! »

Talbot s'assit et Kincade lui tendit une carte qui indiquait : Harold J. Hopkins, directeur de collection, University of South Tennessee Press.

Kincade lui raconta tout. Il était d'abord allé dans une librairie chercher des livres de Jacques Soldat pour y repérer son éditeur principal, une petite maison parisienne du nom de Jadis et Naguère.

Puis il avait acheté les vêtements qu'il portait actuellement, s'était fait couper les cheveux et s'était présenté à la réception de Jadis et Naguère en disant que University of South Tennessee Press envisageait de publier de nouvelles éditions de tout *l'œuvre** de Jacques Soldat. Nouvelles éditions, nouvelles traductions, nouvelles préfaces. Il avait reçu un accueil enthousiaste.

« Je n'ai pas pu obtenir *Peau noire, cœur blanc* parce qu'il a déjà été publié aux États-Unis. Mais j'en ai eu un qui s'appelle *Massacre* et un autre qui s'appelle… *Pseudo-citoyens*, dit-il après avoir consulté ses notes. Je crois que je l'ai prononcé correctement. Et un ou deux autres.

– Bravo ! Et j'apprécie le sacrifice des bouclettes.

– Bref, reprit Kincade sans relever. J'ai dû attendre deux heures avant de pouvoir rencontrer l'éditeur. Quand je me suis mis à parler argent, il est allé téléphoner à Soldat. J'ai dit que je repartais après-demain, donc on a pris rendez-vous pour demain matin onze heures.

– Alors là, chapeau ! »

Kincade héla un serveur pour lui demander un autre verre de vin, et Talbot dit qu'il allait se joindre à lui pour fêter ça.

« C'est les States qui ont fait la différence, monsieur Kydd. "University of South Tennessee Press", c'était irrésistible. Le glamour. Le Far West. Si j'avais dit que je venais d'une fac anglaise du style University of South Shropshire Press, ils m'auraient montré la porte. »

Talbot écarta les mains en un geste d'admiration muette.

« Et à la réflexion, j'aime bien votre nouvelle coupe, ajouta-t-il. Vous devriez peut-être la garder. Ça vous donne l'air très américain.

– C'était le but de la manœuvre.

– Eh bien, c'est réussi. Où avez-vous eu votre carte de visite ?

– J'ai toute une série de modèles vierges avec seulement des armoiries dessus. »

Talbot l'observa de plus près. Le blason, en couleurs et en léger relief, cultivait les codes héraldiques avec un écu écartelé, des feuilles de chêne, des glands et une devise en latin sur un parchemin : *Dominus Illuminatio Mea*.

« Et avant que vous me fassiez la leçon, je sais où je l'ai piquée, prévint Kincade en levant une main. Le latin, ça aide. Après, j'ai mon petit kit, une presse à imprimer pour môme. J'imprime le nom et la fonction qu'il me faut et ça marche, mais c'est le blason qui fait tout.

– Je suis impressionné.

– Il est gaufré.

– J'ai remarqué. La classe.

– Et bien sûr, j'ai parlé avec un accent américain. Un accent du Sud profond.

– Je suis doublement impressionné.

– Le diable est dans les détails, monsieur Kydd.

– C'est ce qu'on dit. Qu'allez-vous faire quand vous verrez Soldat ? »

Ils éclusèrent leur vin et commandèrent deux autres verres.

« Oh, je ne vais pas le voir. Je n'irai pas au rendez-vous. Il attendra un moment et il partira, sans doute furax. Moi, je le suivrai jusque chez lui et là, vous pourrez intervenir.

– Espérons qu'Anny Viklund loge chez lui.

– Qui sait ? En tout cas, avec un peu de chance, on aura le premier maillon de la chaîne. »

Ils décidèrent de dîner au restaurant de l'hôtel. Kincade demanda à Talbot de lui raconter toute l'histoire des événements de mai et Talbot s'y employa du mieux qu'il put, essayant de se rappeler la séquence de grèves et de manifestations qui avaient abouti à ces émeutes dans les rues de Paris et d'autres villes.

« Sachant que c'était en mai, donc il y a deux mois, et que c'était comme si la Révolution française recommençait, à ce que vous m'avez dit, alors qu'est-ce qui s'est passé ? Tout ce que j'ai vu aujourd'hui, c'est Paris toute calme et tranquille qui vivait sa vie normale. Où est tout le monde ?

– Bonne question, répondit Talbot en repensant à sa promenade boulevard Saint-Germain, où il n'avait vu que quelques affiches en lambeaux. Peut-être qu'ils sont tous partis en vacances ? avança-t-il sans grande conviction. Vous voulez un cognac ? »

Le lendemain matin, à l'heure du rendez-vous prévu entre Jacques Soldat, son éditeur et M. Harold J. Hopkins de University of South Tennessee Press, Talbot et Kincade étaient installés à une table en terrasse d'un café de la rue Saint-André-des-Arts, dans le VIe arrondissement, d'où ils avaient une vue dégagée sur l'entrée de la petite cour où se trouvaient les locaux en rez-de-chaussée de Jadis et Naguère. Charmant, songea Talbot, typiquement français. Il n'arrivait absolument pas à imaginer un équivalent en Angleterre, sans compter que l'une des meilleures brasseries parisiennes, Chez Allard, se trouvait

un peu plus loin dans la rue. Commode pour un déjeuner ou un dîner de travail. Il interrompit le flot de ses pensées et s'obligea à se concentrer. Il n'était pas un éditeur français qui pensait déjà à son déjeuner, mais un producteur de cinéma anglais avec un problème monstrueux sur les bras.

Il jeta un coup d'œil à Kincade, qui avait revêtu sa tenue noire habituelle, chemise et costume. Talbot ne s'était pas encore tout à fait habitué à la coupe en brosse, même si elle symbolisait l'efficacité de Kincade, son professionnalisme en tant qu'enquêteur, car les cheveux courts ne lui allaient pas vraiment, ils rendaient son visage effilé encore plus émacié, comme s'il se remettait d'une maladie ou sortait de prison. Cela dit, combien de personnes auraient opté pour une coupe radicale et transformé leur apparence simplement pour mieux assurer leur mission ? Pas beaucoup. Un bon point pour « Kenneth Kincade (diplôme de droit), consultant en risques criminels ». Il but une gorgée de son *petit café**. Kincade consulta sa montre.

« J'aurais dû arriver il y a dix minutes. Ils vont bientôt commencer à passer des coups de fil.

– À qui ?

– À l'hôtel George V, où je suis censé être descendu. Et là, ils apprendront que je ne fais pas partie des clients.

– Et ensuite ?

– Salauds de Yankees ! lança Kincade avant de commander un autre café. Je m'y habitue, à bosser à Paris. C'est un peu plus agréable qu'à Brighton.

– *Quelle surprise* !* Et en plus, vous touchez double.

– Ce n'est pas vous qui payez de votre poche, monsieur Kydd, alors ne prenez pas vos grands airs, gloussa Kincade avant de balayer d'un revers de main une guêpe qui tournoyait autour de sa tasse de café vide. Dégage, sale bête ! Monsieur Kydd, ça sert à quoi les guêpes, au juste ?

– Elles doivent bien avoir une utilité dans le grand et mystérieux ordonnancement des choses, j'imagine. »

Ils continuèrent à deviser ainsi, attendant que Soldat se montre, en buvant leur café dans la béatitude du doux soleil de juillet. Kincade demanda à Talbot sur quels autres films il avait travaillé et fut surpris (ou feignit de l'être) quand Talbot lui énuméra quelques titres : *Mort subite à Soho*, *L'Homme providentiel*, *Triple Mélodie*, *La Marque de Caïn*, *Sam l'Éventreur*, *Les Oubliés*, *La Guerre perdue*.

« Ah, j'en ai vu certains ! Et je suis assis là avec le producteur. Mais celui-ci alors, *L'Échelle pour la Lune*, vous allez faire de l'argent avec ?

– Peut-être. À condition qu'on récupère notre actrice vedette.

– Beaucoup d'argent ?

– On peut toujours rêver. Tant que je touche mon salaire, tout le reste c'est du bonus inattendu. Et j'ai un autre projet en vue. Une pièce de théâtre. Une pièce américaine, ça devrait vous faire plaisir. Et là, j'ai des espoirs plus concrets.

– Des espoirs concrets, c'est un peu un oxymore, non ? »

Talbot ne cessait d'oublier que Kincade avait fait des études et presque décroché un diplôme de droit.

« Le voilà ! » s'exclama Kincade quand il vit Jacques Soldat sortir de chez Jadis et Naguère, où, curieusement, ils ne l'avaient pas vu entrer.

Soldat s'arrêta dans la cour et se mit à parler avec véhémence à quelqu'un qu'ils ne voyaient pas. Il n'avait vraiment pas l'air content.

« Salauds d'éditeurs américains ! commenta Talbot.

– Allez, en route ! dit Kincade en se levant.

– Vous avez besoin de moi ?

– Personne ne pense jamais être suivi quand c'est par un couple. »

Talbot lâcha quelques francs sur la table et rattrapa Kincade. Ils marchèrent côte à côte à une vingtaine de mètres derrière Soldat.

« Vous ne m'aviez pas dit que Jacques Soldat était africain.

– Il n'est pas africain. Enfin, techniquement il est d'origine africaine, si. Il vient de Guadeloupe.

– Ça vous avait échappé ?

– Ça ne me semblait pas pertinent.

– Non mais on rêve, là ! »

Talbot ne réagit pas, et ils continuèrent à suivre Soldat jusqu'au boulevard Saint-Germain. Il voyait bien que Kincade était un peu énervé. Tant mieux. Pour une fois, il n'avait pas toutes les cartes en main. Puis il se reprocha sa mesquinerie. Après tout, ils travaillaient ensemble et la solidarité était essentielle.

Ils n'eurent pas à marcher bien longtemps. Au bout d'une vingtaine de minutes, ils virent Soldat entrer dans un immeuble à l'angle de la rue des Ciseaux. Talbot regarda autour de lui. Il voyait Les Deux Magots au loin et la petite place pavée juste devant. Idéal pour un *intello** comme Soldat.

« On fait quoi, maintenant ? demanda-t-il à Kincade.

– Eh bien, vous savez où il habite. À votre place, j'irais le voir direct.

– Là tout de suite ?

– Pourquoi pas ? Au boulot, ma devise, c'est : "Fais-le maintenant." FAITES-LE MAINTENANT ! Quel intérêt y aurait-il à attendre ?

– Oui, c'est logique. Vous venez avec moi ?

– Non.

– Bien, répondit Talbot quand ils eurent échangé un regard. Mais soyez gentil d'attendre devant.

– Dacodac. Pigé. »

Talbot sonna chez la concierge et lui demanda dans son français correct mais avec un fort accent anglais si un grand monsieur noir africain habitait ici. Ils avaient rendez-vous. M. Soldat.

« *Non. C'est M. Duhameldeb.**

– Bien sûr. *Mes excuses**. »

La concierge sortait direct d'un casting de concierges : petite, grassouillette, grisonnante, sinistre. Mais où vont-ils donc chercher ces gens ? se demanda Talbot en patientant le temps qu'elle téléphone à Soldat. Elle se tourna vers lui pour lui demander le motif de sa visite.

« *C'est au sujet de Mlle Viklund**, dit-il en supposant que ça ferait mouche. *Mlle Anny Viklund**. »

11

Anny entendit Alphonse rentrer. L'appartement, très confortable, se trouvait au troisième étage d'un immeuble moderne du XIIIe arrondissement, près de la place d'Italie, un quartier qu'elle ne connaissait pas du tout. Elle avait une chambre à elle mais devait partager la salle de bains avec Alphonse. Néanmoins, celui-ci partait travailler à sept heures trente et ne revenait jamais avant dix-huit heures.

Alphonse Duhameldeb ressemblait un peu à son frère cadet, avec une peau plus foncée. Grand, l'air sérieux, les cheveux grisonnants, il travaillait comme caissier à la Société Générale, rue de Rennes. Anny lui avait posé des questions sur leur famille en Guadeloupe et appris qu'ils étaient en fait demi-frères par leur mère.

Elle se satisfaisait parfaitement d'être recluse et de ne pas penser. Elle avait demandé à Jacques de téléphoner à son avocat et à son agente à Los Angeles pour qu'ils s'activent, mais il avait argué que c'était trop tôt. Moins de gens sauront où tu te trouves, mieux ce sera. N'envoie aucun signal pour l'instant, c'est plus sûr. On va prendre notre temps. On contre-attaquera quand on l'aura décidé.

Pendant la journée, elle écoutait la radio française, qui diffusait des chansons qu'elle comprenait à peine, elle grignotait, elle faisait la sieste, elle regardait par les fenêtres. Quand Alphonse rentrait du travail, il dînait et repartait aussitôt, visiblement à la demande de Jacques, puisque lui-même apparaissait régulièrement dix minutes après le départ de son frère. Jacques et Anny allaient dans la chambre de cette dernière et faisaient l'amour. D'une certaine manière, qu'elle soit en cavale et en danger redonnait toute sa plénitude sexuelle à leur relation, du moins pour lui.

« Pourquoi je ne peux pas m'installer chez toi ? lui demanda-t-elle.

– Tu peux, mais pas tout de suite. Il faut qu'on soit prudents. Toutes sortes de gens vont être à ta recherche. Soyons raisonnables, patientons un peu, quelques jours, une semaine, dit-il avant de marquer une pause. J'ai eu une idée qui va secouer tout le monde. Boum ! »

Elle acquiesça sans demander ce qui allait faire « boum », heureuse de rester dans les limbes pour l'instant. Il lui arrivait de penser à Troy, de s'inquiéter, de se demander comment il interpréterait tout ce chamboulement. Elle se rendit compte également qu'elle prenait plus de huit Equanil par jour, mais comment faire autrement ? Le temps passait plus vite avec l'Equanil. Parfois, elle quittait l'immeuble pour aller se promener, surprise de constater que les rues de ce quartier semblaient grouiller de Chinois – de Chinois qui parlaient français. Elle avait trouvé un café qu'elle aimait bien. Elle allait y boire un Coca en fumant une ou deux cigarettes, en regardant autour d'elle ce monde inconnu, puis elle rentrait chez Alphonse. Parfois elle avait l'impression d'être à Paris depuis des années et non quelques jours, mais rien ne semblait vraiment compter, du moment qu'elle était en sécurité.

12

Talbot se tenait devant la porte du premier étage où l'avait envoyé la concierge. Une étiquette en plastique au-dessus de la sonnette indiquait « M. Mehdi Duhameldeb ». Talbot sonna. Au bout de quelques secondes, Jacques Soldat *alias* Mehdi Duhameldeb ouvrit la porte avec méfiance. Il fut visiblement très surpris de voir Talbot, le reconnaissant sans pouvoir se rappeler son nom, apparemment.

« Vous êtes ?

– Talbot Kydd. Nous nous sommes rencontrés à Brighton, sur le tournage. Je suis le producteur.

– Comment m'avez-vous trouvé ? »

Talbot n'avait pas préparé de réponse à cette question. Il improvisa.

« Ah, euh, Anny avait laissé votre adresse au bureau.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien. Je crois que c'était une fois où elle avait voulu qu'on vous envoie quelque chose, un truc comme ça. Enfin bref, on l'avait. Sinon, comment vous aurais-je retrouvé ? » fit-il avec un sourire.

Soldat jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Talbot comme s'il s'attendait à y voir d'autres personnes en embuscade. Une fois rassuré, il ouvrit la porte un peu plus grand pour le laisser entrer.

Dans la pièce principale, Talbot s'assit sur une petite bergère cannée tandis que Soldat s'appropriait son bureau, faisant pivoter son fauteuil pour lui faire face.

« Que puis-je pour vous, monsieur Talbot ?

– Nous avons un problème, comme vous le savez certainement.

– Non. Quel problème ?

– Anny a disparu. Elle s'est "enfuie". Nous avons supposé qu'elle était peut-être venue vous voir à Paris.

– Non, pas du tout. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu faire une

chose pareille. Ce n'est pas son genre. »

Talbot trouva pathétique cette tentative d'enfumage, mais bon, ils allaient devoir faire avec.

« Peut-être qu'elle est retournée aux États-Unis, avança Soldat.

– J'en doute. Il y a un mandat d'arrêt contre elle. Son ex-mari a été arrêté et renvoyé là-bas. Il est sous la garde du FBI. Il a accusé Anny de l'avoir aidé à éviter la capture en lui donnant de l'argent pour l'aider à s'enfuir. C'est grave.

– *Quel con* !* lâcha amèrement Soldat. J'aimerais pouvoir vous aider, mais je n'ai pas revu Anny depuis que j'ai quitté Brighton.

– Vous lui avez parlé ?

– Pas depuis une semaine environ. Je peux vous offrir quelque chose à boire ? proposa-t-il en se levant. Un whisky ? »

Talbot accepta et Soldat quitta un instant la pièce pour revenir avec deux petits whiskies dans des verres à vin.

« Au retour rapide d'Anny ! dit Soldat. La France est un grand pays. Elle est peut-être allée dans le Sud. Je sais qu'elle a une amie à Cannes. Vous devriez essayer là-bas.

– Vous connaissez le nom de cette amie ?

– Je peux le retrouver pour vous. »

Pour la forme, Talbot lui laissa le nom de son hôtel. Les mensonges de Soldat étaient lamentables. Talbot termina son whisky, bien conscient que l'entretien touchait à sa fin. Il se leva, remercia Soldat de lui avoir accordé un peu de son temps et l'assura qu'il le préviendrait à la minute où il retrouverait la trace d'Anny.

« C'est gentil de le proposer, mais, pour être honnête, je crois bien que notre liaison est terminée, avoua Soldat en s'arrêtant devant la porte de son appartement, la main sur la poignée.

– Vraiment ? Je suis désolé de l'apprendre.

– Elle couchait avec votre pop star, là, comment s'appelle-t-il, déjà ? Toy.

– Troy. Troy Blaze. Non, c'est impossible. Je ne sais pas d'où vous est venue cette idée.

– Cette idée m'est venue de mes yeux. De les avoir vus tous les deux sur le plateau de votre film. Je ne suis pas un imbécile, monsieur Talbot. »

Talbot se retint de rectifier.

« Je peux vous assurer que vous vous trompez. Je l'aurais su.

Instantanément. J'aurais été au courant. Leur relation était strictement professionnelle.

– C'est quoi, déjà, le proverbe ? "Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir." Servez-vous de vos yeux. C'est flagrant.

– Je vois tout, monsieur Soldat. Rien ne m'échappe. Surtout sur un film que je produis.

– Nous aimons tous à le croire, c'est notre vanité unique. "Non, non, non, on ne me la fait pas, à moi", ironisa-t-il avant de s'approcher d'un pas, comme s'il s'apprêtait à révéler une confidence. Ils sont en train d'essayer de détruire Anny.

– Qui ça ?

– Les Américains, la CIA, le FBI. L'État américain. Elle est une espèce d'icône, vous savez. Tout le monde la scrute tout le temps. Ce qu'elle croit, ce qu'elle déteste, les causes qu'elle soutient… S'ils peuvent détruire cette icône, cela enverra un message à bien des gens. Voilà ce qui se passe, monsieur Talbot. Soyez très prudent. Ce sont là des forces puissantes. Comment dit-on, déjà ? Il faut combattre le feu par le feu.

– Je crois que vous vous trompez.

– Dans ce monde, il y a ceux qui courbent l'échine et ceux qui s'y refusent, lui assena-t-il avec un sourire navré.

– Si seulement c'était si simple. Moi, j'essaie juste de faire un film.

– C'est bien là votre problème. »

Talbot haussa les épaules. Cette conversation n'allait nulle part. Soldat lui ouvrit la porte, lui souhaita *bonne chance et bon retour** et Talbot le quitta sans même lui serrer la main. Il descendit lentement l'escalier, heureux d'éviter l'ascenseur semi-ouvert avec ses portes battantes branlantes et bruyantes. Combien de mensonges Soldat lui avait-il servis ? À l'évidence, il savait où se trouvait Anny et, d'une certaine manière, ses dénégations oiseuses et son absurde théorie du complot avaient servi à le confirmer à Talbot. Et maintenant, que faire ? Kincade saurait, lui. Heureusement qu'il l'avait engagé, si agaçant et pénible puisse-t-il être.

Il sortit dans la rue et alluma une cigarette en cherchant son détective des yeux. Où donc se cachait-il ?

« Monsieur Kydd ? Comme on se retrouve. »

Talbot se retourna et vit un homme qu'il reconnaissait vaguement. Il avait parlé avec un accent américain. Il portait un imperméable et un feutre.

« Je suis l'agent Radetski. Nous nous sommes vus il y a à peu près une semaine.

– Je m'en souviens, oui, répondit Talbot en lui serrant la main.

– Que faites-vous là, monsieur Kydd ? Vous cherchez Anny Viklund ?

– Oui, répondit Talbot en optant pour la franchise.

– Que ferez-vous si vous la retrouvez ?

– J'essaierai de la persuader de revenir assurer ses obligations contractuelles.

– Vous venez de voir M. Soldat ? demanda Radetski en se permettant un sourire sceptique.

– Oui. Il dit n'avoir aucune idée d'où se trouve Mlle Viklund. Il semblerait que leur liaison soit terminée.

– Vous le croyez ?

– Je suis enclin à le croire, dit Talbot de façon équivoque car il n'avait aucun désir d'aider Radetski d'aucune manière. J'étais absolument certain qu'elle serait chez lui, mais non, pas la moindre trace. C'est un petit appartement, je l'aurais remarqué.

– Je devrais peut-être lui parler.

– Vous pouvez essayer, mais je doute fort qu'il accepte. Votre organisation et vous, vous êtes plus ou moins l'Antéchrist, en ce qui le concerne.

– Oh misère, ces intellectuels ! lâcha Radetski avec un sourire las.

– Vous savez que vous ne pouvez pas l'extrader, maintenant qu'elle est en France.

– Nous pouvons essayer, puisqu'il y a un traité entre la France et les États-Unis, mais à ce que j'en sais, ça prend en général une vingtaine d'années. Nous voulons simplement lui parler. Elle doit en savoir beaucoup, et cela pourrait nous être très utile.

– Ce n'est qu'une jeune actrice un peu paumée. Vous ne pouvez pas…

– Elle a été mariée à un terroriste, dit patiemment Radetski, comme s'il expliquait quelque chose à un enfant. Un terroriste violent, un meurtrier prêt à faire sauter des bombes qui auraient tué des innocents. Cornell Weekes fait partie d'une armée terroriste secrète qui s'appelle le Glas. Vous en avez entendu parler ?

– Le Glas ? Non.

– Ce n'est pas un loup solitaire. Votre Mlle Viklund sera peut-être désireuse de nous fournir des informations sur l'organisation le Glas en

échange d'une sentence allégée. »

Talbot resta silencieux et observa Radetski dans son imperméable et son feutre. Pourquoi donc porter un imperméable quand il n'y a aucun risque de pluie ? Il repensa à la théorie du complot de Soldat, à présent moins convaincu qu'elle soit si absurde.

« Je ne crois pas qu'elle sache quoi que ce soit, dit Talbot. C'est encore une enfant.

– Sauf votre respect, monsieur Kydd, elle n'a rien d'une enfant. Regardez un peu ses fréquentations : Cornell Weekes, Jacques Soldat… Un terroriste reconnu coupable et un philosophe de la gauche révolutionnaire. Enfin ! Nous avons affaire à ce genre d'individus tous les jours. Ils sont peut-être utopistes, mais ce ne sont pas des enfants. Elle sait des choses même si elle pense le contraire. Quand nous lui parlerons, nous pourrons repérer les informations utiles. C'est de son devoir en tant que citoyenne américaine.

– Si vous arrivez à la retrouver.

– Elle a pris un vol pour Paris, c'est confirmé. Donc elle est en ville.

– La France est un grand pays, fit remarquer Talbot en empruntant l'argument du philosophe. Soldat m'a suggéré d'aller voir à Cannes si elle n'y serait pas. »

Ce fut au tour de Radetski de regarder Talbot sans rien dire. Impasse. On a chacun nos raisons, mais on a tous les deux besoin d'Anny Viklund, songea Talbot.

« OK, je vais peut-être essayer de parler à Soldat.

– Bonne chance ! Au fait, son vrai nom est Mehdi Duhameldeb.

– Je sais, dit Radetski avec un sourire patient. À un de ces jours, monsieur Kydd. Et surtout, si vous avez quoi que ce soit, prévenez-nous.

– Je vais rentrer à Londres. Je ne peux rien faire de plus ici. »

En regardant Radetski s'éloigner vers le boulevard Saint-Germain, il se sentit assailli par un escadron de soucis plongeant sur lui en piqué comme un vol d'étourneaux agressifs. Pour la première fois, il devait accepter l'idée que l'avenir d'Anny Viklund n'inclue pas la possibilité de terminer *L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle*. Déprimant.

« Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, dit Kincade en émergeant de sous un porche voisin.

– J'ai été d'humeur plus joyeuse, en effet, répondit Talbot après un temps de surprise.

– Ah, j'aime bien. Je vais la recaser. "J'ai été d'humeur plus

joyeuse”, c’est classe. Qui était cet homme à qui vous parliez ?

– Un agent du FBI qui cherche aussi Anny Viklund.

– Vous avez des relations surprenantes.

– Ce n’est pas de mon fait, rétorqua Talbot en écrasant sa cigarette sous son pied.

– Des traces d’Anny Viklund ?

– Pas dans cet appartement, non.

– Soldat sait où elle se trouve ?

– Je le pense. Il m’a menti tout du long. Il a essayé de m’envoyer à la chasse au dahu à Cannes.

– À Cannes ? Ça me dirait bien.

– Ne vous emballez pas. On reste à Paris. Qu’allons-nous faire, monsieur Kincade ? Enfin pardon, Ken.

– Il me faut encore du fric. »

Ils hélèrent un taxi pour rentrer à l’hôtel. En chemin, Kincade lui révéla certains détails sur Jacques Soldat qu’il tenait de son éditeur.

« Apparemment, il a été conscrit dans l’armée française en 1945 en Algérie. À l’âge de vingt ans.

– Ah, d’où son pseudonyme de “Soldat”.

– Tout juste. Il a été témoin d’un massacre dans un endroit qui s’appelle Guelma en mai 1945. Des dizaines de milliers d’Algériens massacrés, à ce qu’on m’a dit. Par l’armée française et les colons français.

– Vous en êtes sûr ? Je n’en ai jamais entendu parler. »

Kincade poursuivit en expliquant que, cinq ans plus tard, sous le pseudonyme de “Jacques Soldat”, Mehdi Duhameldeb avait écrit un livre qui s’intitulait *Massacre*.

« Ça l’a fait connaître. Soudain, il était l’intellectuel porte-parole des populations colonisées de l’Empire français dont personne ne se souciait. Gloire du jour au lendemain. Et ça ne s’est jamais démenti. Il a enchaîné les livres.

– *Massacre*. Ce n’était pas un des livres dont Harold J. Hopkins cherchait à acquérir les droits ?

– Si.

– Je commence à comprendre l’attitude de M. Soldat, son agressivité permanente. Vous avez besoin de combien d’argent ? demanda-t-il alors que le taxi s’arrêtait devant leur hôtel.

– Beaucoup, hélas. »

Talbot échangea plusieurs travellers' cheques pour un montant équivalant à deux cents livres en francs, qu'il remit à Kincade.

« Vous allez en faire quoi ?

– Je vais louer une voiture. Si je dois effectuer une surveillance devant l'appartement de Soldat, il faut que j'aie mes aises. Je ne peux pas rester debout dans la rue jour et nuit.

– Logique. N'oubliez pas de garder les factures.

– Tout ce plan repose sur votre intuition, monsieur Kydd. S'il sait où elle se trouve, comme vous le pensez, alors il ira la voir. Pas ce soir à cause de votre visite, ça va de soi, mais peut-être demain s'il pense que la voie est libre. Et moi, je serai là à le surveiller depuis le confort de ma voiture de location », conclut-il en levant les billets avant de les ranger dans son portefeuille.

Ils étaient tous les deux debout dans le hall d'entrée. Des conspirateurs improbables, songea Talbot.

« Vous avez des projets pour ce soir ? demanda Kincade.

– J'ai des coups de fil à passer.

– Pas folichon. Je vais aller dans une boîte, vous voulez venir ? Je pense que cela vous intéressera. Ça s'appelle L'Enfer. Laissez-moi être votre guide. Votre Virgile.

– Une autre fois, Virgile. Je suis fatigué.

– Logique, comme vous dites. On retrouvera votre précieuse Mlle Viklund demain, ne vous en faites pas.

– Je compte sur vous. Bonne soirée. Et si vous n'arrivez pas à être sage, soyez au moins prudent. »

13

« Allô ? » dit Elfrida d'une petite voix qui lui sembla un peu chevrotante.

Quand le téléphone avait sonné, elle était restée debout à côté, la main suspendue en l'air, paralysée par l'indécision, et puis, comme la sonnerie ne montrait aucun signe de vouloir cesser, elle avait décroché.

« Elfrida, c'est Calder. »

Comment trois mots peuvent-ils communiquer autant d'informations ? se demanda-t-elle. Au ton employé, elle comprit qu'il n'y avait rien de joyeux ni de positif dans ce qu'il avait à lui dire, que son appel ne serait pas neutre ou banal, de la variété « Comment ça va en ce moment ? ». Sa simple manière de prononcer son propre nom semblait présager qu'il était porteur de mauvaises nouvelles.

« Bonjour, Calder ! répondit-elle avec autant de jovialité que possible.

– On a un petit souci, hélas…

– Ah bon ? Quoi ?

– Virginia Woolf.

– Oui, qu'est-ce qu'elle a, cette chère Virginia ? »

Il toussa pour s'éclaircir la voix.

« Je suis désolé de vous le dire, mais personne chez Muir & Melhuish n'est très enthousiaste à propos de votre livre sur Virginia Woolf.

– Eh bien, ils le seront peut-être quand ils l'auront lu. J'avance à un rythme exceptionnel.

– Ils sont plus intrigués par *L'Homme en zigzag*. C'est déjà ça.

– Je l'écrirai après. Décrochez-moi un bon contrat sur deux livres.

– Ce n'est pas aussi simple, Elfrida.

– Qu'êtes-vous en train d'essayer de me dire ?

– C'est un peu délicat, mais en gros, ils ne veulent pas du *Dernier*

Jour de Virginia Woolf. C'est un non franc et massif. Et ils ne vous feront aucune avance sur *L'Homme en zigzag* tant qu'ils n'auront pas le manuscrit complet. »

Elfrida resta plantée là, le téléphone collé à l'oreille, se sentant légèrement chancelante.

« Eh ben dites-leur d'aller se faire foutre et trouvez-moi un autre éditeur.

– Euh, peut-être qu'on devrait discuter un peu, très chère. Pour planifier les choses, définir nos priorités.

– On discutera quand vous m'aurez trouvé un autre éditeur, correct celui-là. Bonne nuit, mon lapin. »

Elle raccrocha et se dirigea vers la cuisine pour y trouver sa vodka.

14

Talbot avait une nouvelle journée devant lui à attendre que Kincade lui fasse son rapport. Il prit son petit déjeuner, envisagea d'aller au Louvre puis y renonça car il ne se sentait pas capable de se concentrer et décida plutôt de faire les boutiques. Il acheta une cravate en soie couleur ambre gris pour lui et du *Chanel n° 5* pour Naomi. Il déjeuna au Café de Flore : *omelette aux fines herbes**, salade verte et deux verres de brouilly. Quand il rentra à l'hôtel dans l'après-midi, le concierge lui remit un message de Kincade en même temps que sa clé : « Je l'ai trouvée. Je suis dans ma chambre. » Il l'appela aussitôt et lui proposa de le rejoindre au bar.

« Alors, cette soirée ? demanda Talbot, qui trouva à Kincade une petite mine et l'air un peu défait.

– Intrigante… Mais j'ai quitté la boîte assez tôt, vous serez heureux de l'apprendre, et j'ai passé le reste de la soirée à surveiller l'immeuble de Soldat, au cas où. »

Il n'y avait pas eu d'activité pendant la nuit, lui expliqua-t-il, mais le lendemain matin à dix heures, Soldat était sorti et Kincade avait bondi hors de sa voiture pour le prendre en filature. En chemin, Soldat avait appliqué certaines mesures de contre-surveillance (revenir sur ses pas, entrer dans un magasin et en sortir par une autre issue) qui avaient fait supposer à Kincade qu'il allait rejoindre Mlle Viklund. Il avait pris le métro jusqu'à Corvisart, puis descendu la rue Bobillot.

« C'est dans le XIIIe arrondissement. Je l'ai vu entrer dans un immeuble, je l'ai suivi et bien sûr je l'ai perdu, mais j'ai découvert une boîte aux lettres dans le hall avec le nom Duhameldeb. Bingo.

– C'est son appartement ?

– Ou celui d'un membre de sa famille. Mais je miserais gros sur le fait qu'Anny Viklund s'y trouve.

– Toutes ces mesures de contre-surveillance sont suspectes. C'est révélateur.

– Vous apprenez vite, monsieur Kydd. »

Une fois de plus, Talbot trouva cette tendance permanente au sarcasme un peu lassante.

« Que faisons-nous maintenant ? demanda-t-il sèchement pour ne pas entrer dans son jeu.

– C'est là que ça devient amusant. On y va dans notre voiture de location et on attend, on surveille. »

Ils se rendirent dans le XIIIe, quartier que Talbot ne connaissait pas. C'était comme une autre ville, comme la banlieue d'une bourgade de province avec des tours miteuses et délabrées et des rues animées pleines de magasins bas de gamme. Ils passèrent devant un petit marché de primeurs et de vêtements où les chalands semblaient pauvres, nécessiteux. Ils se garèrent sur un emplacement leur permettant de voir l'entrée de l'immeuble et attendirent. Un après-midi interminable. Talbot fuma trois cigarettes en deux heures. Kincade alla dans une supérette leur acheter des boissons gazeuses et des biscuits aux figues.

« Je n'en ai pas mangé depuis mon enfance, commenta Talbot.

– Moi, je crois que je suis devenu accro. Bon, eh bien voilà ce que je fais dans la vie, monsieur Kydd. Je reste assis à surveiller pendant des heures et des heures. N'encouragez pas vos enfants à faire le même métier que moi.

– Que croyez-vous qu'il va arriver ?

– À un moment ou à un autre, elle va finir par sortir de cet immeuble. Peut-être aujourd'hui, ou demain, ou après-demain. »

Talbot se carra dans son siège en se disant qu'il y passerait encore vingt-quatre heures et point final. Ensuite, il rentrerait en Angleterre pour essayer de voir s'il y avait un moyen quelconque de sauver le film.

Kincade grignota un biscuit aux figues et but une gorgée de soda.

« Alors votre club hier soir, L'Enfer, c'était comment ? demanda Talbot de l'air le plus dégagé possible.

– Super ! J'ai couché avec un type très gentil qui s'appelait Jean-Louis.

– Oh, pitié !

– Vous ne couchez pas, monsieur Kydd ?

– Je n'ai pas l'intention de discuter de ma vie privée avec vous.

– C'est votre choix. »

Ils restèrent silencieux quelques instants. Kincade mangea un autre biscuit.

« J'ai déjà été dans un club, vous savez, à Brighton, annonça Talbot en regrettant aussitôt son audace.

– Ah ouais ? Lequel ?

– Ça s'appelle l'Icebox.

– J'y suis déjà allé. C'est assez sympa.

– J'ai trouvé, aussi. Je rejoignais un ami. Un militaire, ajouta-t-il, comme si cela conférait une certaine dignité à son aveu.

– Vous avez fait l'armée ?

– Oui, pendant la guerre. La Seconde Guerre mondiale.

– Ah oui, j'en ai déjà entendu parler, ironisa Kincade avant de fermer les yeux un instant. Vous avez combattu ?

– Beaucoup trop.

– Il va falloir que je révise mon dossier sur vous, monsieur Kydd. Un soldat. La Seconde Guerre mondiale. Du combat.

– Votre dossier ne regarde que vous.

– Je suppose que votre copain militaire est aussi de la jaquette ?

– Si vous voulez le dire comme ça, oui.

– Vous avez couché avec lui ?

– On n'est pas toujours obligé de coucher, vous savez.

– Ben pourquoi vous allez dans un club, sinon ?

– Laissez tomber. »

Talbot n'arrivait pas à croire que la conversation ait pu déraper ainsi et partir dans des directions qu'il n'aurait jamais dû tolérer. Il prit conscience que Kincade le dévisageait.

« Vous voudriez coucher avec moi ? » lui demanda Kincade.

Du Kincade tout craché, songea Talbot. Il faut toujours qu'il balance une bombe dans la conversation.

« Non, certainement pas. Mais c'est gentil de l'avoir proposé.

– C'était purement hypothétique, rassurez-vous », dit Kincade avant de boire une nouvelle gorgée de soda et de roter.

Talbot décida de ne pas rester vingt-quatre heures de plus, finalement. Il se sentait irrité, agacé par l'impudence et les provocations de Kincade, dérangé par des démangeaisons dans le dos qui traduisaient physiquement son agitation mentale, lassé de rester dans cette voiture même s'il n'ignorait pas les contraintes exceptionnelles du chemin parcouru pour en arriver là. Il se donnait une heure de plus, et après il

allait rentrer. Cela devenait ridicule, délirant. Pourquoi devrait-il être…

« Coucou, la voilà ! » dit Kincade à voix basse.

Talbot tourna les yeux vers l'entrée de l'immeuble et vit Anny en sortir et remonter l'allée. Vêtue d'un imperméable trois quarts couleur mastic, elle avait mis des lunettes de soleil et un de ces képis à la mode chez les chanteurs folk, dont elle avait rabattu la visière sur son front pour se rendre méconnaissable.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il.

– Nous ? Vous, vous la suivez. Moi, mon boulot est terminé, mon vieux. »

Talbot sortit de la voiture en se sentant un peu nigaud et entreprit de filer Anny à distance. Elle s'arrêta dans un petit parc à la pelouse mitée, avec une petite mare décorative à la surface de laquelle flottaient des détritus, et où des enfants jouaient sur des balançoires et un manège. Puis elle reprit son chemin et emprunta une rue – rue de la Colonie, selon la plaque – qui alignait quelques commerces, une boucherie, un magasin de chaussures, une supérette et, au coin, un grand café avec un auvent chocolat constellé de taches et une terrasse sur le trottoir. Le Café Couderc. Anny s'installa à une table dehors et héla un serveur. Talbot resta à distance dans son dos pour qu'elle ne le repère pas, son sentiment de gêne faisant un retour en force. Une gêne qui commença bientôt à virer à la colère. Devant lui, le producteur renommé, se trouvait sa vedette féminine qui se cachait incognito à Paris malgré son contrat avec YSK, mettant le travail et le gagne-pain de tous en danger, sans même parler de l'œuvre artistique qu'ils s'efforçaient de créer. L'industrie du cinéma l'avait déjà mis dans des situations aussi ridicules que stupides, mais celle-ci dépassait tout. Il était temps d'y remettre de l'ordre une bonne fois pour toutes.

15

Anny leva le nez de sa tasse pour découvrir un homme qui s'asseyait en face d'elle.

« Bonjour, Anny », dit-il sur un ton amical.

Elle eut conscience d'afficher l'expression d'étonnement d'un personnage de dessin animé. C'était bien la dernière personne qu'elle se serait attendue à voir ici : Talbot Kydd, son producteur, assis face à elle.

« Bonjour, Talbot. »

Il portait un costume anthracite, une chemise bleu pâle et une étroite cravate bordeaux ornée de petits écussons. Ses cheveux blancs étaient plaqués de part et d'autre de son crâne chauve luisant. Comme toujours bien habillé, d'allure élégante, presque distinguée. On aurait pu le prendre pour un ambassadeur à la retraite, un conservateur en chef du patrimoine artistique, un riche banquier, ou encore un comte appartenant à une petite dynastie aristocratique.

« Mais comment diable m'avez-vous retrouvée ? finit-elle par demander. Je n'arrive pas à y croire.

– Ce fut un long périple, mais je suis bien là, dans ce coin perdu de Paris, dit-il de sa voix fluette mais nette d'Anglais en désignant d'un geste large le café et la rue. Qu'est-ce qui se passe, Anny ? Vous devriez être à Brighton aujourd'hui, en train de tourner la scène de votre mariage secret avec Troy. Pas ici !

– Je sais bien, gémit-elle, les larmes aux yeux. Je sais que je devrais y être. Je suis désolée que tout ça soit arrivé.

– Écoutez, déclara-t-il plus fermement. Nous pouvons tout arranger. Nous avons des avocats, nous avons de l'influence. Vous n'avez rien fait de sérieusement répréhensible.

– Je sais, mais ce n'est pas moi, le problème. C'est Cornell et ses agissements, tout ce qu'il représente. Ils veulent le faire tomber et moi

avec. Je dois prendre position. Je dois faire une déclaration pour dénoncer ce qui m'arrive, cette chasse aux sorcières.

– Non. Contentez-vous d'assurer votre travail, l'activité pour laquelle vous êtes si douée.

– Impossible. Jacques est en train de tout organiser. Nous allons tenir une conférence de presse, ici à Paris. Il a prévenu tous ses amis dans les médias. Nous allons dénoncer ces enfoirés. Révéler au monde entier ce que font le FBI et l'État américain. Je suis innocente. Je me suis retrouvée mêlée à cette affaire contre mon gré et ils veulent me détruire. »

Elle se rendit compte qu'elle respirait très fort et essaya de se calmer. Elle vit Talbot qui réfléchissait en faisant la moue.

« Je ne crois pas qu'une conférence de presse soit une bonne idée, finit-il par dire sans animosité. C'est une confrontation trop publique. Vous vous exposeriez à leurs attaques.

– Ils sont déjà ici à Paris. Le FBI, et si ça se trouve la CIA aussi. Ils ont harcelé Jacques. Il a dû appeler son avocat. Ils veulent me faire tomber, Talbot. Nous devons répondre au feu par le feu.

– D'accord, d'accord. Examinons un peu nos options. »

Il lui offrit une cigarette qu'elle accepta. Il la lui alluma, puis en prit une lui-même.

« On peut voir le problème sous un autre angle auquel vous n'avez peut-être pas pensé, expliqua-t-il patiemment. Vous avez signé un contrat et on vous a payée très cher pour jouer dans notre film, or, maintenant, vous avez pris la poudre d'escampette et le film n'est pas terminé.

– Ce n'est pas ma faute.

– Anny, dit-il avec un sourire tristounet. La vérité brute, c'est que si vous ne revenez pas, vous ne travaillerez plus jamais sur un film. Vous serez considérée comme un risque trop important. Personne ne voudra assurer un film avec vous et, comme vous le savez, on ne peut pas lancer un projet sans une assurance – une "garantie pré-avant production", ça s'appelle. Je suis certain que vous n'y aviez pas pensé. Alors, la meilleure chose que vous ayez à faire, et de loin, c'est de revenir, de revenir avec moi, et on règlera cette histoire avec le FBI et votre ex-mari. On pourra dire qu'il vous a menacée, qu'il a menacé de vous tuer si vous ne lui donniez pas cet argent. Vous avez eu peur…, ajouta-t-il en tirant sur sa cigarette. Mais si vous ne revenez pas, ce sera… »

Il marqua une nouvelle pause pour réfléchir aux mots qu'il allait utiliser.

« Si vous ne revenez pas, ce sera un scandale dans notre petit milieu pitoyable. Un scandale énorme que personne n'oubliera jamais. Et personne ne vous oubliera non plus. »

Anny était troublée. Elle n'avait pas envisagé cette conséquence, et elle sentit l'angoisse monter en elle. Où était Jacques ? Il lui avait dit qu'il la rejoignait tout de suite. Elle sentit une fois de plus le petit oiseau affolé de la panique s'éveiller sous sa cage thoracique.

« Je suis désolée, monsieur Kydd. Enfin, Talbot. Je suis désolée pour vous, pour le film, pour Troy, mais je ne peux pas revenir. Je ne serais pas en sécurité. Ils essaieraient de m'envoyer en prison, je le sais. Je ne peux être en sécurité qu'ici. En France, ils ne peuvent pas m'atteindre.

– C'est la mauvaise décision, Anny.

– Ha, ça me change, tiens ! ironisa-t-elle. Je prends toujours des mauvaises décisions. C'est ma spécialité. C'est mon truc. Je merdoie. »

Toujours en ricanant, quelque peu choquée par la pertinence de sa remarque, elle écrasa sa cigarette.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? » fit une voix.

Elle leva les yeux et découvrit Jacques, debout, qui la dévisageait d'un œil courroucé. Talbot se retourna. Il se leva. Deux hommes de grande taille se faisant face en se jaugeant.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? lui demanda Jacques.

– J'essaie de persuader Anny de revenir avec moi.

– Pour qu'elle finisse en prison aux États-Unis ?

– Elle ne finira pas en prison, imbécile ! Nous arrangerons tout et elle pourra terminer le film qu'elle s'est engagée à tourner avec nous.

– Ce film de merde ? Vous risqueriez sa vie pour ça ? Vous la donneriez au FBI pour ça ?

– Personne ne va risquer la vie de personne, monsieur Duhameldeb. »

Alors Anny vit Jacques frapper Talbot en pleine face. Un seul coup, qui le fit tomber à terre. En s'affalant sur le trottoir, Talbot poussa un cri étranglé de surprise, puis il porta la main à sa bouche, secoua la tête et essaya de se relever, mais Jacques le repoussa au sol.

« *Putain d'Anglais** *!* dit-il avant de lui cracher dessus. Paie son café, et mets la note sur ton film de merde. »

Il prit la main d'Anny et l'entraîna brutalement, s'éloignant à grands

pas avec elle.

Anny jeta un bref coup d'œil en arrière. Des gens aidaient Talbot à se relever. Il avait du sang qui coulait de sa bouche. Elle eut honte. Pourquoi Jacques l'avait-il frappé ? Talbot était un homme gentil. Il essayait seulement de l'aider, à sa manière.

Jacques tira sur sa main et elle pressa le pas pour rester à sa hauteur.

ÉVASION

1

Les eaux de l'Ouse n'étaient pas aussi hautes que lors de sa dernière visite, sembla-t-il à Elfrida. Puis elle se rappela que c'était un fleuve tidal, ici près de Rodmell, donc ce devait être marée basse, ou descendante, ou bien marée montante après une marée basse. Cependant, le niveau restait suffisant pour ce qu'elle comptait faire. Elle regarda autour d'elle. Elle aurait préféré que le temps soit morose, avec peut-être une bruine intermittente (le « paysage état d'âme » lui avait toujours semblé un outil littéraire sous-exploité). Cela eût été bien plus approprié à ce qui allait se passer. Mais il faisait chaud, et le vent chassait les archipels de nuages vers l'est dans un beau ciel bleu. Un jour d'été presque parfait.

Elle avait acheté une canne de marche dans une droguerie, un modèle solide, en chêne, avec une virole de métal qui se révélerait bien utile pour extraire de grosses pierres fichées dans le sol près de la rive. Son manteau de fourrure sentait un peu le renfermé, mais comme il ne lui avait coûté qu'une livre dans un vide-grenier d'église, elle ne pouvait guère critiquer. Acheter un vêtement plus cher eût été absurde. Le but était symbolique : la canne, le manteau de fourrure, les bottes en caoutchouc. Tout ce qu'il lui fallait à présent, c'était une pierre de bonne taille mais qui tiendrait dans sa poche.

Elle quitta la berge et avança dans la prairie, les yeux rivés au sol. Elle en trouva enfin une de la taille d'une tourte, la déterra à l'aide de sa canne, puis la nettoya du plat de la main. Elle en estima le poids à un kilo ou un kilo cinq, et en jugea le volume plausible par rapport à celle que Virginia Woolf avait dû choisir, puisqu'il fallait bien que ça rentre. En l'enfonçant dans la poche droite de sa fourrure, il lui vint à l'esprit que Virginia n'avait pas tant été lestée par la pierre que par le manteau trempé, bien plus efficace. Curieux, que personne n'ait jamais conçu

cette théorie, se dit-elle. Essaie donc de nager en manteau de fourrure ! Même pour Virginia Woolf, la pierre tenait plus du symbole, de la preuve de sa ferme intention de mettre fin à ses jours sans qu'on puisse croire à un accident du type glissade et noyade. C'est en raison de cette pierre que personne ne pourrait réinventer l'histoire de sa vie pour la rendre moins choquante. Pauvre folle courageuse.

La pierre bien enfoncée dans sa poche, Elfrida retourna d'un pas quelque peu maladroit jusqu'à la berge, d'où elle contempla de nouveau le fleuve. Devait-elle sauter, ou plutôt se laisser glisser sur les fesses et ensuite avancer ? Quoi qu'elle décide, elle comptait déposer la canne sur la berge pour indiquer son point d'entrée dans l'eau. Elle regarda le pont de Southease, vers l'aval, en se demandant vaguement où finirait son corps, mais en fait elle s'en souciait peu. Elle était au bout du rouleau, s'avoua-t-elle, au bout du bout. Son mariage était une farce grotesque, elle semblait incapable d'écrire plus de quelques lignes du roman qui allait la racheter, effacer les années de silence et faire renaître sa réputation, sans compter que son bras était infesté de minuscules parasites qui se nourrissaient de sa peau. C'était trop pour une seule femme. Seule consolation : mettre fin à sa misérable existence allait avoir pour conséquence indirecte de noyer ces cochonneries de microbes.

Elle récupéra dans sa poche gauche sa bouteille de vodka, dont elle but une grande gorgée qui la fit tousser fort. Eh oui, n'oublions pas qu'elle était alcoolique, aussi. L'un dans l'autre, l'oubli serait une bénédiction.

C'est alors que, comme en écho à sa quinte de toux, elle entendit un rire au loin. Elle regarda vers Lewes en amont et vit un petit groupe de randonneurs qui se promenaient le long de l'Ouse sur la même berge qu'elle. Et merde. Juste au moment où elle était prête. Elle allait devoir les laisser passer, maintenant, et sûrement les saluer, leur sourire et leur dire : « Belle journée, n'est-ce pas ? »

À mesure de leur approche, elle vit que les cinq membres du groupe étaient des femmes, guidées par un homme en short kaki équipé d'un sac à dos et d'un guide touristique.

Elle s'appuya sur sa canne et posa les yeux sur le fleuve comme si elle était plongée dans une rêverie contemplative. Peut-être se contenteraient-ils de passer sans la déranger dans sa méditation. Elle ferait semblant de ne pas les voir.

Elle entendit leur conversation animée se rapprocher. Elle ferma les yeux. S'il vous plaît, passez votre chemin. Ignorez-moi, laissez-moi seule.

« Ça alors ! s'écria l'homme en short. Quelle incroyable coïncidence ! »

Elle se retourna et le reconnut vaguement, avant de l'identifier grâce à sa barbiche blonde grisonnante à la Abraham Lincoln. Maitland Bole, aussi improbable que cela puisse paraître. Elle eut presque envie de pleurer.

Il arrêta son petit groupe et s'avança vers elle.

« Pour une coïncidence, c'est une coïncidence, renchérit Elfrida en lui serrant la main avec un sourire forcé. Je faisais des recherches.

– Vous essayez de vous mettre dans l'ambiance, c'est ça ? demanda-t-il en indiquant son manteau de fourrure.

– Je ne veux pas vous retarder.

– Nous avons fait tout le chemin depuis Charleston. Nous appelons cette promenade "de Vanessa à Virginia". Nous allons continuer sur Monk's House en passant près de l'église, et nous aurons fini. Il sera l'heure d'une chope de bière mousseuse à l'Abergavenny. Enfin, pas pour moi, bien sûr. Vous êtes la bienvenue si vous souhaitez vous joindre à nous, proposa-t-il avant de lui glisser en baissant la voix : Je dois vous expliquer que ces visites guidées sont une autre de mes activités connexes. *Du côté de chez Virginia Woolf**. C'est de plus en plus populaire.

– Une autre fois, peut-être », s'excusa mollement Elfrida.

Bole pivota sur lui-même pour faire face à son groupe. Des femmes d'âge moyen dans l'ensemble, vit Elfrida, toutes équipées de bonnes chaussures de marche et d'anoraks, trois avec des foulards colorés sur la tête et une portant un chapeau de paille. La cinquième, la seule jeune, semblait japonaise. Elles regardaient toutes d'un œil intrigué cette femme en manteau de fourrure et bottes de caoutchouc au beau milieu de l'été sur les berges de l'Ouse – et à juste titre, songea Elfrida.

« Mesdames, nous faisons là une rencontre extraordinaire, annonça Bole d'une voix puissante. Alors que nous retraçions la route de Charleston à Monk's House, l'ultime demeure de Virginia Woolf, nous venons de croiser en chemin nulle autre que la nouvelle Virginia Woolf, j'ai nommé : la romancière Elfrida Wing. »

Une des randonneuses poussa un cri ravi et les autres applaudirent, comme s'il s'agissait là d'un coup de génie de leur guide. Elfrida aurait

voulu lui donner un grand coup de canne sur la tête, à ce petit homme ridicule ! Mais elle réussit à sourire et leva la main pour confirmer l'identification.

« Nous allons laisser Mlle Wing à ses méditations littéraires et nous attendrons avec impatience la sortie du livre, proposa-t-il avant de se tourner vers Elfrida en souriant pour lui dire : N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez besoin d'autres informations. Allez, mesdames, en route ! »

Il entraîna son groupe (toutes les femmes lui dirent poliment au revoir, et la Japonaise la salua) à travers la prairie inondable en direction de l'église St Peter's.

Elfrida extirpa la pierre de sa poche et la jeta dans la rivière. Bole avait tout gâché, tout ! Pourquoi cet imbécile l'avait-il identifiée ainsi ? Ses dames et lui étaient des témoins. Comment pourrait-elle se noyer, maintenant ? Comment pourrait-elle se laisser glisser dans l'Ouse, comme Virginia, heureuse Virginia qui avait pu mourir sans témoins ? La mort d'Elfrida Wing serait de notoriété publique. La police interrogerait Bole et ses randonneuses concernant son décès, puisqu'ils l'avaient tous vue s'y préparer. Ah oui, elle portait un manteau de fourrure, c'est curieux… On a pensé que la rencontre était une des idées brillantes de M. Bole… Non, non, elle s'est montrée très sociable, rien ne laissait imaginer ce qu'elle s'apprêtait à faire… Quel dommage, pauvre femme… C'était absurde, maintenant, tout était faussé. Tout faux, tout faux ! Envahie par la déception et l'amertume, elle sortit sa bouteille d'une main tremblante et but quelques gorgées de vodka. Que faire ? Elle se sentait abandonnée, inconsolable, désespérée.

Elle abaissa la bouteille. Désespérée. Le Dr Ingham… Que lui avait dit le Dr Ingham ? « Si jamais vous vous sentez désespérée, rappelez-vous que je suis là. Il y a d'autres options à explorer. » Quelles autres options ? se demanda-t-elle en retournant d'un pas lourd vers Rodmell dans les herbes hautes de la prairie. Elle jeta sa canne au loin d'un geste rageur. Qu'était-elle censée faire de sa vie inutile, à présent ?

2

Talbot signa le chèque libellé au nom de Kincade. En cet instant, deux jours après leur rendez-vous initial, la somme convenue lui semblait bien trop généreuse étant donné que la mission à Paris avait été un fiasco total. Cependant, Kincade avait très méticuleusement tenu les comptes et conservé les reçus. Après tout, Talbot avait accepté de lui verser des honoraires doubles, et Kincade l'avait prévenu chaque fois qu'une dépense supplémentaire s'imposait, comme le déguisement d'éditeur américain ou la location de la voiture, donc il n'avait pas à rechigner. Pourtant, la rancœur persistait, alors peut-être n'avait-elle rien à voir avec l'argent, mais plutôt avec l'homme en noir assis en face de lui, provocateur, sarcastique, dérangeant. Autant l'admettre : Kincade lui tapait sur le système.

Il agita le chèque pour faire sécher l'encre puis le tendit au détective, qui entreprit de l'examiner sous toutes les coutures comme s'il s'agissait d'un faux. Voilà, c'est typique, songea Talbot. Toujours dans la provoc, ce vieux renard.

« Vous êtes content ? C'est le montant correct ?

– C'est parfait. Nous avons fait de notre mieux, monsieur Kydd. Je suis vraiment désolé de ne pas avoir été là quand cet enfoiré vous a frappé. Comment va votre blessure ? »

Par réflexe, Talbot toucha la grosse croûte sur sa lèvre inférieure, que le coup de poing de Soldat avait fendue en y laissant une vilaine trace noire en relief presque au milieu.

« Ça va, merci.

– Non, merci à vous, monsieur Kydd. Ce voyage a fait mon éducation, franchement. Je suis même tombé sous le charme de Paris, et j'y retournerai un jour, c'est certain. J'ai trouvé que nous avons formé une bonne équipe. Vous étiez la tête et moi les jambes, en quelque sorte.

Vous définissiez la stratégie, moi je me chargeais de l'agentivité.

– Euh, oui, si vous le dites.

– Kydd et Kincade ! gloussa-t-il en se levant. On dirait le titre d'un de vos films.

– Très drôle.

– Si jamais vous avez besoin de mon aide, vous savez où me trouver.

– Je n'hésiterai pas. »

Kincade se dirigea vers la porte, puis s'immobilisa pour regarder fixement Talbot.

« Blague à part, monsieur Kydd, si je puis me permettre un conseil, je pense que vous ne devriez pas…

– Je n'ai pas besoin de vos conseils.

– Moi je pense que si. Le problème, chez vous, c'est que vous refusez d'admettre que…

– J'ai été ravi de faire affaire avec vous, monsieur Kincade.

– Bon, OK. À un de ces jours à l'Icebox, alors. »

Le sourire aux lèvres, il sortit en refermant doucement la porte derrière lui. Ken Kincade… Talbot se découvrit incapable de lui en vouloir plus longtemps. De fait, Kincade lui avait été d'une aide précieuse sur les deux missions qu'il lui avait confiées. Si Talbot trouvait sa présence et son attitude quelque peu agaçantes et troublantes, la faute n'en incombait pas à Kincade, mais au contraste marqué entre l'assurance nonchalante du détective et sa propre nature secrète et méfiante, il le savait bien. C'était quoi, l'expression en français, déjà ? Kincade était *bien dans sa peau**, à un point que Talbot n'atteindrait jamais. Il commença à se demander quel conseil Kincade avait été sur le point de lui donner. Cela aurait pu être intéressant. Trop tard, maintenant.

Il consulta sa montre. Reggie voulait qu'il le rejoigne sur un lieu de tournage à la campagne. Il avait eu l'air très enthousiaste au téléphone.

Le chauffeur de la production l'informa qu'il l'emmenait à Tanyard Malling, un petit village proche de Brighton. Depuis Lewes Road, ils bifurquèrent sur une route cahoteuse à une voie, guère plus carrossable qu'un chemin de terre, qui descendait vers une étroite vallée plantée de bouleaux, à travers lesquels Talbot aperçut une modeste église ancienne entourée de quelques maisons. Tanyard Malling tenait plus du hameau. Ils quittèrent le chemin pour entrer dans un champ moissonné où les attendait le caravansérail habituel du tournage. Le chauffeur se gara et

vint ouvrir la portière pour Talbot.

« Ils sont tous près de l'église, patron », l'informa-t-il.

Talbot avança en faisant crisser les chaumes sous ses pieds puis reprit le sentier. Il passa devant la Mini jaune de Ben et Emily, dont le pare-brise était cassé, comme si un corps l'avait traversé.

L'église, bâtiment trapu en silex aux fenêtres en ogive, semblait le centre de l'activité. Talbot repéra Troy assis sous le porche en bois, plongé dans son scénario. Près du petit clocher avait été installée une table à tréteaux, où il fut stupéfait de voir Janet Headstone occupée à taper à la machine. Depuis toutes ces années qu'il produisait des films, il n'avait jamais vu un scénariste sur le plateau – et encore moins en train d'écrire sur le plateau. Il s'apprêtait à aller la saluer quand Reggie l'intercepta, l'air d'excellente humeur. Enfin quelque chose de positif.

« Talbot, je suis heureux que vous ayez pu venir. Il fallait que vous puissiez voir ça de vos propres yeux pour bien comprendre, dit-il avant de pointer Janet du doigt. Cette femme est un génie, putain ! On a résolu notre problème. On n'a pas besoin de cette lâcheuse d'Anny Viklund. Janet a trouvé une idée extraordinaire.

– Calmez-vous, Reggie. Expliquez-moi tout lentement. »

Ils firent demi-tour pour remonter le sentier jusqu'à la Mini endommagée. Talbot écoutait attentivement les flots de paroles que déversait Reggie.

« La dernière scène qu'on a d'Anny et Troy ensemble, c'est sous la jetée, OK ? Elle s'était enfuie, elle s'était perdue et ils se sont retrouvés. Sur un plan large, on ajoute une voix hors champ de Troy : "Retrouve-moi à l'église St Saviour's. J'ai quelque chose à te donner."

– OK, je vous suis.

– Après, on passe à un plan sur Troy, enfin Ben, qui attend près de l'église St Saviour's que voici, enchaîna Reggie en désignant du doigt le clocher de Tanyard Malling. Il ouvre un écrin en velours qui contient une alliance en or. Il va la demander en mariage.

– D'accord. Sauf que ce ne serait pas plutôt une bague de fiançailles ? Un diamant ?

– Il faut que ce soit une bague en or. Le symbole du cercle parfait.

– Très bien, comme vous voulez.

– Janet s'est rappelé qu'on avait tourné plein de plans de la Mini jaune qui roulait sur des chemins à la campagne, et elle s'est dit tiens, pourquoi on n'utiliserait pas ça ?

– Quel rapport avec la demande en mariage ?

– Partons du principe que c'est Emily dans la Mini, qui va rejoindre Ben à St Saviour's. Nous avons un plan, un super plan de la Mini qui roule assez vite sur un chemin creux, et puis elle prend un virage et disparaît. CRASH ! Vous me suivez toujours ?

– Oui, Reggie.

– Depuis l'église, Ben entend le fracas. Un accident ? Oh non ! Il court dans l'allée et trouve la Mini emplafonnée dans un arbre, le pare-brise éclaté et, allongé là au milieu de la route, le corps d'Emily.

– Son corps ?

– C'est pas génial ?

– Vous avez dit qu'on n'avait pas besoin d'Anny.

– On utilisera sa doublure et elle sera face contre terre.

– Ah, d'accord. Continuez.

– Ben est ravagé par le choc, dévasté. Il n'arrive pas à croire que le cruel destin a tué sa future fiancée alors qu'elle venait le rejoindre pour entendre sa demande en mariage. Fou de chagrin, il traîne le corps d'Emily dans la voiture et essaie de lancer le moteur, qui démarre.

– Et alors ?

– C'est le deuxième coup de génie de Janet.

– Je vous écoute.

– Il roule jusqu'à Beachy Head.

– Ah-ha ! s'écria Talbot, dont le fort scepticisme commençait à s'atténuer maintenant qu'il entrevoyait la logique de la chose.

– Là, on a un plan de l'intérieur de la voiture à Beachy Head. Ben au volant, le corps d'Emily avachi à côté de lui, et il roule vers le bord de la falaise, de plus en plus vite… Il faudra qu'on tourne ce nouveau plan lundi, au fait, une fois le week-end terminé.

– Et bien sûr on ne verra pas le visage d'Emily.

– Non, puisqu'elle est pliée en deux. Ben pleure, il est hystérique. La voiture fonce vers le bord de la falaise, et là, troisième coup de génie de Janet ! annonça Reggie, le visage pétrifié en un rictus de jubilation intense, les poings serrés. Ben, enfin Troy, se tourne vers le corps d'Emily et dit : "Tout ira bien, Emily. Nous serons toujours ensemble. Nous avons notre échelle pour la Lune." Et la Mini jaune plonge de la falaise et disparaît. *The end.* Musique de fin. Tout le monde en larmes dans les cinémas. »

Talbot y réfléchit. Cela pourrait marcher, oui.

« Et de votre point de vue de producteur, le film est terminé, ajouta Reggie. On aura peut-être quelques pick-ups, mais franchement, on a tourné des kilomètres de pellicule pendant qu'on attendait que cette satanée Anny revienne de son escapade parisienne. On a notre film, Talbot. Et en plus, le titre y trouve un vrai sens. »

Il se lança dans toutes les interprétations possibles. Était-ce un rêve ? Y avait-il réellement une « échelle pour la Lune » ? Existait-il une sorte de paradis sélène pour les jeunes amants ? Ou bien s'agissait-il d'un simple suicide dû à la douleur provoquée par cette perte intolérable ? Fantaisie pure ou réalisme dur ? Bingo ! Il se mit à citer des grands noms comme Adorno, Freud et l'école de Francfort, mais Talbot cessa de l'écouter pour se concentrer sur l'aspect logistique. La seule chose certaine, c'était que l'énorme problème apparemment insurmontable de la disparition d'Anny Viklund venait de disparaître.

Talbot et Reggie retournèrent lentement à pied à Tanyard Malling en discutant des aspects pratiques du tournage de la scène où la voiture passerait par-dessus la falaise de Beachy Head.

« Au fait, vous avez quoi à la lèvre ?

– J'ai reçu un coup de poing d'un philosophe français.

– Non, allez, sérieux, vous vous êtes fait quoi ?

– Je me suis pris une porte.

– Faut faire attention à vous, Talbot. »

Reggie lui dit qu'il voulait littéralement lancer la Mini par-dessus la falaise et la laisser s'écraser dans la mer en contrebas. Ce serait coûteux, mais le jeu en valait la chandelle, raisonna-t-il. Talbot acquiesça aussitôt. Cette nouvelle fin leur ferait économiser beaucoup d'argent, de toute façon, alors une Mini de perdue, c'était sans conséquence. Il s'apprêtait à aller féliciter Janet quand il vit Troy qui lui faisait signe depuis le porche. Il alla le rejoindre.

« Vous l'avez retrouvée, Talbot ?

– Oui… mais elle a refusé de revenir. »

Troy serra les dents et réussit à ne pas se décomposer à l'annonce de cette mauvaise nouvelle, remarqua Talbot.

« Elle a trop peur de se faire arrêter, expliqua-t-il. En France, elle est en sécurité, voyez-vous. Elle se sent en sécurité. À ce que j'ai compris, il est presque impossible de se faire extrader depuis la France. »

Il vit les larmes monter aux yeux de Troy et son menton frémir. Le jeune homme était bouleversé, et Talbot se rappela l'accusation portée

par Soldat à l'encontre d'Anny et Troy… Peut-être y avait-il un fond de vérité là-dedans.

« Nom de Dieu, quel bordel ! gémit Troy d'une voix rauque avant de soulever les nouvelles pages du scénario. Ceci explique cela, donc. On ne peut pas finir le film sans elle.

– En effet. Nécessité fait loi.

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que nous n'avions pas le choix. Je l'ai suppliée de revenir, je lui ai dit qu'on ferait tout régler par nos avocats, mais elle a refusé.

– C'est ce Français à la con, là, c'est ça ? Soldat ? Il exerce une emprise sur elle.

– Il a l'air de prendre en main toute l'organisation, oui », reconnut Talbot en évitant de mentionner la conférence de presse.

Troy poussa un profond soupir et se décontracta les épaules en rejetant la tête en arrière pour contempler le ciel, puis il regarda de nouveau Talbot.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé à la lèvre ?

– J'ai glissé en sortant de mon bain. »

3

« Le Somerset ? répéta Elfrida. Je ne crois pas y être jamais allée. De toute ma vie. Comme c'est curieux.

– Ce n'est pas aussi loin que vous le pensez, lui fit remarquer le Dr Ingham. Bath est dans le Somerset, par exemple.

– Bath, j'y suis déjà allée.

– Eh bien voilà. Cet endroit se trouve près de Taunton. À seulement trois heures en train, environ, mais on a l'impression d'être dans un autre monde. Je pense que cela va vous faire un bien fou. Je pense même que cela va vous sauver.

– Vous pensez que j'ai besoin d'être sauvée ?

– Ça m'en a tout l'air.

– Oui, en tout cas, tout vaut mieux que de rester dans l'état où je suis.

– Mais il va falloir arrêter de boire, argumenta le Dr Ingham. Combien avez-vous bu, aujourd'hui ?

– Oh là là ! J'ai bu un verre de vin blanc au déjeuner.

– Eh bien, même ça, c'est trop », rétorqua le médecin en agitant un index réprobateur.

Elfrida s'étonna de la vitesse à laquelle son opinion du Dr Ingham avait changé, passant de l'hostilité et du ressentiment virulent à une sorte de docilité confortable, de passivité chaleureuse. Elle souhaitait mettre son avenir, sa vie, entre les mains de cette Irlandaise si forte, si pragmatique, si raisonnable, si… Il n'y avait qu'un mot pour la décrire : si gentille.

« Je peux tout organiser pour vous en quelques jours, disons pour le milieu de la semaine prochaine. Est-ce que cela vous laissera assez de temps pour mettre vos affaires en ordre ?

– Oui, absolument, répondit Elfrida du tac au tac, désireuse de se

détourner au plus vite de la “Solution Ouse” avortée, comme elle l’appelait, pour embrasser celle-ci, forte d’un plan et d’un objectif, ce qui comptait par-dessus tout. Comment pourrez-vous arranger tout cela aussi vite ?

– Parce que j’ai déjà eu recours à cette procédure une ou deux fois auparavant, donc je connais les ficelles. Et ma sœur est responsable des… des “visiteuses”. C’est ainsi qu’on vous désigne, “visiteuses”. Ce n’est pas une condamnation à perpétuité.

– Ah, les réseaux.

– Les réseaux familiaux, encore mieux. Ce n’est pas gratuit, je vous le rappelle, ajouta le Dr Ingham en la raccompagnant à la porte. Je pars du principe que vous avez les fonds suffisants.

– Oh oui, j’ai, enfin j’aurai, plein d’argent », assura Elfrida en concevant un nouveau plan.

Le Dr Ingham lui serra la main et Elfrida se surprit elle-même en l’embrassant spontanément sur la joue.

« Merci. Je crois bien que vous m’avez sauvé la vie.

– Nous ne sommes qu’au tout début d’un processus. Ne vous emballez pas, non plus.

– Je comprends, dit Elfrida avant de marquer une pause, puis de demander : Ces comprimés que vous m’avez prescrits, ils vont tuer toutes ces créatures dans mon bras ?

– Oh oui, en vingt-quatre heures. Je vous rappellerai pour vous communiquer tous les détails complémentaires sur votre séjour. Préparez juste un petit sac de voyage. Vous n’aurez pas besoin de grand-chose une fois là-bas. »

4

Très inquiète, Anny se posta derrière la porte. Elle n'ignorait pas que les hommes de la CIA et du FBI savaient à présent qu'elle habitait ici, Jacques le lui avait appris. Ils surveillaient l'immeuble. Mais Jacques lui avait également rappelé qu'ils ne pouvaient pas l'arrêter parce qu'ils se trouvaient hors de leur juridiction. Ils voulaient juste l'interroger, toutefois la décision lui appartenait, elle était libre de refuser.

« Qui est là ? demanda-t-elle.

– C'est moi, Troy. »

Elle ouvrit la porte. Troy était debout face à elle, en jean et veste en daim. Elle jeta un coup d'œil rapide dans le couloir derrière lui : personne. Il entra et elle ferma la porte à double tour. Ils s'embrassèrent. Elle se colla à lui et il la serra dans ses bras, ce qu'elle adora.

« Je n'arrive pas à y croire, avoua-t-il. Je n'arrive pas à croire que je suis ici et que c'est bien toi.

– C'est bien moi. Tu as vu quelqu'un dehors ? Quelqu'un qui surveillait ?

– Non, j'ai attendu vingt minutes, comme tu me l'avais conseillé. Je n'ai vu personne.

– OK. Peut-être que personne ne t'a vu.

– On parle d'abord ou on va direct au lit ?

– Tu as l'argent ?

– Tout ce que j'ai pu récupérer, oui.

– Merci. Allez, on va au lit. »

Après avoir fait l'amour, Anny insista pour qu'ils se rhabillent, au cas où Alphonse reviendrait pour une raison ou pour une autre.

« Je peux justifier ta présence ici, mais je ne pourrais pas justifier notre présence tout nus dans mon lit », expliqua-t-elle.

Troy ne protesta pas. Elle le trouva un peu sur la réserve, même si

pendant l'amour il avait été aussi adorable et énergique que d'habitude. Elle s'efforça de ne pas penser à Jacques.

« Tu vas bien ? demanda-t-elle.

– Tu me manques, donc je ne vais pas bien, non.

– Je n'avais pas le choix. Si je n'étais pas ici en France, je serais déjà en prison.

– Talbot Kydd a dit qu'il pouvait tout arranger pour toi, que tu serais tranquille.

– Ce n'est qu'un producteur. Il veut finir son film. Il se fiche bien de moi, de ma vie ou de ma sécurité.

– On boucle le tournage lundi, tu sais.

– Quoi ? Mais comment ça, bordel ? Comment pouvez-vous finir sans que je sois là ? »

Elle avait pris un Equanil en attendant Troy et éprouvait une certaine difficulté à se concentrer.

« Ils ont trouvé une fin alternative… sans toi, répondit-il avant de lui expliquer dans le détail ce que la nouvelle fin impliquait.

– Alors ils me tuent, résuma-t-elle calmement. Je meurs. »

Elle repensa à son rêve et à cette idée qui lui venait toujours au réveil le matin. C'était peut-être sa mort à l'écran qu'elle avait ainsi anticipée. Mais cela ne rendait pas les choses plus agréables.

« Moi aussi, je meurs, rappela Troy. On meurt ensemble.

– Eh bien, c'est déjà ça, dit-elle en tendant le bras pour lui caresser le dos de la main. Tant mieux.

– Et après on monte sur notre échelle pour la Lune.

– Et ça veut dire quoi ?

– Tout ce qu'on veut. Rodrigo a au moins une dizaine d'interprétations.

– Il est assez sympa, mais qu'est-ce qu'il peut être con. Con et prétentieux.

– Je crois qu'il se tape la nouvelle scénariste.

– Ça ne m'étonnerait pas. Bon, où est l'argent ? »

Troy traversa la pièce pour aller chercher sa veste posée sur le dossier d'une chaise et fouilla dans sa poche. Il lui tendit une grosse enveloppe remplie de billets anglais. Elle l'avait appelé à l'hôtel, lui avait dit où elle logeait et lui avait demandé de lui apporter le plus d'argent possible.

« Il y a combien ? demanda-t-elle en sortant la liasse.

– À peu près neuf cents livres. C’est tout ce que j’ai pu récupérer. Je peux t’en trouver plus, mais tu ne m’as pas laissé le temps de me retourner. »

Anny convertit mentalement les livres en dollars. C’était plus qu’il ne lui en fallait. Cela lui suffirait jusqu’à ce qu’elle trouve un moyen d’avoir accès à son argent aux États-Unis. Elle remit les billets dans l’enveloppe, qu’elle posa sur la table près d’elle.

« Je te rembourserai, promit-elle.

– Je ne veux pas que tu me rembourses. C’est un cadeau.

– Je te rembourserai.

– OK, si tu y tiens. »

Il tendit le bras et la fit lever de sa chaise pour l’installer sur ses genoux. Il lui embrassa la gorge et elle agrippa les cheveux sur sa nuque.

« J’ai écrit une chanson sur toi, annonça-t-il. Tu veux que je te la chante ?

– Bien sûr.

– Elle s’appelle “Ton homme idéal”. »

Il s’éclaircit la gorge et se mit à chanter de sa voix sensuelle de ténor :

Je savais que je ne serais jamais ton homme idéal
Je savais que je ne serais jamais ta pépite
Mais malgré tout ton absence me fait mal
Mon cœur est en guimauve, le tien est d’anthracite.

« Arrête, supplia-t-elle. Je ne peux pas entendre la suite.

– Mais il reste encore trois couplets.

– Je ne peux pas en entendre plus, sinon je vais pleurer.

– Ne t’inquiète pas. J’espère qu’ils vont l’utiliser dans le film. À la fin, sur le générique, d’après ce qu’ils disent.

– C’est quoi, l’anthracite ?

– C’est un genre de charbon. Une roche très dure riche en carbone. Ça brûle en faisant une flamme bleue sans fumée. J’ai trouvé le mot dans un dictionnaire de rimes.

– Mais je n’ai pas un cœur en charbon !

– Alors pourquoi tu ne reviens pas avec moi ?

– Je suis obligée de rester ici. Je te l’ai expliqué.

– Avec Jacques.

– Oui. Il me protège.

– Je te protégerai aussi, moi.

– Je ne peux pas, Troy, dit-elle avant de l'embrasser en se lovant dans ses bras.

– Reviens, murmura-t-il. Reviens avec moi.

– Un jour, oui, je te le promets. »

5

Gary Hicksmith avait quinze minutes de retard. Tant mieux, d'une certaine manière, car cela laissait à Talbot plus de temps pour se donner une contenance. Il se sentait étrangement nerveux, comme avant une grosse interview ou une rencontre avec un grand acteur qui daignerait peut-être jouer dans une de ses productions. C'est absurde ! se morigéna-t-il. Remets un peu les choses en perspective. Le jeune contremaître d'une entreprise d'échafaudage vient s'excuser et te rembourser un chèque en bois. Il s'obligea à se calmer.

La sonnette de la porte de devant retentit, et Talbot passa dans l'entrée pour ouvrir. Gary portait un jean noir et un coupe-vent gris foncé sur un T-shirt rouge. D'apparence soignée, propre, bien rasé, il n'avait rien à voir avec l'homme que Talbot avait rencontré en tenue de travail.

Talbot le fit entrer. Gary lui tendit un billet de dix livres à titre de remboursement, gardez la monnaie, avec les plus plates excuses des Échafaudages Axelrod pour ces soucis.

« Oh, il n'y a aucun mal. Et c'est réglé, maintenant. Tout est bien qui finit bien.

– C'est vrai, concéda Gary en regardant autour de lui avec une curiosité non dissimulée. Enfin, tout est arrangé pour vous, monsieur Eastman, mais je dois vous dire que je suis encore jusqu'au cou dans les problèmes. »

Talbot comprit qu'il souhait se confier et le regarda avec un sourire de sympathie. Grand, mince, tout propret, ses cheveux châtains qui rebiquaient sur ses oreilles, les mains dans les poches, mal à l'aise.

« Et si on allait boire un verre ? proposa Talbot. Il y a un pub sympa au bout de la rue, le Swan. Problème partagé, problème allégé, comme on dit. »

Ils partirent à pied pour le Swan, Talbot faisant un détour par l'Alvis car il avait laissé son chéquier dans la boîte à gants. Il ouvrit la portière et le récupéra, tandis que Gary faisait le tour du véhicule d'un air intrigué.

« C'est à vous, j'en conclus ? demanda-t-il.

– Je me suis fait plaisir, mais j'avoue que j'apprécie.

– J'imagine, oui. Punaise, ça doit coûter bonbon, une bagnole comme ça.

– Oui, elle n'était pas donnée, acquiesça Talbot en riant. Ils en sortent très peu, de ce modèle.

– Une Alvis, ben dis donc… Elle a dû coûter des milliers de livres.

– On y va ? »

Ils continuèrent leur route, Gary jetant un dernier coup d'œil admiratif à la voiture avant de tourner le coin de la rue.

Le Swan était un vieux pub qui tirait gloire de dater du XVIIIe siècle et, aux yeux de Talbot, soulignait un peu lourdement cette fierté patrimoniale : plafonds bas, planchers à larges lattes inégales et tachées, box en bois et petite porte atypique entre le bar et l'arrière-salle qu'il fallait franchir en baissant la tête. Derrière le bar étaient accrochées des dizaines de chopes en étain cabossées. Tout était astiqué, les verres scintillaient. La vénérable histoire du lieu justifiait des prix proportionnellement élevés, que ce soit pour la bière, l'alcool ou les plats, l'implication étant qu'on ne venait pas dans un pub comme celui-ci si on n'avait pas les moyens de se l'offrir. En conséquence, la clientèle se composait de personnes aisées et d'âge mûr de la classe moyenne du nord de Londres. Des photographies sépia de célèbres joueurs de cricket décoraient les murs lambrissés de chêne. Le patron était puant et notoirement arrogant, capable de refuser de servir des clients si leur tête ne lui revenait pas.

Talbot perçut le malaise instinctif que Gary ressentit d'emblée en entrant. Ils s'installèrent dans un box aussi éloigné que possible du bar. Gary commanda une pinte de bière blonde et Talbot son gin-tonic habituel. C'était un samedi au tout début de l'heure du déjeuner. On n'entendait que quelques conversations discrètes et, à l'occasion, un éclat de rire.

« Santé ! dit Talbot en levant son verre. Merci d'être venu et de m'avoir remboursé. C'est très gentil de votre part.

– Je ne devrais pas vous le dire, monsieur Eastman, mais je vous ai

remboursé de ma poche. Les Échafaudages Axelrod sont en train de faire faillite. C'est une question de jours… »

Il lui expliqua que M. Axelrod était un joueur compulsif. Depuis environ un an, l'entreprise pourtant florissante vivotait tout juste parce qu'elle était en fait surendettée. Ils avaient soumis des offres pour d'énormes chantiers qui dépassaient leurs capacités, immeubles de bureaux, ponts, échafaudages en porte-à-faux, suspendus ou de soutien, toits temporaires, donc ils avaient dû recourir à la sous-traitance, ce qui avait réduit leur marge d'autant, et Axelrod avait perdu au jeu les bénéfices engrangés. Dernier clou dans le cercueil rongé par les vers : ils étaient poursuivis en justice par le conseil municipal de Camden.

« C'est un vrai cauchemar, conclut Gary. Mais en ce qui me concerne, je ne voulais pas que vous ayez à pâtir des conneries d'Axelrod. Désolé. Nous avons endommagé votre maison, c'est à nous de payer. »

Talbot lui demanda ce qui allait se passer, ce qu'il comptait faire.

« Eh bien, pour être honnête, j'aimerais me mettre à mon compte. Je peux récupérer le stock et le matériel pour pas grand-chose quand il fera faillite. Je commencerai petit, vous voyez : un camion, un petit atelier et j'ai déjà l'enseigne, dit-il en mimant un panneau rectangulaire. Échafaudages Hicksmith. Au début, je prendrai tous les petits chantiers que les gros ne veulent pas. Les locaux, les ravalements, les étayages. Quand on le fait correctement, ça paie bien et vite. On achète un autre pick-up, d'autres tubes, des coupleurs, des planches. On recrute d'autres ouvriers, on décroche de plus gros contrats, on se fait plus d'argent.

– Bonne chance à vous, car tout ça me paraît bien pensé, commenta Talbot, heureux de voir Gary parler avec autant de passion mais posément. Qu'en dit votre femme ?

– Je ne suis pas marié.

– Désolé, je pensais que vous l'étiez. Et votre petite amie ?

– Je suis, euh, seul en ce moment. Ma dernière relation, eh bien, ça n'a pas marché.

– Ah. Mieux vaut être seul que mal accompagné.

– Ouais. Bref, je n'ai pas été payé depuis un mois. Vous comprenez ? Aucun de nous ne l'a été. On est tous fauchés. »

Pris d'une inspiration subite, Talbot saisit l'occasion.

« Écoutez-moi. Que diriez-vous de toucher cinquante livres pour une heure de travail ?

– Je dirais merci beaucoup et je commence quand ?

– Vous savez que je suis photographe, improvisa Talbot. Eh bien, j'ai reçu une assez jolie commande. »

Il se surprit lui-même par son éloquence et sa vivacité d'esprit alors qu'il inventait son histoire pour Gary. Un « magazine artistique » lui avait demandé de réaliser des portraits de Londoniens. Il pouvait offrir à ses modèles, quels qu'ils soient, chauffeurs de taxi, serveuses, juges, infirmières, hommes politiques, des honoraires de cinquante livres s'ils posaient pour lui.

« Et même des échafaudeurs, ajouta-t-il.

– Vous me donneriez cinquante livres pour me prendre en photo ? Je suis partant.

– Ce n'est pas juste un cliché comme ça. Il faudrait que ça se fasse dans mon studio. Cela prend environ une heure. C'est pour ça qu'on vous dédommage pour votre temps.

– Je suis disponible, monsieur Eastman. Cinquante livres, c'est cinquante livres.

– Que faites-vous, euh, demain après-midi ? demanda Talbot en s'efforçant de ne pas laisser paraître son trouble.

– Rien que je ne puisse déplacer.

– Eh bien, venez pour seize heures, d'accord ? On aura tout bouclé avant l'ouverture des pubs. »

Il vit le sourire de Gary s'élargir en pensant à sa bonne fortune.

« Et passez par le portillon du jardin, ajouta Talbot. Vous savez, dans la ruelle, là où nous nous sommes rencontrés.

– D'accord. Je dois avoir l'air chic ?

– Non. Venez comme vous êtes aujourd'hui. C'est votre visage qui m'intéresse.

– J'y serai. Seize heures pétantes.

– Vous avez un visage très photogénique, Gary. Ce sera parfait.

– Ah oui ? Qui l'eût cru ? Ben tant mieux, en tout cas.

– Vous voulez une autre bière ?

– Allez, banco ! À propos, qu'est-ce que vous vous êtes fait à la lèvre ?

– Je… je jouais au squash, et je me suis pris une raquette dans la figure. Ouille. »

6

Alphonse compta deux fois les billets de ses doigts experts de caissier professionnel, très concentré, s'interrompant seulement de temps à autre pour lécher le bout de son majeur. C'était comme s'il n'arrivait pas vraiment à croire ce qu'il tenait entre ses mains : cinq mille francs. Et cinq mille francs, qui plus est, pour sa vieille Renault 4 bleu outremer de 1962. Quand Anny lui avait demandé pour quelle somme il serait prêt à la lui vendre, il avait répondu trois mille francs. Elle lui en avait offert cinq mille s'il promettait de ne rien dire à Jacques pendant vingt-quatre heures et il avait accepté aussitôt. Elle sentait bien que les deux frères n'étaient pas très proches, en fait. Elle avait changé les livres que lui avait données Troy contre des francs dans une banque la veille et en était sortie avec de grosses liasses de billets. Cinq mille francs devaient représenter environ mille dollars, calcula-t-elle, soit à peu près la moitié de la somme que Troy lui avait apportée. La voiture constituerait sa plus grosse dépense, mais elle l'emmènerait en toute sécurité et incognito en Espagne, où elle pourrait ensuite vivre à peu de frais. À ce stade, avoir son propre véhicule était crucial et lui permettait de ne dépendre de personne.

Ils étaient debout près de la Renault dans le parking souterrain de l'immeuble.

« Pourquoi avez-vous besoin d'une voiture ? lui demanda Alphonse.

– Mieux vaut que vous n'en sachiez rien. J'ai juste besoin d'avoir une voiture à moi.

– D'accord, si vous le dites, lâcha-t-il en haussant les épaules et en lui tendant les clés. Vous voulez une assurance ? J'ai un ami qui peut vous faire une offre.

– Non, je suis assurée tous véhicules.

– Ah bon ? Comment ça ?

– C’est comme ça, en Amérique, mentit-elle en ouvrant la portière arrière pour jeter son sac sur la banquette.

– Vous partez maintenant ?

– Oui.

– Votre ami américain a dit qu’il reviendrait demain.

– Ce n’est pas mon ami.

– Il a dit qu’il était votre ami.

– C’est un *espion** américain.

– Je lui ai dit : non, elle n’habite pas ici.

– Parfait. Merci, Alphonse. Bon, je vais y aller. Dites à Jacques que je l’appellerai.

– Vous allez où ?

– À Amsterdam. »

Elle lui serra la main et le remercia une fois encore, puis s’installa au volant et découvrit avec inquiétude que le levier de vitesses était monté sur le tableau de bord. Alphonse prit cinq minutes pour lui expliquer comment fonctionnait le mécanisme de type « coulissant ». Elle démarra, passa la première et remonta lentement la rampe du parking avant de déboucher dans la rue. Elle s’orienta au jugé en suivant les grands panneaux indicateurs qui la dirigeaient vers la sortie de Paris. Dès qu’elle vit une station-service, elle s’arrêta pour faire le plein et acheter une grande carte de France détaillée.

Elle définit son itinéraire : Orléans, Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux. De là, elle atteindrait l’Espagne en deux heures environ. Saint-Sébastien, Bilbao, Pampelune… N’importe laquelle de ces villes serait parfaite pour se cacher et élaborer des plans.

Des plans. Jacques avait organisé la conférence de presse pour le lendemain dans une grande salle de spectacle au cœur de Paris. Tous les médias français seraient là, et aussi des américains. Des dizaines de journalistes. La déclaration qu’elle lirait allait faire l’effet d’une bombe et figurer dans l’actualité internationale, lui avait-il dit. « C’est toi, Anny Viklund, vedette de cinéma, qui es la victime de ce complot, toi qui es la cible du FBI. Ils n’oseront pas essayer de t’extrader après cette conférence de presse. *Cause célèbre**, ça marche toujours, il n’y a pas mieux. »

Il s’était enflammé comme si lui-même avait été sous le feu des projecteurs, comme si on lui avait demandé à lui de se présenter et de se justifier face à la presse internationale. Il n’avait même pas sollicité son

accord, et elle en avait conçu une inquiétude qui n'avait fait que croître jusqu'à la panique. Ce plan était celui de Jacques de A à Z. Voilà pourquoi elle avait compris qu'elle devait fuir de nouveau.

D'abord s'isoler, ensuite semer le FBI, puis commencer à passer des coups de fil. Mais à qui ? Elle avait besoin de conseils. Troy lui enverrait toujours de l'argent si nécessaire. Elle serait plus en sécurité à se cacher seule. Dans l'immédiat, elle avait besoin de Troy et pas de Jacques.

En banlieue de Tours, elle s'arrêta dans un hypermarché Carrefour où elle acheta un plaid à carreaux et un oreiller, des paquets de biscuits et des bouteilles d'eau. Elle réussit à atteindre Poitiers avant que la fatigue ne s'abatte sur elle. Elle se gara dans une petite rue près d'une école et s'installa pour la nuit sur la banquette arrière avec son coussin et sa couverture après avoir verrouillé les portières. Elle dormit mal, se réveillant toutes les demi-heures ou presque. Dès qu'il fit jour, elle reprit la route, *direction** Angoulême. La petite Renault n'était pas rapide, mais roulait bien. Après tout, il n'y avait pas le feu. Qu'elle atteigne l'Espagne en deux jours ou cinq importait peu. L'essentiel, c'était que personne au monde ne sache où elle se trouvait.

7

« Je vais vous montrer le bâtiment où séjournent nos visiteuses, annonça sœur Lamorna avec un sourire en précédant Elfrida sur une vaste pelouse derrière le couvent. Ce sont les anciennes écuries. Nous les avons reconverties en petits studios avec chambre et salle de douche. Les repas se prennent en commun. »

Le couvent de St Jude and St Simon the Zealot occupait une grande maison de campagne avec façade en pierre de taille et portique à quatre colonnes, à laquelle avait été ajoutée une aile à l'architecture épurée, avec des fenêtres symétriques et des chiens-assis. Non loin sur un côté se dressait une chapelle gothique victorienne plutôt moche, en briques multicolores anthracite et caramel. Le grand parc de quatre-vingts hectares était ceint d'un haut mur en pierres sèches. Taunton, où Elfrida était arrivée par le train avant de se faire conduire en taxi à St Jude en une vingtaine de minutes, était assez proche, et pourtant elle avait été frappée dès la grille passée par une impression d'isolement presque total. De grands chênes et châtaigniers masquaient une bonne partie de la vue sur les environs. Depuis le parvis gravillonné devant le portique, elle ne distinguait au loin que deux fermes. Le fin fond de l'Angleterre, songea-t-elle. Parfait. En cette journée fraîche et ventée entrecoupée de brèves éclaircies, l'immense masse feuillue des arbres plantés sur le pourtour du domaine frémissait et ondoyait au gré des bourrasques, tels des géants végétaux s'animant et s'ébrouant avant de lancer leur attaque.

Sœur Lamorna l'entraîna sous une arche jusque dans la cour des écuries, où stationnaient des véhicules agricoles. La moitié des bâtiments semblaient avoir été reconvertis en différents ateliers. Le son aigu et sec d'un marteau frappant du métal émanait de l'un d'eux. Sur deux côtés de la cour se succédaient à intervalles réguliers des portes grises ornées

de numéros, de 1 à 6.

Sœur Lamorna ouvrit la numéro 2 et Elfrida entra dans une chambre blanche dépouillée au sol revêtu de lino marron. Il y avait un lit en fer, une chaise en bois, une commode peinte en blanc et une petite croix d'ébène fixée au mur. Une porte menait à une salle de douche carrelée très propre. À mi-chemin entre une cellule et une chambre d'hôpital, songea Elfrida, qui se tourna vers sœur Lamorna en souriant.

« Cela correspond parfaitement à mes attentes. »

La nonne était la sœur du Dr Ingham, même si elles se ressemblaient très peu. Maigre, avec un petit visage rond sous sa cornette, elle n'avait pas la beauté sévère et les traits ciselés de Sarah Ingham.

« Combien de "visiteuses" avez-vous ? demanda Elfrida.

– En ce moment, deux autres. Nous affichons rarement complet. Ce n'est pas au goût de tout le monde. »

Elfrida jeta un nouveau regard circulaire sur la petite chambre austère. Pour cent livres par mois, ce serait dorénavant son univers.

« C'est parfait.

– Retournons régler tous les petits détails administratifs, suggéra sœur Lamorna. Et ce serait peut-être le bon moment pour rencontrer la mère supérieure. »

La révérende mère Matilda se révéla être un petit bout de femme que l'âge avait affligée d'une voussure très prononcée. L'ostéoporose la tenait dans ses griffes d'acier, mais elle ne semblait pas gênée par sa posture inconfortable. Ses yeux clairs étincelaient derrière des lunettes rondes à monture métallique. Comme sœur Lamorna et les autres nonnes de St Jude, elle portait la traditionnelle tunique vert forêt à ceinture, mais avec une coiffe sous sa cornette blanche et une guimpe sur ses épaules voûtées.

Elle lui expliqua les quelques règles formelles qu'imposait le statut de « visiteuse ». Elfrida devrait porter la tunique verte avec un tablier et, pour la distinguer des novices, un foulard sur la tête qu'elle était libre de choisir tant qu'elle évitait les couleurs trop criardes. Elle avait l'autorisation de se promener à son gré dans le domaine et même d'aller à Taunton si elle le souhaitait (sans quitter son uniforme de St Jude, toutefois), mais aussi de choisir le travail manuel qu'elle accomplirait, que ce soit dans les cuisines, le jardin, les ateliers ou la ferme domaniale.

« Je suis obligée d'aller à l'église ? demanda Elfrida.

– Grand Dieu non ! Notre mission n'est pas de vous convertir, et nous ne voulons pas de païens dans notre chapelle, répondit Matilda, trouvant l'idée si cocasse qu'elle rit sous cape, bientôt imitée par sœur Lamorna. Mais bien sûr, si vous souhaitez vous recueillir, vous serez la bienvenue. »

Elfrida mangerait avec les nonnes, mais à une table séparée ; si elle était fumeuse, elle avait le droit de fumer dans sa chambre.

« Vous n'êtes pas une prisonnière, vous êtes notre hôte payante, rappela la révérende mère. Une "visiteuse". Et comme telle, si vous souhaitez partir, nous ne vous en empêcherons pas. »

Elfrida comprenait toute la sagesse de cette autorisation. La rédemption physique ou morale ne relevait pas de la responsabilité de l'institution, comme cela eût été le cas dans un hôpital ou un centre de désintoxication, mais reposait entièrement sur l'hôte et, si elle aboutissait, marquait le résultat de ses efforts. Les sœurs se bornaient à fournir un cadre sécurisé pour que cette rédemption se produise si possible.

« Comment souhaitez-vous que nous vous appelions ? Sœur Elfrida ? Nous appelons toutes nos visiteuses "sœur".

– J'aimerais être appelée "sœur Jennifer", s'il vous plaît.

– Va pour sœur Jennifer, alors. »

Sœur Lamorna l'emmena dans un bureau, qu'elle appelait l'intendance, pour lui faire remplir et signer des formulaires ainsi qu'un ordre de prélèvement mensuel pour son loyer. Ensuite elles retournèrent à l'entrée, où l'attendait son taxi.

« Embrassez Sarah pour moi, dit sœur Lamorna. Vous allez la voir ?

– Oui, je dois la tenir au courant. Je vais mettre toutes mes affaires en ordre à Londres, et je devrais revenir m'installer la semaine prochaine.

– Parfait. Passez-nous un petit coup de fil et nous préparerons votre chambre. »

Elfrida prit congé et monta dans son taxi, qui emprunta la petite allée et passa la grille flanquée de ses pavillons jumeaux. Au bout de cinq minutes, elle demanda au chauffeur de s'arrêter. Ils étaient au sommet de la colline, qui offrait une belle vue sur la grande vallée en contrebas et le couvent sis au sein de son parc et de ses terres agricoles. Elle parcourut des yeux les douces ondulations du fond de la vallée, noues et crêtes, creux et bosses, où la main de l'homme était venue

apporter un semblant d'ordre en y superposant un réseau de sentiers et de haies – la nature indomptée assujettie par une intervention mesurée, non agressive. Aux endroits où le sol grimpait trop pour les labours se déployaient de grands bois, l'agriculture cédait le terrain à la lande et à des affleurements rocheux, et au-delà des sommets de ce premier rempart de coteaux se distinguait vaguement au loin une frise de collines de teinte prune. Elfrida n'avait pas encore de repères géographiques ici, or ces monts et ces bois portaient des noms anciens, de même que les fermes et hameaux visibles. Bientôt elle les apprendrait, mais pour l'instant, dans sa naïve ignorance, elle se sentait absorbée par cette vision d'une campagne anglaise idyllique ancrée dans son histoire et dans le cycle des saisons.

En contemplant le panorama et son futur foyer, Elfrida eut conscience de vivre un moment particulier, presque mystique. Comme une sorte d'exorcisme, comme si Elfrida Wing, la romancière, la nouvelle Virginia Woolf, quittait son état charnel et que son corps puisse à présent accueillir une nouvelle incarnation, sœur Jennifer. Une sorte d'inorcisme, à supposer qu'un tel mot existât. Elle avait la forte conviction (et une forte conviction, c'est à peu près le maximum de ce dont on pouvait être sûr dans la vie) qu'elle allait se porter bien.

8

Tout était en place : les projecteurs à puissant faisceau, la toile de fond en vinyle blanc imitation marbre, déroulée entre les deux hautes fenêtres aux volets de bois fermés, et un tabouret devant pour que Gary puisse s'asseoir. Talbot vérifia son cadre dans le viseur du Rolleiflex, puis ajouta un pentaprisme pour corriger l'inversion latérale de l'appareil. Il n'y avait plus qu'à attendre l'arrivée du modèle.

Il se servit un petit scotch allongé d'eau gazeuse pour se calmer. Cette chanson pop ridicule lui trottait dans la tête, avec le parc, le gâteau, la pluie, le glaçage vert qui coule, la putain de recette perdue, et surtout une phrase qui tournait en boucle comme sur un magnétophone : « Repassés tel un pantalon à rayures par le fer de l'amour enfiévré. » Il ne se rappelait jamais les paroles des chansons de variétés, que ses oreilles traitaient comme le bruit de la circulation ou d'avions en survol, mais celle-ci s'était incrustée dans sa tête avec une étrange puissance, peut-être à cause de cette phrase comme sortie d'un mauvais poème métaphysique avec ses tournures désuètes et, il ne pouvait se le cacher, son association étroite avec le jour où il avait rencontré Gary Hicksmith. Au cas où celui-ci voudrait une tasse de thé, il était sorti acheter une bouteille de lait et des biscuits. À son arrivée dans la petite épicerie de Meadowbank, apparemment ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre sept jours sur sept, il avait entendu cette chanson, la chanson de son été 1968, diffusée par un transistor posé près de la caisse, et il restait hanté par son refrain lugubre et plaintif. Le parc, le gâteau, la pluie, le glaçage vert qui coule. Et le pantalon à rayures, bien sûr, repassé par le fer de l'amour enfiévré.

Il entendit sonner à la porte du jardin et se précipita pour ouvrir, affichant un petit sourire de bienvenue désintéressé adapté à un contexte professionnel plutôt qu'à une possible aventure charnelle.

« Entrez, Gary, entrez donc. »

Il regretta soudain que Gary s'appelle Gary et pas Tim, Sam, ou autres prénoms plus chics. Imbécile, se dit-il, sale snob ! Fais attention.

Gary portait les mêmes vêtements que la veille, jean clair et blouson, avec un T-shirt blanc au lieu du rouge.

« Ça va, comme ça, monsieur Eastman ?

– C'est parfait. Mais nous n'irons pas plus loin tant que vous ne m'appellerez pas Talbot.

– D'accord, va pour Talbot. »

Ils entrèrent et Talbot le précéda dans l'escalier menant à la pièce principale, où Gary fut visiblement impressionné par les projecteurs et l'aspect professionnel de l'équipement. Talbot lui demanda s'il voulait boire quelque chose (thé, vin rouge, whisky ?) et Gary opta pour le vin rouge, merci, Talbot.

« Voilà pour votre temps, annonça Talbot en lui tendant une enveloppe qui contenait un chèque de cinquante livres. Votre dédommagement.

– Ah, super, merci ! »

Gary plia l'enveloppe et la fourra prestement dans sa poche sans en avoir vérifié le contenu. Cet échange d'argent provoqua un changement d'ambiance que Talbot remarqua en s'en voulant de l'avoir effectué si vite, comme si cette transaction avait ôté à la rencontre son caractère informel. Il alla chercher le vin (peut-être que cela aiderait) alors que Gary déambulait dans la pièce pour en absorber les détails.

« C'est un super appart, monsieur… euh, Talbot. Super. C'est, enfin, c'est de très bon goût, si vous voyez ce que je veux dire.

– Merci. J'aimerais pouvoir y passer plus de temps, avoua Talbot en ouvrant la bouteille avant de leur verser un verre à chacun.

– Waouh ! C'est quoi, ça, Fort Knox ? s'exclama Gary, qui venait de découvrir la porte de la galerie, fermée par un gros cadenas.

– C'est la pièce où je stocke mes appareils et mes projecteurs, expliqua Talbot en lui tendant son verre de vin. C'est du matériel très cher. Des milliers de livres. Quand je suis en déplacement, j'ai besoin d'être sûr qu'il est en sécurité. Il y a tellement de passage, dans cet appartement.

– Je vous comprends. Quand ça coûte bonbon, il vaut mieux que ce soit sous clé.

– Exactement. On s'y met ? »

Gary s'installa sur le tabouret et Talbot s'affaira à ajuster minutieusement les projecteurs en tournant les trépieds d'un ou deux centimètres à gauche ou à droite pour augmenter ou réduire la luminosité.

« Vous pouvez enlever votre blouson, dit-il. En T-shirt, ça ira très bien. »

Gary ôta sa veste et Talbot l'accrocha sur le dossier d'une chaise avant de prendre position derrière le Rolleiflex. Il regarda dans le viseur pour régler la mise au point et vit le jeune et beau visage de Gary offert à l'objectif dans un clair-obscur saisissant. Une veine battait sur son cou de façon visible à la lumière, qui ourlait d'ombre son trajet courbe sur le muscle. Talbot ressentit comme en effet miroir la vieille peur des peuples primitifs convaincus qu'en se laissant prendre en photo ils se faisaient voler leur âme par le photographe malveillant avec son appareil magique. En l'occurrence, le sujet était innocent, indifférent et ignorant, et c'était le photographe le voleur d'âme intentionnel. Dans les secondes à venir, Talbot allait voler l'âme de Gary Hicksmith grâce à la machine à arrêter le temps fort coûteuse qu'il utilisait, montée sur son trépied devant lui.

Il vit que Gary était un peu tendu, pas très à l'aise.

« Pensez à autre chose, Gary. Oubliez l'appareil. Comment s'est passé le match d'Arsenal, ce samedi ?

– Je n'en sais rien. Le foot, ce n'est pas vraiment mon truc, pour ne rien vous cacher. »

Clic. Il enroula la pellicule grâce à la petite manivelle. Je t'ai eu !

« Alors vous avez fait quoi, samedi après-midi ?

– Je suis allé à la pêche. »

Clic.

« Vous avez attrapé quelque chose ?

– Deux tanches de deux livres.

– Vous les avez mangées le soir ? »

Clic.

« On est censé les remettre à l'eau. »

Clic.

« Ah oui ? Ce n'est pas juste. »

Talbot entretint le flot de questions banales, parsemé à l'occasion d'une plus complexe (« Vous avez déjà pêché à la mouche sèche ? ») qui poussait Gary à froncer les sourcils avant de répondre. L'appareil

saisissait l'instant, arrêtait le temps, et Gary Hicksmith était capturé pour toujours. Talbot finit sa pellicule et l'enroula sur la bobine réceptrice.

« Si on faisait une pause ? proposa-t-il en les resservant.

– Il est vraiment bon, dit Gary en sirotant son verre. D'habitude, je ne suis pas vraiment buveur de vin.

– C'est un bourgogne. Il vient d'un petit vignoble de la vallée de la Saône, dans l'est de la France. Quelques hectares à peine, et ils en tirent ce nectar, dit-il en se trouvant un peu pédant. Mais attention, si on se laisse faire, il peut vous enivrer, ajouta-t-il, ce qui sonnait faux également.

– Ça doit pas être donné, j'imagine, commenta Gary en soulevant son verre pour le regarder à la lumière.

– Et il vaut son prix jusqu'au dernier sou.

– Quand on les a, les sous.

– Évidemment.

– Je suis sûr que vous pourriez m'apprendre des choses, Talbot. Moi, j'ai arrêté l'école à seize ans. Je voulais gagner de l'argent, alors j'ai démarré comme échafaudeur, comme mon père, et puis… voilà.

– Vous avez tout le temps devant vous, Gary, vous êtes jeune.

– Ouais, mais je ne suis pas éduqué et je le sais. Et moi qui veux lancer ma propre entreprise, je ne connais rien à rien en dehors des échafaudages. Et de la pêche.

– Eh bien, si je peux vous aider à quelque chose…

– Vous m'avez déjà aidé. Vos cinquante livres, elles vont me servir d'acompte sur un petit atelier à Muswell Hill. Les Échafaudages Hicksmith, c'est parti, en gros. Dès que je pourrai me permettre d'acheter un camion.

– Bravo ! On y retourne ? »

Talbot s'employa à utiliser une nouvelle pellicule tout en sachant très bien qu'il avait déjà mis en boîte tout ce dont il avait besoin. Le visage de Gary, parfaitement éclairé, parfaitement imprimé, serait accroché dans la galerie d'ici un ou deux jours.

Pris d'une espèce de contentement béat, il recula de l'appareil. Était-il pompette ? Peut-être un effet conjugué du bourgogne et de la pénombre ambiante dans la pièce, hormis le faisceau lumineux braqué sur Gary en son centre.

« Je crois qu'on est bons, Gary. Si on l'achevait, ce bourgogne ? »

Il attrapa le vin sur la table et s'approcha de Gary, mais le bout de sa chaussure gauche se prit dans un repli du tapis et il trébucha. Laissant échapper la bouteille, il s'écrasa dans le trépied de l'appareil, tomba lourdement sur un genou et amortit sa chute en roulant sur le dos.

Il entendit Gary bondir aussitôt de son tabouret pour venir auprès de lui.

« Talbot, vous allez bien ? Ça va ?

– Quel imbécile je fais ! Oui, je crois que ça va. »

Gary lui tendit la main, Talbot s'y accrocha en une prise de trapéziste et Gary le hissa facilement sur ses pieds. Une fois debout, Talbot vacilla de nouveau vers l'avant.

Dans cette demi-seconde, leurs deux visages se trouvèrent soudain très proches, à quatre ou cinq centimètres. Gary l'air surpris et soucieux, Talbot à bout de souffle. Puis Gary l'aida à retrouver sa stabilité en l'agrippant par le biceps. Talbot chancelait. Le visage de Gary en gros plan, si proche, si terriblement proche. C'était presque une étreinte, torse contre torse, les mains entremêlées.

Pendant ce moment d'égarement, Talbot se dit qu'il allait l'embrasser. Il se pencha en avant. Gary eut un sursaut.

« Oh, mon Dieu ! Vous saignez de la lèvre.

– Désolé, désolé », lâcha Talbot en se reculant comme s'il perdait de nouveau l'équilibre.

Il avait du sang qui dégoulinait sur le menton. Il porta la main à sa bouche et en retira des doigts rouges et poisseux. Sa croûte avait dû s'arracher pendant sa chute.

« Nom de Dieu ! Vous allez bien ?

– J'ai dû me cogner en tombant. Désolé.

– Qu'est-ce qui se passe, Talbot ? demanda Gary en le dévisageant d'un œil interrogateur.

– Attendez, je vais chercher de quoi m'essuyer. »

Il courut à la cuisine, passa un torchon sous le robinet puis l'appuya contre sa lèvre. Il ferma les yeux en essayant d'occulter ce qu'il venait presque de faire. Pour une raison qui lui échappait, il se remémora un vers, « L'affreuse audace d'un moment d'abandon ». Pourquoi ? Quelle chanson ? Quel poème ? Un, deux, trois. Il retourna dans le salon.

« Je crois qu'au foot, on appelle ça un "tête contre tête" », dit-il en forçant un sourire.

Gary le regardait toujours d'un drôle d'œil. Talbot tamponna sa lèvre

de nouveau fendue puis examina les taches de sang sur le torchon.

« Toutes mes excuses, Gary. J'aurais dû la faire recoudre, cette coupure. Saloperie ! »

De façon absurde, il repensa à Anny et à Jacques Soldat, au grand coup de poing à l'origine de cette croûte qui venait de s'arracher au moment crucial. Mais quelle vie ! Dans quel univers une telle chose se produisait-elle ?

« Mes excuses, Gary, répéta-t-il. Pffiou, dans le genre grand-guignol… Il faut que je me méfie de ce maudit tapis, à l'avenir.

– Oh, moi ça va, il n'y a pas de mal, marmonna Gary en fourrant les mains dans ses poches, visiblement mal à l'aise. C'est vous qui saignez, hein. Comment vous vous sentez ?

– Je survivrai. »

Talbot avait l'impression d'entendre l'esprit de Gary s'affoler, se remémorer les derniers instants pour essayer de comprendre ce qui avait failli se passer. Continue à parler, continue à parler, se dit-il.

« Je crois que j'ai besoin de quelque chose de plus costaud que ce vin, annonça-t-il avec une jovialité forcée. Un reconstituant. »

Il alla chercher la bouteille de scotch et deux verres dans le placard.

« Pas pour moi, merci », dit Gary.

Talbot se servit son whisky d'une main prudente, heureux d'avoir une occupation le temps de rassembler ses pensées et de se demander où diable allait pouvoir le mener cette épouvantable situation de malaise. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Quelle affreuse audace ! De la folie. De la folie furieuse. Il but une petite gorgée d'alcool qui lui piqua la lèvre tandis que Gary arpentait la pièce à pas lents.

« Ah, ça va mieux. Merci, docteur Glenlivet !

– Tout bien réfléchi, je vais en prendre un aussi, si cela ne vous dérange pas », dit Gary.

Talbot lui servit un doigt de whisky dans un verre sans pied qu'il lui tendit.

« Vous êtes sûr que vous allez bien ? insista Gary. Ça peut secouer, une chute comme ça.

– Je vais bien, je n'ai rien de cassé, le rassura Talbot en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil. Quelle aventure !

– Vous avez failli faire valser votre appareil. Il tanguait à droite et à gauche, j'ai réussi à l'attraper au vol.

– Alors ça, ça aurait été un désastre. »

Gary se plongea dans ses réflexions en buvant une gorgée de whisky. Il reposa son verre bruyamment, comme s'il s'apprêtait à faire un discours ou une proclamation.

« Oui…, se dit-il à lui-même, comme s'il venait de prendre une décision. Oui.

– Que se passe-t-il ? s'enquit Talbot d'une voix qu'il espéra détachée.

– En fait, Talbot, au moment où ça s'est passé, je m'apprêtais à vous demander quelque chose.

– Ah oui ? Quoi ?

– Un service.

– Si je peux vous aider, répondit Talbot avec un sourire.

– C'est un service d'ordre financier.

– Ah », lâcha-t-il, soudain envahi de tristesse.

Il se décomposa en se remémorant toutes les remarques sur l'argent qu'avait faites Gary depuis le peu de temps qu'il le connaissait, comme s'il l'évaluait, comme s'il le jaugeait. Un service d'ordre financier…

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, martela Gary, l'air résolu à surmonter sa gêne. Je vais aller droit au but, comme on dit. J'ai besoin de deux cents livres. Ce serait pour payer les arrhes sur un pick-up. Je me demandais si je pourrais vous les emprunter. »

Talbot entendit résonner dans son oreille un petit signal d'alarme, comme le tintement de sa désillusion. Il essaya de ne pas y prêter attention. Il crut aussi déceler un changement de ton dans la voix de Gary, soudain un peu rauque, plus profonde, plus insistante, plus autoritaire. Était-ce à mettre au compte de l'inquiétude, de la nervosité, ou d'une menace implicite ?

« Je suis bien sûr qu'une banque vous prêtera les deux cents livres, argua Talbot, l'air serein.

– J'ai déjà emprunté des sous à ma banque.

– Ah, je vois. »

Il y eut un silence que Talbot se refusa à combler. Gary reprit la parole, avec toujours ce ton de voix inhabituel.

« Alors voilà, si vous pouviez vous amener à me prêter deux cents livres, ça changerait tout. Je vous rembourserai avec intérêt, sans problème. Mais j'ai besoin de ce camion. Je ne peux pas lancer mon entreprise sans ça.

– C'est une grosse somme d'argent, Gary.

– Je sais bien. C'est une grosse somme pour moi. Mais… sauf votre

respect, pas pour vous. »

Talbot encaissa difficilement. Cette opinion toute faite lâchée avec suffisance fit monter en lui une petite bouffée de colère. Talbot « Eastman » égale bourgeois. Bourgeois à plumer. La sonnette d'alarme dans son oreille tinta plus fort. Il n'avait pas l'esprit brouillé par le vin ni par la montée d'adrénaline imprévue due à la chute, il savait exactement ce qui se tramait. Il se leva.

« Donc vous voulez que je vous "prête" deux cents livres.

– Voilà. Je vous en serais très reconnaissant. Vous comprenez, vous êtes la seule personne que je connais à qui je peux demander ça. Vous me semblez être quelqu'un de bien. Vous avez déjà été très gentil avec moi, alors je me suis dit que…

– Vous vous êtes dit que vous alliez me mettre la pression pour obtenir un prêt.

– Quoi ? fit Gary avec un air interloqué que Talbot jugea factice. Quelle pression ? C'est une simple demande.

– C'est une simple demande, mais c'est l'opportunité de cette demande qui m'interpelle. Ça ne passera pas.

– Je ne comprends pas. »

Talbot sentit les muscles de son visage se contracter. Impossible de maintenir son sourire plus longtemps.

« Je sais très bien ce qui est en train de se passer, Gary, je ne suis pas né de la dernière pluie. Ne me prenez pas pour un imbécile, je vous prie. Je sais lire entre les lignes.

– Mais Talbot, enfin ! protesta Gary avec un geste impuissant. Monsieur Eastman, c'est une simple demande. Vous avez le droit de dire oui ou de dire non, point final.

– C'est une demande tout sauf simple. Une demande pleine de vilaines petites complications, de si et de mais, de "ou sinon" sous-entendus. Et si je décide de ne pas vous le prêter, cet argent, il se passe quoi ? Qu'est-ce que vous allez faire, hein ? Je m'interroge. *Et cætera, et cætera.*

– *Et cætera* quoi ? dit Gary en haussant le ton. Qu'est-ce que vous me chantez là ?

– Vous êtes en train de monter en épingle un simple incident. Ça ne marchera pas, désolé.

– C'est comme si vous me parliez chinois, Talbot.

– Traduisez donc.

– Mais vous essayez de dire quoi, bordel ? »

Ils étaient à présent face à face à moins d'un mètre de distance. Talbot avait conscience de haleter, presque à bout de souffle à cause de toutes les émotions qui se cristallisaient autour de cette confrontation inattendue et non voulue. Il manquait d'oxygène, il avait presque la tête qui lui tournait. Comment avait-il pu se fourrer dans une telle situation ? Pauvre vieux bouffon tragique.

« Je crois que vous feriez mieux de partir, dit-il sur un ton aussi calme et neutre que possible. Vous avez vos cinquante livres, vous les avez gagnées. Je vous promets de ne pas faire opposition sur le chèque.

– Je ne comprends toujours pas.

– Je crois que si, au contraire.

– Est-ce que c'est parce que vous avez voulu… »

Gary s'interrompit. Il le regarda, le visage un peu grimaçant, visiblement dégoûté de saisir enfin les sous-entendus de Talbot. Alors il sortit de sa poche l'enveloppe contenant le chèque, la déchira en deux, puis en quatre, et jeta les morceaux en l'air.

« Gardez-le, votre putain de fric, j'en veux pas ! dit-il en lui agitant un index tremblant sous le nez, la colère faisant tressaillir son visage. Espèce de taré ! Sale dégénéré ! »

Il attrapa sa veste et sortit. Talbot se remit à respirer. Il avala sa salive. Il sut aussitôt qu'il avait tout compris de travers. La situation avait pris un tour complètement faussé, à un point hallucinant.

Il alla à la fenêtre et tripota fébrilement la clenche des volets comme un vieux gâteux, les mains si tremblantes qu'il eut bien du mal à accomplir cette opération élémentaire. Il ouvrit grand les volets et regarda le jardin en contrebas pour voir Gary traverser d'un pas furieux le carré de pelouse et ouvrir la porte.

« Gary ! cria-t-il en toquant au carreau. Attendez ! S'il vous plaît ! Attendez une seconde ! »

Sans se retourner, Gary disparut en un éclair.

9

Ce fut après la sortie d'Angoulême qu'Anny se rendit compte qu'une voiture la suivait. Deux voitures, même : une noire et une gris métallisé qui se relayaient pour ne pas la perdre de vue, restant à distance dans l'espoir qu'elle ne les remarque pas. Elle quitta la route nationale et attendit une heure dans un village avant de la reprendre en direction de Bordeaux. Vingt minutes plus tard, elle retrouva dans son rétroviseur les deux voitures qui la suivaient en alternance de plus ou moins loin. Un coup la noire, un coup la grise.

Elle réfréna sa panique. Ce salaud d'Alphonse avait dû prévenir Jacques. Sauf que Jacques n'aurait jamais alerté la police. Donc cela devait être le FBI ou… comment s'appelait l'équivalent français, déjà ? La Sûreté, elle se rappelait avoir lu le nom dans un scénario. Mais comment étaient-ils au courant ? Ils étaient venus à l'appartement d'Alphonse, oui. Peut-être avaient-ils mis un mouchard sur le téléphone. S'ils avaient capté l'appel d'Alphonse à Jacques, il ne leur aurait pas été difficile de retrouver les informations sur la voiture d'Alphonse, modèle, couleur et numéro de plaque.

Elle se sentit écœurée. Comment pouvaient-ils déjà être à ses trousses ? Que feraient-ils s'ils la rattrapaient ? Ils ne pouvaient pas l'arrêter – elle était intouchable en France. En y réfléchissant plus avant, elle songea qu'elle avait besoin d'un avocat en France. Elle s'était trop reposée sur Jacques, alors que, comme le lui disait son père, la seule personne sur laquelle on peut vraiment compter, c'est soi-même. Oui, résolut-elle, quand elle serait en sécurité en Espagne, elle téléphonerait à son avocat américain et lui demanderait de lui trouver quelqu'un à Paris ou à Madrid pour gérer son affaire en Europe. Elle aurait besoin d'argent, mais Troy lui en enverrait jusqu'à ce qu'elle puisse débloquer ses propres fonds. Elle était riche, elle avait beaucoup d'argent, là n'était

pas le problème. Le problème, c'était la confiance. Elle faisait confiance à Troy, elle sentait qu'elle pouvait compter sur lui. Et cette pensée l'attrista. Troy et personne d'autre.

Puis elle repéra un panneau indiquant l'aéroport de Mérignac et il lui vint une idée. Une bonne idée, même. Elle allait se débarrasser de la Renault d'Alphonse et louer une voiture. Cela lui donnerait un répit supplémentaire. Ils finiraient par découvrir son stratagème, mais entre-temps elle aurait passé la frontière et serait en sécurité aussi longtemps qu'elle le voudrait. Elle attendit le prochain panneau indiquant la sortie vers Mérignac et, au tout dernier moment, quitta brusquement la nationale et accéléra.

À l'aéroport, elle gara la Renault dans le parking longue durée et marcha jusqu'au hall des arrivées, où se trouvaient les compagnies de location. Elle choisit une des plus petites, SOL, Sud-Ouest Locations, et leur prit une Simca 1000. Elle eut une petite angoisse au moment de présenter son passeport, mais, sans laisser paraître aucune émotion, la fille au comptoir nota les informations, lui remit les clés et lui indiqua où se trouvait le véhicule. En se tournant, soulagée, pour partir, Anny se rendit compte qu'elle avait laissé sa grande carte de France dans la Renault. Elle se hâta de retourner au parking, mais en approchant, elle vit deux hommes à côté de la voiture, des jeunes à cheveux courts en veste de cuir qui regardaient à l'intérieur et parlaient entre eux avec de grands gestes. La gorge nouée, elle fit demi-tour sans traîner là plus longtemps, se sentant soudain si faible qu'elle craignit de tomber tant ses forces l'abandonnaient. Que devait-elle faire ? Contrairement à ce qu'elle avait pu croire, ils étaient sur ses talons. Elle retourna chez SOL, où on lui fournit une carte de la région de Bordeaux. Elle décida de passer une journée sur place pour voir si, en arrêtant de fuir, elle pourrait les embrouiller un peu plus, sans compter que cela lui donnerait le temps de réfléchir et de planifier. Elle avait les idées de moins en moins claires. Peut-être devrait-elle réduire l'Obetral…

Elle resta au volant de la Simca pendant une bonne demi-heure en s'efforçant de se calmer et de penser rationnellement. Ils supposeraient d'abord qu'elle avait pris un avion, puisqu'elle avait abandonné sa voiture à l'aéroport, et feraient leurs premières vérifications en ce sens en cherchant sur toutes les listes de passagers une certaine Anny Viklund. Ou alors ils envisageraient qu'elle soit venue retrouver quelqu'un – un rendez-vous avec un ami, un complice – et ne

penseraient même pas à une location de voiture. Elle déglutit et se força à saliver. Que devait-elle faire ? Elle avait besoin de temps. Reste posée, ne bouge pas. Si tu ne bouges pas, ils ne peuvent pas te suivre.

Elle s'obligea à regarder la carte, sur laquelle elle repéra un long promontoire près de Bordeaux, une fine pointe de terre qui refermait côté océan une large baie. Cette presqu'île s'appelait le cap Ferret et avait l'air peu densément peuplée, avec quelques petits villages ici ou là. Relativement isolée, donc, avec une seule route d'accès ou de sortie. En utilisant une logique inversée, elle se dit que personne ne s'attendrait à ce qu'une femme en cavale choisisse délibérément un cul-de-sac comme cachette. Non. Cela les embrouillerait. Peut-être était-ce bien l'endroit idéal où se terrer, se libérer de cette traque et de la panique qu'elle engendrait. Cela lui donnerait le temps de décider quoi faire. Du temps, c'est ce qu'il lui fallait. Du temps pour choisir le bon moment pour entrer en douce en Espagne et se mettre à l'abri.

En fin d'après-midi, elle atteignit les forêts de pins du cap Ferret et le premier des hameaux qui parsemaient la presqu'île en une ligne pointillée jusqu'à la pointe et à son phare. Elle reconnut les noms de la carte qu'elle avait étudiée : Petit Piquey, Piraillan, Le Canon, L'Herbe. Après L'Herbe, la route tournait vers l'ouest pour longer la côte Atlantique. Anny s'arrêta sur une aire de pique-nique, descendit de sa voiture pour s'étirer et décida de suivre un chemin sablonneux à travers les pins aromatiques, qui la conduisit aux dunes et à l'océan. Sans pouvoir se l'expliquer, elle voulait voir l'océan.

Elle fut quelque peu ébahie de découvrir de massifs blockhaus en béton gris posés sur les dunes qui dominaient la vaste plage. Des positions d'artillerie de la Seconde Guerre mondiale, devina-t-elle, maintenant vidées de leurs armes et recouvertes de graffitis. Il devait s'agir des vestiges du mur de l'Atlantique d'Hitler. Elle descendit un sentier entre deux des bunkers pour déboucher sur l'immense plage immaculée, où elle put compter les blockhaus qui se succédaient à perte de vue vers le sud et le nord, toujours un peu menaçants après un quart de siècle ou presque, rappels permanents du conflit. Des monuments horribles, terrifiants.

La marée montait et les brisants écumeux venaient s'écraser plus haut sur la grève. En cette chaude soirée, quelques familles et inconditionnels du bronzage refusaient d'admettre que leur journée touchait à sa fin. Un pêcheur était assis sur une chaise en toile pliante,

quatre cannes plantées dans le sable devant lui, les lignes immergées au-delà des rouleaux. Anny avança jusqu'au bord de l'eau, sentit la fraîcheur de la brise marine sur son visage et fut prise un instant d'une forte envie de se déshabiller et de se précipiter dans l'étreinte jubilatoire des flots déchaînés, mais elle n'y céda pas et s'éloigna de la frange où venaient paresseussement mourir les vaguelettes mousseuses qui lissaient le sable devant elle. Elle ne pouvait pas s'attarder, car elle devait trouver un endroit sûr où passer la nuit. Nom de Dieu, mais c'était quoi, ce délire ? Comment se faisait-il que ce genre de chose lui arrivait à elle ? Elle regarda l'horizon au loin, le soleil déclinant, ses doux reflets dorés. Prochaine étape, les États-Unis, songea-t-elle avant de se demander comment elle pourrait y retourner un jour.

Après être passée au village pour acheter d'autres biscuits, de l'eau et deux paquets de cigarettes dans un magasin, elle reprit sa Simca jusqu'à un petit port de ferry équipé d'une solide jetée en bois, où bon nombre de véhicules étaient garés et où une voiture de plus ne se remarquerait sans doute pas. Un chemin de fer à voie étroite desservait la jetée, et bientôt arriva un petit train qui transportait touristes et baigneurs des plages jusqu'au débarcadère. Beaucoup d'activité, tant mieux ! Elle se rangea entre une camionnette Peugeot et une Fiat 500. Elle établirait sa base ici jusqu'à ce que le temps soit venu pour elle de poursuivre vers l'Espagne.

Assise dans sa voiture, elle fuma des cigarettes et mangea des biscuits. Elle s'exhorta à soupeser les différentes options envisageables, mais, la nuit tombée affectant son humeur, le caractère désespéré de sa situation lui pesa de plus en plus. Des options, un plan B, un plan C. Retourner à Paris retrouver Jacques, après le coup de la conférence de presse ? C'était exclu, elle le savait. Ou bien risquer le tout pour le tout et se livrer à la police ? Ou encore appeler Troy à la rescousse pour qu'il la ramène en Angleterre ? Elle savait qu'il viendrait si elle le lui demandait. Mais ces hommes qui l'avaient suivie ? Et ceux qui avaient regardé à l'intérieur de sa voiture à l'aéroport ? Qui étaient-ils et que lui voulaient-ils ? Les avait-elle vraiment semés ? Et que lui feraient-ils s'ils arrivaient à la retrouver ?

Elle descendit de la Simca. La chaleur du jour se dissipait, et une brise plus fraîche provenait du côté océanique de la presqu'île. Anny entendait le clapotis de la marée montante contre les piliers de la jetée et une petite musique sautillante qui sortait du bar du village. Soudain,

elle se rendit compte qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire ensuite. Où aller ? Vers qui se tourner ? Jacques ? Troy ? Son cerveau ne fonctionnait pas. Elle regrettait de ne pas avoir écouté Talbot, mais il était bien trop tard à présent. Si elle avait pu faire marche arrière… Elle interrompit le fil de ses pensées. Venir au cap Ferret, ce promontoire sans issue, avait été une erreur. Voilà, elle était littéralement sur une voie sans issue. Et que faisait-on quand on se retrouvait sur une voie sans issue ? Une réponse lui apparut et elle y réfléchit. Quand elle en reconnut la logique, elle sentit un calme absolu l'envahir. En cette instance, ce qu'elle allait faire était entièrement en son pouvoir et résoudrait tous ses problèmes. Elle pouvait déjouer tous les avenirs potentiellement malheureux que le destin lui réservait.

Elle remonta dans la Simca et ouvrit son fourre-tout. Dans sa trousse de toilette, elle trouva toutes ses pilules, tranquillisants, somnifères, coupe-faim, Equanil, Seconal, Obetral. Elle vida les tubes sur ses genoux et se mit à les avaler tous, par petites poignées, entre deux grandes gorgées d'eau pour faire couler. Quand elle en eut terminé, elle passa sur la banquette arrière, verrouilla toutes les portières et s'allongea sous son plaid. Elle s'installa, cligna doucement des yeux dans l'obscurité, analysa cette décision qu'elle avait prise et en éprouva un soulagement intense, libérateur. Tous ses problèmes seraient bientôt terminés. Ce serait comme s'endormir. Et là, alors qu'elle commençait à éprouver des sensations bizarres, alors que sa conscience commençait à lui échapper, à s'effriter, elle crut entendre des murmures. Était-ce son imagination ? Une hallucination due aux médicaments ? Non, près de sa voiture, des hommes parlaient à voix basse, elle en était sûre. Et l'un d'eux essaya d'ouvrir la portière. S'il vous plaît, laissez-moi tranquille, dit-elle à haute voix, laissez-moi tranquille ! Et elle releva son plaid par-dessus sa tête pour exclure à jamais le monde et ses agitations.

10

Un lundi matin d'été ordinaire, songea Talbot en se dirigeant vers les bureaux d'YSK dans Great Marlborough Street. Lundi, dernier jour des prises de vues principales de *L'Épatante Échelle pour la Lune d'Emily Bracegirdle*. Au programme, un plan sur Ben en larmes dans sa voiture à côté du corps d'Emily, puis trois caméras seraient mises en place pour tourner la seule et unique prise de la Mini sans pare-brise catapultée depuis la falaise de Beachy Head. Il y avait même une quatrième caméra sur un bateau au large pour filmer l'impact quand la voiture heurterait la surface de l'eau.

Talbot se disait qu'il aurait dû être sur le plateau, mais des affaires plus urgentes exigeaient sa présence ce matin-là. Si tout allait bien, si tout se déroulait comme il l'espérait, peut-être arriverait-il à Beachy Head en fin d'après-midi, à temps pour le plongeon de la Mini dans le grand bleu. Il s'arrêta devant la porte de l'immeuble d'YSK et alluma une cigarette pour se calmer les nerfs. L'onde de choc de l'affligeant fiasco de la veille avec Gary se propageait toujours en lui avec force. Gary était parti, le laissant… Comment, au juste ? Vulnérable, penaud, stupéfait de sa propre bêtise, dévoré par une gêne tenace – pas tant de la culpabilité que de profonds remords d'une sévérité implacable. Il n'oublierait pas de sitôt l'expression sur le visage de Gary quand il avait déchiré le chèque de cinquante livres en une admonition virulente, inflexible. Toutefois, ce quiproquo grotesque avait eu pour effet de renforcer sa détermination.

Après le départ de Gary, assis dans sa galerie avec son whisky pour essayer de se calmer en regardant les portraits de ses modèles masculins et féminins, leurs visages dans l'ombre, les nus classiques et innocents, il avait passé des heures à se maudire et à se fustiger. Il s'était rappelé qu'un jour, quelqu'un d'intelligent (un scénariste ou un réalisateur) lui

avait dit que toutes les émotions ressenties durant notre vie d'adulte se mesuraient inconsciemment à l'aune de leurs équivalents adolescents sans jamais les égaler. Le désir, l'envie, la haine, la vengeance, l'amour, la honte, la frustration, la jalousie, la convoitise, etc., rien n'arrivait à atteindre ou approcher l'intensité de ces mêmes sentiments à l'adolescence, ce qui expliquait pourquoi les adultes étaient en quête permanente d'une réplique de ce niveau d'expérience, de cette vérité émotionnelle, puisqu'ils avaient déjà une référence, un gabarit dont le souvenir les avait marqués au fer rouge. Or leur quête restait vaine, puisque l'expérience initiale, si vivace et sincère, leur échappait toujours, enfouie dans leur passé, irrécupérable, et donc ils foutaient leur vie en l'air. Cette quête éperdue valait aussi bien pour les hommes que pour les femmes, avait précisé cette personne intelligente lorsqu'elle avait ainsi argumenté en défense de la psyché adolescente, tant critiquée pour son égocentrisme, son irrationalité, ses emportements, ses inadaptations, ses frustrations. Cette fracture, cette déconnection irréconciliable entre adolescence et âge adulte expliquait tous nos problèmes émotionnels, personnels et sexuels.

Oui, bien sûr, c'est si juste, si perspicace ! avait acquiescé Talbot sans réfléchir. Mais ensuite, en y repensant, il avait rejeté cette analyse. Pour lui, son adolescence relevait de l'histoire ancienne au même titre que les Étrusques ou les Néandertaliens. Sa palette émotionnelle s'était créée à l'âge adulte, après qu'il avait affronté et accepté sa nature. Alors seulement avait-il éprouvé et savouré le vrai désir, la déception cuisante, l'excitation sexuelle, les regrets éternels, les envies inassouvies, etc. La ferveur et l'immédiateté de sa vie émotionnelle avaient relégué aux oubliettes son ressenti et ses souffrances d'adolescent. Et pourquoi cela ? Parce que ses émotions d'adulte étaient complexes, nuancées, assumées, et non brutes, vibrantes ou déconcertantes. Il avait évolué à partir de cet état incohérent de l'être, et en conséquence il était plus heureux.

Quoi qu'il en soit, ayant compris à quel point il s'était ridiculisé avec Gary Hiscksmith, il avait résolu de ne pas se laisser ridiculiser par d'autres, et notamment par Yorgos Samsa. Il avait passé tout son dimanche jusque tard dans la soirée à réfléchir, analyser, revivre ce moment, se dégoûter, s'en vouloir et se tancer, terré dans son appartement aux volets clos, à boire whisky sur whisky, et il avait élaboré un plan qui allait tout résoudre, du moins le croyait-il. Un plan que personne n'aurait pu le croire capable d'ourdir.

Il écrasa sa cigarette sous son pied, prit une profonde inspiration et regarda autour de lui. Il fut surpris de voir une Rolls-Royce garée à une vingtaine de mètres, qui portait la plaque d'immatriculation 1AP. La Rolls de Jimmy Appleby ! Que faisait-elle là ? Aucune importance. Il était temps d'agir. Il appuya sur la sonnette et poussa la porte quand elle s'ouvrit.

Yorgos était d'un chic si inhabituel que Talbot supposa qu'il avait prévu d'aller ensuite dans un endroit où s'appliquait un code vestimentaire particulier. Comme pour une grande occasion, il portait l'un de ses costumes croisés à larges rayures blanches et un nœud papillon tombant bleu marine à pois blancs. Le visage luisant de crème, il dégageait des effluves d'eau de Cologne de luxe. Il avait l'air très détendu et Talbot espéra que sa propre nervosité n'était pas trop flagrante. Les minutes à venir allaient nécessiter une bonne dose d'assurance et de bluff.

Yorgos avait tout préparé : trois exemplaires du contrat de *L'Odeur des feuilles brûlées* étaient bien alignés au bord de son bureau, face à Talbot, près d'un stylo en argent.

« Je me doute de ce que tu peux imaginer, Talbot, dit Yorgos de sa voix de basse rassurante. Mais crois-moi, c'est le seul moyen d'obtenir les droits des héritiers et de nous protéger. La société luxembourgeoise détiendra les droits et nous serons les seuls à pouvoir les débloquer. Donc si les héritiers essaient de les vendre à d'autres, s'ils nous font un procès pour nous empêcher de tourner ce film, nous sommes tranquilles et ils ne peuvent rien faire. »

Oui, enfin, il n'y a que toi qui pourras les débloquer, corrigea mentalement Talbot sans se départir de son sourire.

« C'est très malin, Yorgos. Je n'aurais jamais trouvé ça tout seul. Je signe où ?

– Tu en as parlé à John Saxonwood ? Il faut faire flamme de tout bois au cas où il y aurait une mouche dans le fruit.

– Tout à fait. Il donne son feu vert. Il a bien compris la logique. »

Yorgos fit tourner les pages du contrat en indiquant à Talbot les endroits où il devait signer et quelles clauses il devait parapher. Talbot s'exécuta, cédant ainsi sa part des droits d'adaptation de *Feuilles brûlées* à Fumodor S.A. (Luxembourg). Derrière le visage calme et inexpressif de Yorgos, Talbot crut néanmoins déceler de petits frissons intérieurs de jubilation.

« Bon, ceci veut dire que je, enfin… que nous ne possédons plus les droits, en théorie.

– Seulement d'un point de vue nominatif. Officiellement, légalement, non. Mais nous pouvons les récupérer quand nous voulons, et là, nous nous ferons des monceaux de fric indécents.

– Ah oui, le fric.

– Pense à tout ce que tu pourras en faire, Talbot. L'argent est à la racine des bons moments au bout de l'arc-en-ciel.

– J'ai cru voir la voiture de Jimmy Appleby garée dehors, fit Talbot avec un sourire. Il est là ?

– Appleby ? Non. Peut-être qu'il fait du shopping. »

Cette dénégation cinglante et le prétexte tout trouvé lui mirent la puce à l'oreille. Le manque de toute curiosité, de questions en retour, pouvait parfois être révélateur. La mention du nom d'Appleby aurait dû entraîner quelques remarques anodines, une anecdote, un souvenir, une opinion. Mais non, rien. Yorgos ne voulait pas parler des Appleby. Talbot eut soudain l'intuition plausible d'une collaboration Appleby/Samsa dans la complexe affaire de *Feuilles brûlées*. Mais cela ne le concernait plus, car il avait son plan de sortie, quels que soient les tiers impliqués.

« Oui, il fait sans doute du lèche-vitrine sur Oxford Street… Bref, puisqu'on parle d'argent, enchaîna Talbot en s'efforçant de rester neutre et posé. Je crois qu'il est temps que tu rachètes YSK, Yorgos. Je veux que tu me reprennes mes parts. Tu peux les avoir en totalité pour un bon prix. »

Le sourire de Yorgos s'estompa puis disparut. Il fronça les sourcils et réfléchit à toute allure, mais sans arriver nulle part. Complètement pris de court, songea Talbot. Yorgos s'attendait à tout sauf à ça.

« Quoi ? Un rachat ? T'es dingue, Talbot ?

– Non, je suis très sérieux.

– Mais tu viens de signer le contrat.

– Je sais. Et je sais aussi ce qui se trame. Je veux que tu rachètes les 49 % que je détiens dans la compagnie pour deux cent mille livres, sinon… », menaça-t-il avec un large sourire.

« C'est très, très malin de ta part, Talbot, le complimenta John Saxonwood en se frottant la mâchoire d'un air concentré. Oui, malin et inspirant. Je ne t'en aurais pas cru capable. Mais c'est très risqué.

– Il n’y a pas de gain sans risque.

– Sauf qu’en l’occurrence le risque est impossible à évaluer.

– Pas forcément. En fait, je suis parti du principe qu’il n’y avait pas un si gros risque que cela. Mon stratagème ne fonctionne qu’en raison de la nature très étrange, curieuse et paranoïaque de notre métier. Si on peut appeler ça un métier.

– Je suis un peu surpris que tu ne m’aies pas consulté au préalable.

– C’est parce que si je l’avais fait, tu m’en aurais dissuadé.

– C’est vrai. Mais bon, tout est bien qui finit bien, apparemment. »

Talbot lui narra toute l’affaire en détail. S’il y a une chose que l’industrie cinématographique déteste et méprise par-dessus tout, lui rappela-t-il, ce sont les litiges – la moindre menace, le plus petit risque de litige associé à un projet est anathème. Talbot n’ignorait pas ce qu’il faisait en permettant à son associé de l’escroquer. Yorgos et ses hommes de paille détenaient à présent un actif extrêmement précieux, les droits d’adaptation de *L’Odeur des feuilles brûlées*, mais qui perdrait toute valeur (ou du moins, dont la valeur fondrait de façon drastique) s’il y avait le moindre soupçon de scandale autour. La menace de Talbot avait été limpide pour Yorgos, expliqua-t-il à Saxonwood, immédiatement compréhensible et évaluable. Le choix était simple : soit Yorgos rachetait sans discuter les parts de Talbot au prix demandé, soit Talbot le poursuivait en justice.

« Mais en signant son contrat à la noix, tu avais perdu tout moyen de pression, s’insurgea Saxonwood, médusé.

– Ce qui renforçait ma position, paradoxalement, puisque la “fraude” de Yorgos était avérée, imprimée, judiciarisée. Pourquoi les films à succès récoltent autant de procès pour plagiat, à ton avis ? Les plaignants savent très bien que les studios et les producteurs préfèrent raquer pour faire disparaître le problème plutôt que de compromettre le planning de tournage ou la viabilité du film à cause d’un passage au tribunal. Donc mon “ou sinon” à Yorgos était la menace d’un énorme procès. Sous le feu de toute la puissante mitraille du droit anglais.

– Et alors ? Puisque tu avais signé.

– Ça n’y changeait rien, c’est ça la beauté de la chose. Rappelle-toi, il était bien en train de m’escroquer, donc mon procès aurait fait foirer une éventuelle adaptation de *Feuilles brûlées*. Aucun financier n’aurait investi dans un film avec un gros procès public en suspens, même sur une plainte pas très solide et susceptible d’être déboutée – et encore

pire, un procès intenté par l'autre associé d'une société de production. Un poison mortel, imparable. Yorgos en était conscient. Ça aurait pu traîner un an, voire deux, et j'aurais fait appel de toute décision contre moi, Yorgos le savait, il savait que je le tenais. Tout le milieu du cinéma aurait appris que Yorgos Samsa se faisait poursuivre en justice pour fraude par son ancien associé. Un scandale qui l'aurait souillé à jamais. Coup dur pour YSK et Fumodor S.A.

– Talbot, je te tire mon chapeau. Quel sang-froid ! La vache.

– Pour faire bonne mesure, comme garantie supplémentaire, j'ai menacé de retirer mon nom du générique de *L'Échelle pour la Lune*. Ça aussi, ça aurait envoyé des signaux très inquiétants. Une odeur bien rance. Et j'ai dit que, si moi je retirais mon nom, alors Andrew Marvell, le scénariste d'origine, en ferait autant. Nouveau problème. La vilaine odeur qui pue de plus en plus. Avec tant de fumée, toute la profession se serait demandé où se trouvait le feu.

– L'odeur des feuilles brûlées…

– Exactement.

– Eh ben, drôle de métier !

– Donc l'issue la plus simple, pour Yorgos, la solution qui s'imposait, c'était de racheter mes parts. Problème résolu d'un seul coup d'un seul, fin de l'histoire. Talbot disparaît à tout jamais. Il le savait. Il lui a fallu environ dix secondes pour se décider. Je suis presque sûr que les Appleby sont derrière tout ça, à magouiller avec Yorgos. Ils veulent entrer dans le milieu du cinéma, mais seulement avec des gens qui fonctionnent comme eux. Et moi, je ne suis pas de ce monde, comme ils me l'ont très clairement fait comprendre l'autre jour, dit-il avant de marquer une pause. Avec leur version Fumodor S.A. de *Feuilles brûlées*, Yorgos et les Appleby ont préparé un joli gâteau et ils ont décidé qu'ils ne voulaient pas m'en laisser une part. Ce qu'ils ignoraient, c'est que je connaissais la recette. Cela dit, je n'en voulais pas, de leur gâteau, alors j'ai trouvé cette solution pour avoir mon gâteau à moi et le manger, mais sans le gâteau, si tu vois ce que je veux dire. »

Saxonwood avait l'air hébété.

« Tu connais cette chanson débile qui passe partout, en ce moment ? demanda Talbot en se disant que cela pourrait l'aider à comprendre. Celle sur le gâteau vert dans le parc, qui fond sous la pluie.

– Tu te sens bien, Talbot ?

– Je ne me suis jamais senti aussi bien. Là, maintenant, je crois que

je la comprends. La chanson, je veux dire.

– Tu m'as perdu, mon vieux.

– Bref, en tout cas, c'était un prix correct. À peine surévalué. Je n'ai pas demandé un million, non plus. Je n'ai pas été cupide.

– Tu as obtenu combien, rappelle-moi ?

– Deux cent mille.

– Ça devrait te maintenir à flot quelques années.

– C'est ce que je me suis dit. Je vais pouvoir me joindre aux riches oisifs pendant un temps, devenir rentier. Je pourrais m'y habituer.

– Qu'est-ce qui t'a fait prendre cette décision ? »

Talbot se demanda à quel point il devait s'ouvrir à John. Il décida d'en rester à une explication vague.

« J'ai eu une expérience ce week-end qui m'a un peu secoué. Qui m'a ouvert les yeux, en quelque sorte, et qui m'a fait réviser mes priorités, interroger la direction que ma vie prenait.

– Peut-être m'en diras-tu plus un jour.

– Sûrement, rassure-toi.

– Et si on buvait un verre pour célébrer tes tendances machiavéliques ?

– Avec plaisir. Un grand verre. »

11

Sur une petite étagère près de son lit, en souvenir de son ancienne vie, de son ancien moi, elle conservait une bouteille vide de vinaigre blanc Sarson's. Il lui arrivait d'en dévisser le bouchon et de renifler tout en sachant bien que la vodka n'a pas d'odeur et qu'il n'en resterait aucune trace, mais il lui plaisait d'imaginer qu'elle pouvait en inhaler un atome, une molécule. Un micro-souvenir, la mémoire de ce que cela avait été d'être Elfrida Wing, romancière.

Sœur Jennifer trouvait qu'elle s'était adaptée à sa nouvelle vie avec une facilité déconcertante. Elle y voyait comme une résurrection – sans attacher de connotations religieuses au terme. Elle redécouvrait son talent d'écolière pour la couture et passait de nombreuses heures dans l'atelier du couvent à repriser les tuniques et les tabliers des nonnes. Elle s'était mise à concevoir ses propres modèles améliorés, découpés dans du drap épais et avec des poches supplémentaires, qui se révélaient très populaires. Elle avait même raccommodé la guimpe de la révérende mère. Et elle redécouvrait aussi les propriétés réparatrices et revigorantes du travail manuel intensif. Elle cueillait des pommes et d'autres fruits dans le verger, râtissait les feuilles mortes sur les pelouses et les allées, aidait à colmater des fissures dans les murs d'enceinte en pierres sèches. Elle ne lisait plus de livres, de journaux ni de magazines, ne regardait jamais la télévision, n'écoutait pas la radio. Les nouvelles du monde extérieur lui arrivaient par ouï-dire, en seconde ou troisième main. Elle se couchait fatiguée et dormait comme un bébé. Quand elle se retrouvait avec du temps libre, elle allait simplement voir l'une des nonnes plus âgées et lui réclamait une tâche à faire : polir les cuivres dans la chapelle, taper des lettres au secrétariat, changer un pneu sur la vieille Vauxhall Velox de la révérende mère. Les jours s'écoulaient dans un ordre tranquille, sans heurts, dans le bonheur.

Seule une personne savait où elle se trouvait, son amie et avocate Jessica Fairfield. Elfrida lui avait donné tout pouvoir de représentation, et elle était occupée à lancer la procédure de divorce avec Reggie et à vendre la maison de Vale of Health, dont le revenu lui permettrait de rester « visiteuse » à St Jude and St Simon the Zealot aussi longtemps qu'elle le souhaiterait – peut-être même jusqu'à la fin de ses jours. À en croire Jessica, Reggie se montrait étonnamment conciliant et limitait les protestations et bougonnements à un niveau minimal. Elfrida n'en fut pas surprise, puisque Janet Headstone devait prendre une part de plus en plus grande dans sa vie. Elfrida avait fait jurer le secret absolu à Jessica, inutilement, lui avait rappelé celle-ci, puisqu'elle était tenue par le secret professionnel de l'avocat. Et c'est toi qui détiens ce droit, ma belle, lui avait dit Jessica, pas moi. Il n'y a que toi qui puisses le lever.

En dehors de Jessica, personne au monde ne savait où elle se trouvait. Quand elle était allongée sur son petit lit le soir, cette pensée la soutenait. Elfrida Wing avait disparu de la surface de la terre. Merveilleux ! Elle trouvait cette idée totalement libératrice. À sa grande surprise, elle découvrait qu'elle était de nouveau heureuse.

12

Certains vestiges de son ancienne vie demeuraient, songea Talbot en feuilletant l'hebdomadaire *Variety* à la table du petit déjeuner pour se tenir au courant des nouvelles de l'industrie cinématographique anglaise et étrangère. Presque un mois s'était écoulé depuis sa confrontation avec Yorgos, trois semaines depuis que deux cent mille livres avaient été versées sur son compte en banque et qu'il avait officiellement cédé ses parts dans YSK Films Ltd. Toujours producteur en titre de *L'Échelle pour la Lune*, il recevait à l'occasion des appels téléphoniques ou des documents à signer et devait parfois se rendre à Soho dans les locaux de la post-production, à Frith Street, où se préparait la future sortie du film. Même Janet Headstone lui avait écrit pour lui envoyer une nouvelle version de *Tourmente*. Il but une gorgée de thé et tourna la page. Son ancienne vie ne lui manquait pas, il devait le reconnaître. Il leva les yeux. Assise face à lui, Naomi faisait les mots croisés du *Times*, son activité du matin pour mettre son cerveau en route, d'ordinaire en une dizaine de minutes. Elle avait les sourcils froncés, le stylo à l'affût – et soudain elle eut son illumination.

Talbot tourna une nouvelle page, qu'il lut en diagonale. Ah oui, il y avait toujours quelque chose d'intéressant.

Ici, sous un article mondain consacré à la coqueluche des réalisateurs britanniques, Rodrigo Tipton, figurait l'annonce que son dernier film en date, *L'Ascension vers la Lune* (tiens, tiens, surprise !), serait projeté lors du Festival du film de Berlin l'an prochain. En outre, Tipton allait enchaîner avec l'adaptation cinématographique très attendue de la pièce à succès de Broadway *L'Odeur des feuilles brûlées*, sur un scénario de Janet Headstone et avec Stella Van Fleet et Dorian Villiers en vedette. Yorgos n'avait pas perdu de temps. Talbot sonda ses sentiments, maintenant qu'il connaissait les faits. Il ne ressentait rien.

Cela ne me concerne plus, songea-t-il en posant son *Variety*.

« Je ferais mieux d'y aller, dit Naomi en se levant. Tu veux le *Times* ? demanda-t-elle en le lui tendant. Réunion des administrateurs. Souhaite-moi bonne chance.

– Vas-y, sors les crocs, ma chérie !

– Tu vas bien ? demanda-t-elle en venant lui déposer un petit baiser sur le front. Tu ne t'ennuies pas ?

– S'il y a bien un problème que je n'aurai jamais, c'est l'ennui. »

Elle quitta la pièce et Talbot songea qu'elle avait un instinct bien affûté : oui, il s'ennuyait un peu. Il avait tondu la pelouse deux fois cette semaine. Il avait joué au squash, s'était inscrit à un club de natation et s'était renseigné pour suivre un diplôme de littérature comparée en tant qu'auditeur libre en reprise d'études à University College London. Il avait commencé *À la recherche du temps perdu*, sans doute pour la septième fois. Autant de signes révélateurs d'un homme qui a trop de temps libre sur les bras.

Il entendit la voiture de Naomi s'éloigner, se prépara une autre tasse de thé et prit le journal qu'elle lui avait laissé. Troubles et émeutes à la Convention démocrate à Chicago. Invasion de la Tchécoslovaquie par le pacte de Varsovie. Non mais 1968, quelle année ! Et il reste encore quelques mois… Il tourna la page et son regard fut attiré par un gros titre : « UNE STAR DE CINÉMA AMÉRICAINE RETROUVÉE MORTE ». Qui cela pouvait-il être ? Greta Garbo ? Lilian Gish ? Il lut l'article :

Bordeaux, le 27 août 1968

L'actrice américaine Anny Viklund (*La Montagne jaune*, *L'Ère du Verseau*) a été retrouvée morte dans une voiture jeudi au cap Ferret, près de Bordeaux. Sur la base de l'examen médico-légal pratiqué sur les lieux, la police française estime que son corps est resté là environ trois semaines avant d'être découvert. Mlle Viklund, âgée de vingt-huit ans, venait de jouer dans la comédie britannique *L'Ascension vers la Lune*, mais avait dû fuir le pays en raison d'une enquête conjointe de la Special Branch et du FBI concernant ses liens avec son ex-mari, Cornell Weekes, criminel recherché par la justice, récemment accusé et déclaré coupable d'attaques terroristes et de conspiration d'assassinat.

Le corps de Mlle Viklund a été transporté à Paris pour

autopsie.

À l'heure où nous mettons sous presse, la police française n'a toujours pas confirmé l'hypothèse d'un suicide. Un porte-parole du FBI a nié toute implication dans la traque de Mlle Viklund et tout lien avec sa mort « tragique ». La police française rapporte qu'il y avait des traces de lutte et que la voiture de Mlle Viklund avait été fracturée. Elle recherche activement des suspects dans cette potentielle affaire de meurtre.

Talbot reposa le journal, ébranlé par un choc physique dont le froid se répandit en lui, se rappelant très nettement sa dernière rencontre avec Anny à Paris, à la terrasse de ce café, son imperméable, son képi. Il lui avait allumé sa cigarette… avant que ce sauvage ne lui colle son poing dans la figure. Pauvre, pauvre fille, songea-t-il, très secoué par cette nouvelle. Quelle fin atroce ! Et qu'impliquait vraiment l'article ? Qu'elle avait été liquidée par le FBI et la CIA ? Anny Viklund ? Cela semblait inconcevable. Les complexes ramifications de *L'Échelle pour la Lune* s'étaient étendues bien au-delà de Brighton.

Il se leva et sortit dans le jardin par la porte-fenêtre ouverte, le pas lourd, les mains dans les poches, se demandant de façon futile s'il aurait pu faire autre chose, changer le cours des événements. Non. Il l'avait suppliée de revenir, il lui avait promis toute l'assistance juridique possible. Et songer que si elle était revenue elle serait encore en vie ne le consolait pas. Que devait penser Jacques Soldat ? Peut-être que son idée stupide et tordue de conférence de presse avait été la pression de trop sur cette pauvre Anny Viklund… Et Troy Blaze, quelles répercussions aurait cette nouvelle pour lui ? Putain, quel désastre ! Quel horrible gâchis ! On ne peut pas contrôler grand-chose dans sa vie, songea-t-il, mais ce qu'on peut contrôler, ou du moins influencer, il faut vraiment le chérir et le protéger.

Il s'immobilisa. Ce qu'il voulait faire ensuite venait de lui apparaître. Une certitude, une conviction bien trempée s'empara de lui, une confiance nouvelle en son jugement qui le surprit presque par son audace, lui suggérant une voie à suivre que le vieux Talbot d'il y a un mois aurait rejetée d'emblée comme à la fois risquée et potentiellement humiliante. Étrange, qu'il ait fallu la nouvelle de la mort d'Anny Viklund pour l'orienter dans cette voie. Pourquoi la mort misérable et solitaire

d'Anny sur un parking du sud-ouest de la France lui avait-elle soudain éclairci les idées ? Au terme désespéré mais délibérément choisi de la courte vie tourmentée qu'elle avait connue, peut-être en était-elle arrivée par inadvertance à une certaine vérité sur son existence et, par extension, sur celle de chaque être humain. Talbot comprenait ce qu'elle voulait signifier par cet acte, par ce cri de douleur.

Il rentra, décrocha le téléphone et demanda les renseignements.

« Bonjour, je voudrais le numéro des Échafaudages Hicksmith. À Londres, dans Muswell Hill. Oui, merci. »

Talbot composa le numéro qu'on lui avait fourni et une jeune femme répondit d'une voix guillerette : « Échafaudages Hicksmith, bonjour ! Que puis-je faire pour vous ? » Il dit vouloir parler à M. Hicksmith et s'entendit répondre qu'il était sur un chantier à Chalk Farm. J'ai un gros contrat pour lui, mentit Talbot. La secrétaire lui donna aussitôt l'adresse où se trouvaient Gary et son équipe.

Il prit l'Alvis pour s'y rendre, se gara dans une rue adjacente à celle indiquée et resta quelques minutes dans la voiture le temps de se donner une contenance. Si ses espoirs sur la rencontre à venir se concrétisaient, sa vie secrète ne serait plus secrète, ou en tout cas plus pour longtemps. Mais c'était la chose à faire. Ce serait correct. Toute la protection que sa vie secrète lui avait garantie l'amenait ici à Chalk Farm, ici vers Gary Hicksmith. L'appartement, la galerie, ses photographies, ses modèles, sa solitude, M. Eastman, tout cela avait servi son but. Il avait voulu savoir qui était son vrai « moi », et maintenant il le savait.

Il sortit de la voiture, la verrouilla et marcha d'un pas circonspect vers Modbury Gardens, voulant éviter de se faire repérer par Gary avant d'être fin prêt pour cette rencontre qui serait décisive d'une façon ou d'une autre, il ne l'ignorait pas. C'était obligé. Et c'était exactement ce qu'il voulait.

Le chantier consistait à préparer le ravalement d'un modeste pavillon mitoyen. Un de ces « petits chantiers » que Gary envisageait pour commencer, pour se mettre à flot. Deux ouvriers terminaient la pose au premier étage, l'un d'eux accrochait l'enseigne « Échafaudages Hicksmith » sur un poteau en hauteur.

Talbot repéra le pick-up garé en face de la maison. Gary était assis sur le siège passager, vitre ouverte, et il entrait des chiffres dans une calculatrice en fronçant les sourcils. Talbot alla à sa rencontre.

« Bonjour, Gary », dit-il d'une voix douce.

Gary leva les yeux et réussit presque à cacher sa totale surprise.

« Oh, bon Dieu ! lâcha-t-il.

– Comment allez-vous ? Je vois que vous avez monté votre boîte.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Je veux vous présenter mes excuses. »

Gary se recula sur son siège, posa sa calculatrice, cala son avant-bras gauche sur le rebord de la fenêtre et se passa les doigts de la main droite dans les cheveux.

« C'est bon, laissez tomber, Talbot, le rabroua-t-il en insistant sur le prénom comme pour souligner sa rancœur. C'est fini, tout ça.

– Je suis content de voir que vous vous êtes lancé, remarqua Talbot avec un geste en direction de la maison d'en face. Échafaudages Hicksmith. C'est génial.

– Ouais, ben c'est pas grâce à vous.

– Et tant mieux, finalement, non ? Vous avez tout fait par vous-même sans l'aide de personne. »

Gary leva les yeux vers le toit du véhicule et se permit un sourire désabusé et un petit gloussement, à mi-chemin entre le rire naissant et le raclement de gorge.

« Ouais, peut-être bien. »

Il tira sur le lobe de son oreille et se replongea dans ses pensées, regardant vaguement quelque chose à travers le pare-brise à l'autre bout de la rue. Talbot remarqua qu'il ne s'était pas rasé depuis un jour ou deux. Il avança d'un pas, si bien qu'ils étaient tout proches l'un de l'autre et que personne n'aurait pu entendre leurs propos, mais il baissa néanmoins la voix.

« Écoutez, Gary, je veux vous dire à quel point je suis désolé. Désolé d'avoir tout compris de travers, ce jour-là chez moi. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, ce qui m'a pris. C'était… c'était injuste. Et stupide de ma part. Je voulais vous revoir pour vous dire ça. »

Gary s'apprêtait à répondre, mais Talbot leva la main pour l'en empêcher.

« Vous n'avez pas besoin de dire quoi que ce soit. Pas besoin de réagir. "Message reçu", ça me suffit. »

Gary fronça les sourcils et fit cette petite moue que Talbot lui connaissait quand il réfléchissait sérieusement à ce qu'il allait dire ou faire. Les doigts de sa main droite tambourinaient sur le volant.

« D’accord. Message reçu.

– Et je vous dois cinquante livres. Et un tirage de la photo, si vous la voulez. Elle est très bien. Enfin, moi je trouve. »

Il hésita, puis posa doucement la main sur l’avant-bras de Gary. Il voulait le toucher. C’était un test. Gary ne tressaillit pas, ne retira pas son bras. Talbot sentit la chaleur de la peau sous ses doigts et il accentua un peu la pression.

« Voulez-vous bien accepter mes excuses ?

– Il n’y a pas à vous excuser, Talbot. Tout est oublié. »

Ils échangèrent un bref sourire, et Talbot en éprouva un immense soulagement.

« Et puis, bon, cinquante livres, c’est cinquante livres, dit Gary. Ça peut toujours servir.

– Je vous les dois. Je vous mettrai un chèque à la poste.

– Non, je passerai. J’aimerais bien voir la photo, et tout.

– OK, parfait, dit Talbot en retirant sa main. Je serai là ce week-end. Tout le week-end.

– Je vous appelle samedi. Merci. »

Ils échangèrent un au revoir et Talbot fit demi-tour pour retourner à l’Alvis. Il ressentait une étrange légèreté, comme s’il s’était ôté un poids, comme un ballon gonflé à l’hélium, soudain plus grand d’un ou deux centimètres. Une main avait été posée sur un bras. La chaleur de ce contact, de la paume sur la peau, avait été reconnue, et le bras n’avait pas été retiré. Ce n’était pas grand-chose, mais il s’en contenterait. Il ferma les yeux puis les rouvrit. Oui, c’était le même monde qu’avant et il marchait toujours dans une rue de Chalk Farm vers sa voiture. C’était une journée nuageuse et fraîche de la fin août 1968.

13

Cela devait toujours être le mois d'août, se dit Elfrida sans en être sûre, même si la journée était nuageuse et fraîche. Elle avait perdu le compte des jours de la semaine, et à présent même les mois lui échappaient. Un petit orage de fin d'été ayant balayé la vallée la veille au soir, elle s'affairait dehors avec son râteau pour former des tas de feuilles arrachées et casser les branches mortes qui avaient chu pour en faire du petit bois en prévision de l'hiver et des flambées du couvent.

Elle ramassa une branchette tombée d'un chêne et se mit à la briser prestement en petits morceaux. Elle avait les mains calleuses, les ongles courts et sales, vit-elle. Elle aimait s'occuper à des activités ancillaires. Était-ce pour la même raison que Virginia Woolf avait apprécié les tâches ménagères ? Oublie Virginia, se dit-elle. Ça, c'était ton autre vie, celle d'Elfrida. Quand tu auras fini ici, tu dois aller sortir la débroussailleuse et t'attaquer aux herbes hautes et aux orties dans le verger. Elle déposa le petit bois dans sa brouette et s'éloigna pour récupérer une autre branche sur le faîte du mur d'enceinte. Un corbeau ou une corneille criaillait des imprécations. Quelqu'un, quelque part, avait dû le ou la déranger.

Elle entendit alors de vagues gazouillis dans l'air tout autour d'elle et leva les yeux. Le ciel, au-dessus des chênes, était empli d'oiseaux qui voletaient à toute vitesse. Des martinets.

Des martinets. Soudain lui revint à l'esprit un souvenir de vacances. À Chypre ? Dans le sud de la France ? En Crête ? Bref, elle était seule près de la piscine de leur villa de location, Reggie et les amis qu'ils avaient invités étant partis en vadrouille. Elle avait préféré rester là et travailler sur une recension qu'elle avait promis d'écrire. Il était midi et il faisait chaud, se rappelait-elle. Elle était là avec son livre, à l'ombre près de la piscine, et dans le ciel bleu au-dessus d'elle se dessinait un fin

croissant de lune translucide. La piscine était limpide, aussi claire que de l'eau de roche. Soudain dans le ciel une ruée, une effervescence, un vol de martinets aux piaillements aigus très audibles qui fusaient en tous sens.

Alors, un par un, ils avaient plongé vers la piscine pour boire. Assise là, elle les avait regardés, fascinée, hypnotisée, tandis que, ignorant sa présence, ils viraient et piquaient en ralentissant à peine pour écumer la surface, effectuant des millions de microcalculs pour pouvoir précisément tremper le bec dans l'eau au milieu de leur parabole. Des vaguelettes se formaient suite à ce contact d'une fraction de seconde. Le temps qu'ils plongent pour boire, ils interrompaient leur pépiement, et elle n'entendait plus que le battement percussif de leurs ailes quand ils remontaient dans les airs après leur manœuvre miraculeuse, leur plongeon vertigineux pour s'abreuver, puis viraient sur l'aile et s'éloignaient dans l'azur immaculé.

Remerciements et reconnaissance

Les pros du cinéma : Scott Meek, dame Joan Collins, Ashley Luke, Frederic Raphael, Richard Attenborough, Jack Gold, Jim Clark, Luca Mavrocordato, Mark Tarlov, John Fiedler, Frazer Fennell-Ball, Suzi Fennell-Ball, Pat O'Connor, Steve Clark-Hall.

Les hipsters : Dr David T. Evans, Christopher Hawtree, Gudrun Ingridsdottir, Thomas Mogford, Alison Rea, Theo Fennell, Louise Fennell, Derek Deane, Bruce Frankel, Peter Peterson, Nicholas Maddison.